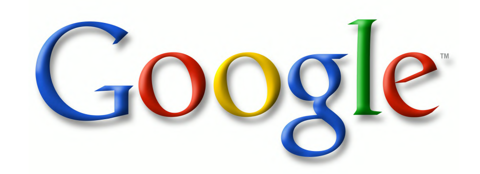
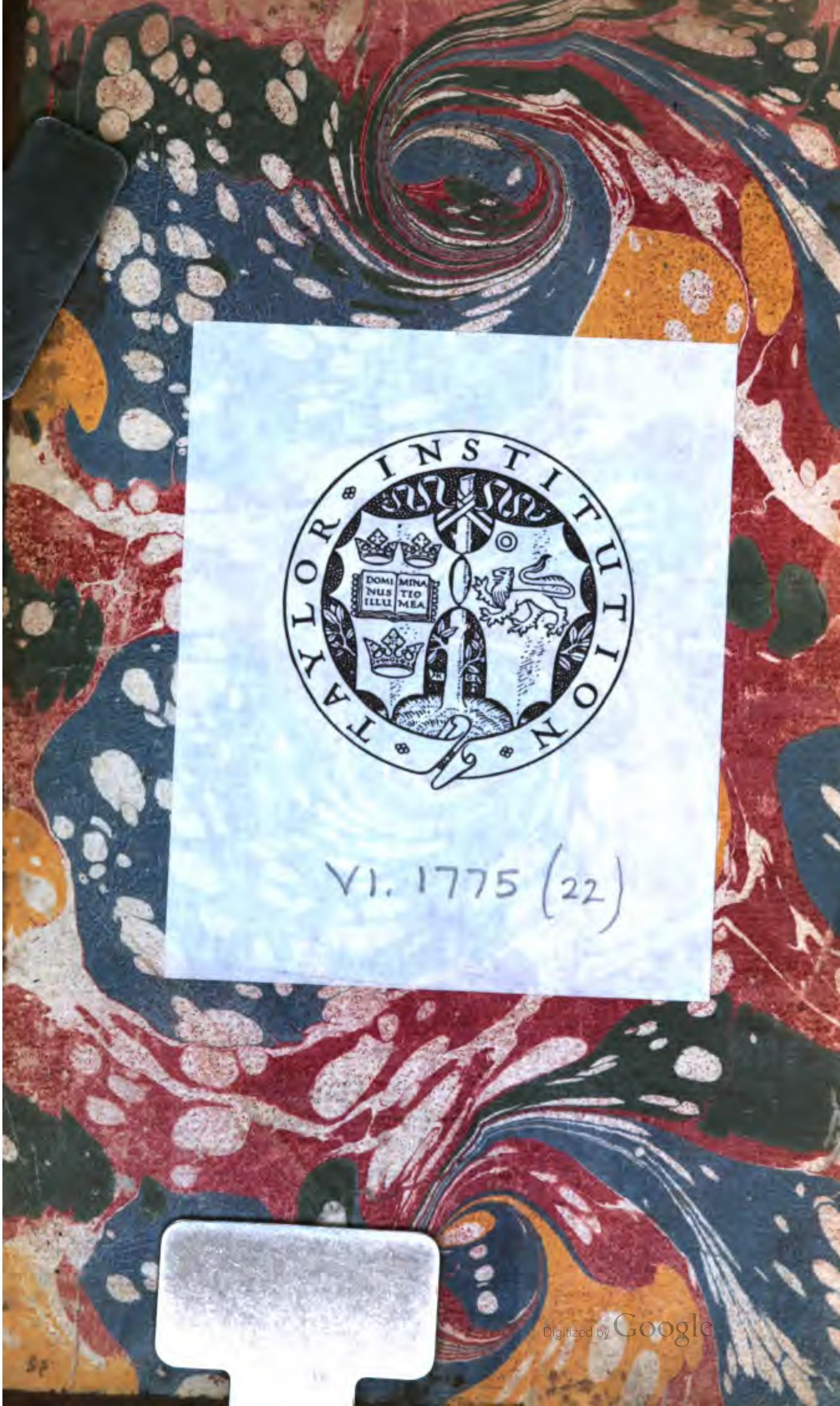





TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



TOME VINGT-DEUXIÉME.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE DE RUSSIE

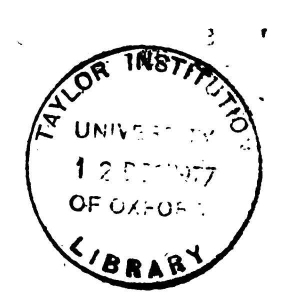
SOUS

PIERRE LE GRAND,

DIVISÉE

EN DEUX PARTIES.

M. DCC. LXXV.


TAYLOR INSTITUTIO
UNIV
OF OXFO
LIBRARY

PREFACE
HISTORIQUE ET CRITIQUE.

§. I.

LOrsque vers le commencement du siécle où nous sommes, le Czar PIERRE *jettait les fondemens de Pétersbourg ou plutôt de son Empire, personne ne prévoiait le succès. Quiconque aurait imaginé alors qu'un Souverain de Russie pourait envoyer des flottes victorieuses aux Dardanelles, subjuguer la Crimée, chasser les Turcs de quatre grandes provinces, dominer sur la mer Noire, établir la plus brillante Cour de l'Europe, & faire fleurir tous les arts au milieu de la guerre, quiconque l'eût dit n'eût passé que pour un visionnaire.*

Mais un visionnaire plus avéré est l'écrivain qui prédit en.... dans je ne sais quel contract social, ou insocial, que l'Empire de Russie allait tomber. Il dit en propres mots, Les Tartares ses sujets ou ses voisins, deviendront ses maîtres & les nôtres. Cela me parait infaillible.

C'est une étrange manie que celle d'un polisson qui parle en maître aux Souverains, & qui prédit infailliblement la chûte prochaine des Empires, du fond du tonneau où il prêche, & qu'il croit avoir appartenu autrefois à Diogène. Les étonnans progrès de l'Impératrice Catherine seconde,

& de la nation Russe, sont une preuve assez forte que PIERRE LE GRAND *a bâti sur un fondement ferme & durable.*

Il est même de tous les législateurs après Mahomet, *celui dont le peuple s'est le plus signalé après lui. Les* Romulus *& les* Théſées *n'en approchent pas.*

Une preuve assez belle qu'on doit tout en Russie à PIERRE LE GRAND, *est ce qui arriva dans la cérémonie de l'action de graces rendue à* DIEU *selon l'usage dans la Cathédrale de Pétersbourg pour la victoire du Comte d'*Orlof, *qui brûla la flotte Ottomane toute entière le...* 1770.

Le prédicateur nommé Platon, *& digne de ce nom, passa au milieu de son discours de la chaire où il parlait, au tombeau de* PIERRE LE GRAND, *& embrassant la statue de ce fondateur; C'est toi, dit-il, qui as remporté cette victoire, c'est toi qui as construit parmi nous le premier vaisseau &c. &c. Ce trait que nous avons rapporté ailleurs, & qui charmera la postérité la plus reculée, est comme la conduite de plusieurs Officiers Russes, un exemple du sublime.*

Un Comte de Shouvalof *Chambellan de l'Impératrice* Elizabeth, *l'homme de l'Empire peut-être le plus instruit, voulut en* 1759 *communiquer à l'historien de* PIERRE, *les documens autentiques nécessaires, & on n'a écrit que d'après eux.*

§. II.

Le public a quelques prétendues histoires de PIERRE LE GRAND. *La plûpart ont été com-*

posées sur des gazettes. Celle qu'on a donnée à Amsterdam en quatre volumes sous le nom du Boyard Nestesuranoy, *est une de ces fraudes typographiques trop communes. Tels sont les mémoires d'Espagne sous le nom de* Don Juan de Colmenar, *& l'histoire de* Louis XIV *composée par le Jésuite* La Motte *sur de prétendus mémoires d'un Ministre d'Etat, & attribuée à* La Martinière; *telles sont l'histoire de l'Empereur* Charles VI *& celle du Prince* Eugene, *& tant d'autres.*

C'est ainsi qu'on a fait servir le bel art de l'imprimerie au plus méprisable des commerces. Un libraire de Hollande commande un livre comme un manufacturier fait fabriquer des étoffes; & il se trouve malheureusement des écrivains que la nécessité force de vendre leur peine à ces marchands, comme des ouvriers à leurs gages; de là tous ces insipides panégyriques & ces libelles diffamatoires dont le public est surchargé: c'est un des vices les plus honteux de notre siécle.

Jamais l'histoire n'eut plus besoin de preuves autentiques que dans nos jours, où l'on trafique si insolemment du mensonge. L'auteur qui donne au public l'histoire de l'Empire de Russie sous le règne de Pierre le Grand, *est le même qui écrivit il y a trente ans l'histoire de* Charles XII, *sur les mémoires de plusieurs personnes publiques qui avaient longtems vécu auprès de ce Monarque. La présente histoire est une confirmation & un supplément de la première.*

On se croit obligé ici, par respect pour le public & pour la vérité, de mettre au jour un té-

moignage irrécusable, qui apprendra quelle foi on doit ajouter à l'histoire de Charles XII.

Il n'y a pas longtems que le Roi de Pologne Duc de Lorraine se faisait relire cet ouvrage à Commercy; il fut si frappé de la vérité de tant de faits dont il avait été le témoin, & si indigné de la hardiesse avec laquelle on les a combattus dans quelques libelles, & dans quelques journaux, qu'il voulut fortifier par le sceau de son témoignage la créance que mérite l'historien; & que ne pouvant écrire lui-même il ordonna à un de ses grands Officiers d'en dresser un acte autentique. *

Cet acte envoyé à l'auteur, lui causa une surprise d'autant plus agréable, qu'il venait d'un Roi aussi instruit de tous ces événemens que Charles XII *lui-même, & qui d'ailleurs est connu dans l'Europe par son amour pour le vrai autant que par sa bienfaisance.*

On a une foule de témoignages aussi incontestables sur l'histoire du siécle de Louis XIV, *ouvrage non moins vrai & non moins important, qui respire l'amour de la patrie, mais dans lequel cet esprit de patriotisme n'a rien dérobé à la vérité, & n'a jamais ni outré le bien, ni déguisé le mal; ouvrage composé sans intérêt, sans crainte & sans espérance, par un homme que sa situation met en état de ne flatter personne.*

Il y a peu de citations dans le Siécle de Louis XIV, *parce que les événemens des premières années*

* Il est imprimé au devant de l'histoire de *Charles XII*, pag. 55 & 56.

connus de tout le monde, n'avaient besoin que d'être mis dans leur jour, & que l'auteur a été témoin des derniers. Au contraire, on cite toûjours ses garants dans l'histoire de l'Empire de Russie, & le premier de ces témoins c'est PIERRE LE GRAND *lui même.*

§. III.

On ne s'est point fatigué dans cette histoire de PIERRE LE GRAND *à rechercher vainement l'origine de la plûpart des peuples qui composent l'Empire immense de Russie, depuis le Kamshatka jusqu'à la mer Baltique. C'est une étrange entreprise de vouloir prouver par des piéces autentiques que les Huns vinrent autrefois du Nord de la Chine en Sibérie, & que les Chinois eux-mêmes sont une colonie d'Egyptiens. Je sais que des Philosophes d'un grand mérite ont cru voir quelques conformités entre ces peuples: mais on a trop abusé de leurs doutes; on a voulu convertir en certitude leurs conjectures.*

Voici, par exemple, comme on s'y prend aujourd'hui pour prouver que les Egyptiens sont les pères des Chinois. Un ancien a conté que l'Egyptien Sésostris *alla jusqu'au Gange; or s'il alla vers le Gange, il put aller à la Chine, qui est très loin du Gange; donc il y alla, donc alors la Chine n'était point peuplée; il est donc clair que* Sésostris *la peupla. Les Egyptiens dans leurs fêtes allumaient des chandelles; les Chinois ont des lanternes; donc on ne peut douter que les Chinois ne soient une colonie d'Egypte. De plus, les Egyp-*

tiens ont un grand fleuve, les Chinois en ont un. Enfin il est évident que les premiers Rois de la Chine ont porté les noms des anciens Rois d'Egypte : car dans le nom de la famille Yu, *on peut trouver les caractères qui arrangés d'une autre façon forment le mot* Menès. *Il est donc incontestable que l'Empereur* Yu *prit son nom de* Menès *Roi d'Egypte, & l'Empereur* Ki *est évidemment le Roi* Atoës, *en changeant* k *en* a *&* i *en* toës.

Mais si un savant de Tobol ou de Pékin avait lû quelques-uns de nos livres, il pourrait prouver bien plus démonstrativement que nous venons des Troyens. Voici comme il pourrait s'y prendre, & comme il étonnerait son pays par ses profondes recherches. Les livres les plus anciens, dirait-il, & les plus respectés dans le petit pays d'Occident nommé France, sont les Romans : ils étaient écrits dans une langue pure, dérivée des anciens Romains, qui n'ont jamais menti. Or plus de vingt de ces livres autentiques déposent que Francus, *fondateur de la Monarchie des Francs, était fils d'*Hector ; *le nom d'*Hector *s'est toûjours conservé depuis dans la nation ; & même dans ce siécle, un de ses plus grands Généraux s'appellait* Hector de Villars.

*Les nations voisines ont reconnu si unanimement cette vérité, que l'*Arioste, *un des plus savans Italiens, avoue dans son* Roland, *que les Chevaliers de* Charlemagne *combattaient pour avoir le casque d'*Hector. *Enfin, une preuve sans replique, c'est que les anciens Francs, pour perpétuer la mémoire des Troyens leurs pères, bâti-*

rent une nouvelle ville de Troye en Champagne ; & ces nouveaux Troyens ont toûjours conservé une si grande aversion pour les Grecs leurs ennemis, qu'il n'y a pas aujourd'hui quatre de ces Champenois qui veuillent apprendre le Grec. Ils n'ont même jamais voulu recevoir de Jésuites chez eux ; & c'est probablement parce qu'ils avaient entendu dire que quelques Jésuites expliquaient autrefois Homère *aux jeunes lettrés.*

Il est certain que de tels raisonnemens feraient un grand effet à Pékin & à Tobol : mais aussi un autre savant renverserait cet édifice, en prouvant que les Parisiens descendent des Grecs. Car, dirait-il, le premier Président d'un tribunal de Paris s'appellait Achille de Harlai. Achille *vient certainement de l'*Achille *Grec,* & Harlai *vient d'*Aristos, *en changeant* istos *en* lai. *Les champs Elisées qui sont encor à la porte de la ville, & le mont Olimpe qu'on voit près de Mezière, sont des monumens contre lesquels l'incrédulité la plus déterminée ne peut tenir. D'ailleurs toutes les coutumes d'Athènes sont conservées dans Paris ; on y juge les tragédies & les comédies avec autant de légéreté qu'elles l'étaient par les Athéniens ; on y couronne les Généraux des armées sur les théatres comme dans Athènes ; & en dernier lieu le Maréchal de* Saxe *reçut publiquement des mains d'une actrice une couronne qu'on ne lui aurait pas donnée dans la cathédrale. Les Parisiens ont des Académies qui viennent de celles d'Athènes, une église, une liturgie, des paroisses, des diocèses, toutes inventions grecques, tous mots tirés du Grec ; les maladies des Parisiens sont grecques,*

apoplexie, phtisie, péripneumonie, cachexie, dissenterie, jalousie &c.

*Il faut avouer que ce sentiment balancerait beaucoup l'autorité du savant personnage qui a démontré tout-à-l'heure que nous sommes une colonie Troyenne. Ces deux opinions seraient encor combattues par d'autres profonds antiquaires; les uns feraient voir que nous sommes Egyptiens, attendu que le culte d'*Isis *fut établi au village d'Issy sur le chemin de Paris à Versailles. D'autres prouveraient que nous sommes des Arabes, comme le témoigne le mot d'*almanac, *d'*alembic, *d'*algèbre, *d'*amiral. *Les savans Chinois & Sibériens seraient très embarrassés à décider; & nous laisseraient enfin pour ce que nous sommes.*

*Il paraît qu'il faut s'en tenir à cette incertitude sur l'origine de toutes les nations. Il en est des peuples comme des familles; plusieurs Barons Allemands se font descendre en droite ligne d'*Arminius: *on composa pour* Mahomet *une généalogie par laquelle il venait d'*Abraham *& d'*Agar.

Ainsi la Maison des anciens Czars de Russie venait du Roi de Hongrie Bela, *ce* Bela *d'*Attila, Attila *de* Turck *père des Huns,* & Turck *était fils de* Japhet. *Son frère* Russ *avait fondé le Trône de Russie; un autre frère nommé* Camari *établit sa puissance vers le Volga.*

Tous ces fils de Japhet *étaient, comme chacun sait, les petits-fils de* Noé, *inconnu à toute la terre excepté à un petit peuple très longtems inconnu lui-même. Les trois enfans de ce* Noé *allèrent vite s'établir à mille lieuës les uns des autres, de peur de se donner des secours, & firent probablement*

avec leurs sœurs des millions d'habitans en très peu d'années.

Quantité de graves personnages ont suivi exactement ces filiations, avec la même sagacité qu'ils ont découvert comment les Japonois avaient peuplé le Pérou. L'histoire a été longtems écrite dans ce goût, qui n'est pas celui du Président de Thou, *&* *de* Rapin-Toyras.

§. IV.

S'il faut être un peu en garde contre les historiens qui remontent à la tour de Babel & au Déluge, il ne faut pas moins se défier de ceux qui particularisent toute l'histoire moderne, qui entrent dans tous les secrets des Ministres, & qui vous donnent malheureusement la rélation exacte de toutes les batailles dont les Généraux auraient eu bien de la peine à rendre compte.

Il s'est donné depuis le commencement du dernier siécle près de deux cent grands combats en Europe, la plûpart plus meurtriers que les batailles d'Arbelle & de Pharsale : mais très peu de ces actions ayant eu de grandes suites, elles sont perdues pour la postérité. S'il n'y avait qu'un livre dans le monde, les enfans en sauraient par cœur toutes les lignes, on en compterait toutes les syllabes ; s'il n'y avait eu qu'une bataille, le nom de chaque soldat serait connu, & sa généalogie passerait à la dernière postérité : mais dans cette longue suite à peine interrompue de guerres sanglantes que se font les Princes Chrétiens, les anciens intérêts qui tous ont

changé, ſont effacés par les nouveaux; les batailles données il y a vingt ans ſont oubliées pour celles qu'on donne de nos jours; comme dans Paris les nouvelles d'hier ſont étouffées par celles d'aujourd'hui, qui vont l'être à leur tour par celles de demain; & preſque tous les événemens ſont précipités les uns par les autres dans un éternel oubli. C'eſt une réflexion qu'on ne ſaurait trop faire; elle ſert à conſoler des malheurs qu'on eſſuye; elle montre le néant des choſes humaines. Il ne reſte pour fixer l'attention des hommes que les révolutions frappantes qui ont changé les mœurs & les loix des grands Etats; & c'eſt à ce titre que l'hiſtoire de PIERRE LE GRAND *mérite d'être connue.*

Si on s'eſt trop appeſanti ſur quelques détails de combats & de priſes de villes qui reſſemblent à d'autres combats & à d'autres ſiéges, on en demande pardon au lecteur Philoſophe; & on n'a d'autre excuſe ſinon que ces petits faits étant liés aux grands, marchent néceſſairement à leur ſuite.

On a réfuté Norberg *dans les endroits qui ont paru les plus importans, & on l'a laiſſé ſe tromper impunément ſur les petites choſes.*

§. V.

On a fait l'hiſtoire de PIERRE LE GRAND *la plus courte & la plus pleine qu'on a pu. Il y a des hiſtoires de petites provinces, de petites villes, d'Abbayes même de moines en pluſieurs volumes in-folio; les mémoires d'un Abbé retiré quelques*

*années en Espagne, où il n'a presque rien fait, contiennent huit tomes : un seul a suffi pour la vie d'*Alexandre.

Il se peut qu'il y ait encor des hommes enfans qui aiment mieux les fables des Osiris, *des* Bacchus, *des* Hercules, *des* Théfées, *consacrées par l'antiquité, que l'histoire véritable d'un Prince moderne, soit parce que ces noms antiques d'*Osiris *&* *d'*Hercule *flattent plus l'oreille que celui de* Pierre, *soit parce que des géants & des lions terrassés plaisent plus à une imagination faible que des loix & des entreprises utiles. Cependant il faut avouer que la défaite du géant d'Epidaure, & du voleur* Sinnis, *& le combat contre la truye de* Crommion, *ne valent pas les exploits du vainqueur de* Charles XII, *du fondateur de Pétersbourg, & du Législateur d'un Empire redoutable.*

Les anciens nous ont appris à penser, il est vrai : mais il serait bien étrange de préférer le Scythe Anacarsis *parce qu'il était ancien, au Scythe moderne qui a policé tant de peuples. On ne voit pas que le Législateur de la Russie doive céder à* Lycurgue *&* *à* Solon. *Les loix de l'un, qui recommandent l'amour des garçons aux bourgeois d'Athènes, & qui le défendent aux esclaves ; les loix de l'autre, qui ordonnent aux filles de combattre toutes nues à coups de poing dans la place publique, sont-elles préférables aux loix de celui qui a formé les hommes & les femmes à la société, qui a créé la discipline militaire sur terre & sur mer, & qui a ouvert à son pays la carrière de tous les arts ?*

Cette histoire contient sa vie publique, laquelle

a été utile, non sa vie privée, sur laquelle on n'a que quelques anecdotes, d'ailleurs assez connues. Les secrets de son cabinet, de son lit, & de sa table, ne peuvent être bien dévoilés par un étranger, & ne doivent point l'être. Si quelqu'un eût pu donner de tels mémoires, c'eût été un Prince Menzikoff, *un Général* Sheremetof, *qui l'ont vu si longtems dans son intérieur; ils ne l'ont pas fait; & tout ce qui aujourd'hui ne serait appuyé que sur des bruits publics, ne mériterait point de créance. Les esprits sages aiment mieux voir un grand-homme travailler vingt-cinq ans au bonheur d'un vaste Empire, que d'apprendre d'une manière très incertaine ce que ce grand-homme pouvait avoir de commun avec le vulgaire de son pays.* Suétone *rapporte ce que les premiers Empereurs de Rome avaient fait de plus secret; mais avait-il vécu familiérement avec douze* Césars?

§. VI.

Quand il ne s'agit que de stile, que de critique, que de petits intérêts d'auteur, il faut laisser aboyer les petits faiseurs de brochures; on se rendrait presque aussi ridicule qu'eux, si on perdait son tems à leur répondre, ou même à les lire: mais quand il s'agit de faits importans, il faut quelquefois que la vérité s'abaisse à confondre même les mensonges des hommes méprisables; leur opprobre ne doit pas plus empêcher la vérité de s'expliquer, que la bassesse d'un criminel de la lie du peuple n'empêche la justice d'agir contre lui: c'est par cette double raison qu'on a été obligé d'im-

poser silence au coupable ignorant qui avait corrompu l'histoire du siécle de Louis XIV *par des notes aussi absurdes que calomnieuses, dans lesquelles il outrageait brutalement une branche de la Maison de France, & toute la Maison d'Autriche, & cent familles illustres de l'Europe dont les antichambres lui étaient aussi inconnues que les faits qu'il osait falsifier.*

C'est un grand inconvénient attaché au bel art de l'imprimerie, que cette facilité malheureuse de publier les impostures & les calomnies.

Le Prêtre de l'Oratoire Le Vassor, *& le jésuite* La Motte, *l'un mendiant en Angleterre, l'autre mendiant en Hollande, écrivirent tous deux l'histoire pour gagner du pain : l'un choisit le Roi de France* Louis XIII *pour l'objet de sa satyre ; l'autre prit pour but* Louis XIV. *Leur qualité d'apostat ne devait pas leur concilier la créance publique ; cependant c'est un plaisir de voir avec quelle confiance ils annoncent tous deux qu'ils sont chargés du dépôt de la vérité : ils rebattent sans cesse cette maxime, qu'il faut oser dire tout ce qui est vrai : ils devaient ajouter qu'il faut commencer par en être instruit.*

Leur maxime dans leur bouche est leur propre condamnation : mais cette maxime en elle-même mérite bien d'être examinée, puisqu'elle est devenue l'excuse de toutes les satyres.

Toute vérité publique, importante, utile, doit être dite sans doute : mais s'il y a quelque anecdote odieuse sur un Prince, si dans l'intérieur de son domestique il s'est livré comme tant de particuliers à des faiblesses de l'humanité connues peut-

être d'un ou deux confidens, qui vous a chargé de révéler au public ce que ces deux confidens ne devaient révéler à perſonne? Je veux que vous ayez pénétré dans ce myſtère, pourquoi déchirez-vous le voile dont tout homme a droit de ſe couvrir dans le ſecret de ſa maiſon? & par quelle raiſon publiez-vous ce ſcandale? Pour flatter la curioſité des hommes, répondez-vous, pour plaire à leur malignité, pour débiter mon livre, qui ſans cela ne ſerait pas lû. Vous n'êtes donc qu'un ſatyrique, qu'un faiſeur de libelles, qui vendez des médiſances, & non pas un hiſtorien.

Si cette faibleſſe d'un homme public, ſi ce vice ſecret que vous cherchez à faire connaître, a influé ſur les affaires publiques, s'il a fait perdre une bataille, dérangé les finances de l'Etat, rendu les citoyens malheureux, vous devez en parler: votre devoir eſt de démêler ce petit reſſort caché qui a produit de grands événemens; hors de là vous devez vous taire.

Que nulle vérité ne ſoit cachée : *c'eſt une maxime qui peut ſouffrir quelques exceptions. Mais en voici une qui n'en admet point* : Ne dites à la poſtérité que ce qui eſt digne de la poſtérité.

§. VII.

Outre le menſonge dans les faits, il y a encor le menſonge dans les portraits. Cette fureur de charger une hiſtoire de portraits a commencé en France par les romans. C'eſt Clélie *qui mit cette manie à la mode.* Sarrazin *dans l'aurore du bon goût fit l'hiſtoire de la conſpiration de* Valſ-

tein, *qui n'avait jamais conspiré; il ne manque pas, en faisant le portrait de* Valstein *qu'il n'avait jamais vu, de traduire presque tout ce que* Salluste *dit de* Catilina *que* Salluste *avait beaucoup vu. C'est écrire l'histoire en bel esprit; & qui veut trop faire parade de son esprit ne réussit qu'à le montrer, ce qui est bien peu de chose.*

Il convenait au Cardinal de Retz *de peindre les principaux personnages de son tems qu'il avait tous pratiqués, & qui avaient été ou ses amis ou ses ennemis; il ne les a pas peints sans doute de ces couleurs fades dont* Maimbourg *enlumine dans ses histoires romanesques les Princes des tems passés. Mais était-il un peintre fidèle? La passion, le goût de la singularité n'égaraient-ils pas son pinceau? Devait-il, par exemple, s'exprimer ainsi sur la Reine mère de* Louis XIV : Elle avait de cette sorte d'esprit qui lui était nécessaire pour ne pas paraître sotte aux yeux de ceux qui ne la connaissaient pas; plus d'aigreur que de hauteur, plus de hauteur que de grandeur, plus de manière que de fonds, plus d'application à l'argent que de libéralité, plus de libéralité que d'intérêt, plus d'intérêt que de désintéressement, plus d'attachement que de passion, plus de dureté que de fierté, plus d'intention de piété que de piété, plus d'opiniâtreté que de fermeté, & plus d'incapacité que tout ce que dessus?

Il faut avouer que les obscurités de ces expressions, cette foule d'antithèses & de comparatifs, & le burlesque de cette peinture si indigne de l'histoire, ne doivent pas plaire aux esprits bien faits. Ceux qui aiment la vérité doutent de celle

du portrait, en lui comparant la conduite de la Reine ; & les cœurs vertueux sont aussi révoltés de l'aigreur & du mépris que l'historien déploye en parlant d'une Princesse qui le combla de bienfaits, qu'ils sont indignés de voir un Archevêque faire la guerre civile, comme il l'avoue, uniquement pour le plaisir de la faire.

S'il faut se défier de ces portraits tracés par ceux qui étaient si à portée de bien peindre, comment pourrait-on croire sur sa parole un historien, s'il affectait de vouloir pénétrer un Prince qui aurait vécu à six cent lieuës de lui ? Il faut en ce cas le peindre par ses actions, & laisser à ceux qui ont approché longtems de sa personne le soin de dire le reste.

Les harangues sont une autre espèce de mensonge oratoire que les historiens se sont permis autrefois. On faisait dire à ses Héros ce qu'ils auraient pu dire. Cette liberté surtout pouvait se prendre avec un personnage d'un tems éloigné : mais aujourd'hui ces fictions ne sont plus tolérées : on exige bien plus ; car si on mettait dans la bouche d'un Prince une harangue qu'il n'eût pas prononcée, on ne regarderait l'historien que comme un rhéteur.

Une troisième espèce de mensonge, & la plus grossière de toutes, mais qui fut longtems la plus séduisante, c'est le merveilleux : il domine dans toutes les histoires anciennes, sans en excepter une seule.

On trouve même encor quelques prédictions dans l'histoire de Charles XII *par* Norberg : *mais on n'en voit dans aucun de nos historiens sensés qui*

qui ont écrit dans ce siécle ; les signes, les prodiges, les apparitions sont renvoyées à la Fable. L'histoire avait besoin d'être éclairée par la Philosophie.

§. VIII.

Il y a un article important qui peut intéresser la dignité des Couronnes. Oléarius *qui accompagnait en* 1634 *des Envoyés de Holstein en Russie & en Perse, rapporte au livre troisiéme de son histoire, que le Czar* Ivan Basilovitz *avait relégué en Sibérie un Ambassadeur de l'Empereur : c'est un fait dont aucun autre historien, que je sache, n'a jamais parlé : Il n'est pas vraisemblable que l'Empereur eût souffert une violation du Droit des Gens si extraordinaire & si outrageante.*

Le même Oléarius *dit dans un autre endroit :*
» *Nous partimes le* 13 *Février* 1634 *de compagnie*
» *avec un certain Ambassadeur de France, qui*
» *s'appellait* Charles de Tallerand, *Prince de*
» *Chalais, &c.* Louis *l'avait envoyé avec* Jacques
» Roussel *en Ambassade en Turquie & en Mos-*
» *covie ; mais son collègue lui rendit de si mau-*
» *vais offices auprès du Patriarche, que le grand*
» *Duc le relégua en Sibérie.*

Au livre troisiéme, il dit que cet Ambassadeur, Prince de Chalais, & le nommé Roussel *son collègue qui était marchand, étaient envoyés de* Henri IV. *Il est assez probable que* Henri IV *mort en* 1610, *n'envoya point d'Ambassade en Moscovie en* 1634. *Si* Louis XIII *avait fait partir pour Ambassadeur un homme d'une maison aussi illustre que celle de* Tallerand, *il ne lui eût*

point donné un marchand pour collègue ; l'Europe aurait été informée de cette Ambassade, & l'outrage singulier fait au Roi de France eût fait encor plus de bruit.

*Ayant contesté ce fait incroyable, & voyant que la fable d'*Oléarius *avait pris quelque crédit, je me suis cru obligé de demander des éclaircissemens au dépôt des affaires étrangères en France. Voici ce qui a donné lieu à la méprise d'*Oléarius.

Il y eut en effet un homme de la maison de Tallerand, *qui ayant la passion des voyages, alla jusqu'en Turquie, sans en parler à sa famille, & sans demander de lettres de recommandation. Il rencontra un marchand Hollandais nommé* Roussel, *député d'une Compagnie de négoce, & qui n'était pas sans liaisons avec le Ministère de France. Le Marquis de* Tallerand *se joignit avec lui pour aller voir la Perse ; & s'étant brouillé en chemin avec son compagnon de voyage,* Roussel *le calomnia auprès du Patriarche de Moscou ; on l'envoya en effet en Sibérie ; il trouva le moyen d'avertir sa famille, & au bout de trois ans, le Secrétaire d'Etat, Mr.* Des-Noyers, *obtint sa liberté de la Cour de Moscou.*

Voilà le fait mis au jour : il n'est digne d'entrer dans l'histoire, qu'autant qu'il met en garde contre la prodigieuse quantité d'anecdotes de cette espèce, rapportées par les voyageurs.

Il y a des erreurs historiques ; il y a des mensonges historiques. Ce que rapporte Oléarius *n'est qu'une erreur ; mais quand on dit qu'un Czar fit clouer le chapeau d'un Ambassadeur sur sa tête, c'est un mensonge. Qu'on se trompe sur le nombre*

& la force des vaisseaux d'une armée navale, qu'on donne à une contrée plus ou moins d'étendue, ce n'est qu'une erreur, & une erreur très pardonnable. Ceux qui répètent les anciennes fables dans lesquelles l'origine de toutes les nations est enveloppée, peuvent être accusés d'une faiblesse commune à tous les auteurs de l'antiquité; ce n'est pas là mentir, ce n'est proprement que transcrire des contes.

*L'inadvertence nous rend encor sujets à bien des fautes, qu'on ne peut appeller mensonges. Si dans la nouvelle Géographie d'*Hubner *on trouve que les bornes de l'Europe sont à l'endroit où le fleuve Oby se jette dans la mer Noire, & que l'Europe a trente millions d'habitans, voilà des inattentions que tout lecteur instruit rectifie. Cette Géographie vous présente souvent des villes grandes, fortifiées, peuplées, qui ne sont plus que des bourgs presque déserts; il est aisé alors de s'appercevoir que le tems a tout changé; l'auteur a consulté des anciens, & ce qui était vrai de leur tems, ne l'est plus aujourd'hui.*

On se trompe encor en tirant des inductions. PIERRE LE GRAND *abolit le Patriarchat.* Hubner *ajoute qu'il se déclara Patriarche lui-même. Des anecdotes prétendues de Russie vont plus loin, & disent qu'il officia pontificalement; ainsi, d'un fait avéré on tire des conclusions erronées, ce qui n'est que trop commun.*

Ce que j'ai appellé mensonge historique est plus commun encore; c'est ce que la flatterie, la satyre, ou l'amour insensé du merveilleux fait inventer. L'historien qui pour plaire à une famille puis-

ſante loue un Tyran, eſt un lâche ; celui qui veut flétrir la mémoire d'un bon Prince eſt un monſtre ; & le Romancier qui donne ſes imaginations pour la vérité, eſt mépriſé. Tel qui autrefois faiſait reſpecter des fables par des nations entières, ne ſerait pas lû aujourd'hui des derniers des hommes.

Il y a des critiques plus menteurs encore, qui altèrent des paſſages, ou qui ne les entendent pas ; qui inſpirés par l'envie, écrivent avec ignorance contre des ouvrages utiles : ce ſont les ſerpens qui rongent la lime, il faut les laiſſer faire.


PIERRE LE GRAND

HISTOIRE

DE L'EMPIRE DE RUSSIE

SOUS

PIERRE LE GRAND.

AVANT-PROPOS.

DAns les premières années du siécle où nous sommes, le vulgaire ne connaissait dans le Nord de Héros que *Charles XII.* Sa valeur personnelle qui tenait beaucoup plus d'un soldat que d'un Roi, l'éclat de ses victoires & même de ses malheurs, frappaient tous les yeux qui voyent aisément ces grands événemens, & qui ne voyent pas les travaux longs & utiles. Les étrangers doutaient même alors que les entreprises du Czar *Pierre premier* pussent se soutenir; elles ont subsisté, & se sont perfectionnées sous les Impératrices *Anne* & *Elizabeth*, mais surtout sous *Catherine seconde* qui a porté si loin la gloire de la Russie. Cet Empire est aujourd'hui compté parmi les plus florissans États, & *Pierre* est dans le rang des plus grands Législateurs. Quoique ses entreprises n'eussent pas besoin de succès aux yeux des sages, ces succès ont affermi pour jamais sa gloire. On juge aujourd'hui que *Charles XII* méritait d'être le premier soldat de *Pierre le Grand.* L'un n'a laissé que des ruines, l'autre est un fondateur en tout genre. J'osai porter à-peu-près ce jugement il y a trente années,

lorſque j'écrivis l'hiſtoire de *Charles*. Les mémoires qu'on me fournit aujourd'hui ſur la Ruſſie, me mettent en état de faire connaître cet Empire, dont les peuples ſont ſi anciens, & chez qui les loix, les mœurs & les arts ſont d'une création nouvelle. L'hiſtoire de *Charles XII* était amuſante, celle de *Pierre premier* eſt inſtructive.

CHAPITRE PREMIER.

Deſcription de la Ruſſie.

L'Empire de Ruſſie eſt le plus vaſte de notre Hémiſphère; il s'étend d'Occident en Orient, l'eſpace de plus de deux mille lieuës communes de France, & il a plus de huit cent lieuës du Sud au Nord dans ſa plus grande largeur. Il confine à la Pologne & à la mer Glaciale; il touche à la Suède & à la Chine. Sa longueur, de l'iſle de Dago à l'Occident de la Livonie, juſqu'à ſes bornes les plus orientales, comprend près de cent ſoixante & dix degrés; de ſorte que, quand on a midi à l'Occident, on a près de minuit à l'Orient de l'Empire. Sa largeur eſt de trois mille ſix cent verſtes du Sud au Nord, ce qui fait huit cent cinquante de nos lieuës communes.

Nous connaiſſions ſi peu les limites de ce pays dans le ſiécle paſſé, que lorſqu'en 1689 nous apprimes que les Chinois & les Ruſſes étaient en guerre, & que l'Empereur *Cam-hi* d'un côté, & de l'autre les Czars *Ivan* & *Pierre*, envoyaient, pour terminer leurs différends, une Ambaſſade à trois cent lieuës de Pékin, ſur les limites des deux Empires, nous traitames d'abord cet événement de fable.

Ce qui eſt compris aujourd'hui ſous le nom de Ruſſie, ou des Ruſſies, eſt plus vaſte que tout le reſte

de l'Europe & que ne le fut jamais l'Empire Romain, ni celui de *Darius* conquis par *Alexandre*: car il contient plus de onze cent mille de nos lieuës quarrées. L'Empire Romain & celui d'*Alexandre* n'eſt contenaient chacun qu'environ cinq cent cinquante mille, & il n'y a pas un Royaume en Europe qui ſoit la douziéme partie de l'Empire Romain. Pour rendre la Ruſſie auſſi peuplée, auſſi abondante, auſſi couverte de villes que nos pays méridionaux, il faudra encor des ſiécles & des Czars tels que *Pierre le Grand*.

Un Ambaſſadeur Anglais qui réſidait en 1733 à Pétersbourg, & qui avait été à Madrid, dit dans ſa rélation manuſcrite, que dans l'Eſpagne, qui eſt le Royaume de l'Europe le moins peuplé, on peut compter quarante perſonnes par chaque mille quarré, & que dans la Ruſſie on n'en peut compter que cinq: nous verrons au chapitre ſecond ſi ce Miniſtre ne s'eſt pas abuſé. Le Maréchal de *Vauban*, dans la *Dixme royale*, ſuppute qu'en France chaque mille quarré contient à-peu-près deux cent habitans l'un portant l'autre. Ces évaluations ne ſont jamais exactes, mais elles ſervent à montrer l'énorme différence de la population d'un pays à celle d'un autre.

Je remarquerai ici que de Pétersbourg à Pékin on trouverait à peine une grande montagne dans la route que les caravanes pourraient prendre par la Tartarie indépendante, par les plaines des Calmouks & par le grand déſert de Kobi; & il eſt à remarquer que d'Arcangel à Pétersbourg, & de Pétersbourg aux extrémités de la France Septentrionale, en paſſant par Dantzick, Hambourg, Amſterdam, on ne voit pas ſeulement une colline un peu haute. Cette obſervation peut faire douter de la vérité du ſyſtême dans lequel on veut que les montagnes n'ayent été formées que par le roulement des flots de la mer, ſuppoſé que tout ce qui eſt terre aujourd'hui a été mer très longtems: mais comment les flots qui dans cette ſup-

position ont formé les Alpes, les Pyrénées & le Taurus, n'auraient-ils pas formé aussi quelque côteau élevé de la Normandie à la Chine dans un espace tortueux de trois mille lieuës ? La Géographie ainsi considérée pourrait prêter des lumières à la Physique, ou du moins donner des doutes.

Nous appellions autrefois la Russie du nom de Moscovie, parce que la ville de Moscou, capitale de cet Empire, était la résidence des Grands-Ducs de Russie : aujourd'hui l'ancien nom de Russie a prévalu.

Je ne dois point rechercher ici pourquoi on a nommé les contrées depuis Smolensko jusqu'au-delà de Moscou, la Russie blanche, & pourquoi *Hübner* la nomme noire, ni pour quelle raison la Kiovie doit être la Russie rouge.

Il se peut encor que *Madiès* le Scythe, qui fit une irruption en Asie près de sept siécles avant notre ère, ait porté ses armes dans ces régions, comme ont fait depuis *Gengis* & *Tamerlan*, & comme probablement on avait fait longtems avant *Madiès*. Toute antiquité ne mérite pas nos recherches; celles des Chinois, des Indiens, des Perses, des Egyptiens, sont constatées par des monumens illustres & intéressans. Ces monumens en supposent encor d'autres très-antérieurs, puisqu'il faut un grand nombre de siécles avant qu'on puisse seulement établir l'art de transmettre ses pensées par des signes durables, & qu'il faut encor une multitude de siécles précédens pour former un langage régulier. Mais nous n'avons point de tels monumens dans notre Europe aujourd'hui si policée; l'art de l'écriture fut longtems inconnu dans tout le Nord : le Patriarche *Constantin*, qui a écrit en Russe l'histoire de Kiovie, avouë que dans ces pays on n'avait point l'usage de l'écriture au cinquiéme siécle.

Que d'autres examinent ſi des Huns, des Slaves & des Tatars ont conduit autrefois des familles errantes & affamées vers la ſource du Boriſthène. Mon deſſein eſt de faire voir ce que le Czar *Pierre* a créé, plutôt que de débrouiller inutilement l'ancien cahos. Il faut toûjours ſe ſouvenir qu'aucune famille ſur la Terre ne connait ſon premier auteur, & que par conſéquent aucun peuple ne peut ſavoir ſa première origine.

Je me ſers du nom de *Ruſſes* pour déſigner les habitans de ce grand Empire. Celui de *Roxelans* qu'on leur donnait autrefois ſerait plus ſonore, mais il faut ſe conformer à l'uſage de la langue dans laquelle on écrit. Les gazettes & d'autres mémoires depuis quelque tems employent le mot de *Ruſſiens*; mais comme ce mot approche trop de *Pruſſiens*, je m'en tiens à celui de *Ruſſes* que preſque tous nos auteurs leur ont donné; & il m'a paru que le Peuple le plus étendu de la Terre doit être connu par un terme qui le diſtingue abſolument des autres Nations.

Il faut d'abord que le lecteur ſe faſſe, la carte à la main, une idée nette de cet Empire, partagé aujourd'hui en ſeize grands Gouvernemens, qui ſeront un jour ſubdiviſés, quand les contrées du Septentrion & de l'Orient auront plus d'habitans.

Voici quels ſont ces ſeize Gouvernemens, dont pluſieurs renferment des Provinces immenſes.

DE LA LIVONIE.

La Province la plus voiſine de nos climats eſt celle de la Livonie. C'eſt une des plus fertiles du Nord. Elle était Payenne au douziéme ſiécle. Des Négocians de Brême & de Lubeck y commercèrent, & des Religieux croiſés, nommés *Porte-glaives*, unis enſuite à l'Ordre Teutonique, s'en emparèrent au treiziéme ſié-

cle, dans le tems que la fureur des Croisades armait les Chrétiens contre tout ce qui n'était pas de leur Religion. *Albert* Markgrave de Brandebourg, Grand-Maître de ces Religieux conquérans, se fit Souverain de la Livonie & de la Prusse Brandebourgeoise, vers l'an 1514. Les Russes & les Polonais se disputèrent dès-lors cette Province. Bientôt les Suédois y entrèrent : elle fut longtems ravagée par toutes ces Puissances. Le Roi de Suède *Gustave-Adolphe* la conquit. Elle fut cédée à la Suède en 1660 par la célèbre paix d'Oliva; & enfin le Czar *Pierre* l'a conquise sur les Suédois, comme on le verra dans le cours de cette histoire.

La Courlande qui tient à la Livonie, est toûjours vassale de la Pologne, mais dépend beaucoup de la Russie. Ce sont là les limites occidentales de cet Empire dans l'Europe Chrétienne.

DES GOUVERNEMENS DE REVEL, DE PETERSBOURG ET DE VIBOURG.

Plus au Nord, se trouve le Gouvernement de Rével, & de l'Estonie. Rével fut bâtie par les Danois au treiziéme siécle. Les Suédois ont possédé l'Estonie depuis que le pays se fut mis sous la protection de la Suède en 1561; & c'est encor une des conquêtes de *Pierre*.

Au bord de l'Estonie est le golphe de Finlande. C'est à l'Orient de cette mer, & à la jonction de la Neva, & du lac de Ladoga, qu'est la ville de Pétersbourg, la plus nouvelle & la plus belle ville de l'Empire, bâtie par le Czar *Pierre*, malgré tous les obstacles réunis qui s'opposaient à sa fondation.

Elle s'éléve sur le golphe de Cronstadt, au milieu de neuf bras de rivières, qui divisent ses quartiers ; un château occupe le centre de la ville, dans une

isle formée par le grand cours de la Neva : sept canaux tirés des rivières baignent les murs d'un palais, ceux de l'Amirauté, du chantier des galères, & plusieurs manufactures. Trente-cinq grandes Eglises sont autant d'ornemens à la ville : & parmi ces Eglises il y en a cinq pour les étrangers, soit Catholiques-Romains, soit Reformés, soit Luthériens : ce sont cinq Temples élevés à la tolérance, & autant d'exemples donnés aux autres nations. Il y a cinq palais ; l'ancien qu'on nomme celui d'Eté, situé sur la rivière de Neva, est bordé d'une balustrade immense de belles pierres, tout le long du rivage. Le nouveau palais d'été près de la porte triomphale, est un des plus beaux morceaux d'architecture qui soient en Europe ; les bâtimens élevés pour l'Amirauté, pour le corps des Cadets, pour les Collèges Impériaux, pour l'Académie des Sciences, la Bourse, le magasin des marchandises, celui des galères, sont autant de monumens magnifiques. La maison de la police, celle de la pharmacie publique, où tous les vases sont de porcelaine ; le magasin pour la Cour, la fonderie, l'arsenal, les ponts, les marchés, les places, les casernes pour la garde à cheval, & pour les gardes à pied, contribuent à l'embellissement de la ville, autant qu'à sa sûreté. On y compte actuellement quatre cent mille ames. Aux environs de la ville sont des maisons de plaisance, dont la magnificence étonne les voyageurs : il y en a une dont les jets-d'eau sont très supérieurs à ceux de Versailles. Il n'y avait rien en 1702, c'était un marais impraticable. Pétersbourg est regardé comme la capitale de l'Ingrie, petite Province conquise par *Pierre premier*. Vibourg conquis par lui, & la partie de la Finlande, perdue & cédée par la Suède en 1742, sont un autre Gouvernement.

ARCANGEL.

Plus haut en montant au Nord, est la Province d'Arcangel, pays entiérement nouveau pour les Nations

méridionales de l'Europe. Il prit ſon nom de *St. Michel l'Arcange*, ſous la protection duquel il fut mis, longtems après que les Ruſſes eurent reçu le Chriſtianiſme, qu'ils n'ont embraſſé qu'au commencement du onzieme ſiécle. Ce ne fut qu'au milieu du ſeiziéme que ce pays fut connu des autres Nations. Les Anglais en 1533 cherchèrent un paſſage par les mers du Nord & de l'Eſt, pour aller aux Indes Orientales. *Chancelor*, Capitaine d'un des vaiſſeaux équipés pour cette expédition, découvrit le port d'Arcangel dans la mer Blanche. Il n'y avait dans ce déſert qu'un couvent avec la petite Egliſe de *St. Michel l'Arcange*.

De ce port ayant remonté la rivière de la Duina, les Anglais arrivèrent au milieu des terres, & enfin à la ville de Moſcou. Ils ſe rendirent aiſément les maîtres du commerce de la Ruſſie, qui de la ville de Novogorod, où il ſe faiſait par terre, fut tranſporté à ce port de mer. Il eſt à la vérité inabordable ſept mois de l'année: cependant il fut beaucoup plus utile que les foires de la grande Novogorod, tombées en décadence par les guerres contre la Suède. Les Anglais obtinrent le privilège d'y commercer ſans payer aucun droit, & c'eſt ainſi que toutes les Nations devraient peut-être négocier enſemble. Les Hollandais partagèrent bientôt le commerce d'Arcangel, qui ne fut pas connu des autres Peuples.

Longtems auparavant, les Génois & les Vénitiens avaient établi un commerce avec les Ruſſes par l'embouchure du Tanaïs, où ils avaient bâti une ville appellée Tana: mais depuis les ravages de *Tamerlan* dans cette partie du Monde, cette branche du commerce des Italiens avait été détruite; celui d'Arcangel a ſubſiſté avec de grands avantages pour les Anglais & les Hollandais, juſqu'au tems où *Pierre le Grand* a ouvert la mer Baltique à ſes Etats.

LAPONIE RUSSE,

Du Gouvernement d'Arcangel.

A l'Occident d'Arcangel, & dans ſon Gouvernement, eſt la Laponie Ruſſe, troiſiéme partie de cette contrée; les deux autres appartiennent à la Suède, & au Dannemarck. C'eſt un très grand pays, qui occupe environ huit degrés de longitude, & qui s'étend en latitude du Cercle Polaire au Cap Nord. Les Peuples qui l'habitent étaient confuſément connus de l'Antiquité, ſous le nom de Troglodites & de Pygmées Septentrionaux; ces noms convenaient en effet à des hommes hauts pour la plûpart de trois coudées, qui habitent des cavernes: ils ſont tels qu'ils étaient alors, d'une couleur tannée, quoique les autres Peuples Septentrionaux ſoient blancs; preſque tous petits, tandis que leurs voiſins & les Peuples d'Iſlande ſous le Cercle Polaire, ſont d'une haute ſtature; ils ſemblent faits pour leur pays montueux, agiles, ramaſſés, robuſtes; la peau dure, pour mieux réſiſter au froid; les cuiſſes, les jambes déliées; les pieds menus, pour courir plus légérement au milieu des rochers dont leur terre eſt toute couverte; aimant paſſionnément leur patrie, qu'eux ſeuls peuvent aimer; & ne pouvant même vivre ailleurs. On a prétendu, ſur la foi d'*Olaüs*, que ces peuples étaient originaires de Finlande, & qu'ils ſe ſont retirés dans la Laponie, où leur taille a dégénéré. Mais pourquoi n'auraient-ils pas choiſi des terres moins au Nord, où la vie eût été plus commode? Pourquoi leur viſage, leur figure, leur couleur, tout, diffère-t-il entiérement de leurs prétendus ancêtres? Il ferait peut-être auſſi convenable de dire que l'herbe qui croit en Laponie, vient de l'herbe du Dannemarck, & que les poiſſons particuliers à leurs lacs viennent des poiſſons de Suède. Il y a grande apparence que les Lapons ſont indigènes, comme leurs animaux ſont une production de leur pays, que la nature les a faits les uns pour les autres.

Ceux qui habitent vers la Finlande ont adopté quelques expressions de leurs voisins, ce qui arrive à tous les Peuples. Mais quand deux Nations donnent aux choses d'usage, aux objets qu'elles voyent sans cesse, des noms absolument différens, c'est une grande présomption qu'un de ces Peuples n'est pas une Colonie de l'autre. Les Finlandais appellent un ours *Karu*, & les Lapons *Muriet*: le Soleil en Finlandais se nomme *Auringa*, en langue Laponne *Beve*. Il n'y a là aucune analogie. Les habitans de Finlande & de la Laponie Suédoise ont adoré autrefois une idole qu'ils nommaient *Iumalac*; & depuis le tems de *Gustave-Adolphe*, auquel ils doivent le nom de Luthériens, ils appellent JESUS-CHRIST le fils d'*Iumalac*. Les Lapons Moscovites sont aujourd'hui censés de l'Eglise Grecque; mais ceux qui errent vers les montagnes Septentrionales du Cap Nord, se contentent d'adorer un Dieu sous quelques formes grossières, ancien usage de tous les Peuples Nomades.

Cette espèce d'hommes peu nombreuse a très peu d'idées, & ils sont heureux de n'en avoir pas davantage; car alors ils auraient de nouveaux besoins qu'ils ne pourraient satisfaire; ils vivent contens & sans maladies, en ne buvant guères que de l'eau dans le climat le plus froid, & arrivent à une longue vieillesse. La coutume qu'on leur imputait de prier les étrangers de faire à leurs femmes & à leurs filles l'honneur de s'approcher d'elles, vient probablement du sentiment de la supériorité qu'ils reconnaissaient dans ces étrangers, en voulant qu'ils pussent servir à corriger les défauts de leur race. C'était un usage établi chez les Peuples vertueux de Lacédémone. Un époux priait un jeune homme bien fait de lui donner de beaux enfans qu'il pût adopter. La jalousie & les loix empêchent les autres hommes de donner leurs femmes : mais les Lapons étaient presque sans loix, & probablement n'étaient point jaloux.

MOSCOU.

Quand on a remonté la Duina du Nord au Sud, on arrive au milieu des terres à Moſcou la capitale de l'Empire. Cette ville fut longtems le centre des Etats Ruſſes, avant qu'on ſe fût étendu du côté de la Chine & de la Perſe.

Moſcou ſituée par le 55e degré & demi de latitude, dans un terrain moins froid & plus fertile que Pétersbourg, eſt au milieu d'une vaſte & belle plaine, ſur la rivière de Moska *a*), & de deux autres petites qui ſe perdent avec elle dans l'Occa, & vont enſuite groſſir le fleuve du Volga. Cette ville n'était au treiziéme ſiécle qu'un aſſemblage de cabanes, peuplées de malheureux opprimés par la race de *Gengis-Kan.*

Le Cremelin *b*) qui fut le ſéjour des Grands-Ducs, n'a été bâti qu'au quatorziéme ſiécle, tant les Villes ont peu d'antiquité dans cette partie du monde. Ce Cremelin fut conſtruit par des Architectes Italiens, ainſi que pluſieurs égliſes dans ce goût Gothique, qui était alors celui de toute l'Europe; il y en a deux du célèbre *Ariſtote* de Bologne, qui floriſſait au quinziéme ſiécle; mais les maiſons des particuliers n'étaient que des huttes de bois.

Le premier écrivain qui nous fit connaître Moſcou, eſt *Olearius*, qui en 1633 accompagna une Ambaſſade d'un Duc de Holſtein, Ambaſſade auſſi vaine dans ſa pompe qu'inutile dans ſon objet. Un Holſtenois devait être frappé de l'immenſité de Moſcou, de ſes cinq enceintes, du vaſte quartier des Czars, & d'une ſplendeur Aſiatique qui régnait alors à cette Cour. Il n'y avait rien de pareil en Allema-

a) En Ruſſe *Moskwa.*
b) En Ruſſe *Kremln.*

gne, nulle Ville à beaucoup près aussi vaste, aussi peuplée.

Le Comte de *Carlisle*, au contraire, Ambassadeur de *Charles II* en 1663 auprès du Czar *Alexis*, se plaint dans sa rélation, de n'avoir trouvé ni aucune commodité de la vie dans Moscou, ni hôtellerie dans la route, ni secours d'aucune espèce. L'un jugeait comme un Allemand du Nord, l'autre comme un Anglais; & tous deux par comparaison. L'Anglais fut révolté de voir que la plûpart des Boyards avaient pour lit des planches, ou des bancs, sur lesquels on étendait une peau ou une couverture; c'est l'usage antique de tous les peuples. Les maisons presque toutes de bois étaient sans meubles, presque toutes les tables à manger sans linge, point de pavé dans les rues, rien d'agréable & de commode, très peu d'artisans, encor étaient-ils grossiers, & ne travaillaient qu'aux ouvrages indispensables. Ces Peuples auraient paru des Spartiates, s'ils avaient été sobres.

Mais la Cour dans les jours de cérémonie paraissait celle d'un Roi de Perse. Le Comte de *Carlisle* dit, qu'il ne vit qu'or & pierreries sur les robes du Czar & de ses Courtisans; ces habits n'étaient pas fabriqués dans le pays : cependant il était évident qu'on pouvait rendre les peuples industrieux, puisqu'on avait fondu à Moscou longtems auparavant, sous le règne du Czar *Boris Godono*, la plus grosse cloche qui soit en Europe, & qu'on voyait dans l'Eglise Patriarchale des ornemens d'argent qui avaient exigé beaucoup de soins. Ces ouvrages dirigés par des Allemands & des Italiens étaient des efforts passagers; c'est l'industrie de tous les jours, & la multitude des Arts continuellement exercés, qui fait une nation florissante. La Pologne alors, & tous les pays voisins des Russes, ne leur étaient pas supérieurs. Les Arts de la main n'étaient pas plus perfectionnés dans le Nord de l'Allemagne,

&

& les beaux Arts n'y étaient guères plus connus au milieu du dix-septiéme siécle.

Quoique Moscou n'eût rien alors de la magnificence & des Arts de nos grandes villes d'Europe, cependant son circuit de vingt mille pas, la partie appellée la Ville Chinoise, où les raretés de la Chine s'étalaient; le vaste quartier du Cremelin, où est le Palais des Czars, quelques dômes dorés, des tours élevées & singulières, & enfin le nombre de ses habitans qui monte à près de cinq cent mille; tout cela faisait de Moscou une des plus considérables villes de l'Univers.

Théodore, ou *Fœdor*, frère aîné de *Pierre le Grand*, commença à policer Moscou. Il fit construire plusieurs grandes maisons de pierre, quoique sans aucune architecture régulière. Il encourageait les principaux de sa Cour à bâtir, leur avançant de l'argent, & leur fournissant des matériaux. C'est à lui qu'on doit les premiers haras de beaux chevaux, & quelques embellissemens utiles. *Pierre* qui a tout fait, a eu soin de Moscou, en construisant Pétersbourg; il l'a fait paver; il l'a orné & enrichi par des édifices, par des manufactures: enfin un Chambellan *c*) de l'Impératrice *Elizabeth* fille de *Pierre* y a été l'instituteur d'une Université depuis quelques années. C'est le même qui m'a fourni tous les mémoires sur lesquels j'écris. Il était bien plus capable que moi de composer cette histoire, même dans ma langue; tout ce qu'il m'a écrit, fait foi que ce n'est que par modestie qu'il m'a laissé le soin de cet ouvrage.

SMOLENSKO.

A l'Occident du Duché de Moscou, est celui de Smolensko, partie de l'ancienne Sarmatie Européane.

c) Mr. de *Shouvalof*.

Les Duchés de Moſcovie & de Smolensko, compoſaient la Ruſſie blanche proprement dite. Smolensko qui appartenait d'abord aux Grands-Ducs de Ruſſie, fut conquiſe par le Grand-Duc de Lithuanie au commencement du quinziéme ſiécle, repriſe cent ans après par ſes anciens maîtres. Le Roi de Pologne *Sigiſmond III* s'en empara en 1611. Le Czar *Alexis*, pere de *Pierre*, la recouvra en 1654; & depuis ce tems elle a fait toûjours partie de l'Empire de Ruſſie. Il eſt dit dans l'éloge du Czar *Pierre* prononcé à Paris dans l'Académie des Sciences, que les Ruſſes avant lui n'avaient rien conquis à l'Occident & au Midi: il eſt évident qu'on s'eſt trompé.

DES GOUVERNEMENS DE NOVOGOROD, ET DE KIOVIE OU UKRAINE.

Entre Pétersbourg & Smolensko eſt la Province de Novogorod. On dit que c'eſt dans ce pays que les anciens Slaves, ou Slavons, firent leur premier établiſſement. Mais d'où venaient ces Slaves, dont la langue s'eſt étendue dans le Nord-Eſt de l'Europe? *Sla* ſignifie un Chef, & *eſclave* appartenant au Chef. Tout ce qu'on ſait de ces anciens Slaves, c'eſt qu'ils étaient des conquérans. Ils bâtirent la ville de Novogorod la grande, ſituée ſur une rivière navigable dès ſa ſource, laquelle jouït longtems d'un floriſſant commerce, & fut une puiſſante alliée des villes Anſéatiques. Le Czar *Ivan Baſilovis d*) la conquit en 1467, & en emporta toutes les richeſſes, qui contribuèrent à la magnificence de la Cour de Moſcou, preſqu'inconnue juſqu'alors.

Au midi de la province de Smolensko, vous trouvez la province de Kiovie, qui eſt la petite Ruſſie, la Ruſſie rouge ou l'Ukraine, traverſée par le Dnieper, que les Grecs ont appellé Boriſthène. La différence de ces deux noms, l'un dur à prononcer, l'autre mé-

d) En Ruſſe *Ivan Waſſilievitſch.*

lodieux, sert à faire voir, avec cent autres preuves, la rudesse de tous les anciens peuples du Nord & les graces de la langue Grecque. La capitale Kiou, autrefois Kisovie, fut bâtie par les Empereurs de Constantinople, qui en firent une Colonie : on y voit encor des inscriptions Grecques de douze cent années : c'est la seule ville qui ait quelque antiquité dans ces pays où les hommes ont vécu tant de siécles sans bâtir des murailles. Ce fut là que les Grands-Ducs de Russie firent leur résidence dans l'onziéme siécle, avant que les Tartares asservissent la Russie.

Les Ukraniens, qu'on nomme Cosaques, sont un ramas d'anciens Roxelans, de Sarmates, de Tartares réunis. Cette contrée faisait partie de l'ancienne Scythie. Il s'en faut beaucoup que Rome & Constantinople, qui ont dominé sur tant de Nations, soient des pays comparables pour la fertilité à celui de l'Ukraine. La nature s'efforce d'y faire du bien aux hommes ; mais les hommes n'y ont pas secondé la nature, vivant des fruits que produit une terre aussi inculte que féconde, & vivant encor plus de rapine ; amoureux à l'excès d'un bien préférable à tout, la liberté ; & cependant ayant servi tour-à-tour la Pologne & la Turquie. Enfin ils se donnèrent à la Russie en 1654 sans trop se soumettre, & *Pierre* les a soumis.

Les autres Nations sont distinguées par leurs villes, & leurs bourgades. Celle-ci est partagée en dix Régimens. A la tête de ces dix Régimens était un Chef élu à la pluralité des voix, nommé *Hetman* ou *Itman*. Ce Capitaine de la nation n'avait pas le pouvoir suprême. C'est aujourd'hui un Seigneur de la Cour que les Souverains de Russie leur donnent pour *Hetman* ; c'est un véritable Gouverneur de province semblable à nos Gouverneurs de ces pays d'États qui ont encor quelques privilèges.

Il n'y avait d'abord dans ce pays que des Payens & des Mahométans ; ils ont été batisés Chrétiens de

la Communion Romaine, quand ils ont fervi la Pologne; & ils font aujourd'hui batifés Chrêtiens de l'Eglife Grecque, depuis qu'ils font à la Ruffie.

Parmi eux font compris ces Cofaques Zaporaviens, qui font à-peu-près ce qu'étaient nos Flibuftiers, des brigands courageux. Ce qui les diftinguait de tous les autres peuples, c'eft qu'ils ne fouffraient jamais de femmes dans leurs peuplades, comme on prétend que les Amazones ne fouffraient point d'hommes chez elles. Les femmes qui leur fervent à peupler, demeuraient dans d'autres ifles du fleuve: point de mariage, point de famille: ils enrôlaient les enfans mâles dans leur milice, & laiffaient les filles à leurs mères. Souvent le frère eut des enfans de fa fœur, & le père de fa fille. Point d'autres loix chez eux que les ufages établis par les befoins: cependant ils eurent quelques Prêtres du rit Grec. On a conftruit depuis quelque tems le Fort Ste. Elizabeth fur le Borifthène pour les contenir. Ils fervent dans les armées comme troupes irrégulières, & malheur à qui tombe dans leurs mains.

DES GOUVERNEMENS DE BELGOROD, DE VERONISE ET DE NISCHGOROD.

Si vous remontez au Nord-Eft de la province de Kiovie entre le Borifthène & le Tanaïs, c'eft le Gouvernement de Belgorod qui fe préfente: il eft auffi grand que celui de Kiovie. C'eft une des plus fertiles provinces de la Ruffie; c'eft elle qui fournit à la Pologne une quantité prodigieufe de ce gros bétail, qu'on connait fous le nom de bœufs de l'Ukraine. Ces deux provinces font à l'abri des incurfions des petits Tartares, par des lignes qui s'étendent du Borifthène au Tanaïs, garnies de forts & de redoutes.

Remontez encor au Nord, paffez le Tanaïs, vous entrez dans le Gouvernement de Véronife, qui s'étend jufqu'aux bords des Palus-Méotides. Auprès de la

capitale que nous nommons Véronise *e*), à l'embouchûre de la rivière de ce nom qui se jette dans le Tanaïs, *Pierre le Grand* a fait construire sa première flotte; entreprise dont on n'avait point encor d'idée dans tous ces vastes Etats. Vous trouvez ensuite le Gouvernement de Nischgorod, fertile en grains, traversé par le Volga.

ASTRACAN.

De cette Province vous entrez au Midi dans le Royaume d'Astracan. Ce pays commence au 43e degré & demi de latitude, sous le plus beau des climats, & finit vers le cinquantiéme, comprenant environ autant de degrés de longitude que de latitude; borné d'un côté par la mer Caspienne, de l'autre par les montagnes de la Circassie, & s'avançant encor au-delà de la mer Caspienne, le long du mont Caucase; arrosé du grand fleuve Volga, du Jaïk & de plusieurs autres rivières, entre lesquelles on peut, à ce que prétend l'Ingénieur Anglais *Perri*, tirer des canaux, qui en servant de lit aux inondations, feraient le même effet que les canaux du Nil, & augmenteraient la fertilité de la terre. Mais à la droite & à la gauche du Volga & du Jaïk, ce beau pays était infesté, plutôt qu'habité, par des Tartares, qui n'ont jamais rien cultivé, & qui ont toûjours vécu comme étrangers sur la Terre.

L'Ingénieur *Perri* employé par *Pierre le Grand* dans ces quartiers, y trouva de vastes déserts couverts de pâturages, de légumes, de cerisiers, d'amandiers. Des moutons sauvages d'une nourriture excellente paissaient dans ces solitudes. Il falait commencer par domter & par civiliser les hommes de ces climats, pour y seconder la nature, qui a été forcée dans le climat de Pétersbourg.

e) En Russie on écrit & on prononce *Voroneſteh*.

Ce Royaume d'Aſtracan eſt une partie de l'ancien Capshak conquis par *Gengis-Kan*, & enſuite par *Tamerlan*; ces Tartares dominèrent juſqu'à Moſcou. Le Czar *Jean Baſilides*, petit-fils d'*Ivan Baſilovis*, & le plus grand Conquérant d'entre les Ruſſes, délivra ſon pays du joug Tartare au ſeiziéme ſiécle, & ajouta le Royaume d'Aſtracan à ſes autres conquêtes, en 1554.

Aſtracan eſt la borne de l'Aſie & de l'Europe, & peut faire le commerce de l'une & de l'autre, en tranſportant par le Volga les marchandiſes apportées par la mer Caſpienne. C'était encore un des grands projets de *Pierre le Grand*: il a été exécuté en partie. Tout un fauxbourg d'Aſtracan eſt habité par des Indiens.

OREMBOURG.

Au Sud-Eſt du Royaume d'Aſtracan eſt un petit pays nouvellement formé, qu'on appelle Orembourg: la ville de ce nom a été bâtie en 1734 ſur le bord du fleuve Jaïk. Ce pays eſt hériſſé des branches du mont Caucaſe. Des fortereſſes élevées de diſtance en diſtance, défendent les paſſages des montagnes & des rivières qui en deſcendent. C'eſt dans cette région auparavant inhabitée, qu'aujourd'hui les Perſans viennent dépoſer & cacher à la rapacité des brigands leurs effets échappés aux guerres civiles. La ville d'Orembourg eſt devenue le refuge des Perſans & de leurs fortunes, & s'eſt accruë de leurs calamités; les Indiens, les peuples de la grande Bukarie y viennent trafiquer; elle devient l'entrepôt de l'Aſie.

DES GOUVERNEMENS DE CASAN ET DE LA GRANDE PERMIE.

Au-delà du Volga & du Jaïk, vers le Septentrion, eſt le Royaume de Caſan, qui comme Aſtracan tomba dans le partage d'un fils de *Gengis-Kan*, & enſuite

d'un fils de *Tamerlan*, conquis de même par *Jean Basilides*. Il est encor peuplé de beaucoup de Tartares Mahométans. Cette grande contrée s'étend jusqu'à la Sibérie ; il est constant qu'elle a été florissante & riche autrefois ; elle a conservé encor quelque opulence. Une Province de ce Royaume appellée la grande Permie, & ensuite le Solikam, était l'entrepôt des marchandises de la Perse, & des fourrures de Tartarie. On a trouvé dans cette Permie une grande quantité de monnoie au coin des premiers Califes, & quelques idoles d'or des Tartares *f*) ; mais ces monumens d'anciennes richesses ont été trouvés au milieu de la pauvreté, & dans des déserts ; il n'y avait plus aucune trace de commerce ; ces révolutions n'arrivent que trop vite & trop aisément dans un pays ingrat, puisqu'elles sont arrivées dans les plus fertiles.

Ce célèbre prisonnier Suédois *Stralemberg*, qui mit si bien à profit son malheur, & qui examina tous ces vastes pays avec tant d'attention, est le premier qui a rendu vraisemblable un fait qu'on n'avait jamais pu croire, concernant l'ancien commerce de ces régions. *Pline* & *Pomponius-Mela* rapportent que du tems d'*Auguste*, un Roi des Suèves fit présent à *Métellus Celer* de quelques Indiens jettés par la tempête sur les côtes voisines de l'Elbe. Comment des habitans de l'Inde auraient-ils navigé sur les mers Germaniques ? Cette avanture a paru fabuleuse à tous nos modernes, surtout depuis que le commerce de notre hémisphère a changé par la découverte du Cap de Bonne-Espérance. Mais autrefois il n'était pas plus étrange de voir un Indien trafiquer dans les pays septentrionaux de l'Occident, que de voir un Romain passer dans l'Inde par l'Arabie. Les Indiens allaient en Perse, s'embarquaient sur la mer d'Hyrca-

f) Mémoires de *Stralemberg*, confirmés par mes Mémoires Russes.

nie, remontaient le Rha qui eſt le Volga, allaient juſqu'à la grande Permie par la Kama, & de là pouvaient aller s'embarquer ſur la mer du Nord ou ſur la Baltique. Il y a eu de tout tems des hommes entreprenans. Les Tyriens firent de plus ſurprenans voyages.

Si après avoir parcouru de l'œil toutes ces vaſtes provinces, vous jettez la vuë ſur l'Orient, c'eſt là que les limites de l'Europe & de l'Aſie ſe confondent encore. Il aurait falu un nouveau nom pour cette grande partie du Monde. Les anciens diviſèrent en Europe, Aſie & Afrique leur Univers connu; ils n'en avaient pas vu la dixiéme partie; c'eſt ce qui fait que quand on a paſſé les Palus-Méotides, on ne ſait plus où l'Europe finit, & où l'Aſie commence; tout ce qui eſt au-delà du mont Taurus, était déſigné par le mot vague de Scythie, & le fut enſuite par celui de Tartarie ou Tatarie. Il ſerait convenable, peut-être, d'appeller Terres Arctiques, ou Terres du Nord, tout le pays qui s'étend depuis la mer Baltique juſqu'aux confins de la Chine, comme on donne le nom de Terres Auſtrales à la partie du Monde non moins vaſte, ſituée ſous le Pole Antarctique, & qui fait le contrepoids du Globe.

DU GOUVERNEMENT DE LA SIBÉRIE, DES SAMOYEDES, DES OSTIAKS.

Des frontières des provinces d'Arcangel, de Reſan, d'Aſtracan, s'étend à l'Orient la Sibérie, avec les terres ultérieures juſqu'à la mer du Japon; elle touche au Midi de la Ruſſie par le mont Caucaſe; de là au pays de Kamshatka, on compte environ douze cent lieuës de France; & de la Tartarie méridionale, qui lui ſert de limite, juſqu'à la mer Glaciale, on en compte environ quatre cent; ce qui eſt la moindre largeur de l'Empire. Cette contrée produit les plus riches fourrures; & c'eſt ce qui ſervit à en

faire la découverte en 1563. Ce ne fut pas sous le Czar *Fédor Ivanovits*, mais sous *Ivan Basilides* au seizième siècle, qu'un particulier des environs d'Arcangel, nommé *Anika*, homme riche pour son état & pour son pays, s'apperçut que des hommes d'une figure extraordinaire, vêtus d'une manière jusqu'alors inconnue dans ce canton, & parlant une langue que personne n'entendait, descendaient tous les ans une rivière qui tombe dans la Duina, *g*) & venaient apporter au marché des martres & des renards noirs, qu'ils troquaient pour des clous & des morceaux de verre, comme les premiers Sauvages de l'Amérique donnaient leur or aux Espagnols; il les fit suivre par ses enfans & par ses valets jusques dans leur pays. C'étaient des Samoyèdes, peuples qui paraissent semblables aux Lapons, mais qui ne sont pas de la même race. Ils ignorent comme eux l'usage du pain; ils ont comme eux le secours des Rangifères ou Rennes, qu'ils attèlent à leurs traineaux. Ils vivent dans des cavernes, dans des huttes au milieu des neiges: *h*) mais d'ailleurs la nature a mis entre cette espèce d'hommes & celle des Lapons, des différences très-marquées. On m'assure leur mâchoire supérieure plus avancée au niveau de leur nez, leurs oreilles sont plus réhaussées. Les hommes & les femmes n'ont de poil que sur la tête; le mammelon est d'un noir d'ébène. Les Lapons & les Laponnes ne sont marqués à aucun de ces signes. On m'a averti par des Mémoires envoyés de ces contrées si peu connues, qu'on s'est trompé dans la belle histoire naturelle du jardin du Roi, lorsqu'en parlant de tant de choses curieuses concernant la nature humaine, on a confondu l'espèce des Lapons avec l'espèce des Samoyèdes. Il y a beaucoup plus de races d'hommes qu'on ne pense. Celles des Samoyèdes & des Hottentots paraissent les deux extrêmes de notre Continent: & si l'on fait attention aux mammelles noires des femmes Samoyèdes, &

g) Mémoires envoyés de Pétersbourg. *h*) Ibid.

au tablier que la nature a donné aux Hottentotes, & qui descend, dit-on, à la moitié de leurs cuisses, on aura quelque idée des variétés de notre espèce animale, variétés ignorées dans nos villes, où presque tout est inconnu, hors ce qui nous environne.

Les Samoyèdes ont dans leur Morale des singularités aussi grandes qu'en Physique: ils ne rendent aucun culte à l'Etre Suprême; ils approchent du Manichéïsme, ou plutôt de l'ancienne Religion des Mages, en ce seul point, qu'ils reconnaissent un bon & un mauvais Principe. Le climat horrible qu'ils habitent, semble en quelque manière excuser cette créance si ancienne chez tant de peuples, & si naturelle aux ignorans & aux infortunés.

On n'entend parler chez eux ni de larcins ni de meurtres; étant presque sans passions, ils sont sans injustice. Il n'y a aucun terme dans leur langue pour exprimer le vice & la vertu. Leur extrême simplicité ne leur a pas encor permis de former des notions abstraites; le sentiment seul les dirige; & c'est peut-être une preuve incontestable que les hommes aiment la justice par instinct, quand leurs passions funestes ne les aveuglent pas.

On persuada quelques-uns de ces Sauvages, de se laisser conduire à Moscou. Tout les y frappa d'admiration. Ils regardèrent l'Empereur comme leur Dieu, & se soumirent à lui donner tous les ans une offrande de deux martres zibélines par habitant. On établit bientôt quelques colonies au-delà de l'Oby, & de l'Irtis *i*); on y bâtit même des forteresses. Un Cosaque fut envoyé dans le pays en 1595, & le conquit pour les Czars avec quelques soldats & quelque artillerie, comme *Cortez* subjugua le Mexique; mais il ne conquit guères que des déserts.

i) En Russe *Irtisch*.

En remontant l'Oby, à la jonction de la rivière d'Irtis avec celle du Tobol, on trouva une petite habitation dont on a fait la ville de Tobol *k*), capitale de la Sibérie, aujourd'hui considérable. Qui croirait que cette contrée a été longtems le séjour de ces mêmes Huns qui ont tout ravagé jusqu'à Rome sous *Attila*, & que ces Huns venaient du Nord de la Chine ? Les Tartares Usbecs ont succédé aux Huns, & les Russes aux Usbecs. On s'est disputé ces contrées sauvages, ainsi qu'on s'est exterminé pour les plus fertiles. La Sibérie fut autrefois plus peuplée qu'elle ne l'est, surtout vers le Midi : on en juge par des tombeaux, & par des ruines.

Toute cette partie du Monde, depuis le soixantième degré ou environ jusqu'aux montagnes éternellement glacées qui bornent les mers du Nord, ne ressemble en rien aux régions de la Zone tempérée ; ce ne sont ni les mêmes plantes, ni les mêmes animaux sur la Terre, ni les mêmes poissons dans les lacs & dans les rivières.

Au dessous de la contrée des Samoyèdes est celle des Ostiaks, le long du fleuve Oby. Ils ne tiennent en rien des Samoyèdes, sinon qu'ils sont comme eux, & comme tous les premiers hommes, chasseurs, pasteurs & pêcheurs : les uns sans Religion, parce qu'ils ne sont pas rassemblés ; les autres qui composent des hordes, ayant une espèce de culte, faisant des vœux au principal objet de leurs besoins ; ils adorent, dit-on, une peau de mouton, parce que rien ne leur est plus nécessaire que ce bétail ; de même que les anciens Egyptiens agriculteurs choisissaient un bœuf, pour adorer dans l'emblême de cet animal la Divinité qui l'a fait naître pour l'homme. Quelques auteurs prétendent que ces Ostiaks adorent une peau d'ours, attendu qu'elle est plus chaude que celle

k) En Russe *Tobolskoy*.

de mouton, il ſe peut qu'ils n'adorent ni l'une ni l'autre.

Les Oſtiaks ont auſſi d'autres idoles, dont ni l'origine ni le culte ne méritent pas plus notre attention que leurs adorateurs. On a fait chez eux quelques Chrétiens vers l'an 1712; ceux-là ſont Chrétiens comme nos payſans les plus groſſiers, ſans ſavoir ce qu'ils ſont. Pluſieurs auteurs prétendent que ce peuple eſt originaire de la grande Permie: mais cette grande Permie eſt preſque déſerte: pourquoi ſes habitans ſe feraient-ils établis ſi loin, & ſi mal? Ces obſcurités ne valent pas nos recherches. Tout peuple qui n'a point cultivé les Arts doit être condamné à être inconnu.

C'eſt ſurtout chez ces Oſtiaks, chez les Burates & les Jakutes leurs voiſins, qu'on trouve ſouvent dans la terre de cet yvoire dont on n'a jamais pu ſavoir l'origine: les uns le croyent un yvoire foſſile, les autres les dents d'une eſpèce d'éléphant dont la race eſt détruite. Dans quel pays ne trouve-t-on pas des productions de la Nature qui étonnent & qui confondent la Philoſophie?

Pluſieurs montagnes de ces contrées ſont remplies de cet Amianthe, de ce lin incombuſtible dont on fait tantôt de la toile, tantôt une eſpèce de papier.

Au Midi des Oſtiaks ſont les Burates, autre peuple qu'on n'a pas encor rendu Chrétien. A l'Eſt il y a pluſieurs hordes qu'on n'a pu entiérement ſoumettre. Aucun de ces peuples n'a la moindre connaiſſance du Calendrier. Ils comptent par neiges, & non par la marche apparente du Soleil; comme il neige réguliérement & longtems chaque hyver, ils diſent, Je ſuis âgé de tant de neiges, comme nous diſons, J'ai tant d'années.

Je dois rapporter ici ce que raconte l'Officier Suédois *Stralemberg*, qui ayant été pris à Pultava passa quinze ans en Sibérie, & la parcourut toute entière ; il dit qu'il y a encor des restes d'un ancien peuple dont la peau est bigarrée & tachetée, qu'il a vu des hommes de cette race ; & ce fait m'a été confirmé par des Russes nés à Tobol. Il semble que la variété des espèces humaines ait beaucoup diminué ; on trouve peu de ces races singulières, que probablement les autres ont exterminées : par exemple, il y a très peu de ces Maures blancs, ou de ces Albinos, dont un a été présenté à l'Académie des Sciences de Paris, & que j'ai vu. Il en est ainsi de plusieurs animaux dont l'espèce est très rare.

Quant aux Borandiens, dont il est parlé souvent dans la savante histoire du jardin du Roi de France, mes mémoires disent que ce peuple est absolument inconnu.

Tout le midi de ces contrées est peuplé de nombreuses hordes de Tartares. Les anciens Turcs sont sortis de cette Tartarie pour aller subjuguer tous les pays dont ils sont aujourd'hui en possession. Les Calmouks, les Monguls, sont ces mêmes Scythes, qui conduits par *Madiès* s'emparèrent de la haute Asie, & vainquirent le Roi des Mèdes *Cyaxares*. Ce sont eux que *Gengis-Kan* & ses enfans menèrent depuis jusqu'en Allemagne, & qui formèrent l'Empire du Mogol sous *Tamerlan*. Ces peuples sont un grand exemple des changemens arrivés chez toutes les Nations. Quelques-unes de leurs hordes, loin d'être redoutables, sont devenues vassales de la Russie.

Telle est une nation de Calmouks qui habite entre la Sibérie & la mer Caspienne. C'est là qu'on a trouvé en 1720 une maison souterraine de pierres, des urnes, des lampes, des pendans d'oreilles, une statue équestre d'un Prince Oriental portant un Diadême sur sa tête, deux femmes assises sur des trô-

nes, un rouleau de manuſcrits, envoyé par *Pierre le Grand* à l'Académie des Inſcriptions de Paris, & reconnu pour être en langue du Thibet : tous témoignages ſinguliers que les Arts ont habité ce pays aujourd'hui barbare, & preuves ſubſiſtantes de ce qu'a dit *Pierre le Grand* plus d'une fois, que les Arts avaient fait le tour du Monde.

DU KAMSHATKA.

La dernière Province eſt le Kamshatka, le pays le plus oriental du Continent. Le Nord de cette contrée fournit auſſi de belles fourrures ; les habitans s'en revêtaient l'hyver, & marchaient nuds l'été. On fut ſurpris de trouver dans les parties méridionales des hommes avec de longues barbes, tandis que dans les parties ſeptentrionales, depuis le pays des Samoyèdes juſqu'à l'embouchure du fleuve Amour ou Amur, les hommes n'ont pas plus de barbe que les Américains. C'eſt ainſi que dans l'Empire de Ruſſie il y a plus de différentes eſpèces, plus de ſingularités, plus de mœurs différentes que dans aucun pays de l'Univers.

Des mémoires récens m'apprennent que ce peuple ſauvage a auſſi ſes Théologiens, qui font deſcendre les habitans de cette preſqu'iſle, d'une eſpèce d'Etre ſupérieur, qu'ils appellent *Koutbou*. Ces mémoires diſent, qu'ils ne lui rendent aucun culte, & qu'ils ne l'aiment, ni ne le craignent.

Ainſi ils auraient une Mythologie, & ils n'ont point de Religion ; cela pourrait être vrai, & n'eſt guères vraiſemblable ; la crainte eſt l'attribut naturel des hommes. On prétend que dans leurs abſurdités, ils diſtinguent des choſes permiſes, & des choſes défendues : ce qui eſt permis, c'eſt de ſatisfaire toutes ſes paſſions ; ce qui eſt défendu, c'eſt d'aiguiſer un couteau ou une hache quand on eſt en voyage, & de ſauver un homme qui ſe noye. Si en effet c'eſt un

péché parmi eux de ſauver la vie à ſon prochain, ils ſont en cela différens de tous les hommes, qui courent par inſtinct au ſecours de leurs ſemblables, quand l'intérêt ou la paſſion ne corrompt pas en eux ce penchant naturel. Il ſemble qu'on ne pourrait parvenir à faire un crime d'une action ſi commune & ſi néceſſaire, qu'elle n'eſt pas même une vertu; que par une Philoſophie également fauſſe & ſuperſtitieuſe, qui perſuaderait qu'il ne faut pas s'oppoſer à la Providence, & qu'un homme deſtiné par le Ciel à être noyé, ne doit pas être ſecouru par un homme : mais les Barbares ſont bien loin d'avoir même une fauſſe Philoſophie.

Cependant ils célèbrent, dit-on, une grande fête, qu'ils appellent dans leur langage d'un mot qui ſignifie *purification*; mais de quoi ſe purifient-ils, ſi tout leur eſt permis? & pourquoi ſe purifient-ils, s'ils ne craignent ni n'aiment leur Dieu *Koutbou*?

Il y a ſans doute des contradictions dans leurs idées, comme dans celles de preſque tous les peuples; les leurs ſont un défaut d'eſprit, & les nôtres en ſont un abus; nous avons beaucoup plus de contradictions qu'eux, parce que nous avons plus raiſonné.

Comme ils ont une eſpèce de Dieu, ils ont auſſi des Démons; enfin, il y a parmi eux des ſorciers, ainſi qu'il y en a toûjours eu chez toutes les nations les plus policées. Ce ſont les vieilles qui ſont ſorcières dans le Kamshatka, comme elles l'étaient parmi nous avant que la ſaine Phyſique nous éclairât. C'eſt donc partout l'apanage de l'eſprit humain d'avoir des idées abſurdes, fondées ſur notre curioſité & ſur notre faibleſſe. Les Kamshatkales ont auſſi des Prophêtes, qui expliquent les ſonges; & il n'y a pas longtems que nous n'en avons plus.

Depuis que la Cour de Ruſſie a aſſujetti ces peuples en bâtiſſant cinq fortereſſes dans leur pays, on

leur a annoncé la Religion Grecque. Un Gentilhomme Russe très instruit m'a dit qu'une de leurs grandes objections était que ce culte ne pouvait être fait pour eux, puisque le pain & le vin sont nécessaires à nos mystères, & qu'ils ne peuvent avoir ni pain ni vin dans leur pays.

Ce peuple d'ailleurs mérite peu d'observations ; je n'en ferai qu'une ; c'est, que si on jette les yeux sur les trois quarts de l'Amérique, sur toute la partie méridionale de l'Afrique, sur le Nord, depuis la Laponie jusqu'aux mers du Japon, on trouve que la moitié du genre-humain n'est pas au-dessus des peuples du Kamshatka.

D'abord un Officier Cosaque alla par terre de la Sibérie au Kamshatka en 1701 par ordre de *Pierre*, qui après la malheureuse journée de Nerva étendait encor ses soins d'un bord du Continent à l'autre. Ensuite en 1725, quelque tems avant que la mort le surprît au milieu de ses grands projets, il envoya le Capitaine *Béring* Danois, avec ordre exprès d'aller par la mer du Kamshatka sur les terres de l'Amérique, si cette entreprise était praticable. *Béring* ne put réussir dans sa première navigation. L'Impératrice *Anne* l'y envoya encor en 1733. *Spengenberg* Capitaine de vaisseau, associé à ce voyage, partit le premier du Kamshatka ; mais il ne put se mettre en mer qu'en 1739, tant il avait falu de tems pour arriver au port où l'on s'embarqua, pour y construire des vaisseaux, pour les agréer, & les fournir des choses nécessaires. *Spengenberg* pénétra jusqu'au Nord du Japon par un détroit que forme une longue suite d'isles, & revint sans avoir découvert que ce passage.

En 1741 *Béring* courut cette mer accompagné de l'Astronome *de l'Isle de la Croyère*, de cette famille *de l'Isle* qui a produit de si savans Géographes ; un autre Capitaine allait de son côté à la découverte. *Bé-*

Béring & lui atteignirent les côtes de l'Amérique au Nord de la Californie. Ce passage si longtems cherché par les mers du Nord fut donc enfin découvert; mais on ne trouva nul secours sur ces côtes désertes. L'eau douce manqua; le scorbut fit périr une partie de l'équipage: on vit l'espace de cent milles les rivages Septentrionaux de la Californie; on apperçut des canots de cuir qui portaient des hommes semblables aux Canadiens. Tout fut infructueux. *Béring* mourut dans une isle à laquelle il donna son nom. L'autre Capitaine se trouvant plus près de la Californie, fit descendre à terre dix hommes de son équipage, ils ne reparurent plus. Le Capitaine fut forcé de regagner le Kamshatka après les avoir attendus inutilement, & *de l'Isle* expira en descendant à terre. Ces désastres sont la destinée de presque toutes les premières tentatives sur les mers Septentrionales. On ne sait pas encor quel fruit on tirera de ces découvertes si pénibles & si dangereuses.

Nous avons marqué tout ce qui compose en général la domination de la Russie, depuis la Finlande à la mer du Japon. Toutes les grandes parties de cet Empire ont été unies en divers tems, comme dans tous les autres Royaumes du Monde. Des Scythes, des Huns, des Massagètes, des Slavons, des Cimbres, des Gètes, des Sarmates, sont aujourd'hui les sujets des Czars: les Russes proprement dits sont les anciens Roxelans, ou Slavons.

Si l'on y fait réflexion, la plûpart des autres Etats sont ainsi composés. La France est un assemblage de Goths, de Danois appellés Normands, de Germains septentrionaux appellés Bourguignons, de Francs, d'Allemands, de quelques Romains mêlés aux anciens Celtes. Il y a dans Rome & dans l'Italie beaucoup de familles descendues des peuples du Nord, & l'on n'en connait aucune des anciens Romains. Le Souverain Pontife est souvent le rejetton d'un Lombard, d'un

Goth, d'un Teuton, ou d'un Cimbre. Les Espagnols sont une race d'Arabes, de Carthaginois, de Juifs, de Tyriens, de Visigoths, de Vandales incorporés avec les habitans du pays. Quand les nations se sont ainsi mêlées, elles sont longtems à se civiliser, & même à former leur langage : les unes se policent plus-tôt, les autres plus tard. La police & les arts s'établissent si difficilement, les révolutions ruinent si souvent l'édifice commencé, que si l'on doit s'étonner, c'est que la plûpart des nations ne vivent pas en Tartares.

CHAPITRE SECOND.

SUITE DE LA DESCRIPTION DE LA RUSSIE.

Population, Finances, Armées, Usages, Religion. Etat de la Russie avant Pierre le Grand.

PLus un pays est civilisé, plus il est peuplé. Ainsi la Chine & l'Inde sont les plus peuplés de tous les Empires, parce qu'après la multitude des révolutions qui ont changé la face de la Terre, les Chinois & les Indiens ont formé le corps de peuple le plus anciennement policé que nous connaissions. Leur Gouvernement a plus de quatre mille ans d'antiquité ; ce qui suppose, comme on l'a dit, des essais & des efforts tentés dans des siécles précédens. Les Russes sont venus tard, & ayant introduit chez eux les arts tout perfectionnés, il est arrivé qu'ils ont fait plus de progrès en cinquante ans, qu'aucune nation n'en avait fait par elle-même en cinq cent années. Le pays n'est pas peuplé à proportion de son étendue, il s'en faut beaucoup ; mais tel qu'il est, il possède autant de sujets qu'aucun Etat Chrêtien.

Je peux, d'après les rôles de la capitation, & du dénombrement des marchands, des artisans, des pay-

ſans mâles, aſſurer qu'aujourd'hui la Ruſſie contient au moins vingt-quatre millions d'habitans. De ces vingt-quatre millions d'hommes la plûpart ſont des ſerfs, comme dans la Pologne, dans pluſieurs provinces de l'Allemagne, & autrefois dans preſque toute l'Europe. On compte en Ruſſie & en Pologne les richeſſes d'un Gentilhomme & d'un Eccléſiaſtique, non par leur revenu en argent, mais par le nombre de leurs eſclaves.

Voici ce qui réſulte d'un dénombrement fait en 1747 des mâles qui payaient la capitation.

Marchands.	198000.
Ouvriers.	16500.
Payſans incorporés avec les Marchands & les ouvriers.	1950.
Payſans appellés Odonoskis, qui contribuent à l'entretien de la milice. .	430220.
Autres qui n'y contribuent pas. . .	26080.
Ouvriers de différens métiers, dont les parens ſont inconnus. . . .	1000.
Autres qui ne ſont point incorporés dans les claſſes des métiers.	4700.
Payſans dépendans immédiatement de la Couronne, environ	555000.
Employés aux mines de la Couronne, tant Chrétiens que Mahométans & Payens. .	64000.
Autres payſans de la Couronne travaillans aux mines & aux fabriques des particuliers.	24200.
	1321650.

De l'autre part.	1321650.
Nouveaux convertis à l'Eglise Grecque. .	57000.
Tartares & Ostiaks Payens.	241000.
Mourses, Tartares, Morduates & autres, soit Payens, soit Grecs, employés aux travaux de l'Amirauté. . . .	7800.
Tartares contribuables appellés Tepteris & Bobilitz &c.	28900.
Serfs de plusieurs Marchands & autres privilégiés, lesquels sans posséder de terres peuvent avoir des esclaves. . .	9100.
Paysans des terres destinées à l'entretien de la Cour.	418000.
Paysans des terres appartenantes en propre à Sa Majesté, indépendamment du droit de la Couronne.	60500.
Paysans des terres confisquées à la Couronne.	13600.
Serfs des Gentilshommes. . . .	3550000.
Serfs appartenans à l'assemblée du Clergé, & qui défrayent ses dépenses. .	37500.
Serfs des Evêques.	116400.
Serfs des Couvents que *Pierre* avait beaucoup diminués.	721500.
Serfs des Eglises cathédrales & paroissiales. .	23700.
Paysans travaillans aux ouvrages de l'Amirauté ou autres ouvrages publics, environ	4000.
	6610650.

De l'autre part.	6610650.
Travailleurs aux mines & fabriques des particuliers.	16000.
Payſans des terres données aux principaux manufacturiers.	14500.
Travailleurs aux mines de la Couronne. .	3000.
Bâtards élevés par des Prêtres. . . .	40.
Sectaires appellés Raskolniky. . .	2200.
	6646390.

Voilà en nombre rond ſix millions ſix cent quarante mille mâles, payant la capitation. Dans ce dénombrement les enfans & les vieillards ſont comptés; mais les filles & les femmes ne le ſont point, non plus que les garçons qui naiſſent depuis l'établiſſement d'un cadaſtre juſqu'à la confection d'un autre cadaſtre. Triplez ſeulement le nombre des têtes taillables, en y comptant les femmes & les filles, vous trouverez près de vingt millions d'ames.

Il faut ajouter à ce nombre l'Etat Militaire, qui monte à trois cent cinquante mille hommes. Ni la Nobleſſe de tout l'Empire, ni les Eccléſiaſtiques qui ſont au nombre de deux cent mille, ne ſont ſoumis à cette capitation. Les étrangers dans l'Empire ſont tous exempts, de quelque profeſſion & de quelque pays qu'ils ſoient. Les habitans des provinces conquiſes, ſavoir la Livonie, l'Eſtonie, l'Ingrie, la Carélie, & une partie de la Finlande; l'Ukraine, & les Coſaques du Tanaïs, les Calmouks & d'autres Tartares; les Samoyèdes, les Lapons, les Oſtiaks, & tous les peuples idolâtres de la Sibérie, pays plus grand que la Chine, ne ſont pas compris dans le dénombrement.

Par ce calcul, il eſt impoſſible que le total des habitans de la Ruſſie ne montât au moins à vingt-quatre millions d'habitans en 1759, lorſqu'on m'envoya de Pétersbourg ces mémoires tirés des archives de l'Empire. A ce compte il y a huit perſonnes par mille quarré. L'Ambaſſadeur Anglais dont j'ai parlé, n'en donne que cinq; mais il n'avait pas ſans doute des mémoires auſſi fidèles que ceux dont on a bien voulu me faire part.

Le terrain de la Ruſſie eſt donc, proportion gardée, préciſément cinq fois moins peuplé que l'Eſpagne, mais il a près de quatre fois plus d'habitans: il eſt à-peu-près auſſi peuplé que la France, & que l'Allemagne: mais en conſidérant ſa vaſte étendue, le nombre des peuples y eſt trente-trois fois plus petit.

Il y a une remarque importante à faire ſur ce dénombrement, c'eſt que de ſix millions ſix cent-quarante mille contribuables, on en trouve environ neuf cent mille appartenans au Clergé de la Ruſſie, en n'y comprenant ni le Clergé des pays conquis, ni celui de l'Ukraine & de la Sibérie.

Ainſi ſur ſept perſonnes contribuables le Clergé en avait une; mais il s'en faut bien qu'en poſſédant ce ſeptiéme, ils jouïſſent de la ſeptiéme partie des revenus de l'Etat, comme en tant d'autres Royaumes, où ils ont au moins la ſeptiéme partie de toutes les richeſſes; car leurs payſans payaient une capitation au Souverain; & il faut compter pour beaucoup les autres revenus de la Couronne de Ruſſie, dont le Clergé ne touche rien.

Cette évaluation eſt très différente de celle de tous les Ecrivains qui ont fait mention de la Ruſſie; les Miniſtres étrangers qui ont envoyé des mémoires à leurs Souverains, s'y ſont tous trompés. Il faut fouiller dans les archives de l'Empire.

Il eſt très-vraiſemblable que la Ruſſie a été beaucoup plus peuplée qu'aujourd'hui, dans les tems où

la petite vérole venuë du fond de l'Arabie, & l'autre venuë d'Amérique, n'avaient pas encor fait de ravages dans ces climats où elles se sont enracinées. Ces deux fléaux par qui le monde est plus dépeuplé que par la guerre, sont dûs l'un à *Mahomet*, l'autre à *Christophe Colomb*. La peste originaire d'Afrique approchait rarement des contrées du Septentrion. Enfin les Peuples du Nord, depuis les Sarmates jusqu'aux Tartares qui sont au-delà de la grande muraille, ayant inondé le Monde de leurs irruptions, cette ancienne pepinière d'hommes doit avoir étrangement diminué.

Dans cette vaste étenduë de pays, on compte environ sept mille quatre cent moines, & cinq mille six cent religieuses, malgré le soin que prit *Pierre le Grand* de les réduire à un plus petit nombre; soin digne d'un Législateur dans un Empire, où ce qui manque principalement, c'est l'espèce humaine. Ces treize mille personnes cloitrées & perduës pour l'Etat avaient (comme le Lecteur a pu le remarquer) sept cent-vingt mille serfs pour cultiver leurs terres, & c'est évidemment beaucoup trop. Cet abus si commun & si funeste à tant d'Etats n'a été corrigé que par l'Impératrice *Catherine seconde*. Elle a osé venger la nature & la Religion en ôtant au Clergé & aux moines des richesses odieuses: elle les a payés du trésor public, & a voulu les forcer d'être utiles en les empêchant d'être dangereux.

Je trouve, par un état des finances de l'Empire en 1725, en comptant le tribut des Tartares, tous les impôts & tous les droits en argent, que le total allait à treize millions de roubles, ce qui fait soixante-cinq millions de nos livres de France, indépendamment des tributs en nature. Cette somme modique suffisait alors pour entretenir trois cent trente-neuf mille cinq cent hommes tant sur terre que sur mer. Les revenus & les troupes ont augmenté depuis.

Les ufages, les vêtemens, les mœurs en Ruffie avaient toûjours plus tenu de l'Afie que de l'Europe Chrêtienne : telle était l'ancienne coutume de recevoir les tributs des peuples en denrées, de défrayer les Ambaffadeurs dans leurs routes & dans leur féjour, & celle de ne fe préfenter ni dans l'Eglife ni devant le Trône avec une épée, coutume orientale oppofée à notre ufage ridicule & barbare d'aller parler à Dieu, aux Rois, à fes amis & aux femmes, avec une longue arme offenfive qui defcend au bas des jambes. L'habit long dans les jours de cérémonie femblait plus noble que le vêtement court des nations occidentales de l'Europe. Une tunique doublée de peliffe, avec une longue fimarre enrichie de pierreries dans les jours folemnels, & ces efpèces de hauts turbans qui élevaient la taille, étaient plus impofans aux yeux que les perruques & le jufte-au-corps, & plus convenables aux climats froids : mais cet ancien vêtement de tous les peuples paraît moins fait pour la guerre, & moins commode pour les travaux. Prefque tous les autres ufages étaient groffiers ; mais il ne faut pas fe figurer que les mœurs fuffent auffi barbares que le difent tant d'Ecrivains. *Albert Krantz* parle d'un Ambaffadeur Italien, à qui un Czar fit clouer fon chapeau fur la tête parce qu'il ne fe découvrait pas en le haranguant. D'autres attribuent cette avanture à un Tartare ; enfin on a fait ce conte d'un Ambaffadeur Français.

Oléarius prétend que le Czar *Michel Fédérovits* relégua en Sibérie un Marquis d'*Exideuil* Ambaffadeur du Roi de France *Henri IV* ; mais jamais affurément ce Monarque n'envoya d'Ambaffadeur à Mofcou. 1) C'eft ainfi que les voyageurs parlent du pays de Borandie qui n'exifte pas ; ils ont trafiqué avec les peuples de la nouvelle Zemble, qui à peine eft habitée ; ils ont eu de longues converfations avec des Sa-

1) Voyez la préface.

moyèdes, comme s'ils avaient pu les entendre. Si on retranchait des énormes compilations de voyages ce qui n'eſt ni vrai ni utile, ces ouvrages & le public y gagneraient.

Le gouvernement reſſemblait à celui des Turcs par la milice des Strélits, qui comme celle des Janiſſaires, diſpoſa quelquefois du Trône, & troubla l'Etat preſque toûjours autant qu'il le ſoutint. Ces Strélits étaient au nombre de quarante mille hommes. Ceux qui étaient diſperſés dans les Provinces ſubſiſtaient de brigandages; ceux de Moſcou vivaient en bourgeois, trafiquaient, ne ſervaient point, & pouſſaient à l'excès l'inſolence. Pour établir l'ordre en Ruſſie, il falait les caſſer; rien n'était ni plus néceſſaire ni plus dangereux.

L'Etat ne poſſédait pas, au dix-ſeptiéme ſiécle, cinq millions de roubles (environ vingt-cinq millions de France) de revenu. C'était aſſez, quand *Pierre* parvint à la Couronne, pour demeurer dans l'ancienne médiocrité; ce n'était pas le tiers de ce qu'il falait pour en ſortir, & pour ſe rendre conſidérable en Europe; mais auſſi beaucoup d'impôts étaient payés en denrées ſelon l'uſage des Turcs; uſage qui foule bien moins les peuples que celui de payer leurs tributs en argent.

TITRE DE CZAR.

Quant au titre de Czar, il ſe peut qu'il vienne des Tzars ou Tchars du Royaume de Caſan. Quand le Souverain de Ruſſie *Jean*, ou *Ivan Baſilides*, eut au ſeiziéme ſiécle conquis ce Royaume ſubjugué par ſon ayeul, mais perdu enſuite, il en prit le titre, qui eſt demeuré à ſes ſucceſſeurs. Avant *Ivan Baſilides* les Maîtres de la Ruſſie portaient le nom de *Veliki Knès*, *grand Prince*, *grand Seigneur*, *grand Chef*, que les nations Chrêtiennes traduiſent par celui de

grand-Duc. Le Czar *Michel Fédérovits* prit avec l'Ambaſſade Holſtenoiſe les titres de *grand Seigneur & grand Knès*, *Conſervateur de tous les Ruſſes*, *Prince de Volodimier*, *Moſcou*, *Novogorod*, *&c. Tzar de Caſan*, *Tzar d'Aſtracan*, *Tzar de Sibérie.* Ce nom des *Tzars* était donc le titre de ces Princes Orientaux ; il était donc vraiſemblable qu'il dérivait plutôt des *Tſhas* de Perſe que des *Céſars* de Rome, dont probablement les Tzars Sibériens n'avaient jamais entendu parler ſur les bords du fleuve Oby.

Un titre quel qu'il ſoit n'eſt rien, ſi ceux qui le portent ne ſont grands par eux-mêmes. Le nom d'*Empereur*, qui ne ſignifiait que *Général d'armée*, devint le nom des Maîtres de la République Romaine : on le donne aujourd'hui aux Souverains des Ruſſes, à plus juſte titre qu'à aucun autre Potentat, ſi on conſidère l'étendue & la puiſſance de leur domination.

RÉLIGION.

La Religion de l'Etat fut toûjours, depuis le onziéme ſiécle, celle qu'on nomme Grecque, par oppoſition à la Latine : mais il y avait plus de pays Mahométans & de Payens que de Chrétiens. La Sibérie juſqu'à la Chine était idolâtre ; & dans plus d'une province toute eſpèce de Réligion était inconnue.

L'Ingénieur *Perri* & le Baron de *Stralemberg*, qui ont été ſi longtems en Ruſſie, diſent qu'ils ont trouvé plus de bonne-foi & de probité dans les Payens que dans les autres ; ce n'eſt pas le Paganiſme qui les rendait plus vertueux ; mais menant une vie paſtorale, éloignés du commerce des hommes, & vivans comme dans ces tems qu'on appelle le premier âge du monde, exempts de grandes paſſions, ils étaient néceſſairement plus gens de bien.

Le Christianisme ne fut reçu que très tard dans la Russie, ainsi que dans tous les autres pays du Nord. On prétend qu'une Princesse nommée *Olba* l'y introduisit à la fin du dixiéme siécle, comme *Clotilde*, niéce d'un Prince Arien, le fit recevoir chez les Francs, la femme d'un *Micislas* Duc de Pologne chez les Polonais, & la sœur de l'Empereur *Henri second* chez les Hongrois. C'est le sort des femmes d'être sensibles aux persuasions des ministres de la Religion, & de persuader les autres hommes.

Cette Princesse *Olba*, ajoute-t-on, se fit baptiser à Constantinople : on l'appella *Hélène*; & dès qu'elle fut Chrêtienne, l'Empereur *Jean Zimiscès* ne manqua pas d'en être amoureux. Apparemment qu'elle était veuve. Elle ne voulut point de l'Empereur. L'exemple de la Princesse *Olba* ou *Olga*, ne fit pas d'abord un grand nombre de prosélites; son fils qui régna longtems *m*) ne pensa point du tout comme sa mère; mais son petit-fils *Volodimer*, né d'une concubine, ayant assassiné son frère pour régner, & ayant recherché l'alliance de l'Empereur de Constantinople *Basile*, ne l'obtint qu'à condition qu'il se ferait baptiser. C'est à cette époque de l'année 987 que la Religion Grecque commença en effet à s'établir en Russie. Un Patriarche de Constantinople nommé *Chrysoberge* envoya un Evêque baptiser *Volodimer*, pour ajouter à son Patriarchat cette partie du Monde. *n*)

Volodimer acheva donc l'ouvrage commencé par son ayeule. Un Grec fut premier Métropolitain de Russie, ou Patriarche. C'est de là que les Russes ont adopté dans leur langue un alphabet tiré en partie du Grec; ils y auraient gagné si le fond de leur langue, qui est la Slavone, n'était toûjours demeurée la même, à quelques mots près qui concernent leur Li-

m) On l'appellait *Sowastoslaw*.

n) Tiré d'un manuscrit particulier, intitulé, *Du Gouvernement Ecclésiastique de Russie*.

turgie, & leur Hiérarchie. Un des Patriarches Grecs, nommé *Jérémie*, ayant un procès au Divan, & étant venu à Moscou demander des secours, renonça enfin à sa prétention sur les Eglises Russes, & sacra Patriarche l'Archevêque de Novogorod, nommé *Job*, en 1588. Depuis ce tems l'Eglise Russe fut aussi indépendante que son Empire. Il était en effet dangereux, honteux & ridicule, que l'Eglise Russe dépendît d'une Eglise Grecque esclave des Turcs. Le Patriarche de Russie fut dès-lors sacré par les Evêques Russes, non par le Patriarche de Constantinople. Il eut rang dans l'Eglise Grecque après celui de Jérusalem; mais il fut en effet le seul Patriarche libre & puissant, & par conséquent le seul réel. Ceux de Jérusalem, de Constantinople, d'Antioche, d'Alexandrie, ne sont que les chefs mercenaires & avilis d'une Eglise esclave des Turcs. Ceux même d'Antioche & de Jérusalem ne sont plus regardés comme Patriarches, & n'ont pas plus de crédit que les Rabins des Synagogues établies en Turquie.

C'est d'un homme devenu Patriarche de toutes les Russies que descendait *Pierre le Grand* en droite ligne. Bientôt ces premiers Prélats voulurent partager l'autorité des Czars. C'était peu que le Souverain marchât nue tête une fois l'an devant le Patriarche, en conduisant son cheval par la bride. Ces respects extérieurs ne servent qu'à irriter la soif de la domination. Cette fureur de dominer causa de grands troubles comme ailleurs.

Le Patriarche *Nicon*, que les moines regardent comme un Saint, & qui siégeait du tems d'*Alexis*, père de *Pierre le Grand*, voulut élever sa chaire au-dessus du Trône; non-seulement il usurpait le droit de s'asseoir dans le Sénat à côté du Czar, mais il prétendait qu'on ne pouvait faire ni la guerre ni la paix sans son consentement. Son autorité soutenue par ses richesses & par ses intrigues, par le clergé & par

le peuple, tenait ſon Maître dans une eſpéce de ſujétion. Il oſa excommunier quelques Sénateurs qui s'oppoſérent à ſes excès ; & enfin *Alexis*, qui ne ſe ſentait pas aſſez puiſſant pour le dépoſer par ſa ſeule autorité, fut obligé de convoquer un Synode de tous les Evêques. On l'accuſa d'avoir reçu de l'argent des Polonais ; on le dépoſa ; on le confina pour le reſte de ſes jours dans un cloître, & les Prélats élurent un autre Patriarche.

Il y eut toûjours, depuis la naiſſance du Chriſtianiſme en Ruſſie, quelques ſectes, ainſi que dans les autres Etats ; car les ſectes ſont ſouvent le fruit de l'ignorance, auſſi-bien que de la ſcience prétendue. Mais la Ruſſie eſt le ſeul grand Etat Chrêtien où la Religion n'ait pas excité de guerres civiles, quoiqu'elle ait produit quelques tumultes.

La ſecte de ces *Raskolniky* compoſée aujourd'hui d'environ deux mille mâles, & de laquelle il eſt fait mention dans le dénombrement *o*), eſt la plus ancienne ; elle s'établit dès le douziéme ſiécle par des zélés qui avaient quelque connaiſſance du nouveau Teſtament ; ils eurent, & ont encore la prétention de tous les ſectaires, celle de le ſuivre à la lettre, accuſant tous les autres Chrêtiens de relâchement, ne voulant point ſouffrir qu'un Prêtre qui a bû de l'eau-de-vie, confère le batême, aſſurant avec JESUS-CHRIST qu'il n'y a ni premier ni dernier parmi les fidèles, & ſurtout qu'un fidèle peut ſe tuer pour l'amour de ſon Sauveur. C'eſt ſelon eux un très grand péché de dire *alleluia* trois fois, il ne faut le dire que deux, & ne donner jamais la bénédiction qu'avec trois doigts. Nulle ſociété, d'ailleurs, n'eſt ni plus réglée, ni plus ſévère dans ſes mœurs : ils vivent comme les Quakers, mais ils n'admettent point comme eux les autres Chrêtiens dans leurs aſſemblées ; c'eſt ce qui fait que les autres leur ont imputé toutes

o) Page 53.

les abominations dont les Payens accusèrent les premiers Galiléens, dont ceux-ci chargèrent les Gnostiques, dont les Catholiques ont chargé les Protestans. On leur a souvent imputé d'égorger un enfant, de boire son sang, & de se mêler ensemble dans leurs cérémonies secrettes sans distinction de parenté, d'âge, ni même de sexe. Quelquefois on les a persécutés : ils se sont alors enfermés dans leurs bourgades, ont mis le feu à leurs maisons, & se sont jettés dans les flammes. *Pierre* a pris avec eux le seul parti qui puisse les ramener, celui de les laisser vivre en paix.

Au reste, il n'y a dans un si vaste Empire que vingt-huit siéges Episcopaux, & du tems de *Pierre* on n'en comptait que vingt-deux : ce petit nombre était peut-être une des raisons qui avaient tenu l'Eglise Russe en paix. Cette Eglise d'ailleurs était si peu instruite, que le Czar *Fédor* frère de *Pierre le Grand*, fut le premier qui introduisit le plein chant chez elle.

Fédor, & surtout *Pierre*, admirent indifféremment dans leurs armées & dans leurs Conseils ceux du rite Grec, Latin, Luthérien, Calviniste : ils laissèrent à chacun la liberté de servir Dieu suivant sa conscience, pourvu que l'Etat fût bien servi. Il n'y avait dans cet Empire de deux mille lieuës de longueur aucune Eglise Latine. Seulement lorsque *Pierre* eut établi de nouvelles manufactures dans Astracan, il y eut environ soixante familles Catholiques dirigées par des Capucins ; mais quand les Jésuites voulurent s'introduire dans ses Etats, il les en chassa par un Edit au mois d'Avril 1718. Il souffrait les Capucins comme des moines sans conséquence, & regardait les Jésuites comme des politiques dangereux. Ces Jésuites s'étaient établis en Russie en 1685 ; il furent expulsés quatre ans après : ils revinrent encor, & furent encor chassés.

L'Eglise Grecque est flattée de se voir étendue dans un Empire de deux mille lieuës, tandis que la Romaine n'a pas la moitié de ce terrain en Europe. Ceux du rite Grec ont voulu surtout conserver dans tous les tems leur égalité avec ceux du rite Latin, & ont toûjours craint le zéle de l'Eglise de Rome, qu'ils ont pris pour de l'ambition, parce qu'en effet l'Eglise Romaine très resserrée dans notre hémisphère, & se disant universelle, a voulu remplir ce grand titre.

Il n'y a jamais eu en Russie d'établissement pour les Juifs, comme ils en ont dans tant d'Etats de l'Europe depuis Constantinople jusqu'à Rome. Les Russes ont toûjours fait leur commerce par eux-mêmes, & par les nations établies chez eux. De toutes les Eglises Grecques la leur est la seule qui ne voye pas des Synagogues à côté de ses Temples.

SUITE DE L'ÉTAT OU ÉTAIT LA RUSSIE AVANT PIERRE LE GRAND.

La Russie qui doit uniquement à *Pierre le Grand* sa grande influence dans les affaires de l'Europe, n'en avait aucune depuis qu'elle était Chrêtienne. On la voit auparavant faire sur la mer Noire ce que les Normands faisaient sur nos côtes maritimes de l'Océan, armer du tems d'*Héraclius* quarante mille petites barques, se présenter pour assiéger Constantinople, imposer un tribut aux Césars Grecs. Mais le grand Knès *Volodimer*, occupé du soin d'introduire chez lui le Christianisme, & fatigué des troubles intestins de sa maison, affaiblit encor ses Etats en les partageant entre ses enfans. Ils furent presque tous la proie des Tartares, qui asservirent la Russie pendant deux cent années. *Ivan Basilides* la délivra & l'aggrandit: mais après lui les guerres civiles la ruinèrent.

Il s'en falait beaucoup avant *Pierre le Grand*, que la Russie fût aussi puissante, qu'elle eût autant de

terres cultivées, autant de ſujets, autant de revenus, que de nos jours. Elle ne poſſédait rien dans la Finlande, rien dans la Livonie : & la Livonie ſeule vaut mieux que n'a valu longtems toute la Sibérie. Les Coſaques n'étaient point ſoumis ; les peuples d'Aſtracan obéïſſaient mal ; le peu de commerce que l'on faiſait était déſavantageux. La mer Blanche, la Baltique, celle du Pont-Euxin, d'Aſoph, & la mer Caſpienne, étaient entiérement inutiles à une nation qui n'avait pas un vaiſſeau, & qui même dans ſa langue manquait de terme pour exprimer une flotte. S'il n'eût falu qu'être au-deſſus des Tartares & des peuples du Nord juſqu'à la Chine, la Ruſſie jouïſſait de cet avantage ; mais il falait s'égaler aux Nations policées, & ſe mettre en état d'en ſurpaſſer un jour pluſieurs. Une telle entrepriſe paraiſſait impraticable, puiſqu'on n'avait pas un ſeul vaiſſeau ſur les mers, qu'on ignorait abſolument ſur terre la diſcipline militaire, que les manufactures les plus ſimples étaient à peine encouragées, & que l'agriculture même, qui eſt le premier mobile de tout, était négligée. Elle exige du Gouvernement de l'attention & des encouragemens, & c'eſt ce qui a fait trouver aux Anglais dans leurs bleds un tréſor ſupérieur à celui de leurs laines.

Ce peu de culture des arts néceſſaires montre aſſez qu'on n'avait pas d'idée des beaux-arts, qui deviennent néceſſaires à leur tour quand on a tout le reſte. On aurait pu envoyer quelques naturels du pays s'inſtruire chez les étrangers ; mais la différence des langues, des mœurs, & de la Religion s'y oppoſaient ; une loi même d'Etat & de Religion, également ſacrée & pernicieuſe, défendait aux Ruſſes de ſortir de leur patrie, & ſemblait les condamner à une éternelle ignorance. Ils poſſédaient les plus vaſtes Etats de l'Univers, & tout y était à faire. Enfin, *Pierre* nâquit, & la Ruſſie fut formée.

Heu-

Heureusement, de tous les grands Législateurs du Monde *Pierre* est le seul dont l'histoire soit bien connue. Celles des *Thésées*, des *Romulus*, qui firent beaucoup moins que lui, celles des fondateurs de tous les autres Etats policés, sont mêlées de fables absurdes, & nous avons ici l'avantage d'écrire des vérités, qui passeraient pour des fables, si elles n'étaient attestées.

CHAPITRE TROISIEME.

Des Ancêtres de Pierre le Grand.

LA famille de *Pierre* était sur le Trône depuis l'an 1613. La Russie avant ce tems avait essuyé des révolutions qui éloignaient encor la réforme & les arts. C'est le sort de toutes les sociétés d'hommes. Jamais il n'y eut de troubles plus cruels dans aucun Royaume. Le Tyran *Boris Godonou* fit assassiner en 1597 l'héritier légitime *Démétri*, que nous nommons *Démétrius*, & usurpa l'Empire. Un jeune moine prit le nom de *Démétrius*, prétendit être le Prince échappé aux assassins; & secouru des Polonais & d'un grand parti que les Tyrans ont toûjours contre eux, il chassa l'usurpateur, & usurpa lui-même la Couronne. On reconnut son imposture dès qu'il fut Maître, parce qu'on fut mécontent de lui : il fut assassiné. Trois autres faux *Démétrius* s'élevèrent l'un après l'autre. Cette suite d'impostures, supposait un pays tout en désordre. Moins les hommes sont civilisés, plus il est aisé de leur en imposer. On peut juger à quel point ces fraudes augmentaient la confusion & le malheur public. Les Polonais qui avaient commencé les révolutions en établissant le premier faux *Démétri*, furent sur le point de régner en Russie. Les Suédois partagèrent les dépouilles du côté

de la Finlande, & prétendirent auſſi au Trône; l'Etat était menacé d'une ruine entière.

Au milieu de ces malheurs, une aſſemblée compoſée des principaux Boyards, élut pour Souverain en 1613, un jeune homme de quinze ans; ce qui ne paraiſſait pas un moyen ſûr de finir les troubles. Ce jeune homme était *Michel Romano p*), grand-père du Czar *Pierre*, fils de l'Archevêque de Roſtou, ſurnommé *Philarète*, & d'une religieuſe; allié par les femmes aux anciens Czars.

Il faut ſavoir que cet Archevêque était un Seigneur puiſſant que le Tyran *Boris* avait forcé de ſe faire prêtre. Sa femme *Sheremeto* fut auſſi contrainte de prendre le voile : c'était un ancien uſage des Tyrans occidentaux Chrétiens Latins : celui des Chrétiens Grecs était de crever les yeux. Le Tyran *Démétri* donna à *Philarète* l'Archevêché de Roſtou, & l'envoya Ambaſſadeur en Pologne. Cet Ambaſſadeur était priſonnier chez les Polonais alors en guerre avec les Ruſſes, tant le droit des gens était ignoré chez tous ces peuples. Ce fut pendant ſa détention que le jeune *Romano*, fils de cet Archevêque, fut élu Czar. On échangea ſon père contre des priſonniers Polonais, & le jeune Czar créa ſon père Patriarche : ce vieillard fut Souverain en effet ſous le nom de ſon fils.

Si un tel gouvernement paraît ſingulier aux étrangers, le mariage du Czar *Michel Romano* le ſemble davantage. Les Monarques des Ruſſies ne prenaient plus des épouſes dans les autres Etats depuis l'an 1490. Il paraît que depuis qu'ils eurent Caſan & Aſtracan, ils ſuivirent preſque en tout les coutumes Aſiatiques, & principalement celle de ne ſe marier qu'à leurs ſujettes.

p) Les Ruſſes écrivent *Romanow* : les Français ne ſe ſervent point du w. On prononce auſſi *Romanof*.

Ce qui reſſemble encor plus aux uſages de l'ancienne Aſie, c'eſt que pour marier un Czar, on faiſait venir à la Cour les plus belles filles des provinces; la grande Maîtreſſe de la Cour les recevait chez elle, les logeait ſéparément, & les faiſait manger toutes enſemble. Le Czar les voyait, ou ſous un nom emprunté, ou ſans déguiſement. Le jour du mariage était fixé, ſans que le choix fût encore connu; & le jour marqué on préſentait un habit de noce à celle ſur qui le choix ſecret était tombé: on diſtribuait d'autres habits aux prétendantes, qui s'en retournaient chez elles. Il y eut quatre exemples de pareils mariages.

C'eſt de cette manière que *Michel Romano* épouſa *Eudoxe* fille d'un pauvre Gentilhomme nommé *Streshneu.* Il cultivait ſes champs lui-même avec ſes domeſtiques, lorſque des chambellans, envoyés par le Czar avec des préſens, lui apprirent que ſa fille était ſur le Trône. Le nom de cette Princeſſe eſt encor cher à la Ruſſie. Tout cela eſt éloigné de nos mœurs, & n'en eſt pas moins reſpectable.

Il eſt néceſſaire de dire, qu'avant l'élection de *Romano*, un grand parti avait élu le Prince *Ladislas*, fils du Roi de Pologne *Sigiſmond trois.* Les provinces voiſines de la Suède avaient offert la couronne à un frère de *Guſtave-Adolphe*: ainſi la Ruſſie était dans la même ſituation où l'on a vu ſi ſouvent la Pologne, chez qui le droit d'élire un Monarque a été une ſource de guerres civiles. Mais les Ruſſes n'imitèrent point les Polonais, qui font un contrat avec le Roi qu'ils éliſent. Quoiqu'ils euſſent éprouvé la tyrannie, ils ſe ſoumirent à un jeune homme ſans rien exiger de lui.

La Ruſſie n'avait jamais été un Royaume électif: mais la race maſculine des anciens Souverains ayant manqué, ſix Czars, ou prétendans, ayant péri mal-

heureusement dans les derniers troubles, il falut, comme on l'a vu, élire un Monarque : & cette élection causa de nouvelles guerres avec la Pologne & la Suède, qui combattirent pour leurs prétendus droits au trône de Russie. Ces droits de gouverner une nation malgré elle ne se soutiennent jamais longtems. Les Polonais d'un côté, après s'être avancés jusqu'à Moscou, & après des pillages qui étaient les expéditions militaires de ces tems-là, conclurent une trêve de quatorze ans. La Pologne par cette trêve demeura en possession du Duché de Smolensko, dans lequel le Boristhène prend sa source. Les Suédois firent aussi la paix ; ils restèrent en possession de l'Ingrie, & privèrent les Russes de toute communication avec la mer Baltique, de sorte que cet Empire resta plus que jamais séparé du reste de l'Europe.

Michel Romano depuis cette paix régna tranquille, & il ne se fit dans ses Etats aucun changement qui corrompît ni qui perfectionnât l'administration. Après sa mort arrivée en 1645, son fils *Alexis Michaelovits*, ou fils de *Michel*, âgé de seize ans, régna par le droit héréditaire. On peut remarquer que les Czars étaient sacrés par le Patriarche suivant quelques rites de Constantinople, à cela près que le Patriarche de Russie était assis sur la même estrade avec le Souverain, & affectait toûjours une égalité qui choquait le pouvoir suprême.

ALEXIS MIKAELOVITZ, FILS DE MICHEL.

Alexis se maria comme son père, & choisit parmi les filles qu'on lui amena celle qui lui parut la plus aimable. Il épousa une des deux filles du Boyard *Miloslauski* en 1647, & ensuite une *Nariskin* en 1671. Son favori *Morosou* épousa l'autre. On ne peut donner à ce *Morosou* un titre plus convenable que celui de Visir, puisqu'il était despotique dans l'Empire, & que sa puissance excita des révoltes parmi les strélitz

& le peuple, comme il eſt arrivé ſouvent à Conſtantinople.

Le règne d'*Alexis* fut troublé par des ſéditions ſanglantes, par des guerres inteſtines & étrangères. Un Chef des Coſaques du Tanaïs nommé *Stenko-Raſin*, voulut ſe faire Roi d'Aſtracan; il inſpira longtems la terreur; mais enfin vaincu & pris, il finit par le dernier ſupplice, comme tous ſes ſemblables, pour leſquels il n'y a jamais que le trône ou l'échaffaut. Environ douze mille de ſes partiſans furent pendus, dit-on, ſur le grand chemin d'Aſtracan. Cette partie du monde était celle où les hommes étant le moins gouvernés par les mœurs, ne l'étaient que par les ſupplices: & de ces ſupplices affreux naiſſait la ſervitude & la fureur ſecrette de la vengeance.

Alexis eut une guerre contre la Pologne; elle fut heureuſe, & terminée par une paix qui lui aſſura la poſſeſſion de Smolensko, de Kiovie, & de l'Ukraine: mais il fut malheureux avec les Suédois, & les bornes de l'Empire étaient toûjours très reſſerrées du côté de la Suède.

Les Turcs étaient alors plus à craindre; ils tombaient ſur la Pologne & menaçaient les pays du Czar, voiſins de la Tartarie Crimée l'ancienne Kerſonèſe Taurique. Ils prirent en 1671 la ville importante de Kaminiek, & tout ce qui dépendait de la Pologne en Ukraine. Les Coſaques de l'Ukraine qui n'avaient jamais voulu de maîtres, ne ſavaient alors s'ils appartenaient à la Turquie, à la Pologne, ou à la Ruſſie. Le Sultan *Mahomet IV* vainqueur des Polonais, & qui venait de leur impoſer un tribut, demanda avec tout l'orgueil d'un Ottoman & d'un vainqueur, que le Czar évacuât tout ce qu'il poſſédait en Ukraine, & fut refuſé avec la même fierté. On ne ſavait point alors déguiſer l'orgueil par les dehors de la bienſéance. Le Sultan dans ſa lettre ne traitait le Souverain

des Ruſſies, que de *Hoſpodar Chrêtien*, & s'intitulait *très glorieuſe Majeſté*, *Roi de tout l'Univers*. Le Czar répondit, *qu'il n'était pas fait pour ſe ſoumettre à un chien de Mahométan*, & *que ſon cimeterre valait bien le ſabre du Grand-Seigneur*.

Alexis alors forma un deſſein qui ſemblait annoncer l'influence que la Ruſſie devait avoir un jour dans l'Europe Chrétienne. Il envoya des Ambaſſadeurs au Pape, & à preſque tous les grands Souverains de l'Europe, excepté à la France, alliée des Turcs, pour tâcher de former une ligue contre la Porte-Ottomane. Ses Ambaſſadeurs ne réuſſirent dans Rome, qu'à ne point baiſer les pieds du Pape, & n'obtinrent ailleurs que des vœux impuiſſans; les querelles des Princes Chrêtiens, & les intérêts qui naiſſent de ces querelles mêmes, les mettant toûjours hors d'état de ſe réunir contre l'ennemi de la Chrêtienté.

Les Ottomans cependant menaçaient de ſubjuguer la Pologne, qui refuſait de payer le tribut. Le Czar *Alexis* la ſecourut du côté de la Crimée, & le Général de la Couronne *Jean Sobiesky* lava la honte de ſon pays dans le ſang des Turcs, à la célèbre bataille de Chokſim, qui lui fraya le chemin au Trône. *Alexis* diſputa ce Trône, & propoſa d'unir ſes vaſtes Etats à la Pologne, comme les Jagellons y avaient joint la Lithuanie; mais plus ſon offre était grande, moins elle fut acceptée. Il était très digne, dit-on, de ce nouveau Royaume par la manière dont il gouvernait les ſiens. C'eſt lui qui le premier fit rédiger un code de Loix, quoiqu'imparfait; il introduiſit des manufactures de toile & de ſoie, qui à la vérité ne ſe ſoutinrent pas, mais qu'il eut le mérite d'établir. Il peupla des deſerts vers le Volga & la Kama de familles Lithuaniennes, Polonaiſes & Tartares, priſes dans ſes guerres; tous les priſonniers auparavant étaient eſclaves de ceux auxquels ils tombaient en partage; *Alexis* en fit des cultivateurs: il

mit autant qu'il put la discipline dans ses armées ; enfin il était digne d'être le père de *Pierre le Grand* ; mais il n'eut le tems de perfectionner rien de ce qu'il entreprit, une mort prématurée l'enleva à l'âge de quarante-six ans, au commencement de 1677 selon notre Calendrier, qui avance toûjours de onze jours sur celui des *Russes*.

FŒDOR ALEXIOVITS.

Après *Alexis* fils de *Michel*, tout retomba dans la confusion. Il laissait de son premier mariage deux Princes & six Princesses. L'aîné *Fœdor* monta sur le trône âgé de quinze ans, Prince d'un tempérament faible & valétudinaire, mais d'un mérite qui ne tenait pas de la faiblesse de son corps. *Alexis* son père l'avait fait reconnaître pour son successeur un an auparavant. C'est ainsi qu'en usérent les Rois de France depuis *Hugues Capet* jusqu'à *Loüis le jeune*, & tant d'autres Souverains.

Le second des fils d'*Alexis* était *Ivan*, ou *Jean*, encor plus mal traité par la nature que son frère *Fœdor* ; presque privé de la vue & de la parole, ainsi que de santé, & attaqué souvent de convulsions. Des six filles nées de ce premier mariage, la seule célèbre en Europe fut la Princesse *Sophie*, distinguée par les talens de son esprit, mais malheureusement plus connuë encor par le mal qu'elle voulut faire à *Pierre le Grand*.

Alexis, de son second mariage avec une autre de ses sujettes fille du Boyard *Nariskin*, laissa *Pierre* & la Princesse *Nathalie*. *Pierre* né le 30 Mai 1672, & suivant le nouveau stile, 10 Juin, avait à peine quatre ans & demi quand il perdit son père. On n'aimait pas les enfans d'un second lit, & on ne s'attendait pas qu'il dût un jour régner.

L'esprit de la famille de *Romano* fut toûjours de policer l'Etat; tel fut encore le caractère de *Fœdor*. Nous avons déja remarqué en parlant de Moscou, qu'il encouragea les citoyens à bâtir plusieurs maisons de pierre. Il agrandit cette capitale; on lui doit quelques réglemens de police générale. Mais en voulant réformer les Boyards, il les indisposa tous. D'ailleurs, il n'était ni assez instruit, ni assez actif, ni assez déterminé pour oser concevoir un changement général. La guerre avec les Turcs, ou plutôt avec les Tartares de la Crimee, qui continuait toûjours avec des succès balancés, ne permettait pas à un Prince d'une santé faible de tenter ce grand ouvrage. *Fœdor* épousa, comme ses autres prédécesseurs, une de ses sujettes, originaire des frontières de Pologne, & l'ayant perduë au bout d'une année, il prit pour seconde femme en 1682 *Marthe Mateona*, fille du Secrétaire *Apraxin*. Il tomba malade quelques mois après de la maladie dont il mourut, & ne laissa point d'enfans. Comme les Czars se mariaient sans avoir égard à la naissance, ils pouvaient aussi choisir (du moins alors) un successeur sans égard à la primogéniture. Il semblait que le rang de femme, & d'héritier du Souverain, dût être uniquement le prix du mérite; & en cela l'usage de cet Empire était bien supérieur aux coutumes des Etats les plus civilisés.

Fœdor avant d'expirer, voyant que son frère *Ivan*, trop disgracié de la nature, était incapable de régner, nomma pour héritier des Russies son second frère *Pierre*, qui n'était âgé que de dix ans, & qui faisait déja concevoir de grandes espérances.

Si la coutume d'élever les sujettes au rang de Czarine, était favorable aux femmes, il y en avait une autre bien dure: les filles des Czars se mariaient alors rarement; la plûpart passaient leur vie dans un monastère.

La Princeſſe *Sophie*, la troiſiéme des filles du premier lit du Czar *Alexis*, Princeſſe d'un eſprit auſſi ſupérieur que dangereux, ayant vu qu'il reſtait à ſon frère *Fœdor* peu de tems à vivre, ne prit point le parti du couvent ; & ſe trouvant entre ſes deux autres frères, qui ne pouvaient gouverner, l'un par ſon incapacité, l'autre par ſon enfance, elle conçut le deſſein de ſe mettre à la tête de l'Empire : elle voulut dans les derniers tems de la vie du Czar *Fœdor*, renouveller le rôle que joua autrefois *Pulcherie* avec l'Empereur *Théodoſe* ſon frère.

CHAPITRE QUATRIEME.

IVAN ET PIERRE.

Horrible ſédition de la milice des Strélitz.

A Peine *Fœdor* fut-il expiré *q*) que la nomination d'un Prince de dix ans au Trône, l'excluſion de l'aîné & les intrigues de la Princeſſe *Sophie* leur ſœur, excitèrent dans le corps des ſtrélitz une des plus ſanglantes révoltes. Les janiſſaires ni les gardes prétoriennes ne furent jamais ſi barbares. D'abord deux jours après les obſèques du Czar *Fœdor*, ils courent en armes au Krémelin, c'eſt, comme on ſait, le palais des Czars à Moſcou ; ils commencent par ſe plaindre de neuf de leurs Colonels qui ne les avaient pas aſſez exactement payés. Le Miniſtère eſt obligé de caſſer les Colonels, & de donner aux ſtrélitz l'argent qu'ils demandent. Ces ſoldats ne ſont pas contens ; ils veulent qu'on leur remette les neuf officiers, & les condamnent, à la pluralité des voix, au ſupplice qu'on

q) Tiré tout entier des mémoires envoyés de Moſcou & de Pétersbourg.

appelle *des Batogues* : voici comme on inflige ce fupplice.

On dépouille nud le patient ; on le couche fur le ventre, & deux bourreaux le frappent fur le dos avec des baguettes, jufqu'à ce que le Juge dife, *c'eft affez*. Les Colonels ainfi traités par leurs foldats, furent encor obligés de les remercier, felon l'ufage oriental des criminels, qui après avoir été punis baifent la main de leurs juges ; ils ajoutèrent à leurs remerciemens une fomme d'argent ; ce qui n'était pas d'ufage.

Tandis que les ftrélitz commençaient ainfi à fe faire craindre, la Princeffe *Sophie* qui les animait fous main, pour les conduire de crime en crime, convoquait chez elle une affemblée des Princeffes du fang, des Généraux d'armée, des Boyards, du Patriarche, des Evêques, & même des principaux marchands : elle leur repréfentait que le Prince *Ivan*, par fon droit d'aîneffe & par fon mérite, devait avoir l'Empire, dont elle efpérait en fecret tenir les rênes. Au fortir de l'affemblée elle fait promettre aux ftrélitz une augmentation de paye & des préfens. Ses émiffaires excitent furtout la foldatefque contre la famille des *Nariskins*, & principalement contre les deux *Nariskins* frères de la jeune Czarine douairière, mère de *Pierre premier*. On perfuade aux ftrélitz qu'un de ces frères nommé *Jean* a pris la robe du Czar, qu'il s'eft mis fur le trône, & qu'il a voulu étouffer le Prince *Ivan* ; on ajoute qu'un malheureux médecin Hollandais nommé *Daniel Vangad* a empoifonné le Czar *Fœdor*. Enfin *Sophie* fait remettre entre leurs mains une lifte de quarante Seigneurs qu'elle appelle leurs ennemis & ceux de l'Etat, & qu'ils doivent maffacrer. Rien ne reffemble plus aux profcriptions de *Sylla* & des Triumvirs de Rome. *Chriftiern fecond* les avait renouvellées en Dannemarck & en Suède. On voit par-là que ces horreurs font de tout pays dans les tems de trouble & d'anarchie.

On jette d'abord par les fenêtres les Knès *Dolgorouki* & *Maſſeu r*): les ſtrélitz les reçoivent ſur la pointe de leurs piques, les dépouillent & les traînent ſur la grande place; auſſi-tôt ils entrent dans le palais, ils y trouvent un des oncles du Czar *Pierre*, *Athanaſe Nariskin*, frère de la jeune Czarine; ils le maſſacrent de la même manière; ils forcent les portes d'une Egliſe voiſine, où trois proſcrits s'étaient réfugiés; ils les arrachent de l'autel, les dépouillent & les aſſaſſinent à coups de couteau.

Leur fureur était ſi aveugle, que voyant paſſer un jeune Seigneur de la maiſon de *Soltikof* qu'ils aimaient, & qui n'était point ſur la liſte des proſcrits, quelqu'un d'eux ayant pris ce jeune homme pour *Jean Nariskin* qu'ils cherchaient, ils le tuèrent ſur le champ. Ce qui découvre bien les mœurs de ces tems-là, c'eſt qu'ayant reconnu leur erreur, ils portèrent le corps du jeune *Soltikof* à ſon père pour l'enterrer, & le père malheureux, loin d'oſer ſe plaindre, leur donna des récompenſes pour lui avoir rapporté le corps ſanglant de ſon fils. Sa femme, ſes filles & l'épouſe du mort, en pleurs, lui reprochèrent ſa faibleſſe. *Attendons le tems de la vengeance*, leur dit le vieillard; quelques ſtrélitz entendirent ces paroles, ils rentrent furieux dans la chambre, traînent le père par les cheveux & l'égorgent à la porte de ſa maiſon.

D'autres ſtrélitz vont chercher partout le médecin Hollandais *Vangad*; ils rencontrent ſon fils, ils lui demandent où eſt ſon père; le jeune homme en tremblant répond qu'il l'ignore, & ſur cette réponſe il eſt égorgé. Ils trouvent un autre médecin Allemand; „ Tu es médecin, lui diſent-ils; ſi tu n'as pas em„ poiſonné notre maître *Fédor*, tu en as empoiſon„ né d'autres; tu mérites bien la mort: “ & ils le „ tuent.

r) Ou *Mathéoff*, c'eſt *Mathieu* dans notre langue.

Enfin ils trouvent le Hollandais qu'ils cherchaient; il s'était déguifé en mendiant; ils le traînent devant le palais; les Princeffes qui aimaient ce bon homme & qui avaient confiance en lui, demandent fa grace aux ftrélitz, en les affurant qu'il eft un fort bon médecin, & qu'il a très bien traité leur frère *Fédor*. Les ftrélitz répondent que non-feulement il mérite la mort comme médecin, mais auffi comme forcier, & qu'ils ont trouvé chez lui un grand crapaud féché & une peau de ferpent. Ils ajoutent qu'il leur faut abfolument livrer le jeune *Ivan Nariskin* qu'ils cherchent en vain depuis deux jours, qu'il eft fûrement caché dans le palais, qu'ils y mettront le feu fi on ne leur donne leur victime. La fœur d'*Ivan Nariskin*, les autres Princeffes épouvantées vont dans la retraite où *Jean Nariskin* eft caché; le Patriarche le confeffe, lui donne le viatique & l'extrême-onction; après quoi il prend une image de la Vierge qui paffait pour miraculeufe; il mène par la main le jeune homme & s'avance aux ftrélitz en leur montrant l'image de la Vierge. Les Princeffes en larmes entourent *Nariskin*, fe mettent à genoux devant les foldats, les conjurent au nom de la Vierge d'accorder la vie à leur parent; mais les foldats l'arrachent des mains des Princeffes, ils le traînent au bas de l'efcalier avec *Vangad*; alors ils forment entre eux une efpèce de tribunal; ils appliquent à la queftion *Nariskin*, & le Médecin. Un d'entre eux qui favait écrire, dreffe un procès verbal; ils condamnent les deux infortunés à être hachés en piéces; c'eft un fupplice ufité à la Chine & en Tartarie pour les parricides: on l'appelle le fupplice des dix mille morceaux. Après avoir ainfi traité *Nariskin* & *Vangad*, ils expofent leurs têtes, leurs pieds & leurs mains fur les pointes de fer d'une baluftrade.

Pendant qu'ils affouviffaient leur fureur aux yeux des Princeffes, d'autres maffacraient tous ceux qui leur étaient odieux, ou fufpects à *Sophie*.

Cette exécution horrible finit par proclamer Souverains les deux Princes *Ivan*, & *Pierre*, en leur associant leur sœur *Sophie* en qualité de Corégente. Alors elle approuva tous leurs crimes, & les récompensa, confisqua les biens des proscrits & les donna aux assassins; elle leur permit même d'élever un monument, sur lequel ils firent graver les noms de ceux qu'ils avaient massacrés comme traîtres à la patrie; elle leur donna enfin des Lettres-patentes par lesquelles elle les remerciait de leur zèle & de leur fidélité.

CHAPITRE CINQUIEME.

GOUVERNEMENT DE LA PRINCESSE SOPHIE.

Querelle singulière de Religion. Conspiration.

VOilà par quels degrés la Princesse *Sophie* s) monta en effet sur le trône de Russie sans être déclarée Czarine, & voilà les premiers exemples qu'eut *Pierre premier* devant les yeux. *Sophie* eut tous les honneurs d'une Souveraine; son buste sur les monnoies, la signature pour toutes les expéditions, la première place au Conseil, & surtout la puissance suprême. Elle avait beaucoup d'esprit, faisait même des vers dans sa langue, écrivait & parlait bien: une figure agréable relevait encor tant de talens, son ambition seule les ternit.

Elle maria son frère *Ivan* suivant la coutume dont nous avons vu tant d'exemples. Une jeune *Soltikof*, de la maison de ce même *Soltikof* que les strélitz avaient assassiné, fut choisie au milieu de la Sibérie où son père commandait dans une forteresse, pour être pré-

s) Tiré tout entier des Mémoires envoyés de Pétersbourg.

ſentée au Czar *Ivan* à Moſcou. Sa beauté l'emporta ſur les brigues de toutes ſes rivales. *Ivan* l'épouſa en 1684. Il ſemble à chaque mariage d'un Czar qu'on liſe l'hiſtoire d'*Aſſuerus*, ou celle du ſecond *Théodoſe*.

Au milieu des fêtes de ce mariage, les ſtrélitz excitèrent un nouveau ſoulévement, &, qui le croirait ? c'était pour la Religion, c'était pour le dogme. S'ils n'avaient été que ſoldats, ils ne ſeraient pas devenus controverſiſtes : mais ils étaient bourgeois de Moſcou. Du fond des Indes juſqu'aux extrémités de l'Europe, quiconque ſe trouve ou ſe met en droit de parler avec autorité à la populace, peut fonder une ſecte ; & c'eſt ce qu'on a vu dans tous les tems, ſurtout depuis que la fureur du dogme eſt devenue l'ame des audacieux & le joug des imbécilles.

On avait déja eſſuyé quelques ſéditions en Ruſſie, dans les tems où l'on diſputait ſi la bénédiction devait ſe donner avec trois doigts, ou avec deux. Un certain *Abakum* Archiprêtre avait dogmatiſé à Moſcou ſur le Saint-Eſprit, qui ſelon l'Evangile doit illuminer tout fidèle ; ſur l'égalité des premiers Chrétiens, ſur ces paroles de JESUS, *Il n'y aura parmi vous ni premier ni dernier*. Pluſieurs citoyens, pluſieurs ſtrélitz embraſſèrent les opinions d'*Abakum* : le parti ſe fortifia : un certain *Raſpop* en fut le Chef. Les ſectaires enfin entrèrent dans la cathédrale, où le Patriarche & ſon clergé officiaient : ils le chaſſèrent lui & les ſiens à coups de pierres, & ſe mirent dévotement à leur place pour recevoir le Saint-Eſprit. Ils appellaient le Patriarche *loup raviſſeur dans le bercail*, titre que toutes les Communions ſe ſont libéralement donné les unes aux autres. On courut avertir la Princeſſe *Sophie*, & les deux jeunes Czars, de ces déſordres ; on fit dire aux autres ſtrélitz qui ſoutenaient la bonne cauſe, que les Czars & l'Egliſe étaient en danger. Le parti des ſtrélitz & bourgeois patriarchaux en vint aux mains contre la faction des

Abakumiſtes; mais le carnage fut ſuſpendu, dès qu'on parla de convoquer un Concile. Auſſi-tôt un Concile s'aſſemble dans une ſalle du Palais : cette convocation n'était pas difficile ; on fit venir tous les prêtres qu'on trouva. Le Patriarche & un Evêque diſputèrent contre *Raſpop*, & au ſecond ſyllogiſme on ſe jetta des pierres au viſage. Le Concile finit par couper le cou à *Raſpop* & à quelques-uns de ſes fidèles diſciples, qui furent exécutés ſur les ſeuls ordres des trois Souverains *Sophie*, *Ivan* & *Pierre*.

Dans ce tems de trouble il y avait un Knès *Chovanskoi*, qui ayant contribué à l'élévation de la Princeſſe *Sophie*, voulait pour prix de ſes ſervices partager le Gouvernement. On croit bien qu'il trouva *Sophie* ingrate. Alors il prit le parti de la dévotion & des *Raſpopites* perſécutés ; il ſouleva encor une partie des ſtrélitz & du peuple au nom de Dieu : la conſpiration fut plus ſérieuſe que l'entouſiaſme de *Raſpop*. Un ambitieux hypocrite va toûjours plus loin qu'un ſimple fanatique. *Chovanskoi* ne prétendait pas moins que l'Empire ; & pour n'avoir déſormais rien à craindre, il réſolut de maſſacrer & les deux Czars, & *Sophie*, & les autres Princeſſes, & tout ce qui était attaché à la famille Czarienne. Les Czars & les Princeſſes furent obligés de ſe retirer au monaſtère de la Trinité, à douze lieuës de Moſcou. C'était à la fois un couvent, un palais & une fortereſſe, comme Mont-Caſſin, Corbie, Fulde, Kempten & tant d'autres chez les Chrêtiens du rite Latin. Ce monaſtère de la Trinité appartient aux moines Baſiliens ; il eſt entouré de larges foſſés & de remparts de brique garnis d'une artillerie nombreuſe. Les moines poſſédaient quatre lieuës de pays à la ronde. La famille Czarienne y était en ſûreté, plus encor par la force que par la ſainteté du lieu. De là *Sophie* négocia avec le rebelle, le trompa, l'attira à moitié chemin, & lui fit trancher la tête, ainſi qu'à un de ſes fils & à trente-ſept ſtrélitz qui l'accompagnaient.

Le corps des ſtrélitz à cette nouvelle s'apprête à marcher en armes au couvent de la Trinité ; il menace de tout exterminer : la famille Czarienne ſe fortifie ; les Boyards arment leurs vaſſaux ; tous les gentilshommes accourent ; une guerre civile ſanglante commençait. Le Patriarche appaiſa un peu les ſtrélitz ; les troupes qui venaient contre eux de tous côtés les intimidèrent : ils paſſèrent enfin de la fureur à la crainte, & de la crainte à la plus aveugle ſoumiſſion ; changement ordinaire à la multitude. Trois mille ſept cent des leurs, ſuivis de leurs femmes & de leurs enfans, ſe mirent une corde au cou, & marchèrent en cet état au couvent de la Trinité, que trois jours auparavant ils voulaient réduire en cendre. Ces malheureux ſe rendirent devant le monaſtère, portant deux à deux un billot & une hache ; ils ſe proſternèrent à terre, & attendirent leur ſupplice ; on leur pardonna. Ils s'en retournèrent à Moſcou, en béniſſant leurs maîtres, & prêts ſans le ſavoir à renouveller tous leurs attentats à la première occaſion.

Après ces convulſions l'Etat reprit un extérieur tranquille ; *Sophie* eut toûjours la principale autorité, abandonnant *Ivan* à ſon incapacité, & tenant *Pierre* en tutelle. Pour augmenter ſa puiſſance, elle la partagea avec le Prince *Baſile Gallitzin*, qu'elle fit Généraliſſime, Adminiſtrateur de l'État & Garde des ſceaux, homme ſupérieur en tout genre à tout ce qui était alors dans cette Cour orageuſe, poli, magnifique, n'ayant que de grands deſſeins, plus inſtruit qu'aucun Ruſſe, parce qu'il avait reçu une éducation meilleure, poſſédant même la langue Latine preſque totalement ignorée en Ruſſie : homme d'un eſprit actif, laborieux, d'un génie au-deſſus de ſon ſiécle, & capable de changer la Ruſſie s'il en avait eu le tems & le pouvoir comme il en avait la volonté. C'eſt l'éloge que fait de lui *La Neuville*, Envoyé, pour lors, de Pologne en Ruſſie ; & les éloges des étrangers ſont les moins ſuſpects.

Ce

Ce Miniſtre contint la milice des Strélitz, en diſtribuant les plus mutins dans des régimens en Ukraine, à Caſan, en Sibérie. C'eſt ſous ſon adminiſtration que la Pologne longtems rivale de la Ruſſie céda en 1686 toutes ſes prétentions ſur les grandes provinces de Smolensko & de l'Ukraine. C'eſt lui qui le premier fit envoyer en 1687 une Ambaſſade en France, pays qui était depuis vingt ans dans toute ſa gloire, par les conquêtes, & les nouveaux établiſſemens de *Louis XIV*, par ſa magnificence & ſurtout par la perfection des arts, ſans leſquels on n'a que de la grandeur & point de gloire véritable. La France n'avait eu encor aucune correſpondance avec la Ruſſie, ou ne la connaiſſait pas; & l'Académie des Inſcriptions célébra par une médaille cette Ambaſſade, comme ſi elle fût venuë des Indes: mais malgré la médaille, l'Ambaſſadeur *Dolgorouki* échoua; il eſſuïa même de violens dégoûts par la conduite de ſes domeſtiques: on eût mieux fait de tolérer leurs fautes; mais la Cour de *Louis XIV* ne pouvait prévoir alors que la Ruſſie & la France compteraient un jour parmi leurs avantages celui d'être étroitement alliées.

L'Etat était alors tranquille au-dedans, toûjours reſſerré du côté de la Suède, mais étendu du côté de la Pologne ſa nouvelle alliée, continuellement en allarmes vers la Tartarie Crimée, & en méſintelligence avec la Chine pour les frontières.

Ce qui était le plus intolérable pour cet Empire, & ce qui marquait bien qu'il n'était point parvenu encor à une adminiſtration vigoureuſe & régulière, c'eſt que le Kam des Tartares de Crimée exigeait un tribut annuel de ſoixante mille roubles, comme la Turquie en avait impoſé un à la Pologne.

La Tartarie Crimée eſt cette même Kerſonèſe Taurique, célèbre autrefois par le commerce des Grecs, & plus encor par leurs fables; contrée fertile & toû-

jours barbare, nommée *Crimée* du titre des premiers Kams, qui s'appellaient *Crim* avant les conquêtes des enfans de *Gengis*. C'eſt pour s'affranchir & ſe venger de la honte d'un tel tribut que le premier Miniſtre *Gallitzin* alla lui-même en Crimée à la tête d'une armée nombreuſe. Ces armées ne reſſemblaient en rien à celles que le Gouvernement entretient aujourd'hui ; point de diſcipline, pas même de régiment bien armé, point d'habits uniformes, rien de régulier ; une milice à la vérité endurcie au travail & à la diſette, mais une profuſion de bagages qu'on ne voit pas même dans nos camps où règne le luxe. Ce nombre prodigieux de chars qui portaient des munitions & des vivres dans des pays dévaſtés & dans des déſerts, nuiſit aux entrepriſes ſur la Crimée. On ſe trouva dans de vaſtes ſolitudes ſur la rivière de Samare, ſans magaſins. *Gallitzin* fit dans ces déſerts, ce qu'on n'a point, je penſe, fait ailleurs : il employa trente mille hommes à bâtir ſur la Samare une ville qui pût ſervir d'entrepôt pour la campagne prochaine ; elle fut commencée dès cette année, & achevée en trois mois l'année ſuivante, toute de bois à la vérité, avec deux maiſons de briques, & des remparts de gazon, mais munie d'artillerie, & en état de défenſe.

C'eſt tout ce qui ſe fit de ſingulier dans cette expédition ruineuſe. Cependant, *Sophie* régnait : *Ivan* n'avait que le nom de Czar, & *Pierre* âgé de dix-ſept ans avait déja le courage de l'être. L'Envoyé de Pologne *La Neuville*, Réſident alors à Moſcou, & témoin oculaire de ce qui ſe paſſa, prétend que *Sophie* & *Gallitzin* engagèrent le nouveau Chef des ſtrélitz à leur ſacrifier leur jeune Czar : il paraît au moins que ſix cent de ces ſtrélitz devaient s'emparer de ſa perſonne. Les mémoires ſecrets que la Cour de Ruſſie m'a confiés, aſſurent que le parti était pris de tuer *Pierre premier* : le coup allait être porté, & la Ruſſie était privée à jamais de la nouvelle exiſtence qu'elle a

reçue depuis. Le Czar fut encor obligé de fe fauver au couvent de la Trinité, refuge ordinaire de la Cour menacée de la foldatefque. Là il convoque les Boyards de fon parti, affemble une milice, fait parler aux Capitaines des ftrélitz, appelle à lui quelques Allemands établis dans Mofcou depuis longtems, tous attachés à fa perfonne, parce qu'il favorifait déja les étrangers. *Sophie* & *Ivan* reftés dans Mofcou conjurent le corps des ftrélitz de leur demeurer fidèles; mais la caufe de *Pierre*, qui fe plaint d'un attentat médité contre fa perfonne & contre fa mère, l'emporte fur celle d'une Princeffe & d'un Czar dont le feul afpect éloignait les cœurs. Tous les complices furent punis avec une févérité à laquelle le pays était alors auffi accoutumé qu'aux attentats : quelques-uns furent décapités après avoir éprouvé le fupplice du knout, ou des battoks. Le Chef des ftrélitz périt de cette manière : on coupa la langue à d'autres qu'on foupçonnait. Le Prince *Gallitzin*, qui avait un de fes parens auprès du Czar *Pierre*, obtint la vie; mais dépouillé de tous fes biens qui étaient immenfes, il fut relégué fur le chemin d'Arcangel. *La Neuville* préfent à toute cette cataftrophe, dit qu'on prononça la fentence à *Gallitzin* en ces termes : *Il t'eft ordonné par le très - clément Czar, de te rendre à Karga ville fous le Pôle, & d'y refter le refte de tes jours. La bonté extrême de Sa Majefté t'accorde trois fous par jour.*

Il n'y a point de ville fous le pôle. Karga eft au foixante & deuxiéme degré de latitude, fix degrés & demi feulement plus au Nord que Mofcou. Celui qui aurait prononcé cette fentence eût été mauvais Géographe : on prétend que *La Neuville* a été trompé par un rapport infidèle.

Enfin, la Princeffe *Sophie* fut reconduite dans fon monaftère de Mofcou, après avoir régné longtems : ce changement était un affez grand fupplice.

De ce moment *Pierre* régna. Son frère *Ivan* n'eut d'autre part au gouvernement que celle de voir son nom dans les actes publics; il mena une vie privée, & mourut en 1696.

CHAPITRE SIXIEME.

REGNE DE PIERRE PREMIER.

Commencement de la grande réforme.

PIerre *le Grand* avait une taille haute, dégagée, bien formée, le visage noble, des yeux animés, un tempérament robuste, propre à tous les exercices & à tous les travaux; son esprit était juste, ce qui est le fonds de tous les vrais talens, & cette justesse était mêlée d'une inquiétude qui le portait à tout entreprendre, & à tout faire. Il s'en falait beaucoup que son éducation eût été digne de son génie: l'intérêt de la Princesse *Sophie* avait été surtout de le laisser dans l'ignorance, & de l'abandonner aux excès, que la jeunesse, l'oisiveté, la coutume, & son rang ne rendaient que trop permis. Cependant il était récemment marié, & il avait épousé, comme tous les autres Czars, une de ses sujettes, fille du Colonel *Lapuchin*; mais étant jeune, & n'ayant eu pendant quelque tems d'autre prérogative du Trône que celle de se livrer à ses plaisirs, les liens sérieux du mariage ne le retinrent pas assez. Les plaisirs de la table avec quelques étrangers attirés à Moscou par le Ministre *Gallitzin*, ne firent pas augurer qu'il serait un réformateur: cependant malgré les mauvais exemples, & même malgré les plaisirs, il s'appliquait à l'art militaire, & au gouvernement: on devait déja en lui reconnaître le germe d'un grand-homme.

On s'attendait encor moins qu'un Prince qui était saisi d'un effroi machinal qui allait jusqu'à la sueur froide & à des convulsions, quand il falait passer un ruisseau, deviendrait un jour le meilleur homme de mer dans le Septentrion. Il commença par dompter la nature en se jettant dans l'eau malgré son horreur pour cet élément; l'aversion se changea même en un goût dominant.

L'ignorance dans laquelle on l'éleva, le faisait rougir. Il apprit de lui-même, & presque sans maîtres, assez d'Allemand & de Hollandais pour s'expliquer & pour écrire intelligiblement dans ces deux langues. Les Allemands & les Hollandais étaient pour lui les peuples les plus polis; puisque les uns exerçaient déja dans Moscou une partie des arts qu'il voulait faire naître dans son Empire, & les autres excellaient dans la marine qu'il regardait comme l'art le plus nécessaire.

Telles étaient ses dispositions malgré les penchans de sa jeunesse. Cependant il avait toûjours des factions à craindre, l'humeur turbulente des strélitz à réprimer, & une guerre presque continuelle contre les Tartares de la Crimée à soutenir. Cette guerre avait fini en 1689 par une trêve qui ne dura que peu de tems.

Dans cet intervalle *Pierre* se fortifia dans le dessein d'appeller les arts dans sa patrie.

Son père *Alexis* avait eu déja les mêmes vues; mais ni la fortune ni le tems ne le sécondèrent: il transmit son génie à son fils, mais plus développé, plus vigoureux, plus opiniâtre dans les difficultés.

Alexis avait fait venir de Hollande à grands frais le *t*) constructeur *Bothler* patron de vaisseau, avec

t) Mémoires de Pétersbourg & de Moscou.

des charpentiers & des matelots, qui bâtirent ſur le Volga une grande frégate & un yacht; ils deſcendirent le fleuve juſqu'à Aſtracan; on devait les employer avec des navires qu'on allait conſtruire pour trafiquer avantageuſement avec la Perſe par la mer Caſpienne. Ce fut alors qu'éclata la révolte de *Stenko-Raſin*. Ce rebelle fit détruire les deux bâtimens qu'il eût dû conſerver pour ſon intérêt: il maſſacra le Capitaine: le reſte de l'équipage ſe ſauva en Perſe, & de là gagna les terres de la Compagnie Hollandaiſe des Indes. Un maître charpentier bon conſtructeur reſta dans la Ruſſie, & y fut longtems ignoré.

Un jour *Pierre* ſe promenant à Iſmael-of, une des maiſons de plaiſance de ſon ayeul, apperçut parmi quelques raretés une petite chaloupe Anglaiſe qu'on avait abſolument abandonnée: il demanda à l'Allemand *Timmerman* ſon maître de Mathématique, pourquoi ce petit bateau était autrement conſtruit que ceux qu'il avait vus ſur la Moska? *Timmerman* lui répondit qu'il était fait pour aller à voiles & à rames. Le jeune Prince voulut incontinent en faire l'épreuve; mais il falait le radouber, le ragréer: on retrouva ce même conſtructeur *Brant*; il était retiré à Moſcou: il mit en état la chaloupe & la fit voguer ſur la rivière d'Yauza qui baigne les fauxbourgs de la ville.

Pierre fit tranſporter ſa chaloupe ſur un grand lac dans le voiſinage du monaſtère de la Trinité; il fit bâtir par *Brant* deux frégates & trois yachts, & en fut lui-même le pilote. Enfin longtems après en 1694 il alla à Arcangel, & ayant fait conſtruire un petit vaiſſeau dans ce port par ce même *Brant*, il s'embarqua ſur la mer Glaciale qu'aucun Souverain ne vit jamais avant lui; il était eſcorté d'un vaiſſeau de guerre Hollandais commandé par le Capitaine *Jolſon*, & ſuivi de tous les navires marchands abordés à Arcangel. Déja il apprenait la manœuvre, & mal-

gré l'empreſſement des courtiſans à imiter leurs maî-tres, il était le ſeul qui l'apprît.

Il n'était pas moins difficile de former des troupes de terre affectionnées & diſciplinées que d'avoir une flotte. Ses premiers eſſais de marine ſur un lac avant ſon voyage d'Arcangel ſemblèrent ſeulement des amu-ſemens de l'enfance d'un homme de génie; & ſes premières tentatives pour former des troupes ne pa-rurent auſſi qu'un jeu. C'était pendant la régence de *Sophie*; & ſi on eût ſoupçonné ce jeu d'être ſérieux, il eût pu lui être funeſte.

Il donna ſa confiance à un étranger; c'eſt ce cé-lèbre *Le Fort*, d'une noble & ancienne famille de Piémont tranſplantée depuis près de deux ſiècles à Genève, où elle a occupé les premiers emplois. On voulut l'élever dans le négoce, qui ſeul a rendu con-ſidérable cette ville, autrefois connue uniquement par la controverſe.

Son génie qui le portait à de plus grandes choſes, lui fit quitter la maiſon paternelle dès l'âge de qua-torze ans; il ſervit quatre mois en qualité de cadet dans la citadelle de Marſeille; de-là il paſſa en Hol-lande, ſervit quelque tems volontaire, & fut bleſſé au ſiége de Grave ſur la Meuſe, ville aſſez forte que le Prince d'Orange depuis Roi d'Angleterre reprit ſur *Louis XIV* en 1674. Cherchant enſuite ſon avan-cement partout où l'eſpérance le guidait, il s'embar-qua en 1675 avec un Colonel Allemand nommé *Verſtin*, qui s'était fait donner par le Czar *Alexis* père de *Pierre*, une commiſſion de lever quelques ſoldats dans les Pays-Bas, & de les amener au port d'Arcangel. Mais quand on y arriva, après avoir eſſuyé tous les périls de la mer, le Czar *Alexis* n'é-tait plus; le gouvernement avait changé, la Ruſſie était troublée; le Gouverneur d'Arcangel laiſſa long-tems *Verſtin*, *Le Fort* & toute ſa troupe dans la

plus grande misère, & les menaça de les envoyer au fond de la Sibérie; chacun se sauva comme il put. *Le Fort* manquant de tout alla à Moscou, & se présenta au Résident de Dannemarck nommé de *Horn*, qui le fit son secrétaire; il y apprit la langue Russe; quelque tems après il trouva le moyen d'être présenté au Czar *Pierre*. L'aîné *Ivan* n'était pas ce qu'il lui falait; *Pierre* le goûta, & lui donna d'abord une compagnie d'infanterie. A peine *Le Fort* avait-il servi, il n'était point savant, il n'avait étudié à fond aucun art, mais il avait beaucoup vu avec le talent de bien voir; sa conformité avec le Czar était de devoir tout à son génie; il savait d'ailleurs le Hollandais & l'Allemand que *Pierre* apprenait, comme les langues de deux nations qui pouvaient être utiles à ses desseins. Tout le rendit agréable à *Pierre*; il s'attacha à lui; les plaisirs commencèrent la faveur, & les talens la confirmèrent: il fut confident du plus dangereux dessein que pût former un Czar, celui de se mettre en état de casser un jour sans péril la milice séditieuse & barbare des Strélitz. Il en avait coûté la vie au grand Sultan ou Padisha *Osman*, pour avoir voulu réformer les Janissaires. *Pierre*, tout jeune qu'il était, s'y prit avec plus d'adresse qu'*Osman*. Il forma d'abord dans sa maison de campagne Préobazinsky une compagnie de cinquante de ses plus jeunes domestiques; quelques enfans de Boyards furent choisis pour en être officiers: mais pour apprendre à ces Boyards une subordination qu'ils ne connaissaient pas, il les fit passer par tous les grades, & lui-même en donna l'exemple, servant d'abord comme tambour, ensuite soldat, sergent & lieutenant dans la Compagnie. Rien n'était plus extraordinaire ni plus utile: les Russes avaient toujours fait la guerre comme nous la faisions du tems du gouvernement féodal, lorsque des Seigneurs sans expérience menaient au combat des vassaux sans discipline & mal armés; méthode barbare suffisante contre des armées pareilles, impuissante contre des troupes régulières.

Cette compagnie formée par le ſeul *Pierre*, fut bientôt nombreuſe, & devint depuis le régiment des Gardes Préobazinsky. Une autre compagnie formée ſur ce modèle devint l'autre régiment des Gardes Semenouſky.

Il y avait déja un régiment de cinq mille hommes ſur lequel on pouvait compter, formé par le Général *Gordon* Ecoſſais, & compoſé preſque tout entier d'étrangers. *Le Fort* qui avait porté les armes peu de tems, mais qui était capable de tout, ſe chargea de lever un régiment de douze mille hommes, & il en vint à bout; cinq Colonels furent établis ſous lui; il ſe vit tout d'un coup Général de cette petite armée, levée en effet contre les ſtrélitz, autant que contre les ennemis de l'Etat.

Ce qu'on doit remarquer, *u*) & ce qui confond bien l'erreur téméraire de ceux qui prétendent que la révocation de l'Edit de Nantes & ſes ſuites avaient coûté peu d'hommes à la France, c'eſt que le tiers de cette armée appellée Régiment fut compoſé de Français réfugiés. *Le Fort* exerça ſa nouvelle troupe comme s'il n'eût jamais eu d'autre profeſſion.

Pierre voulut voir une de ces images de la guerre, un de ces camps dont l'uſage commençait à s'introduire en tems de paix. On conſtruiſit un fort, qu'une partie de ſes nouvelles troupes devait défendre, & que l'autre devait attaquer. La différence entre ce camp & les autres fut qu'au-lieu de l'image d'un combat, *x*) on donna un combat réel, dans lequel il y eut des ſoldats de tués & beaucoup de bleſſés. *Le Fort* qui commandait l'attaque, reçut une bleſſure conſidérable. Ces jeux ſanglans devaient aguerrir les troupes; cependant il falut de longs travaux,

u) Manuſcrits du Général *Le Fort.*
x) *Ibidem.*

& même de longs malheurs, pour en venir à bout. Le Czar méla ces fêtes guerrières aux foins qu'il se donnait pour la marine; & comme il avait fait *Le Fort* Général de terre sans qu'il eût encor commandé, il le fit Amiral sans qu'il eût jamais conduit un vaisseau : mais il le voyait digne de l'un & de l'autre. Il est vrai que cet Amiral était sans flotte, & que ce Général n'avait d'armée que son régiment.

On réformait peu-à-peu le grand abus du militaire, cette indépendance des Boyards, qui amenaient à l'armée les milices de leurs paysans; c'était le véritable gouvernement des Francs, des Huns, des Goths & des Vandales, peuples vainqueurs de l'Empire Romain dans sa décadence, & qui eussent été exterminés, s'ils avaient eu à combattre les anciennes légions Romaines disciplinées, ou des armées telles que celles de nos jours.

Bientôt l'Amiral *Le Fort* n'eut pas tout-à-fait un vain titre; il fit construire par des Hollandais & des Vénitiens des barques longues, & même deux vaisseaux d'environ trente piéces de canon, à l'embouchure de la Véronise qui se jette dans le Tanaïs; ces vaisseaux pouvaient descendre le fleuve, & tenir en respect les Tartares de la Crimée. Les hostilités avec ces peuples se renouvellaient tous les jours. Le Czar avait à choisir en 1689 entre la Turquie, la Suède, & la Chine, à qui il ferait la guerre. Il faut commencer par faire voir en quels termes il était avec la Chine, & quel fut le premier traité de paix que firent les Chinois.

CHAPITRE SEPTIEME.

Congrès & Traité avec les Chinois. y)

ON doit d'abord ſe repréſenter quelles étaient les limites de l'Empire Chinois & de l'Empire Ruſſe. Quand on eſt ſorti de la Sibérie proprement dite, & qu'on a laiſſé loin au midi cent hordes de Tartares, Kalmouks blancs, Kalmouks noirs, Monguls mahométans, Monguls nommés idolâtres; on avance vers le 130e. degré de longitude, & au 52e. de latitude ſur le fleuve d'Amur ou d'Amour. Au Nord de ce fleuve eſt une grande chaîne de montagnes qui s'étend juſqu'à la mer Glaciale par-delà le cercle polaire. Ce fleuve qui coule l'eſpace de cinq cent lieuës dans la Sibérie & dans la Tartarie Chinoiſe, va ſe perdre après tant de détours dans la mer de Kamshatka. On aſſure qu'à ſon embouchure dans cette mer, on pêche quelquefois un poiſſon monſtrueux, beaucoup plus gros que l'hippopotame du Nil, & dont la mâchoire eſt d'un yvoire plus dur & plus parfait. On prétend que cet yvoire faiſait autrefois un objet de commerce, qu'on le tranſportait par la Sibérie, & que c'eſt la raiſon pour laquelle on en trouve encor pluſieurs morceaux enfouis dans les campagnes. C'eſt cet yvoire foſſile dont nous avons déja parlé; mais on prétend qu'autrefois il y eut des éléphans en Sibérie, que des Tartares vainqueurs des Indes amenèrent dans la Sibérie pluſieurs de ces animaux dont les os ſe ſont conſervés dans la terre.

Ce fleuve d'Amour eſt nommé le fleuve Noir par les Tartares Mantchoux, & le fleuve du Dragon par les Chinois.

y) Tiré des Mémoires envoyés de la Chine, de ceux de Pétersbourg & des lettres rapportées dans l'hiſtoire de la Chine compilée par *Du Halde*.

C'était z) dans ces pays si longtems inconnus, que la Chine & la Russie se disputaient les limites de leurs Empires. La Russie possédait quelques forts vers le fleuve d'Amour, à trois cent lieuës de la grande muraille. Il y eut beaucoup d'hostilités entre les Chinois & les Russes, au sujet de ces forts : enfin les deux Etats entendirent mieux leurs intérêts; l'Empereur *Cam-hi* préféra la paix & le commerce à une guerre inutile. Il envoya sept Ambassadeurs à Niptchou, l'un de ces établissemens. Ces Ambassadeurs menaient environ dix mille hommes avec eux, en comptant leur escorte. C'était là le faste Asiatique; mais ce qui est très remarquable, c'est qu'il n'y avait point d'exemple dans les annales de l'Empire, d'une Ambassade vers une autre Puissance : ce qui est encor unique, c'est que les Chinois n'avaient jamais fait de traité de paix depuis la fondation de l'Empire. Deux fois subjugués par les Tartares qui les attaquèrent & qui les domptèrent, ils ne firent jamais la guerre à aucun peuple, excepté à quelques hordes, ou bientôt subjuguées, ou bientôt abandonnées à elles-mêmes sans aucun traité. Ainsi cette nation si renommée pour la morale ne connaissait point ce que nous appellons *droit des gens*, c'est-à-dire ces règles incertaines de la guerre & de la paix, ces droits des Ministres publics, ces formules de traités, les obligations qui en résultent, les disputes sur la préséance & le point d'honneur.

En quelle langue d'ailleurs les Chinois pouvaient-ils traiter avec les Russes au milieu des déserts ? Deux Jésuites, l'un Portugais nommé *Pereira*, l'autre Français nommé *Gerbillon*, partis de Pékin avec les Ambassadeurs Chinois, leur applanirent toutes ces difficultés nouvelles, & furent les véritables médiateurs. Ils traitèrent en Latin avec un Allemand de l'Ambassade Russe, qui savait cette langue. Le Chef de

z) Mémoires des Jésuites *Pereira* & *Gerbillon*.

l'Ambaſſade Ruſſe était *Gollovin* Gouverneur de Sibérie; il étala une plus grande magnificence que les Chinois, & par-là donna une noble idée de ſon Empire à ceux qui s'étaient crus les ſeuls puiſſans ſur la Terre. Les deux Jéſuites réglèrent les limites des deux dominations; elles furent poſées à la rivière de Kerbechi, près de l'endroit même où l'on négociait. Le midi reſta aux Chinois, le nord aux Ruſſes. Il n'en coûta à ceux-ci qu'une petite fortereſſe qui ſe trouva bâtie au-delà des limites; on jura une paix éternelle; & après quelques conteſtations, les Ruſſes & les Chinois la jurèrent *a*) au nom du même Dieu en ces termes: *Si quelqu'un a jamais la penſée ſecrette de rallumer le feu de la guerre, nous prions le Seigneur Souverain de toutes choſes, qui connaît les cœurs, de punir ces traîtres par une mort précipitée.*

Cette formule commune à des Chinois & à des Chrêtiens, peut faire connaître deux choſes importantes; la première, que le gouvernement Chinois n'eſt ni athée, ni idolâtre, comme on l'en a ſi ſouvent accuſé par des imputations contradictoires; la ſeconde que tous les peuples qui cultivent leur raiſon, reconnaiſſent en effet le même Dieu, malgré tous les égaremens de cette raiſon mal inſtruite. Le traité fut rédigé en Latin dans deux exemplaires. Les Ambaſſadeurs Ruſſes ſignèrent les premiers la copie qui leur demeura; & les Chinois ſignèrent auſſi la leur les premiers, ſelon l'uſage des nations de l'Europe qui traitent de Couronne à Couronne. On obſerva un autre uſage des nations Aſiatiques, & des premiers âges du monde connu; le traité fut gravé ſur deux gros marbres, qui furent poſés pour ſervir de bornes aux deux Empires. Trois ans après le Czar envoya le Danois *Ilbrand Ide* en Ambaſſade à la Chine, & le commerce établi a ſubſiſté depuis avec avantage juſqu'à une rupture entre la Ruſſie & la Chine en 1722; mais après cette interruption il a repris une nouvelle vigueur.

a) 1589. 8 Septembre n. ſt. Mémoires de la Chine.

CHAPITRE HUITIEME.

EXPÉDITION VERS LES PALUS-MEOTIDES.

CONQUÊTE D'ASOPH.

Le Czar envoye des jeunes gens s'instruire dans les pays étrangers.

IL ne fut pas si aisé d'avoir la paix avec les Turcs : le tems même paraissait venu de s'élever sur leurs ruines. Venise accablée par eux commençait à se relever. Le même *Morosini* qui avait rendu Candie aux Turcs leur prenait le Péloponèse, & cette conquête lui mérita le surnom de *Péloponésiaque*, honneur qui rappellait le tems de la République Romaine. L'Empereur d'Allemagne *Léopold* avait quelques succès contre l'Empire Turc en Hongrie; & les Polonais repoussaient au moins les courses des Tartares de Crimée.

Pierre profita de ces circonstances pour aguerrir ses troupes, & pour se donner s'il pouvait l'empire de la mer Noire. Le Général *Gordon* marcha le long du Tanaïs vers Asoph, avec son grand régiment de cinq mille hommes; le Général *Le Fort* avec le sien de douze mille, un corps de strélitz commandé par *Sheremeto* & *Shein*, originaires de Prusse, un corps de Cosaques, un grand train d'artillerie : tout fut prêt pour cette expédition.

Cette grande armée s'avance sous les ordres du Maréchal *Sheremeto b*) au commencement de l'été 1695 vers Asoph, à l'embouchure du Tanaïs, & à l'extrémité des Palus-Méotides, qu'on nomme aujour-

b) *Sheremetow*, ou *Sheremetof.*

d'hui la mer de Zabache. Le Czar était à l'armée, mais en qualité de volontaire, voulant longtems apprendre avant que de commander. Pendant la marche on prit d'assaut deux tours que les Turcs avaient bâties sur les deux bords du fleuve.

L'entreprise était difficile; la place assez bien fortifiée était défendue par une garnison nombreuse. Des barques longues semblables aux saïques Turques, construites par des Vénitiens, & deux petits vaisseaux de guerre Hollandais, sortis de la Véronise, ne furent pas assez tôt prêts, & ne purent entrer dans la mer d'Asoph. Tout commencement éprouve toûjours des obstacles. Les Russes n'avaient point encor fait de siége régulier. Cet essai ne fut pas d'abord heureux.

Un nommé *Jacob* natif de Dantzick dirigeait l'artillerie sous le commandement du Général *Shein*; car on n'avait guères que des étrangers pour principaux artilleurs, pour ingénieurs, comme pour pilotes. Ce *Jacob* fut condamné au châtiment des battoks par son Général *Shein* Prussien. Le commandement alors semblait affermi par ces rigueurs. Les Russes s'y soumettaient malgré leur penchant pour les séditions; & après ces châtimens ils servaient comme à l'ordinaire. Le Dantzikois pensait autrement; il voulut se venger; il encloua le canon, se jetta dans Asoph, embrassa la Religion Musulmane, & défendit la place avec succès. Cet exemple fait voir que l'humanité qu'on exerce aujourd'hui en Russie est préférable aux anciennes cruautés, & retient mieux dans le devoir les hommes qui avec une éducation heureuse ont pris des sentimens d'honneur. L'extrême rigueur était alors nécessaire envers le bas peuple : mais quand les mœurs ont changé, l'Impératrice *Elizabeth* a achevé par la clémence l'ouvrage que son père commença par les loix. Cette indulgence a été même poussée à un point dont il n'y a point d'exemple dans l'histoire d'aucun peuple. Elle a promis que pendant

ſon règne perſonne ne ſerait puni de mort, & a tenu ſa promeſſe. Elle eſt la première Souveraine qui ait ainſi reſpecté la vie des hommes. Les malfaiteurs ont été condamnés aux mines, aux travaux publics : leurs châtimens ſont devenus utiles à l'Etat ; inſtitution non moins ſage qu'humaine. Partout ailleurs on ne ſait que tuer un criminel avec appareil, ſans avoir jamais empêché les crimes. La terreur de la mort fait moins d'impreſſion peut-être ſur des méchans pour la plûpart fainéans, que la crainte d'un châtiment & d'un travail pénible qui renaiſſent tous les jours.

Pour revenir au ſiége d'Aſoph, ſoutenu déſormais par le même homme qui avait dirigé les attaques, on tenta vainement un aſſaut, & après avoir perdu beaucoup de monde, on fut obligé de lever le ſiége.

La conſtance dans toute entrepriſe formait le caractère de *Pierre*. Il conduiſit une armée plus conſidérable encor devant Aſoph au printems de 1696. Le Czar *Ivan* ſon frère venait de mourir. Quoique ſon autorité n'eût pas été gênée par *Ivan*, qui n'avait que le nom de Czar, elle l'avait toûjours été un peu par les bienſéances. Les dépenſes de la maiſon d'*Ivan* retournaient par ſa mort à l'entretien de l'armée ; c'était un ſecours pour un Etat qui n'avait pas alors d'auſſi grands revenus qu'aujourd'hui. *Pierre* écrivit à l'Empereur *Léopold*, aux Etats-Généraux, à l'Electeur de Brandebourg, pour en obtenir des ingénieurs, des artilleurs, des gens de mer. Il engagea à ſa ſolde des Kalmouks, dont la cavalerie eſt très utile contre celle des Tartares de Crimée.

Le ſuccès le plus flatteur pour le Czar fut celui de ſa petite flotte, qui fut enfin complette & bien gouvernée. Elle battit les ſaïques Turques envoyées de Conſtantinople, & en prit quelques-unes. Le ſiége fut pouſſé réguliérement par tranchées, non pas tout-à-fait ſelon notre méthode ; les tranchées étaient

trois

trois fois plus profondes, & les parapets étaient de hauts remparts. Enfin les affiégés rendirent la place le 28e. Juillet n. ft. fans aucun honneur de la guerre, fans emporter ni armes ni munitions, & ils furent obligés de livrer le transfuge *Jacob* aux affiégeans.

Le Czar voulut d'abord en fortifiant Afoph, en le couvrant par des forts, en creufant un port capable de contenir les plus gros vaiffeaux, fe rendre maître du détroit de Caffa, de ce Bofphore Cimmérien qui donne entrée dans le Pont-Euxin, lieux célèbres autrefois par les armemens de *Mithridate*. Il laiffa trente-deux faïques armées devant Afoph, *c*) & prépara tout pour former contre les Turcs une flotte de neuf vaiffeaux de foixante piéces de canon, & de quarante & un portant depuis trente jufqu'à cinquante piéces d'artillerie. Il exigea que les plus grands Seigneurs, les plus riches négocians contribuaffent à cet armement : & croyant que les biens des Eccléfiaftiques devaient fervir à la caufe commune, il obligea le Patriarche, les Evêques, les Archimandrites, à payer de leur argent cet effort nouveau qu'il faifait pour l'honneur de fa patrie & pour l'avantage de la Chrétienté. On fit faire par les Cofaques des bateaux légers, auxquels ils font accoutumés, & qui peuvent côtoyer aifément les rivages de la Crimée. La Turquie devait être allarmée d'un tel armement, le premier qu'on eût jamais tenté fur les Palus-Méotides. Le projet était de chaffer pour jamais les Tartares & les Turcs de la Crimée, & d'établir enfuite un grand commerce aifé, & libre avec la Perfe par la Géorgie. C'eft le même commerce que firent autrefois les Grecs à Colchos, & dans cette Kerfonèfe Taurique que le Czar femblait devoir foumettre.

Vainqueur des Turcs & des Tartares, il voulut accoutumer fon peuple à la gloire comme aux travaux. Il fit entrer à Mofcou fon armée fous des arcs

c) Mémoires de *Le Fort*.

de triomphe, au milieu des feux d'artifice & de tout ce qui put embellir cette fête. Les soldats qui avaient combattu sur les saïques Vénitiennes contre les Turcs, & qui formaient une troupe séparée, marchèrent les premiers. Le Maréchal *Sheremeto*, les Généraux *Gordon* & *Shein*, l'Amiral *Le Fort*, les autres Officiers-Généraux précédèrent dans cette pompe le Souverain, qui disait n'avoir point encor de rang dans l'armée, & qui par cet exemple voulait faire sentir à toute la Noblesse, qu'il faut mériter les grades militaires pour en jouïr.

Ce triomphe semblait tenir en quelque chose des anciens Romains : il leur ressembla surtout en ce que les triomphateurs exposaient dans Rome les vaincus aux regards des peuples, & les livraient quelquefois à la mort ; les esclaves faits dans cette expédition suivaient l'armée ; & ce *Jacob* qui l'avait trahi, était mené dans un chariot sur lequel on avait dressé une potence, à laquelle il fut ensuite attaché après avoir souffert le supplice de la rouë.

On frappa alors la première médaille en Russie. La légende Russe est remarquable : *Pierre Premier Empereur de Moscovie toûjours auguste.* Sur le revers est Asoph avec ces mots, *Vainqueur par les flammes & les eaux.*

Pierre était affligé dans ce succès de ne voir ses vaisseaux & ses galères de la mer d'Asoph bâtis que par des mains étrangères. Il avait encor autant d'envie d'avoir un port sur la mer Baltique, que sur le Pont-Euxin.

Il envoya au mois de Mars 1697 soixante jeunes Russes du régiment de *Le Fort* en Italie, la plûpart à Venise, quelques-uns à Livourne, pour y apprendre la marine & la construction des galères ; il en fit partir quarante autres *d*) pour s'instruire en Hollande

d) MSS. du Général *Le Fort*.

de la fabrique & de la manœuvre des grands vaisseaux : d'autres furent envoyés en Allemagne , pour servir dans les armées de terre & pour se former à la discipline Allemande. Enfin il résolut de s'éloigner quelques années de ses Etats, dans le dessein d'apprendre à les mieux gouverner. Il ne pouvait résister au violent désir de s'instruire par ses yeux, & même par ses mains, de la marine & des arts qu'il voulait établir dans sa patrie. Il se proposa de voyager inconnu, en Dannemarck, dans le Brandebourg, en Hollande, à Vienne, à Venise & à Rome. Il n'y eut que la France & l'Espagne qui n'entrassent point dans son plan ; l'Espagne, parce que ces arts qu'il cherchait y étaient alors trop négligés ; & la France, parce qu'ils y régnaient peut-être avec trop de faste , & que la hauteur de *Louis XIV* qui avait choqué tant de Potentats, convenait mal à la simplicité avec laquelle il comptait faire ses voyages. De plus , il était lié avec la plûpart de toutes les Puissances chez lesquelles il allait, excepté avec la France & avec Rome. Il se souvenait encor avec quelque dépit du peu d'égards que *Louis XIV* avait eu pour l'Ambassade de 1687, qui n'eut pas autant de succès que de célébrité: & enfin il prenait déja le parti d'*Auguste* Electeur de Saxe, à qui le Prince de *Conti* disputait la Couronne de Pologne.

CHAPITRE NEUVIEME.

Voyages de Pierre le Grand.

LE dessein étant pris de voir tant d'Etats & tant de Cours, en simple particulier, il se mit lui-même à la suite de trois Ambassadeurs, comme il s'était mis à la suite de ses Généraux à son entrée triomphante dans Moscou.

e) Les trois Ambaſſadeurs étaient le Général *Le Fort*, le Boyard *Alexis Gollovin* Commiſſaire général des guerres & Gouverneur de Sibérie, le même qui avait ſigné le traité d'une paix perpétuelle avec les Plénipotentiaires de la Chine ſur les frontières de cet Empire ; & *Vonitſin*, Diak ou Secrétaire d'Etat, longtems employé dans les Cours étrangères. Quatre premiers Secrétaires, douze Gentilshommes, deux Pages pour chaque Ambaſſadeur, une compagnie de cinquante gardes avec leurs Officiers, tous du régiment *Préobazinsky*, compoſaient la ſuite principale de cette Ambaſſade ; il y avait en tout deux cent perſonnes : & le Czar ſe réſervant pour tous domeſtiques un valet de chambre, un homme de livrée, & un nain, ſe confondait dans la foule. C'était une choſe inouïe dans l'hiſtoire du Monde, qu'un Roi de vingt-cinq ans qui abandonnait ſes Royaumes, pour mieux régner. Sa victoire ſur les Turcs & les Tartares, l'éclat de ſon entrée triomphante à Moſcou, les nombreuſes troupes étrangères affectionnées à ſon ſervice, la mort d'*Ivan* ſon frère, la clôture de la Princeſſe *Sophie*, & plus encor le reſpect général pour ſa perſonne, devaient lui répondre de la tranquillité de ſes Etats pendant ſon abſence. Il confia la régence au Boyard *Strechnef*, & au Knès *Romadonoski*, leſquels devaient dans les affaires importantes délibérer avec d'autres Boyards.

Les troupes formées par le Général *Gordon* reſtèrent à Moſcou pour aſſurer la tranquillité de la capitale. Les Strélitz qui pouvaient la troubler furent diſtribués ſur les frontières de la Crimée, pour conſerver la conquête d'Aſoph, & pour réprimer les incurſions des Tartares. Ayant ainſi pourvu à tout, il ſe livrait à ſon ardeur de voyager & de s'inſtruire.

Ce voyage ayant été l'occaſion ou le prétexte de la ſanglante guerre qui traverſa ſi longtems le Czar

e) Mémoires de Pétersbourg & Mémoires de *Le Fort*.

dans tous ſes grands projets, & enfin les ſeconda, qui détrôna le Roi de Pologne *Auguſte*, donna la Couronne à *Stanislas* & la lui ôta, qui fit du Roi de Suède *Charles XII* le premier des Conquérans pendant neuf années, & le plus malheureux des Rois pendant neuf autres; il eſt néceſſaire, pour entrer dans le détail de ces événemens, de repréſenter ici en quelle ſituation était alors l'Europe.

Le Sultan *Muſtapha ſecond* régnait en Turquie. Sa faible adminiſtration ne faiſait de grands efforts, ni contre l'Empereur d'Allemagne *Léopold*, dont les armes étaient heureuſes en Hongrie, ni contre le Czar qui venait de lui enlever Aſoph & qui menaçait le Pont-Euxin, ni même contre Veniſe qui enfin s'était emparée de tout le Péloponèſe.

Jean Sobiesky Roi de Pologne, à jamais célèbre par la victoire de Chokſim, & par la délivrance de Vienne, était mort le 17e Juin 1696; & cette couronne était déja diſputée par *Auguſte* Electeur de Saxe qui l'emporta, & par *Armand* Prince de *Conti*, qui n'eut que l'honneur d'être élu.

La Suède venait de perdre, & regrettait peu *Charles onze*, premier Souverain véritablement abſolu dans ce pays, père d'un Roi qui le fut davantage, & avec lequel s'eſt éteint le deſpotiſme. Il laiſſait ſur le Trône *Charles XII* ſon fils âgé de quinze ans. C'était une conjoncture favorable en apparence aux projets du Czar; il pouvait s'agrandir ſur le Golphe de Finlande, & vers la Livonie. Ce n'était pas aſſez d'inquiéter les Turcs ſur la mer Noire: des établiſſemens ſur les Palus-Méotides, & vers la mer Caſpienne, ne ſuffiſaient pas à ſes projets de marine, de commerce & de puiſſance; la gloire même que tout réformateur deſire ardemment, n'était ni en Perſe ni en Turquie; elle était dans notre partie de l'Europe, où l'on éterniſe les grands talens en tout genre. Enfin, *Pierre*

ne voulait introduire dans ses Etats ni les mœurs Turques, ni les Persanes, mais les nôtres.

L'Allemagne en guerre à la fois avec la Turquie & avec la France, ayant pour ses alliés l'Espagne, l'Angleterre, & la Hollande contre le seul *Louis XIV*, était prête de conclure la paix, & les Plénipotentiaires étaient déja assemblés au château de Risvick auprès de la Haye.

Ce fut dans ces circonstances que *Pierre* & son Ambassade prirent leur route au mois d'Avril 1697 par la grande Novogorod. De là on voyagea par l'Estonie & par la Livonie, provinces autrefois contestées entre les Russes, les Suédois, & les Polonais, & acquises enfin à la Suède par la force des armes.

La fertilité de la Livonie, la situation de Riga sa capitale, pouvaient tenter le Czar; il eut du moins la curiosité de voir les fortifications des citadelles. Le Comte d'*Alberg* Gouverneur de Riga en prit de l'ombrage; il lui refusa cette satisfaction, & parut témoigner peu d'égard pour l'Ambassade. Cette conduite ne servit pas à refroidir dans le cœur du Czar le desir qu'il pouvait concevoir d'être un jour le maître de ces provinces.

De la Livonie on alla dans la Prusse Brandebourgeoise, dont une partie a été habitée par les anciens Vandales; la Prusse Polonaise avait été comprise dans la Sarmatie d'Europe; la Brandebourgeoise était un pays pauvre, mal peuplé, mais où l'Electeur, qui se fit donner depuis le titre de Roi, étalait une magnificence nouvelle & ruineuse. Il se piqua de recevoir l'Ambassade dans sa ville de Kœnigsberg avec un faste royal. On se fit de part & d'autre les présens les plus magnifiques. Le contraste de la parure Française que la Cour de Berlin affectait, avec les longues robes Asiatiques des Russes, leurs bonnets rehaussés de per-

les & de pierreries, leurs cimeterres pendans à la ceinture, fit un effet singulier. Le Czar était vêtu à l'Allemande. Un Prince de Géorgie qui était avec lui vêtu à la mode des Persans, étalait une autre sorte de magnificence; c'est le même qui fut pris à la journée de Nerva, & qui est mort en Suède.

Pierre méprisait tout ce faste; il eût été à desirer qu'il eût également méprisé ces plaisirs de table dans lesquels l'Allemagne mettait alors sa gloire. *f*) Ce fut dans un de ces repas trop à la mode alors, aussi dangereux pour la santé que pour les mœurs, qu'il tira l'épée contre son favori *Le Fort*; mais il témoigna le même regret de cet emportement passager, qu'*Aléxandre* en eut du meurtre de *Clitus*; il demanda pardon à *Le Fort*. Il disait qu'il voulait réformer sa nation, & qu'il ne pouvait pas encore se réformer lui-même. Le Général *Le Fort*, dans son manuscrit, loue encor plus le fonds du caractère du Czar qu'il ne blâme cet excès de colère.

L'Ambassade passe par la Poméranie, par Berlin; une partie prend sa route par Magdebourg, l'autre par Hambourg, ville que son grand commerce rendait déja puissante, mais non pas aussi opulente & aussi sociable qu'elle l'est devenue depuis. On tourne vers Minden; on passe la Vestphalie; & enfin on arrive par Clèves dans Amsterdam.

Le Czar se rendit dans cette ville quinze jours avant l'Ambassade; il logea d'abord dans la maison de la Compagnie des Indes, mais bientôt il choisit un petit logement dans les chantiers de l'Amirauté. Il prit un habit de pilote, & alla dans cet équipage au village de Sardam, où l'on construisait alors beaucoup plus de vaisseaux encor qu'aujourd'hui. Ce village est aussi grand, aussi peuplé, aussi riche, & plus

f) Mémoires MSS. de *Le Fort*.

propre que beaucoup de villes opulentes. Le Czar admira cette multitude d'hommes toûjours occupés ; l'ordre, l'exactitude des travaux, la célérité prodigieuse à construire un vaisseau, & à le munir de tous ses agrès, & cette quantité incroyable de magasins & de machines qui rendent le travail plus facile & plus sûr. Le Czar commença par acheter une barque, à laquelle il fit de ses mains un mât brisé ; ensuite il travailla à toutes les parties de la construction d'un vaisseau, menant la même vie que les artisans de Sardam, s'habillant, se nourrissant comme eux, travaillant dans les forges, dans les corderies, dans ces moulins dont la quantité prodigieuse borde le village, & dans lesquels on scie le sapin & le chêne, on tire l'huile, on fabrique le papier, on file les métaux ductiles. Il se fit inscrire dans le nombre des charpentiers sous le nom de *Pierre Michaeloff*. On l'appellait communément *Maître Pierre*, *Peterbas*, & les ouvriers d'abord interdits d'avoir un Souverain pour compagnon, s'y accoutumèrent familiérement.

Tandis qu'il maniait à Sardam le compas & la hache, on lui confirma la nouvelle de la scission de la Pologne, & de la double nomination de l'Electeur *Auguste* & du Prince de *Conti*. Le charpentier de Sardam promit aussi-tôt trente mille hommes au Roi *Auguste*. Il donnait de son attelier des ordres à son armée d'Ukraine assemblée contre les Turcs.

Ses troupes remportaient une victoire contre les Tartares, assez près d'Asoph, & même quelques mois après elles prirent la ville d'Or, ou Orkapi, que nous nommons Précop. Pour lui il persistait à s'instruire dans plus d'un Art ; il allait de Sardam à Amsterdam travailler chez le célèbre Anatomiste *Ruisch* ; il faisait des opérations de chirurgie, qui en un besoin pouvaient le rendre utile à ses Officiers, ou à lui-même. Il s'instruisait de la Physique naturelle dans la maison du Bourguemestre *Vitsen*, citoyen recomman-

dable à jamais par ſon patriotiſme, & par l'emploi de ſes richeſſes immenſes qu'il prodiguait en citoyen du Monde, envoyant à grands frais des hommes habiles chercher ce qu'il y avait de plus rare dans toutes les parties de l'Univers, & frétant des vaiſſeaux à ſes dépens, pour découvrir de nouvelles terres.

Peterbas ne ſuſpendit ſes travaux que pour aller voir ſans cérémonie, à Utrecht & à la Haye, *Guillaume* Roi d'Angleterre & Stadhouder des Provinces-Unies. Le Général *Le Fort* était ſeul en tiers avec les deux Monarques. Il aſſiſta enſuite à la cérémonie de l'entrée de ſes Ambaſſadeurs, & à leur audience; ils préſentèrent en ſon nom aux Députés des Etats, ſix cent des plus belles martres zibelines; & les Etats outre le préſent ordinaire qu'ils leur firent à chacun d'une chaine d'or & d'une médaille, leur donnèrent trois carroſſes magnifiques. Ils reçurent les premières viſites de tous les Ambaſſadeurs Plénipotentiaires qui étaient au Congrès de Riſvick, excepté des Français, à qui ils n'avaient pas notifié leur arrivée, non-ſeulement parce que le Czar prenait le parti du Roi *Auguſte* contre le Prince de *Conti*, mais parce que le Roi *Guillaume* dont il cultivait l'amitié ne voulait point la paix avec la France.

De retour à Amſterdam il y reprit ſes premières occupations, & acheva de ſes mains un vaiſſeau de ſoixante piéces de canon qu'il avait commencé, & qu'il fit partir pour Arcangel, n'ayant pas alors d'autre port ſur les mers de l'Océan. Non-ſeulement il faiſait engager à ſon ſervice des réfugiés Français, des Suiſſes, des Allemands; mais il faiſait partir des artiſans de toute eſpèce pour Moſcou, & n'envoyait que ceux qu'il avait vu travailler lui-même. Il eſt très peu de métiers & d'arts qu'il n'approfondît dans les détails: il ſe plaiſait ſurtout à réformer les cartes des Géographes, qui alors plaçaient au hazard toutes les poſitions des villes & des fleuves de ſes Etats peu

connus. On a conſervé la carte ſur laquelle il traça la communication de la mer Caſpienne & de la mer Noire, qu'il avait déja projettée, & dont il avait chargé un Ingénieur Allemand nommé *Brakel.* La jonction de ces deux mers était plus facile que celle de l'Océan & de la Méditerranée, exécutée en France; mais l'idée d'unir la mer d'Aſoph & la Caſpienne effrayait alors l'imagination. De nouveaux établiſſemens dans ce pays lui paraiſſaient d'autant plus convenables, que ſes ſuccès lui donnaient de nouvelles eſpérances.

Ses troupes commandées par le Général *Shein* & par le Prince *Dolgorouki*, venaient de remporter une victoire auprès d'Aſoph ſur les Tartares, & même ſur un corps de Janiſſaires que le Sultan *Muſtapha* leur avait envoyé. Ce ſuccès ſervit à le faire reſpecter davantage de ceux qui blâmaient un Souverain d'avoir quitté ſes Etats pour exercer des métiers dans Amſterdam. Ils virent que les affaires du Monarque ne ſouffraient pas des travaux du philoſophe voyageur & artiſan.

Il continua dans Amſterdam ſes occupations ordinaires de conſtructeur de vaiſſeaux, d'ingénieur, de géographe, de phyſicien pratique, juſqu'au milieu de Janvier 1698, & alors il partit pour l'Angleterre, toûjours à la ſuite de ſa propre Ambaſſade.

Le Roi *Guillaume* lui envoya ſon yacht, & deux vaiſſeaux de guerre. Sa manière de vivre fut la même que celle qu'il s'était preſcrite dans Amſterdam, & dans Sardam. Il ſe logea près du grand chantier à Deptford, & ne s'occupa guères qu'à s'inſtruire. Les conſtructeurs Hollandais ne lui avaient enſeigné que leur méthode & leur routine : il connut mieux l'art en Angleterre; les vaiſſeaux s'y bâtiſſaient ſuivant des proportions mathématiques. Il ſe perfectionna dans cette ſcience, & bientôt il en pouvait donner

des leçons. Il travailla ſelon la méthode Anglaiſe à la conſtruction d'un vaiſſeau, qui ſe trouva un des meilleurs voiliers de la mer. L'art de l'horlogerie déja perfectionné à Londres attira ſon attention; il en connut parfaitement toute la théorie. Le Capitaine & Ingénieur *Perri*, qui le ſuivit de Londres en Ruſſie, dit que depuis la fonderie des canons, juſqu'à la filerie des cordes, il n'y eut aucun métier qu'il n'obſervât & auquel il ne mît la main, toutes les fois qu'il était dans les atteliers.

On trouva bon, pour cultiver ſon amitié, qu'il engageât des ouvriers comme il avait fait en Hollande: mais outre les artiſans, il eut ce qu'il n'aurait pas trouvé ſi aiſément à Amſterdam, des Mathématiciens. *Ferguſſon* Ecoſſais, bon Géomètre, ſe mit à ſon ſervice: c'eſt lui qui a établi l'arithmétique en Ruſſie dans les bureaux des finances, où l'on ne ſe ſervait auparavant que de la méthode Tartare de compter avec des boules enfilées dans du fil d'archal, méthode qui ſuppléait à l'écriture, mais embarraſſante & fautive, parce qu'après le calcul on ne peut voir ſi on s'eſt trompé. Nous n'avons connu les chiffres Indiens dont nous nous ſervons que par les Arabes, au neuviéme ſiécle; l'Empire de Ruſſie ne les a reçus que mille ans après; c'eſt le ſort de tous les Arts; ils ont fait lentement le tour du Monde. Deux jeunes gens de l'école des Mathématiques accompagnèrent *Ferguſſon*, & ce fut le commencement de l'école de marine que *Pierre* établit depuis. Il obſervait & calculait les éclipſes avec *Ferguſſon*. L'Ingénieur *Perri*, quoique très mécontent de n'avoir pas été aſſez récompenſé, avoue que *Pierre* s'était inſtruit dans l'Aſtronomie: il connaiſſait bien les mouvemens des corps céleſtes, & même les loix de la gravitation qui les dirige. Cette force ſi démontrée, & avant le grand *Newton* ſi inconnue, par laquelle toutes les planètes pèſent les unes ſur les autres, & qui les retient dans leurs orbites, était déja familière à un Souverain de

la Ruſſie, tandis qu'ailleurs on ſe repaiſſait de tourbillons chimériques, & que dans la patrie de *Galilée* des ignorans ordonnaient à des ignorans de croire la Terre immobile.

Perri partit de ſon côté pour aller travailler à des jonctions de rivières, à des ponts, à des écluſes. Le plan du Czar était de faire communiquer par des canaux l'Océan, la mer Caſpienne, & la mer Noire.

On ne doit pas omettre que des négocians Anglais, à la tête deſquels ſe mit le Marquis de *Carmarthen* Amiral, lui donnèrent quinze mille livres ſterling pour obtenir la permiſſion de débiter du tabac en Ruſſie. Le Patriarche par une ſévérité mal entendue avait proſcrit cet objet de commerce; l'Egliſe Ruſſe défendait le tabac comme un péché. *Pierre* mieux inſtruit, & qui parmi tous les changemens projettés méditait la réforme de l'Egliſe, introduiſit ce commerce dans ſes Etats.

Avant que *Pierre* quittât l'Angleterre, le Roi *Guillaume* lui fit donner le ſpectacle le plus digne d'un tel hôte, celui d'une bataille navale. On ne ſe doutait pas alors que le Czar en livrerait un jour de véritables contre les Suédois, & qu'il remporterait des victoires ſur la mer Baltique. Enfin *Guillaume* lui fit préſent du vaiſſeau ſur lequel il avait coutume de paſſer en Hollande, nommé le *Royal Tranſport*, auſſi bien conſtruit que magnifique. *Pierre* retourna ſur ce vaiſſeau en Hollande à la fin de Mai 1698. Il amenait avec lui trois Capitaines de vaiſſeau de guerre, vingt-cinq patrons de vaiſſeau nommés auſſi Capitaines, quarante Lieutenans, trente Chirurgiens, deux cent cinquante canonniers, & plus de trois cent artiſans. Cette colonie d'hommes habiles en tout genre, paſſa de Hollande à Arcangel ſur le *Royal Tranſport*, & de là fut répandue dans les endroits où leurs ſervices étaient néceſſaires. Ceux qui furent engagés

à Amsterdam prirent la route de Nerva, qui appartenait à la Suède.

Pendant qu'il faisait ainsi transporter les arts d'Angleterre & de Hollande dans son pays, les Officiers qu'il avait envoyés à Rome & en Italie, engageaient aussi quelques artistes. Son Général *Sheremeto*, qui était à la tête de son Ambassade en Italie, allait de Rome à Naples, à Venise, à Malthe; & le Czar passa à Vienne avec les autres Ambassadeurs. Il avait à voir la discipline guerrière des Allemands après les flottes Anglaises, & les atteliers de Hollande. La politique avait encor autant de part au voyage que l'instruction. L'Empereur était l'allié nécessaire du Czar contre les Turcs. *Pierre* vit *Léopold* incognitò. Les deux Monarques s'entretinrent debout pour éviter les embarras du cérémonial.

Il n'y eut rien de marqué dans son séjour à Vienne, que l'ancienne fête de l'*hôte* & de l'*hôtesse*, que *Léopold* renouvella pour lui, & qui n'avait point été en usage pendant son règne. Cette fête qui se nomme *Wurtchafft* se célèbre de cette manière. L'Empereur est l'hôtelier, l'Impératrice l'hôtelière, le Roi des Romains, les Archiducs, les Archiduchesses sont d'ordinaire les aides, & reçoivent dans l'hôtellerie toutes les nations vêtues à la plus ancienne mode de leur pays: ceux qui sont appellés à la fête tirent au sort des billets. Sur chacun de ces billets est écrit le nom de la nation, & de la condition qu'on doit représenter. L'un a un billet de Mandarin Chinois, l'autre de Mirza Tartare, de Satrape Persan, ou de Sénateur Romain; une Princesse tire un billet de jardinière, ou de laitière; un Prince est paysan ou soldat. On forme des danses convenables à tous ces caractères. L'hôte & l'hôtesse & sa famille servent à table. Telle est l'ancienne institution: *g*) mais dans cette occa-

g) MSS. de Pétersbourg & de *Le Fort*.

ſion le Roi des Romains *Joſeph* & la Comteſſe de *Traun* repréſentèrent les anciens Egyptiens ; l'Archiduc *Charles* & la Comteſſe de *Valſtein* figuraient les Flamands du tems de *Charles-Quint.* L'Archiducheſſe *Marie-Elizabeth* & le Comte de *Traun* étaient en Tartares ; l'Archiducheſſe *Joſéphine* avec le Comte de *Vorkla* étaient à la Perſane ; l'Archiducheſſe *Mariamne* & le Prince *Maximilien* de Hanovre en payſans de la Nord-Hollande. *Pierre* s'habilla en payſan de Friſe, & on ne lui adreſſa la parole qu'en cette qualité, en lui parlant toûjours du Grand Czar de Ruſſie. Ce ſont de très petites particularités, mais ce qui rappelle les anciennes mœurs peut à quelques égards mériter qu'on en parle.

Pierre était prêt de partir de Vienne pour aller achever de s'inſtruire à Veniſe, lorſqu'il eut la nouvelle d'une révolte qui troublait ſes Etats.

CHAPITRE DIXIEME.

CONJURATION PUNIE.

Milice des Strélitz abolie. Changemens dans les Uſages, dans les Mœurs, dans l'Etat & dans l'Egliſe.

IL avait pourvu à tout en partant, & même aux moyens de réprimer une rébellion. Ce qu'il faiſait de grand & d'utile pour ſon pays, fut la cauſe même de cette révolte.

De vieux Boyards à qui les anciennes coutumes étaient chères, des Prêtres à qui les nouvelles paraiſſaient des ſacrilèges, commencèrent les troubles. L'ancien parti de la Princeſſe *Sophie* ſe réveilla. Une de ſes ſœurs, dit-on, renfermée avec elle dans le même Monaſtère, ne ſervit pas peu à exciter les eſ-

prits : on repréſentait de tous côtés combien il était à craindre que des étrangers ne vinſſent inſtruire la Nation. *b*) Enfin, qui le croirait ? la permiſſion que le Czar avait donnée de vendre du tabac dans ſon Empire malgré le Clergé, fut un des grands motifs des ſéditieux. La ſuperſtition qui dans toute la terre eſt un fléau ſi funeſte, & ſi cher aux peuples, paſſa du peuple Ruſſe aux ſtrélitz répandus ſur les frontières de la Lithuanie : ils s'aſſemblèrent, ils marchèrent vers Moſcou, dans le deſſein de mettre *Sophie* ſur le Trône & de fermer le retour à un Czar qui avait violé les uſages, en oſant s'inſtruire chez les étrangers. Le corps commandé par *Shein* & par *Gordon*, mieux diſcipliné qu'eux, les battit à quinze lieuës de Moſcou : mais cette ſupériorité d'un Général étranger ſur l'ancienne milice, dans laquelle pluſieurs bourgeois de Moſcou étaient enrôlés, irrita encor la Nation.

Pour étouffer ces troubles, le Czar part ſecrétement de Vienne, paſſe par la Pologne, voit incognitò le Roi *Auguſte*, avec lequel il prend déja des meſures pour s'agrandir du côté de la mer Baltique. Il arrive enfin à Moſcou, & ſurprend tout le monde par ſa préſence : il récompenſe les troupes qui ont vaincu les ſtrélitz : les priſons étaient pleines de ces malheureux. Si leur crime etait grand, le châtiment le fut auſſi. Leurs chefs, pluſieurs officiers & quelques prêtres, furent condamnés à la mort ; *i*) quelques-uns furent roués, deux femmes enterrées vives. On pendit autour des murailles de la ville, & on fit périr dans d'autres ſupplices deux mille ſtrélitz ; *k*) leurs corps reſtèrent deux jours expoſés ſur les grands chemins, & ſurtout autour du monaſtère où réſidaient les Princeſſes *Sophie* & *Eudoxe*. On érigea des colonnes de pierre, où le crime & le châti-

b) MSS. de *Le Fort*.

i) Mémoires du Capitaine & Ingénieur *Perri* employé en Ruſſie par *Pierre le Grand*. MSS. de *Le Fort*.

k) MSS. de *Le Fort*.

ment furent gravés. Un très grand nombre qui avaient leurs femmes & leurs enfans à Moſcou furent diſperſés avec leur famille dans la Sibérie, dans le Royaume d'Aſtracan, dans le pays d'Aſoph : par-là, du moins, leur punition fut utile à l'Etat ; ils ſervirent à défricher & à peupler des terres qui manquaient d'habitans & de culture.

Peut-être ſi le Czar n'avait pas eu beſoin d'un exemple terrible, il eût fait travailler aux ouvrages publics une partie des ſtrélitz qu'il fit exécuter, & qui furent perdus pour lui & pour l'Etat ; la vie des hommes devant être comptée pour beaucoup, ſurtout dans un pays où la population demandait tous les ſoins d'un Légiſlateur : il crut devoir étonner & ſubjuguer pour jamais l'eſprit de la nation par l'appareil & par la multitude des ſupplices. Le corps entier des ſtrélitz, qu'aucun de ſes prédéceſſeurs n'aurait oſé ſeulement diminuer, fut caſſé à perpétuité, & leur nom aboli. Ce grand changement ſe fit ſans la moindre réſiſtance, parce qu'il avait été préparé. Le Sultan des Turcs *Oſman*, comme on l'a déja remarqué, fut dépoſé dans le même ſiècle & égorgé, pour avoir laiſſé ſeulement ſoupçonner aux Janiſſaires qu'il voulait diminuer leur nombre. *Pierre* eut plus de bonheur, ayant mieux pris ſes meſures. Il ne reſta de toute cette grande milice des ſtrélitz que quelques faibles régimens qui n'étaient plus dangereux, & qui cependant conſervant encor leur ancien eſprit ſe révoltèrent dans Aſtracan en 1705, mais furent bientôt réprimés.

Autant que *Pierre* avait déployé de ſévérité dans cette affaire d'Etat, autant il montra d'humanité quand il perdit quelque tems après ſon favori *Le Fort*, qui mourut d'une mort prématurée à l'âge de quarante-ſix ans. Il l'honora d'une pompe funèbre telle qu'on en fait aux grands Souverains. Il aſſiſta lui-même au convoi une pique à la main, marchant après les Capitaines

taines au rang de Lieutenant qu'il avait pris dans le grand régiment du Général, enseignant à la fois à sa Noblesse à respecter le mérite & les grades militaires.

On connut après la mort de *Le Fort*, que les changemens préparés dans l'Etat ne venaient pas de lui, mais du Czar. Il s'était confirmé dans ses projets par les conversations avec *Le Fort*, mais il les avait tous conçus, & il les exécuta sans lui.

Dès qu'il eut détruit les strélitz, il établit des régimens réguliers sur le modèle Allemand; ils eurent des habits courts & uniformes, au-lieu de ces jaquettes incommodes dont ils étaient vêtus auparavant: l'exercice fut plus régulier.

Les gardes Préobazinsky étaient déja formés: ce nom leur venait de cette première compagnie de cinquante hommes que le Czar jeune encor avait exercée dans la retraite de Préobazinsky, du tems que sa sœur *Sophie* gouvernait l'Etat; & l'autre régiment des gardes était aussi établi.

Comme il avait passé lui-même par les plus bas grades militaires, il voulut que les fils de ses Boyards & de ses Knès commençassent par être soldats avant d'être officiers. Il en mit d'autres sur sa flotte à Véronise & vers Asoph, & il falut qu'ils fissent l'apprentissage de matelot. On n'osait refuser un Maître qui avait donné l'exemple. Les Anglais & les Hollandais travaillaient à mettre cette flotte en état, à construire des écluses, à établir des chantiers où l'on pût caréner les vaisseaux à sec, à reprendre le grand ouvrage de la jonction du Tanaïs & du Volga, abandonné par l'Allemand *Brakel*. Dès-lors les réformes dans son Conseil d'Etat, dans les finances, dans l'Eglise, dans la société même, furent commencées.

Les finances étaient à-peu-près adminiſtrées comme en Turquie. Chaque Boyard payait pour ſes terres une ſomme convenue, qu'il levait ſur ſes payſans ſerfs; le Czar établit pour ſes receveurs des bourgeois, des Bourguemeſtres qui n'étaient pas aſſez puiſſans pour s'arroger le droit de ne payer au tréſor public que ce qu'ils voudraient. Cette nouvelle adminiſtration des finances fut ce qui lui coûta le plus de peine; il falut eſſayer de plus d'une méthode avant de ſe fixer.

La réforme dans l'Egliſe, qu'on croit partout difficile & dangereuſe, ne le fut point pour lui. Les Patriarches avaient quelquefois combattu l'autorité du Trône, ainſi que les ſtrélitz; *Nicon* avec audace, *Joachim* un des ſucceſſeurs de *Nicon* avec ſoupleſſe. Les Evêques s'étaient arrogé le droit du glaive, celui de condamner à des peines afflictives & à la mort, droit contraire à l'eſprit de la Religion & au Gouvernement: cette uſurpation ancienne leur fut ôtée. Le Patriarche *Adrien* étant mort à la fin du ſiécle, *Pierre* déclara qu'il n'y en aurait plus. Cette dignité fut entiérement abolie; les grands biens affectés au Patriarchat furent réunis aux finances publiques qui en avaient beſoin. Si le Czar ne ſe fit pas le Chef de l'Egliſe Ruſſe, comme les Rois de la Grande-Bretagne le ſont de l'Egliſe Anglicane, il en fut en effet le Maître abſolu, parce que les Synodes n'oſaient ni déſobéir à un Souverain deſpotique, ni diſputer contre un Prince plus éclairé qu'eux.

Il ne faut que jetter les yeux ſur le préambule de l'édit de ſes réglemens eccléſiaſtiques donné en 1721, pour voir qu'il agiſſait en Légiſlateur & en Maître. *Nous nous croirions coupables d'ingratitude envers le Très-Haut, ſi après avoir réformé l'ordre militaire & le civil, nous négligions l'ordre ſpirituel &c. A ces cauſes, ſuivant l'exemple des plus anciens Rois dont la piété eſt célèbre, nous avons pris ſur nous le ſoin*

de donner de bons réglemens au Clergé. Il eſt vrai qu'il établit un Synode pour faire exécuter ſes loix eccléſiaſtiques ; mais les membres du Synode devaient commencer leur miniſtère par un ſerment dont lui-même avait écrit & ſigné la formule : ce ſerment était celui de l'obéiſſance : en voici les termes : *Je jure d'être fidèle & obéiſſant ſerviteur & ſujet à mon naturel & véritable Souverain, aux auguſtes ſucceſſeurs qu'il lui plaira de nommer en vertu du pouvoir inconteſtable qu'il en a : Je reconnais qu'il eſt le Juge ſuprême de ce Collège ſpirituel : je jure par le Dieu qui voit tout, que j'entends & que j'explique ce ſerment dans toute la force & le ſens que les paroles préſentent à ceux qui le liſent ou qui l'écoutent.* Ce ſerment eſt encor plus fort que celui de Suprématie en Angleterre. Le Monarque Ruſſe n'était pas à la vérité un des Pères du Synode, mais il dictait leurs loix ; il ne touchait point à l'encenſoir, mais il dirigeait les mains qui le portaient.

En attendant ce grand ouvrage, il crut que dans ſes Etats qui avaient beſoin d'être peuplés, le célibat des moines était contraire à la nature & au bien public. L'ancien uſage de l'Egliſe Ruſſe eſt que les Prêtres ſéculiers ſe marient au moins une fois ; ils y ſont même obligés : & autrefois quand ils avaient perdu leur femme, ils ceſſaient d'être Prêtres. Mais une multitude de jeunes gens & de jeunes filles qui font vœu dans un cloître d'être inutiles, & de vivre aux dépens d'autrui, lui parut dangereux ; il ordonna qu'on n'entrerait dans les cloîtres qu'à cinquante ans, c'eſt-à-dire, dans un âge où cette tentation ne prend preſque jamais, & il défendit qu'on y reçût à quelque âge que ce fût un homme revêtu d'un emploi public.

Ce réglement a été aboli depuis lui, lorſqu'on a cru devoir plus de condeſcendance aux monaſtères : mais pour la dignité de Patriarche, elle n'a jamais

été rétablie ; les grands revenus du Patriarchat ayant été employés au payement des troupes.

Ces changemens excitèrent d'abord quelques murmures ; un prêtre écrivit que *Pierre* était l'Antechrift, parce qu'il ne voulait point de Patriarche : & l'art de l'imprimerie que le Czar encourageait fervit à faire imprimer contre lui des libelles : mais auffi un autre prêtre répondit que ce Prince ne pouvait être l'Antechrift, parce que le nombre de 666 ne fe trouvait pas dans fon nom, & qu'il n'avait point le figne de la bête. Les plaintes furent bientôt réprimées. *Pierre* en effet donna bien plus à fon Eglife qu'il ne lui ôta ; car il rendit peu-à-peu le Clergé plus régulier & plus favant. Il a fondé à Mofcou trois Collèges, où l'on apprend les langues, & où ceux qui fe deftinaient à la prêtrife étaient obligés d'étudier.

Une des réformes les plus néceffaires, était l'abolition, ou du moins l'adouciffement de quatre grands Carêmes ; ancien affujettiffement de l'Eglife Grecque, auffi pernicieux pour ceux qui travaillent aux ouvrages publics, & furtout pour les foldats, que le fut l'ancienne fuperftition des Juifs de ne point combattre le jour du Sabat. Auffi le Czar difpenfa-t-il au moins fes troupes & fes ouvriers de ces Carêmes, dans lefquels d'ailleurs, s'il n'était pas permis de manger, il était d'ufage de s'enyvrer. Il les difpenfa même de l'abftinence les jours maigres ; les aumôniers de vaiffeau & de régiment furent obligés d'en donner l'exemple, & le donnèrent fans répugnance.

Le Calendrier était un objet important. L'année fut autrefois réglée dans tous les pays de la Terre par les Chefs de la Religion ; non-feulement à caufe des fêtes, mais parce qu'anciennement l'Aftronomie n'était guères connue que des prêtres. L'année commençait au premier de Septembre chez les Ruffes ; il ordonna que déformais l'année commencerait au pre-

mier Janvier, comme dans notre Europe. Ce changement fut indiqué pour l'année 1700 à l'ouverture du ſiécle, qu'il fit célébrer par un Jubilé & par de grandes ſolemnités. La populace admirait comment le Czar avait pu changer le cours du ſoleil. Quelques obſtinés, perſuadés que DIEU avait créé le Monde en Septembre, continuèrent leur ancien ſtile : mais il changea dans les bureaux, dans les chancelleries, & bientôt dans tout l'Empire. *Pierre* n'adoptait pas le Calendrier Grégorien, que les Mathématiciens Anglais rejettaient, & qu'il faudra bien un jour recevoir dans tous les pays.

Depuis le cinquiéme ſiécle, tems auquel on avait connu l'uſage des lettres, on écrivait ſur des rouleaux, ſoit d'écorce, ſoit de parchemin, & enſuite ſur du papier. Le Czar fut obligé de donner un édit par lequel il était ordonné de n'écrire que ſelon notre uſage.

La réforme s'étendit à tout. Les mariages ſe faiſaient auparavant comme dans la Turquie & dans la Perſe, où l'on ne voit celle qu'on épouſe que lorſque le contrat eſt ſigné, & qu'on ne peut plus s'en dédire. Cet uſage eſt bon chez des peuples où la polygamie eſt établie, & où les femmes ſont renfermées; il eſt mauvais pour les pays où l'on eſt réduit à une femme, & où le divorce eſt rare.

Le Czar voulut accoutumer ſa nation aux mœurs & aux coutumes des nations chez leſquelles il avait voyagé, & dont il avait tiré tous les Maîtres qui inſtruiſaient alors la ſienne.

Il était utile que les Ruſſes ne fuſſent point vêtus d'une autre manière que ceux qui leur enſeignaient les arts; la haine contre les étrangers étant trop naturelle aux hommes, & trop entretenue par la différence des vêtemens. L'habit de cérémonie qui tenait

alors du Polonais, du Tartare, & de l'ancien Hongrois, était, comme on l'a dit, très noble; mais l'habit des bourgeois & du bas peuple ressemblait à ces jaquettes plissées vers la ceinture qu'on donne encor à certains pauvres dans quelques-uns de nos hôpitaux. En général la robe fut autrefois le vêtement de toutes les nations; ce vêtement demandait moins de façon & moins d'art; on laissait croître sa barbe par la même raison. Le Czar n'eut pas de peine à introduire l'habit de nos nations & la coutume de se raser à sa Cour: mais le peuple fut plus difficile; on fut obligé d'imposer une taxe sur les habits longs & sur les barbes. On suspendait aux portes de la ville des modèles de just'aucorps: on coupait les robes & les barbes à qui ne voulait pas payer. Tout cela s'exécutait gayement, & cette gayeté même prévint les séditions.

L'attention de tous les Législateurs fut toûjours de rendre les hommes sociables; mais pour l'être, ce n'est pas assez d'être rassemblés dans une ville, il faut se communiquer avec politesse: cette communication adoucit partout les amertumes de la vie. Le Czar introduisit les *assemblées*, en Italien *ridotti*, mot que les gazetiers ont traduit par le terme impropre de *redoute*. Il fit inviter à ces assemblées les dames avec leurs filles habillées à la mode des nations méridionales de l'Europe: il donna même des réglemens pour ces petites fêtes de société. Ainsi jusqu'à la civilité de ses sujets, tout fut son ouvrage & celui du tems.

Pour mieux faire goûter ces innovations, il abolit le mot de *golut*, *esclave*, dont les Russes se servaient quand ils pouvaient parler aux Czars, & quand ils présentaient des requêtes; il ordonna qu'on se servît du mot de *raad*, qui signifie *sujet*. Ce changement n'ôta rien à l'obéissance, & devait concilier l'affection. Chaque mois voyait un établissement ou un changement nouveau. Il porta l'attention jusqu'à faire pla-

cer fur le chemin de Mofcou à Véronife, des poteaux peints qui fervaient de colonnes milliaires de verfte en verfte, c'eft-à-dire, à la diftance de fept cent cinquante pas, & fit conftruire des efpèces de caravanferaïs de vingt verftes en vingt verftes.

En étendant ainfi fes foins fur le peuple, fur les marchands, fur les voyageurs, il voulut mettre quelque pompe dans fa Cour, haïffant le fafte dans fa perfonne, & le croyant néceffaire aux autres. Il inftitua l'Ordre de *St. André* 1) à l'imitation de ces Ordres dont toutes les Cours de l'Europe font remplies. *Gollovin*, fucceffeur de *Le Fort* dans la dignité de grand Amiral, fut le premier Chevalier de cet ordre. On regarda l'honneur d'y être admis comme une grande récompenfe. C'eft un avertiffement qu'on porte fur foi d'être refpecté par le peuple; cette marque d'honneur ne coûte rien à un Souverain, & flatte l'amour-propre d'un fujet fans le rendre puiffant.

Tant d'innovations utiles étaient reçues avec applaudiffement de la plus faine partie de la nation, & les plaintes des partifans des anciennes mœurs étaient étouffées par les acclamations des hommes raifonnables.

Pendant que *Pierre* commençait cette création dans l'intérieur de fes Etats, une trêve avantageufe avec l'Empire Turc le mettait en liberté d'étendre fes frontières d'un autre côté. *Muftapha fecond* vaincu par le Prince *Eugène* à la bataille de Zenta en 1697, ayant perdu la Morée conquife par les Vénitiens, & n'ayant pu défendre Afoph, fut obligé de faire la paix avec tous fes vainqueurs; elle fut conclue à Carlovitz entre Petervaradin & Salankemen, lieux devenus célèbres par fes défaites. Temifvar fut la borne des poffeffions Allemandes, & des domaines Ottomans.

1) 10 Septembre 1698. On fuit toûjours le nouveau ftile.

Kaminiek fut rendu aux Polonais ; la Morée & quelques villes de la Dalmatie prises par les Vénitiens leur restèrent pour quelque tems ; & *Pierre premier* demeura maître d'Asoph & de quelques forts construits dans les environs. Il n'était guères possible au Czar de s'agrandir du côté des Turcs, dont les forces auparavant divisées, & maintenant réunies, seraient tombées sur lui. Ses projets de marine étaient trop grands pour les Palus-Méotides. Les établissemens sur la mer Caspienne ne comportaient pas une flotte guerrière : il tourna donc ses desseins vers la mer Baltique, sans abandonner la marine du Tanaïs, & du Volga.

CHAPITRE ONZIEME.

GUERRE CONTRE LA SUÈDE.

BATAILLE DE NERVA.

IL s'ouvrait alors une grande scène vers les frontières de la Suède. Une des principales causes de toutes les révolutions qui arrivèrent de l'Ingrie jusqu'à Dresde, & qui désolèrent tant d'Etats pendant dix-huit années, fut l'abus du pouvoir suprême dans *Charles onze* Roi de Suède, père de *Charles douze*. On ne peut trop répéter ce fait, il importe à tous les Trônes & à tous les peuples. Presque toute la Livonie avec l'Estonie entière, avait été abandonnée par la Pologne au Roi de Suède *Charles onze*, qui succéda à *Charles dix* précisément pendant le traité d'Oliva : elle fut cédée, comme c'est l'usage, sous la réserve de tous ses privilèges. *Charles onze* les respecta peu. *Jean Reinold Patkul*, Gentilhomme Livonien, vint à Stockholm en 1692 à la tête de six députés de la Province, porter aux pieds du Trône des

plaintes respectueuses & fortes : *m*) pour toute réponse on mit les six députés en prison, & on condamna *Patkul* à perdre *l'honneur & la vie :* il ne perdit ni l'un ni l'autre ; il s'évada, & resta quelque tems dans le pays de Vaud en Suisse. Lorsque depuis il apprit qu'*Auguste* Electeur de Saxe avait promis à son avénement au Trône de Pologne de recouvrer les Provinces arrachées au Royaume, il courut à Dresde représenter la facilité de reprendre la Livonie, & de se venger sur un Roi de dix-sept ans des conquêtes de ses ancêtres.

Dans le même tems le Czar *Pierre* pensait à se saisir de l'Ingrie & de la Carélie. Les Russes avaient autrefois possédé ces Provinces. Les Suédois s'en étaient emparés par le droit de la guerre, dans les tems des faux *Démétrius :* ils les avaient conservées par des traités. Une nouvelle guerre & de nouveaux traités pouvaient les donner à la Russie. *Patkul* alla de Dresde à Moscou ; & animant deux Monarques à sa propre vengeance, il cimenta leur union, & hâta leurs préparatifs pour saisir tout ce qui est à l'orient & au midi de la Finlande.

Précisément dans le même tems le nouveau Roi de Dannemarck *Fréderic IV* se liguait avec le Czar & le Roi de Pologne contre le jeune *Charles*, qui semblait devoir succomber. *Patkul* eut la satisfaction d'assiéger les Suédois dans Riga, capitale de la Livonie, & de presser le siége en qualité de Général-Major.

Le Czar fit marcher environ soixante mille hommes vers l'Ingrie. Il est vrai que dans cette grande

m) *Norberg* Chapelain & Confesseur de *Charles XII*, dit dans son histoire, *qu'il eut l'insolence de se plaindre des vexations, & qu'on le condamna à perdre l'honneur & la vie.* C'est parler en prêtre du despotisme. Il eût dû savoir qu'on ne peut ôter l'honneur à un citoyen qui fait son devoir.

armée il n'y avait guères que douze mille ſoldats bien aguerris qu'il avait diſciplinés lui-même, tels que ſes deux régimens des gardes, & quelques autres; le reſte était des milices mal armées; il y avait quelques Coſaques, & des Tartares Circaſſiens: mais il traînait après lui cent quarante-cinq piéces de canon. Il mit le ſiége devant Nerva, petite ville en Ingrie qui a un port commode; & il était très vraiſemblable que la place ſerait bientôt emportée.

Toute l'Europe ſait comment *Charles douze*, n'ayant pas dix-huit ans accomplis, alla attaquer tous ſes ennemis l'un après l'autre, deſcendit dans le Dannemarck, finit la guerre de Dannemarck en moins de ſix ſemaines, envoya du ſecours à Riga, en fit lever le ſiége, & marcha aux Ruſſes devant Nerva au milieu des glaces au mois de Novembre.

Le Czar comptant ſur la priſe de la ville était allé à Novogorod, amenant avec lui ſon favori *Menzikoff*, alors Lieutenant dans la compagnie des bombardiers du régiment Préobazinsky, devenu depuis Felt-Maréchal & Prince, homme dont la ſingulière fortune mérite qu'on en parle ailleurs avec plus d'étenduë.

Pierre laiſſa ſon armée & ſes inſtructions pour le ſiége au Prince de *Croy*, originaire de Flandres, qui depuis peu était paſſé à n) ſon ſervice. Le Prince *Dolgorouki* fut le Commiſſaire de l'armée. La jalouſie entre ces deux Chefs, & l'abſence du Czar, furent en partie cauſe de la défaite inouïe de Nerva. *Charles douze* ayant débarqué à Pernau en Livonie avec ſes troupes au mois d'Octobre, s'avance au Nord à Rével, défait dans ces quartiers un corps avancé de Ruſſes. Il marche, & en bat encor un autre. Les fuyards retournent au camp devant Nerva, & y portent l'épouvante. Cependant on était déja au mois de Novem-

n) Voyez l'hiſtoire de *Charles XII*.

bre. Nerva quoique mal assiégée était prête de se rendre. Le jeune Roi de Suède n'avait pas alors avec lui neuf mille hommes, & ne pouvait opposer que dix piéces d'artillerie à cent quarante-cinq canons dont les retranchemens des Russes étaient bordés. Toutes les rélations de ce tems-là, tous les historiens sans exception, font monter l'armée Russe devant Nerva à quatre-vingt mille combattans. Les mémoires qu'on m'a fait tenir disent soixante, d'autres quarante mille; quoi qu'il en soit, il est certain que *Charles* n'en avait pas neuf mille, & que cette journée est une de celles qui prouvent que les grandes victoires ont souvent été remportées par le plus petit nombre depuis la bataille d'Arbelles.

Charles ne balança pas à attaquer avec sa petite troupe cette armée si supérieure; & profitant d'un vent violent & d'une grosse neige que ce vent portait contre les Russes, il fondit dans leurs retranchemens à l'aide de quelques piéces de canon avantageusement postées. Les Russes n'eurent pas le tems de se reconnaître au milieu de ce nuage de neige qui leur donnait au visage, foudroyés par les canons qu'ils ne voyaient pas, & n'imaginant point quel petit nombre ils avaient à combattre.

Le Duc de *Croy* voulut donner des ordres, & le Prince *Dolgorouki* ne voulut pas les recevoir. Les Officiers Russes se soulèvent contre les Officiers Allemands; ils massacrent le Secrétaire du Duc, le Colonel *Lyon* & plusieurs autres. Chacun quitte son poste; le tumulte, la confusion, la terreur panique se rêpand dans toute l'armée. Les troupes Suédoises n'eurent alors à tuer que des hommes qui fuyaient. Les uns courent se jetter dans la rivière de Nerva, & une foule de soldats y fut noyée; les autres abandonnaient leurs armes & se mettaient à genoux devant les Suédois. Le Duc de *Croy*, le Général *Allard*, les Officiers Allemands, qui craignaient plus les Russes soulevés contre eux que les Suédois, vinrent se rendre au Comte *Stein-*

bock; le Roi de Suède maître de toute l'artillerie, voit trente mille vaincus à ses pieds, jettant les armes, défilant devant lui nuë tête. Le Knès *Dolgorouki* & tous les autres Généraux Moscovites se rendent à lui comme les Généraux Allemands; & ce ne fut qu'après s'être rendus, qu'ils apprirent qu'ils avaient été vaincus par huit mille hommes. Parmi les prisonniers se trouva le fils du Roi de Georgie qui fut envoyé à Stockholm; on l'appellait *Mitteleskty*, *Czarovits*, fils de Czar: ce qui est une nouvelle preuve que ce titre de Czar ou Tzar ne tirait point son origine des Césars Romains.

Du côté de *Charles XII* il n'y eut guères que douze cent soldats tués dans cette bataille. Le journal du Czar qu'on m'a envoyé de Pétersbourg dit qu'en comptant les soldats qui périrent au siége de Nerva & dans la bataille, & qui se noyèrent dans leur fuite, on ne perdit que six mille hommes. L'indiscipline & la terreur firent donc tout dans cette journée. Les prisonniers de guerre étaient quatre fois plus nombreux que les vainqueurs; & si on en croit *Norberg o*), le Comte *Piper*, qui fut depuis prisonnier des Russes, leur reprocha qu'à cette bataille le nombre des prisonniers avait excédé huit fois celui de l'armée Suédoise. Si ce fait était vrai, les Suédois auraient fait soixante & douze mille prisonniers. On voit par-là combien il est rare d'être instruit des détails. Ce qui est incontestable & singulier, c'est que le Roi de Suède permit à la moitié des soldats Russes de s'en retourner désarmés, & à l'autre moitié de repasser la rivière avec leurs armes. Cette étrange confiance rendit au Czar des troupes, qui enfin étant disciplinées devinrent redoutables. *p*)

o) Page 439. tome premier, édition in-4°. à la Haye.

p) Le Chapelain *Norberg* prétend qu'après la bataille de Nerva, le grand Turc écrivit aussi-tôt une lettre de félicitation au Roi de Suède, en ces termes: *Le Sultan Bassa par la grace de Dieu au Roi Charles XII*, &c. La lettre est datée de l'ère de la création du monde.

Tous les avantages qu'on peut tirer d'une bataille gagnée, *Charles XII* les eut, magaſins immenſes, bateaux de tranſport chargés de proviſions, poſtes évacués ou pris, tout le pays à la diſcrétion des Suédois; voilà quel fut le fruit de la victoire. Nerva délivrée, les débris des Ruſſes ne ſe montrant pas, toute la contrée ouverte juſqu'à Pleskou, le Czar parut ſans reſſource pour ſoutenir la guerre; & le Roi de Suède vainqueur en moins d'une année des Monarques de Dannemarck, de Pologne, & de Ruſſie, fut regardé comme le premier homme de l'Europe, dans un âge où les autres n'oſent encor prétendre à la réputation. Mais *Pierre*, qui dans ſon caractère avait une conſtance inébranlable, ne fut découragé dans aucun de ſes projets.

Un Evêque de Ruſſie compoſa une prière *q*) à *St. Nicolas*, au ſujet de cette défaite; on la récita dans la Ruſſie. Cette piéce qui fait voir l'eſprit du tems & de quelle ignorance *Pierre* a tiré ſon pays, diſait que les enragés & épouvantables Suédois étaient des ſorciers: on s'y plaignait d'avoir été abandonné par *St. Nicolas*. Les Evêques Ruſſes d'aujourd'hui n'écriraient pas de pareilles piéces: & ſans faire tort à *St. Nicolas*, on s'apperçut bientôt que c'était à *Pierre* qu'il falait s'adreſſer.

q) Elle eſt imprimée dans la plûpart des journaux & des piéces de ce tems-là, & ſe trouve dans l'hiſtoire de *Charles XII* Roi de Suède.

CHAPITRE DOUZIEME.

Reſſources après la bataille de Nerva; ce deſaſtre entiérement réparé. Conquête de Pierre *auprès de Nerva même. Ses travaux dans ſon Empire. La perſonne qui fut depuis Impératrice, priſe dans le ſac d'une ville. Succès de* Pierre; *ſon triomphe à Moſcou.* r)

ANNÉES 1701, & 1702.

LE Czar ayant quitté ſon armée devant Nerva ſur la fin de Novembre 1700 pour ſe concerter avec le Roi de Pologne, apprit en chemin la victoire des Suédois. Sa conſtance était auſſi inébranlable que la valeur de *Charles XII* était intrépide & opiniâtre. Il différa ſes conférences avec *Auguſte* pour apporter un promt remède au deſordre des affaires. Les troupes diſperſées ſe rendirent à la grande Novogorod, & de là à Pleskou ſur le lac Peipus.

C'était beaucoup de ſe tenir ſur la défenſive après un ſi rude échec; Je ſais bien, diſait-il, que les Suédois ſeront longtems ſupérieurs, mais enfin ils nous apprendront à les vaincre.

Pierre après avoir pourvu aux premiers beſoins, après avoir ordonné partout des levées, court à Moſcou, faire fondre du canon. Il avait perdu tout le ſien devant Nerva; on manquait de bronze; il prend les cloches des égliſes & des monaſtères. Ce trait ne marquait pas de ſuperſtition, mais auſſi il ne marquait pas d'impieté. On fabrique donc avec des cloches, cent gros canons, cent quarante-trois piéces de cam-

r) Tiré tout entier, ainſi que les ſuivans, du journal de *Pierre le Grand* envoyé de Pétersbourg.

pagne depuis trois jufqu'à fix livres de balle, des mortiers, dès obus; il les envoye à Pleskou. Dans d'autres pays un Chef ordonne, & on exécute; mais alors il falait que le Czar fît tout par lui-même. Tandis qu'il hâte ces préparatifs, il négocie avec le Roi de Dannemarck, qui s'engage à lui fournir trois régimens de pied, & trois de cavalerie; engagement que ce Roi n'ofa remplir.

A peine ce traité eft-il figné, qu'il revole vers le théâtre de la guerre; il va trouver le Roi *Augufte* à Birzen fur les frontières de Courlande & de Lithuanie. Il falait fortifier ce Prince dans la réfolution de foutenir la guerre contre *Charles XII.* Il falait engager la Diète Polonaife dans cette guerre. On fait affez qu'un Roi de Pologne n'eft que le Chef d'une République. Le Czar avait l'avantage d'être toûjours obéï; mais un Roi de Pologne, un Roi d'Angleterre, & aujourd'hui un Roi de Suède, négocient toûjours avec leurs fujets. *Patkul* & les Polonais partifans de leur Roi affiftèrent à ces conférences. *Pierre* promit des fubfides, & vingt mille foldats. La Livonie devait être rendue à la Pologne, en cas que la Diète voulût s'unir à fon Roi & l'aider à recouvrer cette province: mais les propofitions du Czar firent moins d'effet fur la Diète que la crainte. Les Polonais redoutaient à la fois de fe voir gênés par les Saxons & par les Ruffes, & ils redoutaient encor plus *Charles XII.* Ainfi le plus nombreux parti conclut à ne point fervir fon Roi, & à ne point combattre.

Les partifans du Roi de Pologne s'animèrent contre la faction contraire; & enfin de ce qu'*Augufte* avait voulu rendre à la Pologne une grande province, il en réfulta dans ce Royaume une guerre civile.

Pierre n'avait donc dans le Roi *Augufte* qu'un allié peu puiffant, & dans les troupes Saxonnes qu'un faible fecours. La crainte qu'infpirait partout *Charles*

XII, réduisait *Pierre* à ne se soutenir que par ses propres forces.

Ayant couru de Moscou en Courlande pour s'aboucher avec *Auguste*, il revole de Courlande à Moscou pour hâter l'accomplissement de ses promesses. Il fait en effet marcher le Prince *Repnin* avec quatre mille hommes vers Riga, sur les bords de la Duna où les Saxons étaient retranchés.

Cette terreur commune augmenta, quand *Charles* passant la Duna, malgré les Saxons campés avantageusement sur le bord opposé, eut remporté une victoire complette; quand sans attendre un moment il eut soumis la Courlande, qu'on le vit avancer en Lithuanie, & que la faction Polonaise ennemie d'*Auguste* fut encouragée par le vainqueur.

Pierre n'en suivit pas moins tous ses desseins. Le Général *Patkul*, qui avait été l'ame des conférences de Birzen, & qui avait passé à son service, lui fournissait des Officiers Allemands, disciplinait ses troupes & lui tenait lieu du Général *Le Fort*; il perfectionnait ce que l'autre avait commencé. Le Czar fournissait des relais à tous les officiers, & même aux soldats Allemands ou Livoniens ou Polonais, qui venaient servir dans ses armées; il entrait dans les détails de leur armure, de leur habillement, de leur subsistance.

Aux confins de la Livonie & de l'Estonie, & à l'occident de la province de Novogorod, est le grand lac Peipus, qui reçoit du midi de la Livonie la rivière Vélika, & duquel sort au septentrion la rivière de Naiova, qui baigne les murs de cette ville de Nerva, près de laquelle les Suédois avaient remporté leur célèbre victoire. Ce lac a trente de nos lieuës communes de long, tantôt douze, tantôt quinze de large: il était nécessaire d'y entretenir une flotte, pour empêcher

pêcher les vaisseaux Suédois d'insulter la province de Novogorod, pour être à portée d'entrer sur leurs côtes, mais surtout pour former des matelots. *Pierre* pendant toute l'année 1701 fit construire sur ce lac cent demi-galères qui portaient environ cinquante hommes chacune; d'autres barques furent armées en guerre sur le lac Ladoga. Il dirigea lui-même tous les ouvrages, & fit manœuvrer ses nouveaux matelots. Ceux qui avaient été employés en 1697 sur les Palus-Méotides, l'étaient alors près de la Baltique. Il quittait souvent ces ouvrages pour aller à Moscou & dans ses autres provinces affermir toutes les innovations commencées & en faire de nouvelles.

Les Princes qui ont employé le loisir de la paix à construire des ouvrages publics, se sont fait un nom: mais que *Pierre* après l'infortune de Nerva s'occupât à joindre par des canaux la mer Baltique, la mer Caspienne & le Pont-Euxin, il y a là plus de gloire véritable que dans le gain d'une bataille. Ce fut en 1702 qu'il commença à creuser ce profond canal qui va du Tanaïs au Volga. D'autres canaux devaient faire communiquer par des lacs le Tanaïs avec la Duna, dont la mer Baltique reçoit les eaux à Riga: mais ce second projet était encor fort éloigné, puisque *Pierre* était bien loin d'avoir Riga en sa puissance.

Charles dévastait la Pologne, & *Pierre* faisait venir de Pologne & de Saxe à Moscou des bergers & des brebis pour avoir des laines avec lesquelles on pût fabriquer de bons draps; il établissait des manufactures de linge, des papéteries: on faisait venir par ses ordres des ouvriers en fer, en laiton, des armuriers, des fondeurs; les mines de la Sibérie étaient fouillées. Il travaillait à enrichir ses Etats & à les defendre.

Charles poursuivait le cours de ses victoires, & laissait vers les Etats du Czar assez de troupes pour

conſerver, à ce qu'il croyait, toutes les poſſeſſions de la Suède. Le deſſein était déja pris de détrôner le Roi *Auguſte*, & de pourſuivre enſuite le Czar juſqu'à Moſcou avec ſes armes victorieuſes.

Il y eut quelques petits combats cette année entre les Ruſſes & les Suédois. Ceux-ci ne furent pas toûjours ſupérieurs, & dans les rencontres mêmes où ils avaient l'avantage, les Ruſſes s'aguerriſſaient. Enfin un an après la bataille de Nerva le Czar avait déja des troupes ſi bien diſciplinées, qu'elles vainquirent un des meilleurs Généraux de *Charles*.

Pierre était à Pleskou, & de là il envoyait de tous côtés des corps nombreux pour attaquer les Suédois. Ce ne fut point un étranger, mais un Ruſſe, qui les défit. Son Général *Sheremeto* enleva près de Derpt, ſur les frontières de la Livonie, pluſieurs quartiers au Général Suédois *Slipenbak*, par une manœuvre habile; & enſuite le battit lui-même. On gagna pour la première fois des drapeaux Suédois au nombre de quatre, & c'était beaucoup alors.

Les lacs de Peipus & de Ladoga furent quelque tems après des théatres de batailles navales; les Suédois y avaient le même avantage que ſur terre, celui de la diſcipline & d'un long uſage; cependant les Ruſſes combattirent quelquefois avec ſuccès ſur leurs demi-galères; & dans un combat général ſur le lac Peipus, le Felt-Maréchal *Sheremeto* prit une frégate Suédoiſe.

C'était par ce lac Peipus que le Czar tenait continuellement la Livonie & l'Eſtonie en allarme; ſes galères y débarquaient ſouvent pluſieurs régimens; on ſe rembarquait quand le ſuccès n'était pas favorable, & s'il l'était, on pourſuivait ſes avantages. On battit deux fois les Suédois dans ces quartiers auprès de Derpt, tandis qu'ils étaient victorieux partout ailleurs.

Les Ruſſes dans toutes ces actions étaient toûjours ſupérieurs en nombre : c'eſt ce qui fit que *Charles XII* qui combattait ſi heureuſement ailleurs, ne s'inquiéta jamais des ſuccès du Czar ; mais il dut conſidérer que ce grand nombre s'aguerriſſait tous les jours, & qu'il pouvait devenir formidable pour lui-même.

Pendant qu'on ſe bat ſur terre & ſur mer vers la Livonie, l'Ingrie & l'Eſtonie, le Czar apprend qu'une flotte Suédoiſe eſt deſtinée pour aller ruiner Arcangel ; il y marche ; on eſt étonné d'entendre qu'il eſt ſur les bords de la mer Glaciale, tandis qu'on le croit à Moſcou. Il met tout en état de défenſe, prévient la deſcente, trace lui-même le plan d'une citadelle nommée la nouvelle Duina, poſe la première pierre, retourne à Moſcou, & de là vers le théatre de la guerre.

Charles avançait en Pologne, mais les Ruſſes avançaient en Ingrie & en Livonie. Le Maréchal *Sheremeto* va à la rencontre des Suédois, commandés par *Slipenbak* ; il lui livre bataille auprès de la petite rivière d'Embac, & la gagne : il prend ſeize drapeaux & vingt canons. *Norberg* met ce combat au 1er. Décembre 1701, & le journal de *Pierre le Grand* le place au 19 Juillet 1702.

Il avance, il met tout à contribution, il prend la petite ville de Marienbourg ſur les confins de la Livonie & de l'Ingrie. Il y a dans le Nord beaucoup de villes de ce nom ; mais celle-ci, quoiqu'elle n'exiſte plus, eſt cependant plus célèbre que toutes les autres par l'avanture de l'Impératrice *Catherine*.

Cette petite ville s'étant renduë à diſcrétion, les Suédois, ſoit par inadvertence, ſoit à deſſein, mirent le feu aux magaſins. Les Ruſſes irrités détruiſirent la ville & emmenèrent en captivité tout ce qu'ils trou-

vèrent d'habitans. Il y avait parmi eux une jeune Livonienne, élevée chez le Miniftre Luthérien du lieu nommé *Glück*; elle fut du nombre des captives; c'eft celle-là même qui devint depuis la Souveraine de ceux qui l'avaient prife, & qui a gouverné les Ruffes fous le nom d'Impératrice *Catherine*.

On avait vu auparavant des citoyennes fur le Trône; rien n'était plus commun en Ruffie, & dans tous les Royaumes de l'Afie, que les mariages des Souverains avec leurs fujettes; mais qu'une étrangère prife dans les ruines d'une ville faccagée foit devenue la Souveraine abfolue de l'Empire où elle fut amenée captive; c'eft ce que la fortune & le mérite n'ont fait voir que cette fois dans les annales du monde.

La fuite de ce fuccès ne fe démentit point en Ingrie; la flotte des demi-galères Ruffes fur le lac Ladoga, contraignit celle des Suédois de fe retirer à Vibourg à une extrémité de ce grand lac : de là ils purent voir à l'autre bout le fiége de la forterefſe de Notebourg, que le Czar fit entreprendre par le Général *Sheremeto*. C'était une entreprife bien plus importante qu'on ne penfait; elle pouvait donner une communication avec la mer Baltique, objet conftant des deffeins de *Pierre*.

Notebourg était une place très forte, bâtie dans une ifle du lac Ladoga, & qui dominant fur ce lac rendait fon poffeffeur Maître du cours de la Néva qui tombe dans la mer; elle fut battue nuit & jour depuis le 18 Septembre jufqu'au 12 Octobre. Enfin les Ruffes montèrent à l'affaut par trois brèches. La garnifon Suédoife était réduite à cent foldats en état de fe défendre; & ce qui eft bien étonnant, ils fe défendirent, & ils obtinrent fur la brèche même une capitulation honorable; encor le Colonel *Slipenbak* qui commandait dans la place, ne voulut fe rendre qu'à condition qu'on lui permettrait de faire venir

deux Officiers Suédois du poste le plus voisin pour examiner les brèches, & pour rendre compte au Roi son Maître, que quatre-vingt-trois combattans qui restaient alors, & cent cinquante-six blessés ou malades, ne s'étaient rendus à une armée entière, que quand il était impossible de combattre plus longtems, & de conserver la place. Ce trait seul fait voir à quels ennemis le Czar avait à faire, & de quelle nécessité avaient été pour lui ses efforts & sa discipline militaire.

Il distribua des médailles d'or aux officiers, & récompensa tous les soldats ; mais aussi il en fit punir quelques-uns qui avaient fui à un assaut : leurs camarades leur crachèrent au visage, & ensuite les arquebusèrent, pour joindre la honte au supplice.

Notebourg fut reparé; son nom fut changé en celui de *Shlusselbourg*, *ville de la clef*, parce que cette place est la clef de l'Ingrie & de la Finlande. Le premier Gouverneur fut ce même *Menzikoff* qui était devenu un très bon officier, & qui s'étant signalé mérita cet honneur. Son exemple encourageait quiconque avait du mérite sans naissance.

Après cette campagne de 1703, il voulut que *Sheremeto*, & tous les officiers qui s'étaient distingués, entrassent en triomphe dans Moscou. Tous les prisonniers faits dans cette campagne marchèrent à la suite des vainqueurs ; on portait devant eux les drapeaux & les étendarts des Suédois, avec le pavillon de la frégate prise sur le lac Peipus. *Pierre* travailla lui-même aux préparatifs de la pompe, comme il avait travaillé aux entreprises qu'elle célébrait.

Ces solemnités devaient inspirer l'émulation, sans quoi elles eussent été vaines. *Charles* les dédaignait, & depuis le jour de Nerva il méprisait ses ennemis, & leurs efforts, & leurs triomphes.

CHAPITRE TREIZIEME.

REFORME A MOSCOU.

Nouveaux succès. Fondation de Pétersbourg. Pierre *prend Nerva, &c.*

LE peu de séjour que le Czar fit à Moscou au commencement de l'hyver 1703, fut employé à faire exécuter tous ses nouveaux réglemens, & à perfectionner le civil, ainsi que le militaire; ses divertissemens mêmes furent consacrés à faire goûter le nouveau genre de vie qu'il introduisait parmi ses sujets. C'est dans cette vue qu'il fit inviter tous les Boyards & les Dames aux noces d'un de ses bouffons: il exigea que tout le monde y parût vêtu à l'ancienne mode. On servit un repas tel qu'on le faisait au seiziéme siécle. s) Une ancienne superstition ne permettait pas qu'on allumât du feu le jour d'un mariage, pendant le froid le plus rigoureux: cette coutume fut sévérement observée le jour de la fête. Les Russes ne buvaient point de vin autrefois, mais de l'hydromel & de l'eau-de-vie; il ne permit pas ce jour-là d'autre boisson: on se plaignit en vain, il répondait en raillant, „Vos ancêtres en usaient ainsi, les usages an-„ciens sont toûjours les meilleurs." Cette plaisanterie contribua beaucoup à corriger ceux qui préférent toûjours le tems passé au présent, ou du moins à décréditer leurs murmures: & il y a encor des Nations qui auraient besoin d'un tel exemple.

Un établissement plus utile fut celui d'une imprimerie en caractères Russes & Latins, dont tous les instrumens avaient été tirés de Hollande, & où l'on commença dès-lors à imprimer des traductions Russes

s) Tiré du journal de *Pierre le Grand.*

de quelques livres sur la morale & les arts. *Ferguſſon* établit des écoles de géométrie, d'aſtronomie, de navigation.

Une fondation non moins néceſſaire fut celle d'un vaſte hôpital, non pas de ces hôpitaux qui encouragent la fainéantiſe & qui perpétuent la miſère, mais tel que le Czar en avait vû dans Amſterdam, où l'on fait travailler les vieillards & les enfans, & où quiconque eſt renfermé devient utile.

Il établit pluſieurs manufactures; & dès qu'il eut mis en mouvement tous les nouveaux arts auxquels il donnait naiſſance dans Moſcou, il courut à Véroniſe, & il y fit commencer deux vaiſſeaux de quatre-vingt piéces de canon, avec de longues caiſſes exactement fermées ſous les varangues, pour élever le vaiſſeau & le faire paſſer ſans riſque au-deſſus des barres & des bancs de ſable qu'on rencontre près d'Aſoph; induſtrie à-peu-près ſemblable à celle dont on ſe ſert en Hollande pour franchir le Pampus.

Ayant préparé ſes entrepriſes contre les Turcs, il revole contre les Suédois; il va voir les vaiſſeaux qu'il faiſait conſtruire dans les chantiers d'Olonitz, entre le lac Ladoga & celui d'Onega. Il avait établi dans cette ville des fabriques d'armes; tout y reſpirait la guerre, tandis qu'il faiſait fleurir à Moſcou les arts de la paix: une ſource d'eaux minérales découverte depuis dans Olonitz augmenta ſa célébrité. D'Olonitz il alla fortifier Shluſſelbourg.

Nous avons déja dit qu'il avait voulu paſſer par tous les grades militaires: il était Lieutenant de bombardiers ſous le Prince *Menzikoff*, avant que ce Favori eût été fait Gouverneur de Shluſſelbourg. Il prit alors la place de Capitaine, & ſervit ſous le Maréchal *Sheremeto*.

Il y avait une forteresse importante près du lac Ladoga, nommée Nianz ou Nya, près de la Néva. Il était nécessaire de s'en rendre maître, pour s'assurer ses conquêtes, & pour favoriser ses desseins. Il falut l'assiéger par terre, & empêcher que les secours ne vinssent par eau. Le Czar se chargea lui-même de conduire des barques chargées de soldats, & d'écarter les convois des Suédois. *Sheremeto* conduisit les tranchées; la citadelle se rendit. Deux vaisseaux Suédois abordèrent trop tard pour la secourir; le Czar les attaqua avec ses barques, & s'en rendit maître. Son journal porte que pour récompense de ce service, *le Capitaine des bombardiers fut créé Chevalier de l'Ordre de St. André, par l'Amiral* Gollovin, *premier Chevalier de l'Ordre.*

Après la prise du fort de Nya, il résolut enfin de bâtir sa ville de Pétersbourg, à l'embouchure de la Néva sur le golphe de Finlande.

Les affaires du Roi *Auguste* étaient ruinées; les victoires consécutives des Suédois en Pologne avaient enhardi le parti contraire, & ses amis même l'avaient forcé de renvoyer au Czar environ vingt mille Russes dont son armée était fortifiée. Ils prétendaient par ce sacrifice ôter aux mécontens le prétexte de se joindre au Roi de Suède: mais on ne désarme ses ennemis que par la force, & on les enhardit par la faiblesse. Ces vingt mille hommes que *Patkul* avait disciplinés, servirent utilement dans la Livonie & dans l'Ingrie, pendant qu'*Auguste* perdait ses Etats. Ce renfort, & surtout la possession de Nya, le mirent en état de fonder sa nouvelle capitale.

Ce fut donc dans ce terrain désert & marécageux, qui ne communique à la terre ferme que par un seul chemin, qu'il jetta *t*) les premiers fondemens de Pé-

t) 1703. 27 May, jour de la Pentecôte, fondation de Pétersbourg.

tersbourg, au soixantiéme degré de latitude, & au quarante-quatriéme & demi de longitude. Les débris de quelques bastions de Nianz furent les premières pierres de cette fondation. On commença par élever un petit fort dans une des isles qui est aujourd'hui au milieu de la ville. Les Suédois ne craignaient pas cet établissement dans un marais où les grands vaisseaux ne pouvaient aborder; mais bientôt après ils virent les fortifications s'avancer, une ville se former, & enfin la petite isle de Cronslot qui est devant la ville, devenir en 1704 une forteresse imprenable, sous le canon de laquelle les plus grandes flottes peuvent être à l'abri.

Ces ouvrages qui semblaient demander un tems de paix, s'exécutaient au milieu de la guerre; & des ouvriers de toute espèce venaient de Moscou, d'Astracan, de Casan, de l'Ukraine, travailler à la ville nouvelle. La difficulté du terrain qu'il falut raffermir & élever, l'éloignement des secours, les obstacles imprévus qui renaissent à chaque pas en tout genre de travail, enfin les maladies épidémiques qui enlevérent un nombre prodigieux de manœuvres, rien ne découragea le fondateur; il eut une ville en cinq mois de tems. Ce n'était qu'un assemblage de cabanes avec deux maisons de briques, entourées de remparts, & c'était tout ce qu'il falait alors; la constance & le tems ont fait le reste. Il n'y avait encor que cinq mois que Pétersbourg était fondée, lorsqu'un vaisseau Hollandais y vint trafiquer; le patron reçut des gratifications, & les Hollandais apprirent bientôt le chemin de Pétersbourg.

Pierre en dirigeant cette colonie la mettait en sûreté tous les jours par la prise des postes voisins. Un Colonel Suédois nommé *Croniort* s'était posté sur la rivière Sestra, & menaçait la ville naissante. *Pierre* court à lui avec ses deux régimens des gardes, le défait, & lui fait repasser la rivière. Ayant ainsi mis

sa ville en sûreté, il va à Olonitz commander la construction de plusieurs petits vaisseaux, & retourne à Pétersbourg sur une frégate qu'il a fait construire avec six bâtimens de transport, en attendant qu'on achève les autres.

Dans ce tems-là même, il tend toujours la main au Roi de Pologne; il lui envoye douze mille hommes d'infanterie, & un subside de trois cent mille roubles, qui font plus de quinze cent mille francs de notre monnoie. Nous avons déja remarqué qu'il n'avait qu'environ cinq millions de roubles de revenu; les dépenses pour ses flottes, pour ses armées, pour tous ses nouveaux établissemens, devaient l'épuiser. Il avait fortifié presque à la fois Novogorod, Pleskou, Kiovie, Smolensko, Asoph, Arcangel. Il fondait une capitale. Cependant il avait encor de quoi secourir son allié d'hommes & d'argent. Le Hollandais *Corneille le Bruyn*, qui voyageait vers ce tems-là en Russie, & avec qui *Pierre* s'entretint comme il faisait avec tous les étrangers, rapporte que le Czar lui dit qu'il avait encor trois cent mille roubles de reste dans ses coffres après avoir pourvu à tous les frais de la guerre.

Pour mettre sa ville naissante de Pétersbourg hors d'insulte, il va lui-même sonder la profondeur de la mer, assigne l'endroit où il doit élever le fort de Cronslot, en fait un modèle en bois, & laisse à *Menzikoff* le soin de faire exécuter l'ouvrage sur son modèle. De là il va passer l'hyver à Moscou, pour y établir insensiblement tous les changemens qu'il fait dans les loix, dans les mœurs, dans les usages. Il règle ses finances, & y met un nouvel ordre; il presse les ouvrages entrepris sur la Véronise, dans Asoph, dans un port qu'il établissait sur les Palus-Méotides sous le fort de Taganrok.

La Porte allarmée lui envoya un Ambassadeur pour se plaindre de tant de préparatifs; il répondit qu'il

était le maître dans ses Etats, comme le Grand-Seigneur dans les siens, & que ce n'était point enfreindre la paix que de rendre la Russie respectable sur le Pont-Euxin.

Retourné à Pétersbourg, il trouve sa nouvelle citadelle de Cronslot, fondée dans la mer, & achevée; il la garnit d'artillerie. Il falait pour s'affermir dans l'Ingrie, & pour réparer entiérement la disgrace essuyée devant Nerva, prendre enfin cette ville. Tandis qu'il fait les préparatifs de ce siége, une petite flotte de brigantins Suédois parait sur le lac Peipus, pour s'opposer à ses desseins. Les demi-galères Russes vont à sa rencontre, l'attaquent & la prennent toute entière; elle portait quatre-vingt-dix-huit canons. Alors on assiége Nerva par terre & par mer, & ce qui est plus singulier, on assiége en même tems la ville de Derpt en Estonie.

Qui croirait qu'il y eût une Université dans Derpt? *Gustave-Adolphe* l'avait fondée, & elle n'avait pas rendu la ville plus célèbre. Derpt n'est connu que par l'époque de ces deux siéges. *Pierre* va incessamment de l'un à l'autre presser les attaques & diriger toutes les opérations. Le Général Suédois *Slipenbak* était auprès de Derpt avec environ deux mille cinq cent hommes.

Les assiégés attendaient le moment où il allait jetter du secours dans la place. *Pierre* imagina une ruse de guerre dont on ne se sert pas assez. Il fait donner à deux régimens d'infanterie & à un de cavalerie, des uniformes, des étendarts, des drapeaux Suédois. Ces prétendus Suédois attaquent les tranchées; les Russes feignent de fuir; la garnison trompée par l'apparence fait une sortie; alors les faux attaquans & les attaqués se réunissent, ils fondent sur la garnison dont la moitié est tuée, & l'autre moitié rentre dans la ville. *Slipenbak* arrive bientôt en effet pour

la fecourir, & il eft entiérement battu. Enfin Derpt eft contrainte de capituler au moment que *Pierre* allait donner un affaut général.

Un affez grand échec que le Czar reçoit en même tems fur le chemin de fa nouvelle ville de Pétersbourg, ne l'empêche ni de continuer à bâtir fa ville, ni de preffer le fiége de Nerva. Il avait, comme on l'a vu, envoyé des troupes & de l'argent au Roi *Augufte* qu'on détrônait; ces deux fecours furent également inutiles. Les Ruffes joints aux Lithuaniens du parti d'*Augufte*, furent abfolument défaits en Courlande, par le Général Suédois *Levenhaupt*. Si les vainqueurs avaient dirigé leurs efforts vers la Livonie, l'Eftonie, & l'Ingrie, ils pouvaient ruiner les travaux du Czar, & lui faire perdre tout le fruit de fes grandes entreprifes. *Pierre* minait chaque jour l'avant-mur de la Suède, & *Charles* ne s'y oppofait pas affez; il cherchait une gloire moins utile & plus brillante.

Dès le 12 Juillet 1704 un fimple Colonel Suédois à la tête d'un détachement, avait fait élire un nouveau Roi par la Nobleffe Polonaife dans le champ d'élection nommé *Kolo* près de Varfovie. Un Cardinal Primat du Royaume, & plufieurs Evêques, fe foumettaient aux volontés d'un Prince Luthérien, malgré toutes les menaces & les excommunications du Pape: tout cédait à la force. Perfonne n'ignore comment fut faite l'élection de *Staniflas Leczinsky*, & comment *Charles XII* le fit reconnaître dans une grande partie de la Pologne.

Pierre n'abandonna pas le Roi détrôné; il redoubla fes fecours à mefure qu'il fut plus malheureux; & pendant que fon ennemi faifait des Rois, il battait les Généraux Suédois en détail dans l'Eftonie, dans l'Ingrie; il courait au fiége de Nerva, & faifait donner des affauts. Il y avait trois baftions fameux,

du moins par leurs noms, on les appellait *la victoire*, *l'honneur*, & *la gloire*. Le Czar les emporta tous trois l'épée à la main. Les assiégeans entrent dans la ville, la pillent & y exercent toutes les cruautés qui n'étaient que trop ordinaires entre les Suédois & les Russes.

Pierre donna alors un exemple qui dut lui concilier les cœurs de ses nouveaux sujets; il court de tous côtés pour arrêter le pillage & le massacre, arrache des femmes des mains de ses soldats, & ayant tué deux de ces emportés qui n'obéissaient pas à ses ordres, il entre à l'hôtel-de-ville où les citoyens se réfugiaient en foule; là posant son épée sanglante sur la table, „ Ce n'est pas du sang des habitans, dit-il, „ que cette épée est teinte, mais du sang de mes „ soldats que j'ai versé pour vous sauver la vie.

CHAPITRE QUATORZIEME.

Toute l'Ingrie demeure à Pierre le Grand, *tandis que* Charles douze *triomphe ailleurs. Elévation de* Menzikoff. *Pétersbourg en sûreté. Desseins toûjours exécutés malgré les victoires de* Charles.

MAître de toute l'Ingrie, *Pierre* en conféra le gouvernement à *Menzikoff*, & lui donna le titre de Prince & le rang de Général-Major. L'orgueil & le préjugé pouvaient ailleurs trouver mauvais qu'un garçon pâtissier devînt Général, Gouverneur & Prince: mais *Pierre* avait déja accoutumé ses sujets à ne se pas étonner de voir donner tout aux talens, & rien à

NB. Les Chapitres précédens & tous les suivans sont tirés du Journal de *Pierre le Grand*, & des Mémoires envoyés de Pétersbourg, confrontés avec tous les autres Mémoires.

la feule nobleffe. *Menzikoff* tiré de fon premier état dans fon enfance, par un hazard heureux qui le plaça dans la maifon du Czar, avait appris plufieurs langues, s'était formé aux affaires & aux armes, & ayant fu d'abord fe rendre agréable à fon Maître, il fut fe rendre néceffaire. Il hâtait les travaux de Pétersbourg ; on y bâtiffait déja plufieurs maifons de briques & de pierres, un arfenal, des magafins ; on achevait les fortifications ; les palais ne font venus qu'après.

Pierre était à peine établi dans Nerva, qu'il offrit de nouveaux fecours au Roi de Pologne détrôné : il promit encor des troupes outre les douze mille hommes qu'il avait déja envoyés, & en effet il fit partir pour les frontières de la Lithuanie le Général *Repnin* avec fix mille hommes de cavalerie & fix mille d'infanterie. Il ne perdait pas de vuë fa colonie de Pétersbourg un feul moment ; la ville fe bâtiffait, la marine s'augmentait ; des vaiffeaux, des frégates fe conftruifaient dans les chantiers d'Olonitz ; il alla les faire achever, & les conduifit à Pétersbourg.

Tous fes retours à Mofcou étaient marqués par des entrées triomphantes : c'eft ainfi qu'il y revint cette année, & il n'en partit que pour aller faire lancer à l'eau fon premier vaiffeau de quatre-vingt piéces de canon, dont il avait donné les dimenfions l'année précédente, fur la Véronife.

Dès que la campagne put s'ouvrir en Pologne, il courut à l'armée qu'il avait envoyée fur les frontières de la Lithuanie au fecours d'*Augufte :* mais pendant qu'il aidait ainfi fon allié, une flotte Suédoife s'avançait pour détruire Pétersbourg & Cronflot, à peine bâtis ; elle était compofée de vingt-deux vaiffeaux de cinquante-quatre à foixante-quatre piéces de canon, de fix frégates, de deux galiotes à bombes, de deux brûlots. Les troupes de tranfport firent leur

descente dans la petite isle de Kotin. Un Colonel Russe nommé *Tolboguin* ayant fait coucher son régiment ventre à terre pendant que les Suédois débarquaient sur le rivage, le fit lever tout-à-coup, & le feu fut si vif & si bien ménagé, que les Suédois renversés furent obligés de regagner leurs vaisseaux, d'abandonner leurs morts, & de laisser trois cent prisonniers.

Cependant leur flotte restait toûjours dans ces parages, & menaçait Pétersbourg. Ils firent encor une descente, & furent repoussés de même; des troupes de terre avançaient de Vibourg, sous le Général Suédois *Meidel*; elles marchaient du côté de Shlusselbourg; c'était la plus grande entreprise qu'eût encor fait *Charles douze*, sur les Etats que *Pierre* avait conquis ou créés; les Suédois furent repoussés partout, & Pétersbourg resta tranquille.

Pierre de son côté avançait vers la Courlande, & voulait pénétrer jusqu'à Riga. Son plan était de prendre la Livonie, tandis que *Charles XII* achevait de soumettre la Pologne au nouveau Roi qu'il lui avait donné. Le Czar était encor à Vilna en Lithuanie, & son Maréchal *Sheremeto* s'approchait de Mittau capitale de la Courlande; mais il y trouva le Général *Levenhaupt*, déja célèbre par plus d'une victoire. Il se donna une bataille rangée dans un lieu appellé Gémavershof, ou Gémavers.

Dans ces affaires où l'expérience & la discipline prévalent, les Suédois quoiqu'inférieurs en nombre, avaient toûjours l'avantage: les Russes furent entiérement défaits, toute leur artillerie prise. *Pierre* après trois batailles ainsi perduës, à Gémavers, à Jacobstad, à Nerva, réparait toûjours ses pertes, & en tirait même avantage.

Il marche en forces en Courlande après la journée de Gémavers: il arrive devant Mittau, s'empare de

la ville, assiége la citadelle, & y entre par capitulation.

Les troupes Russes avaient alors la réputation de signaler leurs succès par les pillages, coutume trop ancienne chez toutes les Nations. *Pierre* avait à la prise de Nerva tellement changé cet usage, que les soldats Russes commandés pour garder dans le château de Mittau les caveaux où étaient inhumés les Grands-Ducs de Courlande, voyant que les corps avaient été tirés de leurs tombeaux, & dépouillés de leurs ornemens, refusèrent d'en prendre possession, & exigèrent auparavant qu'on fît venir un Colonel Suédois reconnaître l'état des lieux; il en vint un en effet, qui leur délivra un certificat par lequel il avouait que les Suédois étaient les auteurs de ce désordre.

Le bruit qui avait couru dans tout l'Empire que le Czar avait été totalement défait à la journée de Gémavers, lui fit encor plus de tort que cette bataille même. Un reste d'anciens strélitz, en garnison dans Astracan, s'enhardit sur cette fausse nouvelle à se révolter; ils tuèrent le Gouverneur de la ville, & le Czar fut obligé d'y envoyer le Maréchal *Shéremeto* avec des troupes pour les soumettre & les punir.

Tout conspirait contre lui; la fortune & la valeur de *Charles XII*, les malheurs d'*Auguste*, la neutralité forcée du Dannemarck, les révoltes des anciens strélitz, les murmures d'un peuple qui ne sentait alors que la gêne de la réforme & non l'utilité, les mécontentemens des Grands assujettis à la discipline militaire, l'épuisement des finances; rien ne découragea *Pierre* un seul moment; il étouffa la révolte; & ayant mis en sûreté l'Ingrie, s'étant assuré de la citadelle de Mittau malgré *Levenhaupt* vainqueur qui n'avait pas assez de troupes pour s'opposer à lui, il eut

eut alors la liberté de traverser la Samogitie, & la Lithuanie.

Il partageait avec *Charles XII* la gloire de dominer en Pologne; il s'avança jusqu'à Tikoczin; ce fut là qu'il vit pour la seconde fois le Roi *Auguste*; il le consola de ses infortunes, lui promit de le venger, lui fit présent de quelques drapeaux pris par *Menzikoff* sur des partis de troupes de son rival; ils allèrent ensuite à Grodno capitale de la Lithuanie, & y restèrent jusqu'au 15 Décembre. *Pierre* en partant lui laissa de l'argent & une armée, & selon sa coutume alla passer quelque tems de l'hyver à Moscou, pour y faire fleurir les Arts & les Loix, après avoir fait une campagne très difficile.

CHAPITRE QUINZIEME.

Tandis que Pierre *se soutient dans ses conquêtes, & police ses Etats, son ennemi* Charles XII *gagne des batailles, domine dans la Pologne & dans la Saxe.* Auguste *malgré une victoire des Russes reçoit la loi de* Charles XII. *Il renonce à la Couronne; il livre* Patkul *Ambassadeur du Czar; meurtre de* Patkul, *condamné à la roue.*

Pierre à peine était à Moscou, qu'il apprit que *Charles XII* partout victorieux s'avançait du côté de Grodno pour combattre son armée; le Roi *Auguste* avait été obligé de fuir de Grodno, & se retirait en hâte vers la Saxe avec quatre régimens de dragons Russes; il affaiblissait ainsi l'armée de son protecteur, & la décourageait par sa retraite; le Czar trouva tous les chemins de Grodno occupés par les Suédois, & son armée dispersée.

Tandis qu'il rassemblait ses quartiers avec une peine extrême en Lithuanie, le célèbre *Schullembourg*, qui était la dernière ressource d'*Auguste*, & qui s'acquit depuis tant de gloire, par la défense de Corfou contre les Turcs, avançait du côté de la grande Pologne avec environ douze mille Saxons & six mille Russes tirés des troupes que le Czar avait confiées à ce malheureux Prince. *Schullembourg* avait une juste espérance de soutenir la fortune d'*Auguste*; il voyait *Charles XII* occupé alors du côté de la Lithuanie; il n'y avait qu'environ dix mille Suédois sous le Général *Renschild*, qui pussent arrêter sa marche; il s'avançait donc avec confiance jusqu'aux frontières de la Silésie, qui est le passage de la Saxe dans la haute Pologne. Quand il fut près du bourg de Fraustadt sur les frontières de Pologne, il trouva le Maréchal *Renschild* qui venait lui livrer bataille.

Quelque effort que je fasse pour ne pas répéter ce que j'ai déja dit dans l'histoire de *Charles XII*, je dois redire ici qu'il y avait dans l'armée Saxonne un régiment Français, qui ayant été fait prisonnier tout entier à la fameuse bataille d'Hochstet, avait été forcé de servir dans les troupes Saxonnes. Mes mémoires disent qu'on lui avait confié la garde de l'artillerie; ils ajoutent que ces Français frappés de la gloire de *Charles XII*, & mécontens du service de Saxe, posèrent les armes dès qu'ils virent les ennemis, & demandèrent d'être reçus parmi les Suédois, qu'ils servirent depuis en effet jusqu'à la fin de la guerre. Ce fut là le commencement & le signal d'une déroute entière; il ne se sauva pas trois bataillons Russes, & encor tous les soldats qui échappèrent étaient blessés; tout le reste fut tué sans qu'on fît quartier à personne. Le Chapelain *Norberg* prétend que le mot des Suédois dans cette bataille était, *au nom de Dieu*, & que celui des Russes était, *massacrez tout*: mais ce furent les Suédois qui massacrèrent tout au nom de Dieu. Le Czar même assure

dans un de ses manifestes *u*), que beaucoup de prisonniers Russes, Cosaques, Calmouks, furent tués trois jours après la bataille. Les troupes irrégulières des deux armées avaient accoutumé les Généraux à ces cruautés : il ne s'en commit jamais de plus grandes dans les tems barbares. Le Roi *Stanislas* m'a fait l'honneur de me dire, que dans un de ces combats qu'on livrait si souvent en Pologne, un Officier Russe qui avait été son ami, vint, après la défaite d'un corps qu'il commandait, se mettre sous sa protection, & que le Général Suédois *Steinbock* le tua d'un coup de pistolet entre ses bras.

Voilà quatre batailles perdues par les Russes contre les Suédois, sans compter les autres victoires de *Charles XII* en Pologne. Les troupes du Czar qui étaient dans Grodno, couraient risque d'essuyer une plus grande disgrace, & d'être enveloppées de tous côtés ; il fut heureusement les rassembler & même les augmenter ; il falait à la fois pourvoir à la sûreté de cette armée, & à celle de ses conquêtes dans l'Ingrie. Il fit marcher son armée sous le Prince *Menzikoff* vers l'Orient, & de là au Midi jusqu'à Kiovie.

Tandis qu'elle marchait, il se rend à Shlusselbourg, à Nerva, à sa colonie de Pétersbourg, met tout en sûreté ; & des bords de la mer Baltique il court à ceux du Boristhène, pour rentrer par la Kiovie dans la Pologne, s'appliquant toûjours à rendre inutiles les victoires de *Charles XII*, qu'il n'avait pû empêcher, préparant même déja une conquête nouvelle ; c'était celle de Vibourg capitale de la Carélie, sur le golphe de Finlande. Il alla l'assiéger : mais cette fois elle résista à ses armes : les secours vinrent à propos ; & il leva le siége. Son rival *Charles XII* ne faisait réellement aucune conquête en gagnant des batailles ; il poursuivait alors le Roi *Auguste* en Saxe, toû-

u) Manifeste du Czar en Ukraine 1709.

jours plus occupé d'humilier ce Prince, & de l'accabler du poids de sa puissance & de sa gloire, que du soin de reprendre l'Ingrie sur un ennemi vaincu qui la lui avait enlevée.

Il répandait la terreur dans la haute Pologne, en Silésie, en Saxe. Toute la famille du Roi *Auguste*, sa mère, sa femme, son fils, les principales familles du pays, se retiraient dans le cœur de l'Empire. *Auguste* implorait la paix; il aimait mieux se mettre à la discrétion de son vainqueur que dans les bras de son protecteur. Il négociait un traité qui lui ôtait la Couronne de Pologne, & qui le couvrait de confusion; ce traité était secret; il falait le cacher aux Généraux du Czar, avec lesquels il était alors comme réfugié en Pologne, pendant que *Charles XII* donnait des loix dans Leipsick, & régnait dans tout son Electorat. Déja était signé par ses Plénipotentiaires le fatal traité par lequel il renonçait à la Couronne de Pologne, promettait de ne prendre jamais le titre de Roi de ce pays, reconnaissait *Stanislas*, renonçait à l'alliance du Czar son bienfaicteur, & pour comble d'humiliation s'engageait à remettre à *Charles XII* l'Ambassadeur du Czar, *Jean Reinold Patkul*, Général des troupes Russes, qui combattait pour sa défense. Il avait fait quelque tems auparavant arrêter *Patkul* contre le droit des gens sur de faux soupçons; & contre ce même droit des gens il le livrait à son ennemi. Il valait mieux mourir les armes à la main que de conclure un tel traité: non-seulement il y perdait sa Couronne & sa gloire, mais il risquait même sa liberté, puisqu'il était alors entre les mains du Prince *Menzikoff* en Posnanie, & que le peu de Saxons qu'il avait avec lui recevaient alors leur solde de l'argent des Russes.

Le Prince *Menzikoff* avait en tête dans ces quartiers une armée Suédoise renforcée des Polonais du parti du nouveau Roi *Stanislas*, commandée par le Général *Maderfeld*; & ignorant qu'*Auguste* traitait

avec ſes ennemis, il lui propoſa de les attaquer. *Auguſte* n'oſa refuſer; la bataille ſe donna auprès de Kalish, dans le Palatinat même du Roi *Stanislas*; ce fut la première bataille rangée que les Ruſſes gagnèrent contre les Suédois : le Prince *Menzikoff* en eut la gloire : on tua aux ennemis quatre mille hommes, on leur en prit deux mille cinq cent quatre-vingt-dix-huit.

Il eſt difficile de comprendre comment *Auguſte* put après cette victoire ratifier un traité qui lui en ôtait tout le fruit; mais *Charles* était en Saxe, & y était tout-puiſſant; ſon nom imprimait tellement la terreur, on comptait ſi peu ſur des ſuccès ſoutenus de la part des Ruſſes, le parti Polonais contre le Roi *Auguſte* était ſi fort, & enfin *Auguſte* était ſi mal conſeillé, qu'il ſigna ce traité funeſte. Il ne s'en tint pas là; il écrivit à ſon Envoyé *Finkſtein* une lettre plus triſte que le traité même, par laquelle il demandait pardon de ſa victoire, *proteſtant que la bataille s'était donnée malgré lui; que les Ruſſes & les Polonais de ſon parti l'y avaient obligé, qu'il avait fait dans ce deſſein des mouvemens pour abandonner* Menzikoff, *que* Maderfeld *aurait pu le battre, s'il avait profité de l'occaſion; qu'il rendrait tous les priſonniers Suédois, ou qu'il romprait avec les Ruſſes; & qu'enfin il donnerait au Roi de Suède toutes les ſatisfactions convenables*, pour avoir oſé battre ſes troupes.

Tout cela eſt unique, inconcevable, & pourtant de la plus exacte vérité. Quand on ſonge qu'avec cette faibleſſe *Auguſte* était un des plus braves Princes de l'Europe, on voit bien que c'eſt le courage d'eſprit qui fait perdre ou conſerver les Etats, qui les élève, ou qui les abaiſſe.

Deux traits achevèrent de combler l'infortune du Roi de Pologne Electeur de Saxe, & l'abus que *Charles douze* faiſait de ſon bonheur; le premier fut une

lettre de félicitation que *Charles* força *Auguste* d'écrire au nouveau Roi *Stanislas*; le second fut horrible; ce même *Auguste* fut contraint de lui livrer *Patkul*, cet Ambassadeur, ce Général du Czar. L'Europe sait assez que ce Ministre fut depuis roué vif à Casimir au mois de Septembre 1707. Le Chapelain *Norberg* avoue que tous les ordres pour cette exécution furent écrits de la propre main de *Charles*.

Il n'est point de Jurisconsulte en Europe, il n'est pas même d'esclave, qui ne sente toute l'horreur de cette injustice barbare. Le premier crime de cet infortuné était d'avoir représenté respectueusement les droits de sa patrie à la tête de six Gentilshommes Livoniens, députés de tout l'Etat: condamné pour avoir rempli le premier des devoirs, celui de servir son pays selon les loix, cette sentence inique l'avait mis dans le plein droit naturel qu'ont tous les hommes de se choisir une patrie. Devenu Ambassadeur d'un des plus grands Monarques du monde, sa personne était sacrée. Le droit du plus fort viola en lui le droit de la nature & celui des nations. Autrefois l'éclat de la gloire couvrait de telles cruautés, aujourd'hui elles la ternissent.

CHAPITRE SEIZIEME.

On veut faire un troisiéme Roi en Pologne. Charles douze *part de Saxe avec une armée florissante, traverse la Pologne en vainqueur. Cruautés exercées. Conduite du Czar. Succès de* Charles, *qui s'avance enfin vers la Russie.*

CHarles douze jouïssait de ses succès dans Altranstad près de Leipsick. Les Princes Protestans de l'Empire d'Allemagne venaient en foule lui rendre leurs hommages & lui demander sa protection. Presque toutes

les Puiſſances lui envoyaient des Ambaſſadeurs. L'Empereur *Joſeph* déférait à toutes ſes volontés. *Pierre* alors voyant que le Roi *Auguſte* avait renoncé à ſa protection & au Trône, & qu'une partie de la Pologne reconnaiſſait *Stanislas*, écouta les propoſitions que lui fit *Yolkova* d'élire un troiſiéme Roi.

On propoſa pluſieurs Palatins dans une Diète à Lublin : on mit ſur les rangs le Prince *Ragotski* ; c'était ce même Prince *Ragotski* longtems retenu en priſon dans ſa jeuneſſe par l'Empereur *Léopold*, & qui depuis fut ſon compétiteur au trône de Hongrie, après s'être procuré la liberté. Cette négociation fut pouſſée très loin, & il s'en falut peu qu'on ne vît trois Rois de Pologne à la fois. Le Prince *Ragotski* n'ayant pu réuſſir, *Pierre* voulut donner le trône au grand Général de la République *Siniawski*, homme puiſſant, accrédité, chef d'un tiers parti, ne voulant reconnaître ni *Auguſte* détrôné, ni *Stanislas* élu par un parti contraire.

Au milieu de ces troubles on parla de paix, comme on fait toujours. *Buzenval* Envoyé de France en Saxe s'entremit pour réconcilier le Czar & le Roi de Suède. On penſait alors à la Cour de France, que *Charles* n'ayant plus à combattre ni les Ruſſes, ni les Polonais, pourrait tourner ſes armes contre l'Empereur *Joſeph*, dont il était mécontent, & auquel il impoſait des loix dures pendant ſon ſéjour en Saxe ; mais *Charles* répondit qu'il traiterait de la paix avec le Czar dans Moſcou. C'eſt alors que *Pierre* dit : „ Mon frère *Charles* veut faire l'*Alexandre*, mais il „ ne trouvera pas en moi un *Darius*.

Cependant les Ruſſes étaient encor en Pologne, & même à Varſovie, tandis que le Roi donné aux Polonais par *Charles douze* était à peine reconnu d'eux, & que *Charles* enrichiſſait ſon armée des dépouilles des Saxons.

Enfin il partit de ſon quartier d'Altranſtad à la tête d'une armée de quarante-cinq mille hommes, à laquelle il ſemblait que ſon ennemi ne dût jamais réſiſter, puiſqu'il l'avait entiérement défait avec huit mille à Nerva.

Ce fut en paſſant ſous les murs de Dreſde qu'il alla faire au Roi *Auguſte* cette étrange viſite, *qui doit cauſer de l'admiration à la poſtérité*, à ce que dit *Norberg* : elle peut au moins cauſer quelque étonnement. C'était beaucoup riſquer que de ſe mettre entre les mains d'un Prince auquel il avait ôté un Royaume. Il repaſſa par la Siléſie, & rentra en Pologne.

Ce pays était entiérement dévaſté par la guerre, ruiné par les factions, & en proie à toutes les calamités. *Charles* avançait par la Mazovie, & choiſiſſait le chemin le moins praticable. Les habitans réfugiés dans des marais voulurent au moins lui faire acheter le paſſage. Six mille payſans lui députèrent un vieillard de leur corps : cet homme d'une figure extraordinaire, vêtu tout de blanc, & armé de deux carabines, harangua *Charles* ; & comme on n'entendait pas trop bien ce qu'il diſait, on prit le parti de le tuer aux yeux du Prince au milieu de ſa harangue. Les payſans deſeſpérés ſe retirèrent & s'armèrent. On ſaiſit tous ceux qu'on put trouver : on les obligeait de ſe pendre les uns les autres, & le dernier était forcé de ſe paſſer lui-même la corde au cou & d'être ſon propre bourreau. On réduiſit en cendres toutes leurs habitations. C'eſt le Chapelain *Norberg* qui atteſte ce fait dont il fut témoin : on ne peut ni le récuſer ni s'empêcher de frémir.

Charles arrive à quelques lieuës de Grodno en Lithuanie ; on lui dit que le Czar eſt en perſonne dans cette ville avec quelques troupes ; il prend avec lui ſans délibérer huit cent gardes ſeulement, & court à Grodno. Un officier Allemand nommé *Mulfels*, qui

commandait un corps de troupes à une porte de la ville, ne doute pas en voyant *Charles douze* qu'il ne soit suivi de son armée; il lui livre le passage au-lieu de le disputer; l'allarme se répand dans la ville; chacun croit que l'armée Suédoise est entrée: le peu de Russes qui veulent résister sont taillés en piéces par la garde Suèdoise; tous les officiers confirment au Czar qu'une armée victorieuse se rend maîtresse de tous les postes de la ville. *Pierre* se retire au-delà des remparts, & *Charles* met une garde de trente hommes à la porte même par où le Czar vient de sortir.

Dans cette confusion, quelques Jésuites dont on avait pris la maison pour loger le Roi de Suède, parce que c'était la plus belle de Grodno, se rendent la nuit auprès du Czar, & lui apprennent cette fois la vérité. Aussi-tôt *Pierre* rentre dans la ville, force la garde Suédoise: on combat dans les ruës, dans les places: mais déja l'armée du Roi arrivait. Le Czar fut enfin obligé de céder & de laisser la ville au pouvoir du vainqueur qui faisait trembler la Pologne.

Charles avait augmenté ses troupes en Livonie & en Finlande, & tout était à craindre de ce côté pour les conquêtes de *Pierre*, comme du côté de la Lithuanie, pour ses anciens Etats, & pour Moscou même. Il falait donc se fortifier dans toutes ces parties si éloignées les unes des autres. *Charles* ne pouvait faire de progrès rapides en tirant à l'orient par la Lithuanie au milieu d'une saison rude, dans des pays marécageux, infectés de maladies contagieuses, que la pauvreté & la famine avaient répandues de Varsovie à Minski. *Pierre* posta ses troupes dans les quartiers sur le passage des rivières, garnit les postes importans, fit tout ce qu'il put pour arrêter à chaque pas la marche de son ennemi, & courut ensuite mettre ordre à tout vers Pétersbourg.

Charles en dominant chez les Polonais ne lui prenait rien ; mais *Pierre* en faifant ufage de fa nouvelle marine, en defcendant en Finlande, en prenant Borgau qu'il détruifit, & en faifant un grand butin fur fes ennemis, fe donnait des avantages utiles.

Charles longtems retenu dans la Lithuanie par des pluies continuelles, s'avança enfin fur la petite rivière de Bérézine à quelques lieuës du Borifthène. Rien ne put réfifter à fon activité ; il jetta un pont à la vue des Ruffes ; il battit le détachement qui gardait ce paffage, & arriva à Hollofin fur la rivière de Vabis. C'était là que le Czar avait pofté un corps confidérable qui devait arrêter l'impétuofité de *Charles*. La petite rivière de Vabis *x*) n'eft qu'un ruiffeau dans les féchereffes ; mais alors c'était un torrent impétueux, profond, groffi par les pluies. Au-delà était un marais, & derrière ce marais les Ruffes avaient tiré un retranchement d'un quart de lieuë, défendu par un large foffé, & couvert par un parapet garni d'artillerie. Neuf régimens de cavalerie & onze d'infanterie étaient avantageufement difpofés dans ces lignes. Le paffage de la rivière paraiffait impoffible.

Les Suédois felon l'ufage de la guerre préparèrent des pontons pour paffer, & établirent des batteries de canons pour favorifer la marche ; mais *Charles* n'attendit pas que les pontons fuffent prêts ; fon impatience de combattre ne fouffrait jamais le moindre retardement. Le Maréchal de *Shwerin*, qui a longtems fervi fous lui, m'a confirmé plufieurs fois, qu'un jour d'action il difait à fes Généraux occupés du détail de fes difpofitions, *Aurez-vous bientôt terminé ces bagatelles ?* & il s'avançait alors le premier à la tête de fes Drabans : c'eft ce qu'il fit furtout dans cette journée mémorable.

x) En Ruffe *Bibitfch*.

Il s'élance dans la riviere ſuivi de ſon régiment des Gardes. Cette foule rompait l'impétuoſité du flot; mais on avait de l'eau juſqu'aux épaules, & on ne pouvait ſe ſervir de ſes armes. Pour peu que l'artillerie du parapet eût été bien ſervie, & que les bataillons euſſent tiré à propos, il ne ſerait pas échappé un ſeul Suédois.

Le Roi après avoir traverſé la rivière, paſſa encor le marais à pied. Dès que l'armée eut franchi ces obſtacles à la vue des Ruſſes, on ſe mit en bataille; on attaqua ſept fois leurs retranchemens, & les Ruſſes ne cédèrent qu'à la ſeptiéme. On ne leur prit que douze piéces de campagne & vingt-quatre mortiers à grenades, de l'aveu même des hiſtoriens Suédois.

Il était donc viſible que le Czar avait réuſſi à former des troupes aguerries; & cette victoire d'Hollosin, en comblant *Charles XII* de gloire, pouvait lui faire ſentir tous les dangers qu'il allait courir en pénétrant dans des pays ſi éloignés : on ne pouvait marcher qu'en corps ſéparés, de bois en bois, de marais en marais, & à chaque pas il falait combattre: mais les Suédois accoutumés à tout renverſer devant eux, ne redoutèrent ni danger ni fatigue.

CHAPITRE DIX-SEPTIEME.

Charles XII *paſſe le Boriſthène, s'enfonce en Ukraine, prend mal ſes meſures. Une de ſes armées eſt défaite par* Pierre le Grand : *Ses munitions ſont perdues. Il s'avance dans des déſerts. Avantures en Ukraine.*

ENfin *Charles* arriva ſur la rive du Boriſthène, à une petite ville nommée Mohilo *y*). C'était à cet endroit fatal qu'on devait apprendre s'il dirige-

y) En Ruſſe *Mogilew.*

rait ſa route à l'orient vers Moſcou ou au midi vers l'Ukraine. Son armée, ſes ennemis, ſes amis, s'attendaient qu'il marcherait à la capitale. Quelque chemin qu'il prît, *Pierre* le ſuivait depuis Smolensko avec une forte armée ; on ne s'attendait pas qu'il prendrait le chemin de l'Ukraine ; cette étrange réſolution lui fut inſpirée par *Mazeppa*, Hetman des Coſaques ; c'était un vieillard de ſoixante & dix ans, qui n'ayant point d'enfans ſemblait ne devoir penſer qu'à finir tranquillement ſa vie : la reconnaiſſance devait encor l'attacher au Czar, auquel il devait ſa place ; mais ſoit qu'il eût en effet à ſe plaindre de ce Prince, ſoit que la gloire de *Charles XII* l'eût ébloui, ſoit plutôt qu'il cherchât à devenir indépendant, il avait trahi ſon bienfaicteur, & s'était donné en ſecret au Roi de Suède, ſe flattant de faire avec lui révolter toute ſa nation.

Charles ne douta pas de triompher de tout l'Empire Ruſſe, quand ſes troupes victorieuſes feraient ſecondées d'un peuple ſi belliqueux. Il devait recevoir de *Mazeppa* les vivres, les munitions, l'artillerie qui pouvaient lui manquer : à ce puiſſant ſecours devait ſe joindre une armée de ſeize à dix-huit mille combattans, qui arrivait de Livonie, conduite par le Général *Levenhaupt*, conduiſant après elle une quantité prodigieuſe de proviſions de guerre & de bouche. *Charles* ne s'inquiétait pas ſi le Czar était à portée de tomber ſur cette armée, & de la priver d'un ſecours ſi néceſſaire. Il ne s'informait pas ſi *Mazeppa* était en état de tenir toutes ſes promeſſes, ſi ce Coſaque avait aſſez de crédit pour faire changer une nation entière, qui ne prend conſeil que d'elle-même, & s'il reſtait enfin aſſez de reſſources à ſon armée dans un malheur ; & en cas que *Mazeppa* fût ſans fidélité ou ſans pouvoir, il comptait ſur ſa valeur & ſur ſa fortune. L'armée Suédoiſe avança donc au-delà du Boriſthène vers la Deſna, & c'était entre ces deux rivières que *Mazeppa* était attendu. La route était pénible, & des corps

de Ruſſes voltigeans dans ces quartiers rendaient la marche dangereuſe.

Menzikoff à la tête de quelques régimens de cavalerie & de dragons, attaqua l'avant-garde du Roi, la mit en deſordre, tua beaucoup de Suédois, perdit encor plus des ſiens, mais ne ſe rebuta pas. *Charles* qui accourut ſur le champ de bataille, ne repouſſa les Ruſſes que difficilement, en riſquant longtems ſa vie, & en combattant contre pluſieurs dragons qui l'environnaient. Cependant *Mazeppa* ne venait point, les vivres commençaient à manquer; les ſoldats Suédois voyant leur Roi partager tous leurs dangers, leurs fatigues & leur diſette, ne ſe décourageaient pas, mais en l'admirant ils le blâmaient & murmuraient.

L'ordre envoyé par le Roi à *Levenhaupt* de marcher avec ſon armée & d'amener des munitions en diligence, avait été rendu douze jours trop tard, & ce tems était long dans une telle circonſtance. *Levenhaupt* marchait enfin: *Pierre* le laiſſa paſſer le Boriſthène; & quand cette armée fut engagée entre ce fleuve & les petites rivières qui s'y perdent, il paſſa le fleuve après lui, & l'attaqua avec ſes corps raſſemblés qui ſe ſuivaient preſque en échelons. La bataille ſe donna entre le Boriſthène & la Soſſa *z*).

Le Prince *Menzikoff* revenait avec ce même corps de cavalerie qui s'était meſuré contre *Charles XII*; le Général *Bauer* le ſuivait, & *Pierre* conduiſait de ſon côté l'élite de ſon armée. Les Suédois crurent avoir à faire à quarante mille combattans; & on le crut longtems ſur la foi de leur rélation. Mes nouveaux mémoires m'apprennent que *Pierre* n'avait que vingt mille hommes dans cette journée; ce nombre n'était pas fort ſupérieur à celui de ſes ennemis. L'acti-

z) En Ruſſe *Sozza*.

vité du Czar, sa patience, son opiniâtreté, celle de ses troupes animées par sa présence, décidèrent du sort, non pas de cette journée, mais de trois journées consécutives, pendant lesquelles on combattit à plusieurs reprises.

D'abord on attaqua l'arrière-garde de l'armée Suédoise près du village de Lesnau, qui a donné le nom à cette bataille. Ce premier choc fut sanglant, sans être décisif. *Levenhaupt* se retira dans un bois, & conserva son bagage; le lendemain il falut chasser les Suédois de ce bois; le combat fut plus meurtrier & plus heureux; c'est là que le Czar voyant ses troupes en desordre, s'écria qu'on tirât sur les fuyards & sur lui-même, s'il se retirait. Les Suédois furent repoussés, mais ne furent point mis en déroute.

Enfin un renfort de quatre mille dragons arriva; on fondit sur les Suédois pour la troisiéme fois; ils se retirèrent vers un bourg nommé Prospock; on les y attaqua encore; ils marchèrent vers la Desna, & on les y poursuivit. Jamais ils ne furent entiérement rompus, mais ils perdirent plus de huit mille hommes, dix-sept canons, quarante-quatre drapeaux: le Czar fit prisonniers cinquante-six officiers, & près de neuf cent soldats; tout ce grand convoi qu'on amenait à *Charles* demeura au pouvoir du vainqueur.

Ce fut la première fois que le Czar défit en personne dans une bataille rangée ceux qui s'étaient signalés par tant de victoires sur ses troupes: il remerciait DIEU de ce succès, quand il apprit que son Général *Apraxin* venait de remporter un avantage en Ingrie à quelques lieuës de Nerva; avantage à la vérité moins considérable que la victoire de Lesnau; mais ce concours d'événemens heureux fortifiait ses espérances & le courage de son armée.

Charles XII apprit toutes ces funestes nouvelles, lorsqu'il était prêt de passer la Desna dans l'Ukraine.

Mazeppa vint enfin le trouver : il devait lui amener vingt mille hommes & des provisions immenses, mais il n'arriva qu'avec deux régimens, & plutôt en fugitif qui demandait du secours, qu'en Prince qui venait en donner. Ce Cosaque avait marché en effet avec quinze à seize mille des siens, leur ayant dit d'abord qu'ils allaient contre le Roi de Suède, qu'ils auraient la gloire d'arrêter ce héros dans sa marche, & que le Czar leur aurait une éternelle obligation d'un si grand service.

A quelques milles de la Desna il leur déclara enfin son projet; mais ces braves gens en eurent horreur; ils ne voulurent point trahir un Monarque dont ils n'avaient point à se plaindre, pour un Suédois qui venait à main armée dans leur pays, qui après l'avoir quitté ne pourrait plus les défendre, & qui les laisserait à la discrétion des Russes irrités, & des Polonais autrefois leurs maîtres & toûjours leurs ennemis; ils retournèrent chez eux, & donnèrent avis au Czar de la défection de leur Chef; il ne resta auprès de *Mazeppa* qu'environ deux régimens dont les officiers étaient à ses gages.

Il était encor maître de quelques places dans l'Ukraine, & surtout de Bathurin, lieu de sa résidence, regardée comme la capitale des Cosaques; elle est située près des forêts sur la rivière Desna, mais fort loin du champ de bataille, où *Pierre* avait vaincu *Leventhaupt*. Il y avait toûjours quelques régimens Russes dans ces quartiers. Le Prince *Menzikoff* fut détaché de l'armée du Czar; il y arriva par de grands détours. *Charles* ne pouvait garder tous les passages, il ne les connaissait pas même; il avait négligé de s'emparer du poste important de Starodoub qui mène droit à Bathurin, à travers sept où huit lieuës de forêts que la Desna traverse. Son ennemi avait toûjours sur lui l'avantage de connaître le pays. *Menzikoff* passa aisément avec le Prince *Gallitzin*; on se présenta devant

Bathurin, elle fut priſe preſque ſans réſiſtance, ſaccagée & réduite en cendres; un magaſin deſtiné pour le Roi de Suède, & les tréſors de *Mazeppa* furent enlevés; les Coſaques élurent un autre Hetman nommé *Skoropasky*, que le Czar agréa; il voulut qu'un appareil impoſant fit ſentir au peuple l'énormité de la trahiſon; l'Archevêque de Kiovie, & deux autres excommunièrent publiquement *Mazeppa*; il fut pendu en effigie, & quelques-uns de ſes complices moururent par le ſupplice de la rouë.

Cependant *Charles XII* à la tête d'environ vingt-cinq à vingt-ſept mille Suédois, ayant encor reçu les débris de l'armée de *Levenhaupt*, fortifié de deux ou trois mille hommes que *Mazeppa* lui avait amenés, & toûjours ſéduit par l'eſpérance de faire déclarer toute l'Ukraine, paſſa la Deſna loin de Bathurin & près du Boriſthène, malgré les troupes du Czar qui l'entouraient de tous côtés, dont les unes ſuivaient ſon arriére-garde, & les autres répanduës au-delà de la riviére s'oppoſaient à ſon paſſage.

Il marchait, mais par des déſerts, & ne trouvait que des villages ruinés & brûlés. Le froid ſe fit ſentir dès le mois de Décembre avec une rigueur ſi exceſſive, que dans une de ſes marches près de deux mille hommes tombèrent morts à ſes yeux; les troupes du Czar ſouffraient moins, parce qu'elles avaient plus de ſecours; celles de *Charles* manquant preſque de vêtemens, étaient plus expoſées à l'âpreté de la ſaiſon.

Dans cet état déplorable, le Comte *Piper*, Chancelier de Suède, qui ne donna jamais que de bons conſeils à ſon Maître, le conjura de reſter, de paſſer au moins le tems le plus rigoureux de l'hyver dans une petite ville de l'Ukraine nommée Romna, où il pourrait ſe fortifier, & faire quelques proviſions par le ſecours de *Mazeppa*. *Charles* répondit qu'il n'était pas homme à s'enfermer dans une ville. *Piper* alors le

le conjura de repaſſer la Deſna & le Boriſthène, de rentrer en Pologne, d'y donner à ſes troupes des quartiers dont elles avaient beſoin, de s'aider de la cavalerie légère des Polonais qui lui était abſolument néceſſaire, de ſoutenir le Roi qu'il avait fait nommer, & de contenir le parti d'*Auguſte* qui commençait à lever la tête. *Charles* repliqua que ce ſerait fuir devant le Czar, que la ſaiſon deviendrait plus favorable, qu'il falait ſubjuguer l'Ukraine & marcher à Moſcou. *a*)

Les armées Ruſſes & Suédoiſes furent quelques ſemaines dans l'inaction, tant le froid fut violent au mois de Janvier 1709; mais dès que le ſoldat put ſe ſervir de ſes armes, *Charles* attaqua tous les petits poſtes qui ſe trouvèrent ſur ſon paſſage; il falait envoyer de tous côtés des partis pour chercher des vivres, c'eſt-à-dire pour aller ravir à vingt lieuës à la ronde la ſubſiſtance des payſans. *Pierre* ſans ſe hâter veillait ſur ſes marches & le laiſſait ſe conſumer.

Il eſt impoſſible au lecteur de ſuivre la marche des Suédois dans ces contrées; pluſieurs rivières qu'ils paſſèrent ne ſe trouvent point dans les cartes; il ne faut pas croire que les Géographes connaiſſent ces pays comme nous connaiſſons l'Italie, la France & l'Allemagne; la Géographie eſt encor de tous les arts celui qui a le plus beſoin d'être perfectionné, & l'ambition a juſqu'ici pris plus de ſoin de dévaſter la terre que de la décrire.

Contentons-nous de ſavoir, que *Charles* enfin traverſa toute l'Ukraine au mois de Février, brûlant partout des villages, & en trouvant que les Ruſſes avaient brûlés. Il s'avança au Sud-Eſt, juſqu'aux déſerts arides bordés par les montagnes qui ſéparent les Tartares Nogaïs des Coſaques du Tanaïs: c'eſt à l'orient

a) Avoué par le Chapelain *Norberg*. Tom. II. pag. 263.

de ces montagnes que ſont les autels d'*Alexandre.* Il ſe trouvait donc au-delà de l'Ukraine dans le chemin que prennent les Tartares pour aller en Ruſſie; & quand il fut là, il falut retourner ſur ſes pas pour ſubſiſter : les habitans ſe cachaient dans des tanières avec leurs beſtiaux ; ils diſputaient quelquefois leur nourriture aux ſoldats qui venaient l'enlever; les payſans dont on put ſe ſaiſir furent mis à mort; ce ſont là, dit-on, les droits de la guerre. Je dois tranſcrire ici quelques lignes du Chapelain Norberg. b) *Pour faire voir*, dit-il, *combien le Roi aimait la juſtice, nous inſérerons un billet de ſa main au Colonel* Hielmen; „ *Monſieur le Colonel, je ſuis bien aiſe qu'on* „ *ait attrapé les payſans qui ont enlevé un Suédois;* „ *quand on les aura convaincus de leur crime, on les* „ *punira ſuivant l'exigence du cas, en les faiſant* „ *mourir.* CHARLES, & plus bas *Budis.*" Tels ſont les ſentimens de juſtice & d'humanité du confeſſeur d'un Roi; mais ſi les payſans de l'Ukraine avaient pu faire pendre des payſans d'Oſtrogothie enrégimentés, qui ſe croyaient en droit de venir de ſi loin leur ravir la nourriture de leurs femmes & de leurs enfans; les Confeſſeurs & les Chapelains de ces Ukraniens n'auraient-ils pas pu bénir leur juſtice ?

Mazeppa négociait depuis longtems avec les Zaporaviens, qui habitent vers les deux rives du Boriſthène, & dont une partie habite les iſles de ce fleuve. c) C'eſt cette partie qui compoſe ce peuple, ſans femmes & ſans familles, ſubſiſtant de rapines, entaſſant leurs proviſions dans leurs iſles pendant l'hyver, & les allant vendre au printems dans la petite ville de Pultava; les autres habitent des bourgs à droite & à gauche du fleuve. Tous enſemble choiſiſſent un Hetman particulier, & cet Hetman eſt ſubordonné à celui de l'Ukraine. Celui qui était alors à la tête des Zapora-

b) Tom. II. pag. 279.
c) Voyez le Chapitre I. pag. 36.

viens alla trouver *Mazeppa*; ces deux barbares s'abouchèrent, faisant porter chacun devant eux une queue de cheval & une massue.

Pour faire connaître ce que c'était que cet Hetman des Zaporaviens & son peuple, je ne crois pas indigne de l'histoire de rapporter comment le traité fut fait. *Mazeppa* donna un grand repas, servi avec quelque vaisselle d'argent, à l'Hetman Zaporavien, & à ses principaux Officiers : quand ces Chefs furent yvres d'eau-de-vie, ils jurèrent à table sur l'Evangile, qu'ils fourniraient des hommes & des vivres à *Charles douze*; après quoi ils emportèrent la vaisselle & tous les meubles : le maître-d'hôtel de la maison courut après eux, & leur remontra que cette conduite ne s'accordait pas avec l'Evangile sur lequel ils avaient juré ; les domestiques de *Mazeppa* voulurent reprendre la vaisselle; les Zaporaviens s'attroupèrent; ils vinrent en corps se plaindre à *Mazeppa* de l'affront inouï qu'on faisait à de si braves gens, & demandèrent qu'on leur livrât le maître-d'hôtel pour le punir selon les loix; il leur fut abandonné, & les Zaporaviens selon les loix se jettèrent les uns aux autres ce pauvre homme, comme on pousse un ballon, après quoi on lui plongea un couteau dans le cœur.

Tels furent les nouveaux alliés que fut obligé de recevoir *Charles douze*; il en composa un régiment de deux mille hommes, le reste marcha par troupes séparées contre les Cosaques & les Calmouks du Czar répandus dans ces quartiers.

La petite ville de Pultava, dans laquelle ces Zaporaviens trafiquent, était remplie de provisions, & pouvait servir à *Charles* d'une place d'armes; elle est située sur la rivière de Vorskla, assez près d'une chaîne de montagnes qui la dominent au Nord; le côté de l'orient est un vaste désert; celui de l'occident est plus fertile & plus peuplé. La Vorskla va se perdre à quinze

grandes lieuës au-dessous dans le Boristhène. On peut aller de Pultava au Septentrion gagner le chemin de Moscou par les défilés qui servent de passage aux Tartares ; cette route est difficile ; les précautions du Czar l'avaient rendue presque impraticable ; mais rien ne paraissait impossible à *Charles* ; & il comptait toûjours prendre le chemin de Moscou après s'être emparé de Pultava ; il mit donc le siége devant cette ville au commencement de May.

CHAPITRE DIX-HUITIEME.

Bataille de Pultava.

C'Etait là que *Pierre* l'attendait ; il avait disposé ses corps d'armée à portée de se joindre & de marcher tous ensemble aux assiégeans ; il avait visité toutes les contrées qui entourent l'Ukraine, le duché de Séverie, où coule la Desna, devenue célèbre par sa victoire, & où cette rivière est déja profonde ; le pays de Bolcho, dans lequel l'Occa prend sa source ; les déserts & les montagnes qui conduisent aux Palus-Méotides : il était enfin auprès d'Asoph, & là il faisait nettoyer le port, construire des vaisseaux, fortifier la citadelle de Taganrok, mettant ainsi à profit pour l'avantage de ses Etats le tems qui s'écoula entre les batailles de Desnoi & de Pultava.

Dès qu'il sait que cette ville est assiégée, il rassemble ses quartiers. Sa cavalerie, ses dragons, son infanterie, Cosaques, Calmouks, s'avancent de vingt endroits ; rien ne manque à son armée, ni gros canon, ni piéces de campagne, ni munitions de toute espèce, ni vivres, ni médicamens ; c'était encor une supériorité qu'il s'était donnée sur son rival.

Le 15e. Juin 1709, il arrive devant Pultava avec une armée d'environ soixante mille combattans ; la rivière Vorskla était entre lui & *Charles*. Les assiégeans au Nord-ouest, les Russes au Sud-est.

Pierre remonte la rivière au-dessus de la ville, établit ses ponts, fait passer son armée, & tire un long retranchement, qu'on commence & qu'on achève en une seule nuit, vis-à-vis l'armée ennemie. *Charles* put juger alors si celui qu'il méprisait & qu'il comptait détrôner à Moscou, entendait l'art de la guerre. Cette disposition faite, *Pierre* posta sa cavalerie entre deux bois, & la couvrit de plusieurs redoutes garnies d'artillerie. Toutes les mesures ainsi prises, il va reconnaître le camp des assiégeans pour en former l'attaque.

Cette bataille allait décider du destin de la Russie, de la Pologne, de la Suède & des deux Monarques sur qui l'Europe avait les yeux. On ne savait chez la plûpart des nations attentives à ces grands intérêts, ni où étaient ces deux Princes, ni quelle était leur situation : mais après avoir vu partir de Saxe *Charles douze* victorieux à la tête de l'armée la plus formidable, après avoir su qu'il poursuivait partout son ennemi, on ne doutait pas qu'il ne dût l'accabler, & qu'ayant donné des loix en Dannemarck, en Pologne, en Allemagne, il n'allât dicter dans le Crémelin de Moscou les conditions de la paix, & faire un Czar, après avoir fait un Roi de Pologne. J'ai vu des lettres de plusieurs Ministres, qui confirmaient leurs Cours dans cette opinion générale.

Le risque n'était point égal entre ces deux rivaux. Si *Charles* perdait une vie tant de fois prodiguée, ce n'était après tout qu'un Héros de moins. Les provinces de l'Ukraine, les frontières de Lithuanie & de Russie cessaient alors d'être dévastées ; la Pologne reprenait avec sa tranquillité son Roi légitime déja réconcilié avec le Czar son bienfaicteur.

La Suède enfin épuisée d'hommes & d'argent pouvait trouver des motifs de consolation : mais si le Czar périssait; des travaux immenses, utiles à tout le genre-humain, étaient ensevelis avec lui, & le plus vaste Empire de la Terre retombait dans le cahos dont il était à peine tiré.

Quelques corps Suédois & Russes avaient été plus d'une fois aux mains sous les murs de la ville. *Charles* dans une de ces rencontres avait été blessé d'un coup de carabine qui lui fracassa les os du pied; il essuya des opérations douloureuses, qu'il soutint avec son courage ordinaire, & fut obligé d'être quelques jours au lit. Dans cet état il apprit que *Pierre* devait l'attaquer; ses idées de gloire ne lui permirent pas de l'attendre dans ses retranchemens; il sortit des siens en se faisant porter sur un brancard. Le journal de *Pierre le Grand* avoue que les Suédois attaquèrent avec une valeur si opiniâtre les redoutes garnies de canon qui protégeaient sa cavalerie, que malgré sa résistance & malgré un feu continuel ils se rendirent maîtres de deux redoutes. On a écrit que l'infanterie Suédoise maîtresse des deux redoutes crut la bataille gagnée, & cria victoire. Le Chapelain *Norberg* qui était loin du champ de bataille au bagage (où il devait être,) prétend que c'est une calomnie; mais que les Suédois ayent crié victoire ou non, il est certain qu'ils ne l'eurent pas. Le feu des autres redoutes ne se ralentit point, & les Russes résistèrent partout avec autant de fermeté qu'on les attaquait avec ardeur. Ils ne firent aucun mouvement irrégulier. Le Czar rangea son armée en bataille hors de ses retranchemens avec ordre & promtitude.

La bataille devint générale. *Pierre* faisait dans son armée la fonction de Général-Major; le Général *Bauer* commandait la droite, *Menzikoff* la gauche, *Sheremeto* le centre. L'action dura deux heures. *Charles* le pistolet à la main allait de rang en rang sur son brancard porté par ses Drabans; un coup de canon tua un des gardes qui le portaient, & mit le brancard en

piéces. *Charles* se fit alors porter sur des piques; car il est difficile, quoi qu'en dise *Norberg*, que dans une action aussi vive, on eût trouvé un nouveau brancard tout prêt. *Pierre* reçut plusieurs coups dans ses habits & dans son chapeau; ces deux Princes furent continuellement au milieu du feu pendant toute l'action. Enfin après deux heures de combat, les Suédois furent partout enfoncés; la confusion se mit parmi eux, & *Charles douze* fut obligé de fuir devant celui qu'il avait tant méprisé. On mit à cheval dans sa fuite ce même Héros qui n'avait pu y monter pendant la bataille; la nécessité lui rendit un peu de force; il courut en souffrant d'extrêmes douleurs, devenues encor plus cuisantes par celle d'être vaincu sans ressource. Les Russes comptèrent neuf mille deux cent vingt-quatre Suédois morts sur le champ de bataille: ils firent pendant l'action deux à trois mille prisonniers, surtout dans la cavalerie.

Charles douze précipitait sa fuite avec environ quatorze mille combattans, très peu d'artillerie de campagne, de vivres, de munitions & de poudre. Il marcha vers le Boristhène au midi entre les rivières de Vorskla & de Sol *d*), dans le pays des Zaporaviens. Par-delà le Boristhène en cet endroit sont de grands déserts qui conduisent aux frontières de la Turquie. *Norberg* assure que les vainqueurs n'osèrent poursuivre *Charles*; cependant il avoue que le Prince *Menzikoff* se présenta sur les hauteurs avec dix mille hommes de cavalerie & un train d'artillerie considérable, quand le Roi passait le Boristhène.

Quatorze mille Suédois se rendirent prisonniers de guerre à ces dix mille Russes; *Levenhaupt* qui les commandait, signa cette fatale capitulation, par laquelle il livrait au Czar les Zaporaviens, qui ayant combattu pour son Roi se trouvaient dans cette armée fugitive. Les principaux prisonniers faits dans la bataille & par

d) Ou Psol.

la capitulation, furent le Comte *Piper* premier Miniftre, avec deux Secrétaires d'Etat & deux du cabinet; le Feldt-Maréchal *Renfchild*, les Généraux *Levenhaupt*, *Slipenbak*, *Rofen*, *Stakelber*, *Creuts*, *Hamilton*; trois Aides-de-camp Généraux, l'Auditeur-Général de l'armée, cinquante-neuf Officiers de l'Etat-Major, cinq Colonels, parmi lefquels était un Prince de *Virtemberg*; feize mille neuf cent quarante-deux foldats ou bas-officiers; enfin, en y comprenant les domeftiques du Roi & d'autres perfonnes fuivant l'armée, il y en eut dix-huit mille fept cent quarante-fix au pouvoir du vainqueur; ce qui joint aux neuf mille deux cent vingt-quatre qui furent tués dans la bataille, & à près de deux mille hommes qui pafférent le Borifthéne à la fuite du Roi, fait voir qu'il avait en effet vingt-fept mille combattans fous fes ordres dans cette journée mémorable *e*).

Il était parti de Saxe avec quarante-cinq mille combattans; *Levenhaupt* en avait amené plus de feize mille de Livonie; rien ne reftait de toute cette armée floriffante; & d'une nombreufe artillerie perdue dans fes marches enterrée dans des marais, il n'avait confervé que dix-huit canons de fonte, deux obus & douze mortiers. C'était avec ces faibles armes qu'il avait entrepris le fiége de Pultava, & qu'il avait attaqué une armée pourvue d'une artillerie formidable: auffi l'accufa-t-on d'avoir montré depuis fon départ d'Allemagne plus de valeur que de prudence. Il n'y eut de morts du côté des Ruffes que cinquante-deux Officiers & douze cent quatre-vingt-treize foldats; c'eft une preuve que leur difpofition était meilleure

e) On a imprimé à Amfterdam en 1730 les mémoires de *Pierre le Grand* par le prétendu Boyard *Ivan Neftefuranoy*. Il eft dit dans ces mémoires que le Roi de Suède avant de paffer le Borifthène envoya un Officier-Général offrir la paix au Czar. Les quatre tomes de ces mémoires font un tiffu de fauffetés & d'inepties pareilles, ou de gazettes compilées.

que celle de *Charles*, & que leur feu fut infiniment ſupérieur.

Un Miniſtre envoyé à la Cour du Czar prétend dans ſes mémoires, que *Pierre* ayant appris le deſſein de *Charles douze* de ſe retirer chez les Turcs, lui écrivit pour le conjurer de ne point prendre cette réſolution deſeſpérée & de ſe remettre plutôt entre ſes mains qu'entre celles de l'ennemi naturel de tous les Princes Chrêtiens. Il lui donnait ſa parole d'honneur de ne point le retenir priſonnier, & de terminer leurs différends par une paix raiſonnable. La lettre fut portée par un exprès juſqu'à la rivière de Bug, qui ſépare les déſerts de l'Ukraine des Etats du Grand-Seigneur. Il arriva lorſque *Charles* était déja en Turquie, & rapporta la lettre à ſon Maître. Le Miniſtre ajoute qu'il tient ce *f*) fait de celui-là même qui avait été chargé de la lettre. Cette anecdote n'eſt pas ſans vraiſemblance, mais elle ne ſe trouve ni dans le journal de *Pierre le Grand*, ni dans aucun des mémoires qu'on m'a confiés. Ce qui eſt le plus important dans cette bataille, c'eſt que de toutes celles qui ont jamais enſanglanté la terre, c'eſt la ſeule qui au-lieu de ne produire que la deſtruction, ait ſervi au bonheur du genre-humain, puiſqu'elle a donné au Czar la liberté de policer une grande partie du Monde.

Il s'eſt donné en Europe plus de deux cent batailles rangées, depuis le commencement de ce ſiécle juſqu'à l'année où j'écris. Les victoires les plus ſignalées & les plus ſanglantes n'ont eu d'autres ſuites que la réduction de quelques petites provinces, cédées enſuite par des traités, & repriſes par d'autres batailles. Des armées de cent mille hommes ont ſouvent combattu, mais les plus violens efforts n'ont eu que des ſuccès faibles & paſſagers; on a fait les plus peti-

f) Ce fait ſe trouve auſſi dans une lettre imprimée audevant des anecdotes de Ruſſie, pag. 23.

tes choses avec les plus grands moyens. Il n'y a point d'exemple dans nos nations modernes d'aucune guerre qui ait compensé par un peu de bien le mal qu'elle a fait; mais il a résulté de la journée de Pultava la félicité du plus vaste Empire de la Terre.

CHAPITRE DIX-NEUVIEME.

Suites de la victoire de Pultava. Charles douze *réfugié chez les Turcs.* Auguste *détrôné par lui rentre dans ses Etats. Conquêtes de* Pierre le Grand.

CEpendant on présentait au vainqueur tous les principaux prisonniers; le Czar leur fit rendre leurs épées, & les invita à sa table. Il est assez connu qu'en buvant à leur santé il leur dit: „ Je bois à la santé „ de mes maîtres dans l'art de la guerre: " mais la plûpart de ses maîtres, du moins tous les officiers subalternes & tous les soldats, furent bientôt envoyés en Sibérie. Il n'y avait point de cartel entre les Russes & les Suédois: le Czar en avait proposé un avant le siége de Pultava; *Charles* le refusa, & ses Suédois furent en tout les victimes de son indomtable fierté.

C'est cette fierté toûjours hors de saison, qui causa toutes les avantures de ce Prince en Turquie, & toutes ses calamités plus dignes d'un héros de l'*Arioste* que d'un Roi sage: car dès qu'il fut auprès de Bender, on lui conseilla d'écrire au grand-Visir selon l'usage, & il crut que ce serait trop s'abaisser. Une pareille opiniâtreté le brouilla avec tous les Ministres de la Porte successivement: il ne savait s'accommoder ni au tems ni aux lieux. g).

g) *La Motraye* dans le récit de ses voyages rapporte une lettre de *Charles XII* au grand-Visir, mais cette lettre est fausse, comme la plûpart des récits de ce voyageur mercénaire; & *Norberg* lui-même avoue que le Roi de Suède ne voulut jamais écrire au grand-Visir.

Aux premières nouvelles de la bataille de Pultava, ce fut une révolution générale dans les esprits & dans les affaires, en Pologne, en Saxe, en Suède, en Siléfie. *Charles*, quand il donnait des loix, avait exigé de l'Empereur d'Allemagne *Joseph*, qu'on dépouillât les Catholiques de cent-cinq Eglises, en faveur des Siléfiens de la Confeſſion d'Augsbourg; les Catholiques reprirent presque tous les temples Luthériens, dès qu'ils furent informés de la disgrace de *Charles*. Les Saxons ne songèrent qu'à se venger des extorſions d'un vainqueur qui leur avait coûté, disaient-ils, vingt-trois millions d'écus. Leur Electeur Roi de Pologne protesta sur le champ contre l'abdication qu'on lui avait arrachée, & étant rentré dans les bonnes graces du Czar, il s'empressa de remonter sur le Trône de Pologne. La Suède consternée, crut longtems son Roi mort, & le Sénat incertain ne pouvait prendre aucun parti.

Pierre prit incontinent celui de profiter de sa victoire: il fait partir le Maréchal *Sheremeto* avec une armée pour la Livonie, sur les frontières de laquelle ce Général s'était signalé tant de fois. Le Prince *Menzikoff* fut envoyé en diligence avec une nombreuse cavalerie pour seconder le peu de troupes laiſſées en Pologne, pour encourager toute la Nobleſſe du parti d'*Auguste*, pour chaſſer le Compétiteur qu'on ne regardait plus que comme un rebelle, & pour diſſiper quelques troupes Suédoises qui restaient encore sous le Général Suédois *Craſſau*.

Pierre part bientôt lui-même, paſſe par la Kiovie, par les Palatinats de Chelm & de la haute Volhinie, arrive à Lublin, se concerte avec le Général de la Lithuanie; il voit ensuite les troupes de la Couronne, qui prêtent serment de fidélité au Roi *Auguste*; de là il se rend à Varsovie, & jouït à Thorn du plus beau de tous les triomphes, celui de recevoir les remerciemens d'un Roi auquel il rendait ses Etats.

C'eſt là qu'il conclut un traité contre la Suède avec les Rois de Dannemarck, de Pologne & de Pruſſe. Il s'agiſſait déja de reprendre toutes les conquêtes de *Guſtave-Adolphe*. *Pierre* faiſait revivre les anciennes prétentions des Czars ſur la Livonie, l'Ingrie, la Carélie, & ſur une partie de la Finlande; le Dannemarck revendiquait la Scanie, le Roi de Pruſſe la Poméranie.

La valeur infortunée de *Charles* ébranlait ainſi tous les édifices que la valeur heureuſe de *Guſtave-Adolphe* avait élevés. La Nobleſſe Polonaiſe venait en foule confirmer ſes ſermens à ſon Roi, ou lui demander pardon de l'avoir abandonné; preſque tous reconnaiſſaient *Pierre* pour leur protecteur.

Aux armes du Czar, à ces traités, à cette révolution ſubite, *Stanislas* n'eut à oppoſer que ſa réſignation : il répandit un écrit qu'on appelle *Univerſal*, dans lequel il dit qu'il eſt prêt de renoncer à la Couronne ſi la République l'exige.

Pierre après avoir tout concerté avec le Roi de Pologne, & ayant ratifié le traité avec le Dannemarck, partit incontinent pour achever ſa négociation avec le Roi de Pruſſe. Il n'était pas encor en uſage chez les Souverains d'aller faire eux-mêmes les fonctions de leurs Ambaſſadeurs : ce fut *Pierre* qui introduiſit cette coutume nouvelle & peu ſuivie. L'Electeur de Brandebourg, premier Roi de Pruſſe, alla conférer avec le Czar à Marienverder, petite ville ſituée dans la partie occidentale de la Poméranie, bâtie par les Chevaliers Teutoniques, & enclavée dans la liſière de la Pruſſe devenue Royaume. Ce Royaume était petit & pauvre, mais ſon nouveau Roi y étalait, quand il y voyageait, la pompe la plus faſtueuſe : c'eſt dans cet éclat qu'il avait déja reçu *Pierre* à ſon premier paſſage, quand ce Prince quitta ſon Empire pour aller s'inſtruire chez les étrangers. Il

reçut le vainqueur de *Charles XII* avec encor plus de magnificence. *Pierre* ne conclut d'abord avec le Roi de Prusse qu'un traité défensif, mais qui ensuite acheva la ruine des affaires de Suède.

Nul instant n'était perdu. *Pierre* après avoir achevé rapidement des négociations qui partout ailleurs sont si longues, va joindre son armée devant Riga la capitale de la Livonie, commence par bombarder la place, met le feu lui-même aux trois premières bombes, ensuite forme un blocus; & sûr que Riga ne lui peut échapper, il va veiller aux ouvrages de sa ville de Pétersbourg, à la construction des maisons, à sa flotte, pose de ses mains la quille d'un vaisseau de cinquante-quatre canons, & part ensuite pour Moscou. Il se fit un amusement de travailler aux préparatifs du triomphe qu'il étala dans cette capitale: il ordonna toute la fête, travailla lui-même, disposa tout.

L'année 1710 commença par cette solemnité nécessaire alors à ses peuples, auxquels elle inspirait des sentimens de grandeur, & agréable à ceux qui avaient craint de voir entrer en vainqueurs dans leurs murs ceux dont on triomphait; on vit passer sous sept arcs magnifiques l'artillerie des vaincus, leurs drapeaux, leurs étendarts, le brancard de leur Roi, les soldats, les Officiers, les Généraux, les Ministres prisonniers, tous à pied, au bruit des cloches, des trompettes, & de cent piéces de canon, & des acclamations d'un peuple innombrable qui se faisaient entendre quand les canons se taisaient. Les vainqueurs à cheval fermaient la marche, les Généraux à la tête, & *Pierre* à son rang de Général-Major. A chaque arc de triomphe on trouvait des députés des différens ordres de l'Etat, & au dernier une troupe choisie des jeunes enfans de Boyards vêtus à la Romaine, qui présentèrent des lauriers au Monarque victorieux.

A cette fête publique ſuccéda une cérémonie non moins ſatisfaiſante. Il était arrivé en 1708 une avanture d'autant plus déſagréable, que *Pierre* était alors malheureux; *Matéof* ſon Ambaſſadeur à Londres auprès de la Reine *Anne*, ayant pris congé, fut arrêté avec violence par deux officiers de juſtice au nom de quelques marchands Anglais, & conduit chez un Juge de paix pour la ſûreté de leurs créances. Les marchands Anglais prétendaient que les loix du commerce devaient l'emporter ſur les privilèges des Miniſtres: L'Ambaſſadeur du Czar, & tous les Miniſtres publics qui ſe joignirent à lui, diſaient que leur perſonne doit être toûjours inviolable. Le Czar demanda fortement juſtice par ſes lettres à la Reine *Anne*; mais elle ne pouvait la lui faire, parce que les loix d'Angleterre permettaient aux marchands de pourſuivre leurs débiteurs, & qu'aucune loi n'exemptait les Miniſtres publics de cette pourſuite. Le meurtre de *Patkul* Ambaſſadeur du Czar, exécuté l'année précédente par les ordres de *Charles douze*, enhardiſſait le peuple d'Angleterre à ne pas reſpecter un caractère ſi cruellement prophané: les autres Miniſtres qui étaient alors à Londres, furent obligés de répondre pour celui du Czar; & enfin tout ce que put faire la Reine en ſa faveur, ce fut d'engager le Parlement à paſſer un acte par lequel doreſnavant il ne ferait plus permis de faire arrêter un Ambaſſadeur pour ſes dettes: mais après la bataille de Pultava il falut faire une ſatisfaction plus autentique. La Reine lui fit des excuſes publiques par une Ambaſſade ſolemnelle. Monſieur de *Widvorth* choiſi pour cette cérémonie, commença ſa harangue par ces mots: *Très-haut & très-puiſſant Empereur.* Il lui dit qu'on avait mis en priſon ceux qui avaient oſé arrêter ſon Ambaſſadeur, & qu'on les avait déclaré infames; il n'en était rien, mais il ſuffiſait de le dire; & le titre d'Empereur que la Reine ne lui donnait pas avant la bataille de Pultava, marquait aſſez la conſidération qu'il avait en Europe. On lui donnait déja com-

munément ce titre en Hollande, & non-feulement ceux qui l'avaient vu travailler avec eux dans les chantiers de Sardam, & qui s'intéreffaient davantage à fa gloire, mais tous les principaux de l'Etat l'appellaient à l'envi du nom d'Empereur, & célébraient fa victoire par des fêtes en préfence du Miniftre de Suède.

Cette confidération univerfelle qu'il s'était donnée par fa victoire, il l'augmentait en ne perdant pas un moment pour en profiter. Elbing eft d'abord affiégée ; c'eft une ville Anféatique de la Pruffe Royale en Pologne ; les Suédois y avaient encor une garnifon. Les Ruffes montent à l'affaut, entrent dans la ville, & la garnifon fe rend prifonnière de guerre ; cette place était un des grands magafins de *Charles douze :* on y trouva cent quatre-vingt-trois canons de bronze, & cent cinquante-fept mortiers. Auffi-tôt *Pierre* fe hâte d'aller de Mofcou à Pétersbourg : à peine arrivé il s'embarque fous fa nouvelle fortereffe de Cronflot, côtoye les côtes de la Carélie, & malgré une violente tempête il amène fa flotte devant Vibourg la capitale de la Carélie en Finlande, tandis que fes troupes de terre approchent fur des marais glacés : la ville eft inveftie, & le blocus de la capitale de la Livonie eft refferré. Vibourg fe rend bientôt après la brèche faite, & une garnifon compofée d'environ quatre mille hommes, capitule, mais fans pouvoir obtenir les honneurs de la guerre ; elle fut faite prifonnière malgré la capitulation. *Pierre* fe plaignait de plufieurs infractions de la part des Suédois ; il promit de rendre la liberté à ces troupes, quand les Suédois auraient fatisfait à fes plaintes ; il falut fur cette affaire demander les ordres du Roi de Suède toûjours inflexible, & ces foldats que *Charles* aurait pu délivrer reftèrent captifs. C'eft ainfi que le Prince d'Orange Roi d'Angleterre *Guillaume trois* avait arrêté en 1695 le Maréchal de *Boufflers* malgré la capitulation de Namur. Il y a plufieurs exemples de

ces violations, & il ferait à fouhaiter qu'il n'y en eût point.

Après la prife de cette capitale, le fiége de Riga devint bientôt un fiége régulier, pouffé avec vivacité : il falait rompre les glaces dans la rivière de Duna qui baigne au Nord les murs de la ville. La contagion qui défolait depuis quelque tems ces climats, fe mit dans l'armée affiégeante, & lui enleva neuf mille hommes : cependant le fiége ne fut point ralenti ; il fut long, & la garnifon obtint les honneurs de la guerre ; mais on ftipula dans la capitulation que tous les officiers & foldats Livoniens refteraient au fervice de la Ruffie comme citoyens d'un pays qui en avait été démembré, & que les ancêtres de *Charles douze* avaient ufurpé ; les privilèges dont fon père avait dépouillé les Livoniens leur furent rendus, & tous les officiers entrèrent au fervice du Czar : c'était la plus noble vengeance qu'il pût prendre du meurtre du Livonien *Patkul* fon Ambaffadeur, condamné pour avoir défendu ces mêmes privilèges. La garnifon était compofée d'environ cinq mille hommes. Peu de tems après la citadelle de Pennamunde fut prife ; on trouva tant dans la ville que dans ce fort plus de huit cent bouches à feu.

Il manquait pour être entiérement maître de la Carélie la forte ville de Kexkfolm fur le lac Ladoga, fituée dans une ifle, & qu'on regardait comme imprenable ; elle fut bombardée quelque tems après & bientôt rendue. L'ifle d'Oefel dans la mer qui borde le nord de la Livonie fut foumife avec la même rapidité.

Du côté de l'Eftonie, province de la Livonie vers le Septentrion & fur le golfe de Finlande, font les villes de Pernau & de Revel ; fi on en était maître, la conquête de la Livonie était achevée. Pernau fe rendit après un fiége de peu de jours, & Revel fe foumit

mit ſans qu'on tirât contre la ville un ſeul coup de canon; mais les aſſiégés trouvèrent le moyen d'échapper au vainqueur dans le tems même qu'ils ſe rendaient priſonniers de guerre : quelques vaiſſeaux de Suède abordèrent à la rade pendant la nuit; la garniſon s'embarqua, ainſi que la plûpart des bourgeois; & les aſſiégeans en entrant dans la ville furent étonnés de la trouver déſerte. Quand *Charles douze* remportait la victoire de Nerva, il ne s'attendait pas que ſes troupes auraient un jour beſoin de pareilles ruſes de guerre.

En Pologne *Stanislas* voyant ſon parti détruit, s'était réfugié dans la Poméranie, qui reſtait à *Charles douze*; *Auguſte* régnait, & il était difficile de décider ſi *Charles* avait eu plus de gloire à le détrôner, que *Pierre* à le rétablir.

Les Etats du Roi de Suède étaient encor plus malheureux que lui; cette maladie contagieuſe qui avait ravagé toute la Livonie, paſſa en Suède, & enleva trente mille perſonnes dans la ſeule ville de Stockholm; elle y ravagea les provinces déja trop dénuées d'habitans, car pendant dix années de ſuite la plûpart étaient ſortis du pays pour aller périr à la ſuite de leur Maître.

Sa mauvaiſe fortune le pourſuivait dans la Poméranie. Ses troupes de Pologne s'y étaient retirées au nombre d'onze mille combattans; le Czar, le Roi de Dannemarck, celui de Pruſſe, l'Electeur d'Hanovre, le Duc de Holſtein, s'unirent tous enſemble pour rendre cette armée inutile & pour forcer le Général *Craſſau* qui la commandait à la neutralité. La Régence de Stockholm ne recevant point de nouvelles de ſon Roi, ſe crut trop heureuſe, au milieu de la contagion qui dévaſtait la ville, de ſigner cette neutralité, qui ſemblait du moins devoir écarter les horreurs de la guerre d'une de ſes provinces. L'Empereur d'Alle-

magne favorisa ce traité singulier : on stipula que l'armée Suédoise qui était en Poméranie n'en pourrait sortir pour aller défendre ailleurs son Monarque : il fut même résolu dans l'Empire d'Allemagne de lever une armée pour faire exécuter cette convention qui n'avait point d'exemple ; c'est que l'Empereur qui était alors en guerre contre la France, espérait faire entrer l'armée Suédoise à son service. Toute cette négociation fut conduite pendant que *Pierre* s'emparait de la Livonie, de l'Estonie & de la Carélie.

Charles douze, qui pendant tout ce tems-là faisait jouër de Bender à la Porte-Ottomane tous les ressorts possibles pour engager le Divan à déclarer la guerre au Czar, reçut cette nouvelle comme un des plus funestes coups que lui portait sa mauvaise fortune : il ne put soutenir que son Sénat de Stockholm eût lié les mains à son armée : ce fut alors qu'il lui écrivit qu'il lui enverrait une de ses bottes pour le gouverner.

Les Danois cependant préparaient une descente en Suède. Toutes les nations de l'Europe étaient alors en guerre ; l'Espagne, le Portugal, l'Italie, la France, l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre, combattaient encore pour la succession du Roi d'Espagne *Charles second*, & tout le Nord était armé contre *Charles douze*. Il ne manquait qu'une querelle avec la Porte-Ottomane, pour qu'il n'y eût pas un village d'Europe qui ne fût exposé aux ravages. Cette querelle arriva lorsque *Pierre* était au plus haut point de sa gloire, & précisément parce qu'il y était.

HISTOIRE
DE L'EMPIRE DE RUSSIE
SOUS
PIERRE LE GRAND.
SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Campagne du Pruth.

LE Sultan *Achmet III* déclara la guerre à *Pierre premier*; mais ce n'était pas pour le Roi de Suède; c'était, comme on le croit bien, pour ses seuls intérêts. Le Kam des Tartares de Crimée voyait avec crainte un voisin devenu si puissant. La Porte avait pris ombrage de ses vaisseaux sur les Palus-Méotides, & sur la mer Noire, de la ville d'Asoph fortifiée, du port de Taganrok déja célèbre; enfin de tant de grands succès, & de l'ambition que les succès augmentent toûjours.

Il n'est ni vraisemblable, ni vrai, que la Porte-Ottomane ait fait la guerre au Czar vers les Palus-Méotides, parce qu'un vaisseau Suédois avait pris sur la mer Baltique une barque, dans laquelle on avait trouvé une lettre d'un Ministre qu'on n'a jamais nommé. *Norberg* a écrit que cette lettre contenait un plan de

la conquête de l'Empire Turc, que la lettre fut portée à *Charles XII* en Turquie, que *Charles* l'envoya au Divan, & que fur cette lettre la guerre fut déclarée. Cette fable porte affez avec elle fon caractère de fable. Le Kam des Tartares plus inquiet encor que le Divan de Conftantinople, du voifinage d'Afoph, fut celui qui par fes inftances obtint qu'on entrerait en campagne. *a*)

La Livonie n'était point encor toute entière au pouvoir du Czar, quand *Achmet III* prit dès le mois d'Août la réfolution de fe déclarer. Il pouvait à peine favoir la reddition de Riga. La propofition de rendre en argent les effets perdus par le Roi de Suède à Pultava, ferait de toutes les idées la plus ridicule, fi celle de démolir Pétersbourg ne l'était davantage. Il y eut beaucoup de romanefque dans la conduite de *Charles* à Bender; mais celle du Divan eût été plus romanefque encore, s'il eût fait de telles demandes.

Le Kam des Tartares qui fut le grand moteur de cette guerre, alla voir *Charles* dans fa retraite. Ils étaient unis par les mêmes intérêts, puis qu'Afoph eft frontière de la petite Tartarie. *Charles* & le Kam de Crimée étaient ceux qui avaient le plus perdu par l'agrandiffement du Czar; mais ce Kam ne commandait point les armées du Grand-Seigneur; il était comme

a) Ce que rapporte *Norberg* fur les prétentions du Grand-Seigneur n'eft ni moins faux ni moins puérile: il dit que le Sultan *Achmet* envoya au Czar les conditions auxquelles il accorderait la paix, avant d'avoir commencé la guerre. Ces conditions étaient, felon le confeffeur de *Charles douze*, de renoncer à fon alliance avec le Roi *Augufte*, de rétablir *Stanislas*, de rendre la Livonie à *Charles*, de payer à ce Prince argent comptant ce qu'il lui avait pris à Pultava, & de démolir Pétersbourg. Cette piéce fut forgée par un nommé *Brazey*, auteur famélique d'une feuille intitulée *Mémoires fatyriques, hiftoriques & amufans*. Norberg puifa dans cette fource. Il parait que ce confeffeur n'était pas le confident de *Charles douze*.

les Princes feudataires d'Allemagne, qui ont ſervi l'Empire avec leurs propres troupes, ſubordonnées au Général de l'Empereur Allemand.

La première démarche du Divan fut de faire arrêter dans les ruës de Conſtantinople l'Ambaſſadeur du Czar *Tolstoy*, & trente de ſes domeſtiques, & de l'enfermer au château des ſept Tours. Cet uſage barbare, dont des ſauvages auraient honte, vient de ce que les Turcs ont toûjours des Miniſtres étrangers, réſidans continuellement chez eux, & qu'ils n'envoyent jamais d'Ambaſſadeurs ordinaires. Ils regardent les Ambaſſadeurs des Princes Chrétiens, comme des Conſuls de marchands; & n'ayant pas d'ailleurs moins de mépris pour les Chrétiens que pour les Juifs, ils ne daignent obſerver avec eux le droit des gens que quand ils y ſont forcés; du moins juſqu'à préſent ils ont perſiſté dans cet orgueil féroce.

Le célèbre Viſir *Achmet Couprougli*, qui prit Candie ſous *Mahomet IV*, avait traité le fils d'un Ambaſſadeur de France avec outrage, & ayant pouſſé la brutalité juſqu'à le frapper l'avait envoyé en priſon, ſans que *Louis XIV*, tout fier qu'il était, s'en fût autrement reſſenti, qu'en envoyant un autre Miniſtre à la Porte. Les Princes Chrêtiens très délicats entre eux ſur le point d'honneur, & qui l'ont même fait entrer dans le droit public, ſemblaient l'avoir oublié avec les Turcs.

Jamais Souverain ne fut plus offenſé dans la perſonne de ſes Miniſtres que le Czar de Ruſſie. Il vit dans l'eſpace de peu d'années ſon Ambaſſadeur à Londres mis en priſon pour dettes; ſon Plénipotentiaire en Pologne & en Saxe roué vif ſur un ordre du Roi de Suède; ſon Miniſtre à la Porte-Ottomane ſaiſi & mis en priſon dans Conſtantinople comme un malfaiteur.

La Reine d'Angleterre lui fit, comme nous avons vu, ſatisfaction pour l'outrage de Londres. L'horrible

affront reçu dans la perſonne de *Patkul*, fut lavé dans le ſang des Suédois à la bataille de Pultava ; mais la fortune laiſſa impunie la violation du droit des gens par les Turcs.

Le Czar fut obligé de quitter le théâtre de la guerre en Occident, pour aller combattre ſur les frontières de la Turquie. D'abord il fait avancer vers la b) Moldavie dix régimens qui étaient en Pologne ; il ordonne au Maréchal *Sheremeto* de partir de la Livonie avec ſon corps d'armée, & laiſſant le Prince *Menzikoff* à la tête des affaires à Pétersbourg, il va donner dans Moſcou tous les ordres pour la campagne qui doit s'ouvrir.

Un Sénat de régence eſt établi ; ſes régimens des Gardes ſe mettent en marche ; il ordonne à la jeune Nobleſſe de venir apprendre ſous lui le métier de la guerre ; place les uns en qualité de cadets, les autres d'officiers ſubalternes. L'Amiral *Apraxin* va dans Aſoph commander ſur terre & ſur mer. Toutes ces meſures étant priſes, il ordonne dans Moſcou qu'on reconnaiſſe une nouvelle Czarine ; c'était cette même perſonne faite priſonnière de guerre dans Marienbourg en 1702. *Pierre* avait répudié l'an 1696 *Eudoxia Lapoukin* c) ſon épouſe, dont il avait deux enfans. Les loix de ſon Egliſe permettent le divorce ; & ſi elles l'avaient défendu, il eût fait une loi pour le permettre.

La jeune priſonnière de Marienbourg à qui on avait donné le nom de *Catherine*, était au-deſſus de ſon ſexe & de ſon malheur. Elle ſe rendit ſi agréable par ſon caractére, que le Czar voulut l'avoir auprès de lui ; elle l'accompagna dans ſes courſes & dans ſes travaux pénibles, partageant ſes fatigues, adouciſſant

b) Il eſt bien étrange que tant d'auteurs confondent la Valachie & la Moldavie.

c) Ou *Lapouchin*.

ſes peines par la gaieté de ſon eſprit, & par ſa complaiſance ; ne connaiſſant point cet appareil de luxe & de molleſſe, dont les femmes ſe ſont fait ailleurs des beſoins réels. Ce qui rendit ſa faveur plus ſingulière, c'eſt qu'elle ne fut ni enviée, ni traverſée, & que perſonne n'en fut la victime. Elle calma ſouvent la colère du Czar, & le rendit plus grand encor en le rendant plus clément. Enfin, elle lui devint ſi néceſſaire, qu'il l'épouſa ſecrétement en 1707. Il en avait déja deux filles, & il en eut l'année ſuivante une Princeſſe qui épouſa depuis le Duc de Holſtein. Le mariage ſecret de *Pierre* & de *Catherine* fut déclaré le jour même que le Czar *d*) partit avec elle pour aller éprouver ſa fortune contre l'Empire Ottoman. Toutes les diſpoſitions promettaient un heureux ſuccès. L'Hetman des Coſaques devait contenir les Tartares, qui déja ravageaient l'Ukraine dès le mois de Février ; l'armée Ruſſe avançait vers le Nieſter ; un autre corps de troupes ſous le Prince *Gallitzin* marchait par la Pologne. Tous les commencemens furent favorables ; car *Gallitzin* ayant rencontré près de Kiovie un parti nombreux de Tartares, joints à quelques Coſaques, & à quelques Polonais du parti de *Stanislas*, & même de Suédois, il les défit entiérement, & leur tua cinq mille hommes. Ces Tartares avaient déja fait dix mille eſclaves dans le plat pays. C'eſt de tems immémorial, la coutume des Tartares de porter plus de cordes que de cimeterres, pour lier les malheureux qu'ils ſurprennent. Les captifs furent tous délivrés, & leurs raviſſeurs paſſés au fil de l'épée. Toute l'armée, ſi elle eût été raſſemblée, devait monter à ſoixante mille hommes. Elle dut être encor augmentée par les troupes du Roi de Pologne. Ce Prince qui devait tout au Czar vint le trouver le 3 Juin 1714 à Jaroſlau ſur la rivière de Sane, & lui promit de nombreux ſecours. On proclama la guerre contre les Turcs au nom des deux Rois : mais la Diète de Pologne ne ratifia pas

d) Journal de *Pierre le Grand*.

ce qu'*Auguste* avait promis : elle ne voulut point rompre avec les Turcs. C'était le sort du Czar d'avoir dans le Roi *Auguste* un allié qui ne pouvait jamais l'aider. Il eut les mêmes espérances dans la Moldavie & dans la Valachie, & il fut trompé de même.

La Moldavie & la Valachie devaient secouer le joug des Turcs. Ces pays sont ceux des anciens Daces, qui mêlés aux Gépides inquiétèrent longtems l'Empire Romain; *Trajan* les soumit; le premier *Constantin* les rendit Chrêtiens. La Dacie fut une province de l'Empire d'Orient; mais bientôt après ces mêmes peuples contribuèrent à la ruine de celui d'Occident, en servant sous les *Odoacres* & sous les *Théodorics*.

Ces contrées restèrent depuis annexées à l'Empire Grec; & quand les Turcs eurent pris Constantinople, elles furent gouvernées & opprimées par des Princes particuliers. Enfin elles ont été entiérement soumises par le Padicha ou Empereur Turc, qui en donne l'investiture. Le Hospodar, ou Vaivode, que la Porte choisit pour gouverner ces provinces, est toûjours un Chrêtien Grec. Les Turcs ont par ce choix fait connaître leur tolérance, tandis que nos déclamateurs ignorans leur reprochent la persécution. Le Prince que la Porte nomme est tributaire, ou plutôt fermier : elle confère cette dignité à celui qui en offre davantage, & qui fait le plus de présens au Visir, ainsi qu'elle confère le Patriarchat Grec de Constantinople. C'est quelquefois un Dragoman, c'est-à-dire, un interprète du Divan, qui obtient cette place. Rarement la Moldavie & la Valachie sont réunies sous un même Vaivode; la Porte partage ces deux provinces, pour en être plus sûre. *Démétrius Cantemir* avait obtenu la Moldavie. On faisait descendre ce Vaivode *Cantemir* de *Tamerlan*, parce que le nom de *Tamerlan* était *Timur*, que ce *Timur* était un Kam Tartare; & du nom de *Timurkan*, venait, disait-on, la famille de *Kantemir*.

Baſſaraba Brancovan avait été inveſti de la Valachie. Ce *Baſſaraba* ne trouva point de généalogiſte qui le fît deſcendre d'un Conquérant Tartare. *Cantemir* crut que le tems était venu de ſe ſouſtraire à la domination des Turcs, & de ſe rendre indépendant, par la protection du Czar. Il fit préciſément avec *Pierre* ce que *Mazeppa* avait fait avec *Charles*. Il engagea même d'abord le Hoſpodar de Valachie *Baſſaraba* à entrer dans la conſpiration, dont il eſpérait recueillir tout le fruit. Son plan était de ſe rendre maître des deux provinces. L'Evêque de Jéruſalem, qui était alors en Valachie, fut l'ame de ce complot. *Cantemir* promit au Czar des troupes & des vivres, comme *Mazeppa* en avait promis au Roi de Suède, & ne tint pas mieux ſa parole.

Le Général *Sheremeto* s'avança juſqu'à Jaſſi, capitale de la Moldavie, pour voir, & pour ſoutenir l'exécution de ces grands projets. *Cantemir* l'y vint trouver, & en fut reçu en Prince; mais il n'agit en Prince qu'en publiant un manifeſte contre l'Empire Turc. Le Hoſpodar de Valachie qui démêla bientôt ſes vues ambitieuſes, abandonna ſon parti, & rentra dans ſon devoir. L'Evêque de Jéruſalem craignant juſtement pour ſa tête, s'enfuit & ſe cacha; les peuples de la Valachie & de la Moldavie demeurèrent fidèles à la Porte-Ottomane; & ceux qui devaient fournir des vivres à l'armée Ruſſe, les allèrent porter à l'armée Turque.

Déja le Viſir *Baltagi Mehemet* avait paſſé le Danube à la tête de cent mille hommes, & marchait vers Jaſſi le long du Pruth, autrefois le fleuve Hieraſe, qui tombe dans le Danube, & qui eſt à-peu-près la frontière de la Moldavie & de la Beſſarabie. Il envoya alors le Comte *Poniatowski*, Gentilhomme Polonais attaché à la fortune du Roi de Suède, prier ce Prince de venir lui rendre viſite, & voir ſon armée. *Charles* ne put s'y réſoudre; il exigeait que le

grand-Visir lui fit sa première visite dans son asyle près de Bender ; sa fierté l'emporta sur ses intérêts. Quand *Poniatowski* revint au camp des Turcs, & qu'il excusa les refus de Charles XII ; *Je m'attendais bien*, dit le Visir au Kam des Tartares, *que ce fier Payen en userait ainsi.* Cette fierté réciproque qui aliéne toûjours tous les hommes en place, n'avança pas les affaires du Roi de Suède : il dut d'ailleurs s'appercevoir bientôt que les Turcs n'agissaient que pour eux, & non pas pour lui.

Tandis que l'armée Ottomane passait le Danube, le Czar avançait par les frontières de la Pologne, passait le Boristhène, pour aller dégager le Maréchal *Sheremeto*, qui étant au midi de Jassi, sur les bords du Pruth, était menacé de se voir bientôt environné de cent mille Turcs, & d'une armée de Tartares. *Pierre* avant de passer le Boristhène, avait craint d'exposer *Catherine* à un danger qui devenait chaque jour plus terrible ; mais *Catherine* regarda cette attention du Czar comme un outrage à sa tendresse & à son courage ; elle fit tant d'instances que le Czar ne put se passer d'elle ; l'armée la voyait avec joie à cheval à la tête des troupes ; elle se servait rarement de voiture. Il falut marcher au-delà du Boristhène par quelques déserts, traverser le Bog, & ensuite la rivière du Tiras qu'on nomme aujourd'hui Niester ; après quoi l'on trouvait encor un autre désert avant d'arriver à Jassi sur les bords du Pruth. Elle encourageait l'armée, y répandait la gaieté, envoyait des secours aux Officiers malades, & étendait ses soins sur les soldats.

On arriva enfin à Jassi, où l'on devait établir des magasins. Le Hospodar de Valachie *Bassaraba*, rentré dans les intérêts de la Porte, & feignant d'être dans ceux du Czar, lui proposa la paix, quoique le grand-Visir ne l'en eût point chargé ; on sentit le piége ; on se borna à demander des vivres qu'il ne

pouvait ni ne voulait fournir. Il était difficile d'en faire venir de Pologne ; ſes proviſions que *Cantemir* avait promiſes, & qu'il eſpérait en vain tirer de la Valachie, ne pouvaient arriver ; la ſituation devenait très-inquiétante. Un fléau dangereux ſe joignit à tous ces contretems ; des nuées de ſauterelles couvrirent les campagnes, les dévorèrent & les infectèrent : l'eau manquait ſouvent dans la marche ſous un ſoleil brûlant & dans des déſerts arides ; on fut obligé de faire porter à l'armée de l'eau dans des tonneaux.

Pierre, dans cette marche, ſe trouvait, par une fatalité ſingulière, à portée de *Charles XII* ; car Bender n'eſt éloigné que de vingt-cinq lieuës communes de l'endroit où l'armée Ruſſe campait auprès de Jaſſi. Des partis de Coſaques pénétrèrent juſqu'auprès de la retraite de *Charles* ; mais les Tartares de Crimée qui voltigeaient dans ces quartiers, mirent le Roi de Suède à couvert d'une ſurpriſe. Il attendait avec impatience & ſans crainte dans ſon camp l'événement de la guerre.

Pierre ſe hâta de marcher ſur la rive droite du Pruth, dès qu'il eut formé quelques magaſins. Le point déciſif était d'empêcher les Turcs, poſtés au-deſſous, ſur la rive gauche, de paſſer ce fleuve, & de venir à lui. Cette manœuvre devait le rendre maître de la Moldavie & de la Valachie ; il envoya le Général *Janus* avee l'avant-garde, pour s'oppoſer à ce paſſage des Turcs ; mais ce Général n'arriva que dans le tems même qu'ils paſſaient ſur leurs pontons : il ſe retira ; & ſon infanterie fut pourſuivie juſqu'à ce que le Czar vînt lui-même le dégager.

L'armée du grand-Viſir s'avança donc bientôt vers celle du Czar, le long du fleuve. Ces deux armées étaient bien différentes : celle des Turcs, renforcée des Tartares, était, dit-on, de près de deux cent cinquante mille hommes ; celle des Ruſſes n'était alors

que d'environ trente-sept mille combattans. Un corps assez considérable sous le Général *Renne*, était au-delà des montagnes de la Moldavie, sur la rivière de Sireth; & les Turcs coupèrent la communication.

Le Czar commençait à manquer de vivres, & à peine ses troupes campées non loin du fleuve pouvaient-elles avoir de l'eau; elles étaient exposées à une nombreuse artillerie, placée par le grand-Visir sur la rive gauche, avec un corps de troupes qui tirait sans cesse sur les Russes. Il parait par ce récit très détaillé & très fidèle, que le Visir *Baltagi Mehemet*, loin d'être un imbécille comme les Suédois l'ont représenté, s'était conduit avec beaucoup d'intelligence. Passer le Pruth à la vue d'un ennemi, le contraindre à reculer & le poursuivre, couper tout-d'un-coup la communication entre l'armée du Czar & un corps de sa cavalerie, enfermer cette armée sans lui laisser de retraite, lui ôter l'eau & les vivres, la tenir sous des batteries de canon qui la menacent d'une rive opposée; tout cela n'était pas d'un homme sans activité & sans prévoyance.

Pierre alors se trouva dans une plus mauvaise position que *Charles douze* à Pultava; enfermé comme lui par une armée supérieure, éprouvant plus que lui la disette, & s'étant fié comme lui aux promesses d'un Prince trop peu puissant pour les tenir, il prit le parti de la retraite, & tenta d'aller choisir un camp avantageux en retournant vers Jassi.

Il décampa dans la nuit; mais à peine est-il en marche, que les Turcs tombent sur son arrière-garde au point du jour. Le régiment des gardes *Préobazinsky* arrêta longtems leur impétuosité. On se forma, on fit des retranchemens avec les chariots & le bagage. Le même jour toute l'armée Turque attaqua encor les Russes. Une preuve qu'ils pouvaient se défendre, quoi qu'on en ait dit, c'est qu'ils se défendirent très

longtems, qu'ils tuèrent beaucoup d'ennemis, & qu'ils ne furent point entamés.

Il y avait dans l'armée Ottomane deux Officiers du Roi de Suède, l'un le Comte *Poniatowski*, l'autre le Comte de *Sparre*, avec quelques Cosaques du parti de *Charles douze*. Mes mémoires disent que ces Généraux conseillèrent au grand-Visir de ne point combattre, de couper l'eau & les vivres aux ennemis, & de les forcer à se rendre prisonniers ou de mourir. D'autres mémoires prétendent qu'au contraire ils animèrent le grand-Visir à détruire avec le sabre une armée fatiguée & languissante qui périssait déja par la disette. La première idée parait plus circonspecte, la seconde plus conforme au caractère des Généraux élevés par *Charles douze*.

Le fait est que le grand-Visir tomba sur l'arrière-garde, au point du jour. Cette arrière-garde était en désordre. Les Turcs ne rencontrèrent d'abord devant eux qu'une ligne de quatre cent hommes; on se forma avec célérité. Un Général Allemand nommé *Allard* eut la gloire de faire des dispositions si rapides & si bonnes, que les Russes résistèrent pendant trois heures à l'armée Ottomane sans perdre de terrain.

La discipline à laquelle le Czar avait accoutumé ses troupes, le paya bien de ses peines. On avait vu à Nerva soixante mille hommes défaits par huit mille, parce qu'ils étaient indisciplinés; & ici on voit une arrière-garde d'environ huit mille Russes soutenir les efforts de cent cinquante mille Turcs, leur tuer sept mille hommes, & les forcer à retourner en arrière.

Après ce rude combat, les deux armées se retranchèrent pendant la nuit; mais l'armée Russe restait toûjours enfermée, privée de provisions & d'eau même. Elle était près des bords du Pruth, & ne pouvait approcher du fleuve; car si-tôt que quelques sol-

dats hazardaient d'aller puiser de l'eau, un corps de Turcs posté à la rive opposée faisait pleuvoir sur eux le plomb & le fer d'une artillerie nombreuse chargée à cartouche. L'armée Turque qui avait attaqué les Russes, continuait toûjours de son côté à la foudroyer par son canon.

Il était probable qu'enfin les Russes allaient être perdus sans ressource par leur position, par l'inégalité du nombre & par la disette. Les escarmouches continuaient toûjours ; la cavalerie du Czar presque toute démontée, ne pouvait plus être d'aucun secours, à moins qu'elle ne combattît à pied ; la situation paraissait desespérée. Il ne faut que jetter les yeux sur cette carte exacte du camp du Czar, & de l'armée Ottomane, pour voir qu'il n'y eut jamais de position plus dangereuse, que la retraite était impossible, qu'il falait remporter une victoire complette, ou périr jusqu'au dernier, ou être esclave des Turcs.

Toutes les rélations, tous les mémoires du tems conviennent unanimement, que le Czar incertain s'il tenterait le lendemain le sort d'une nouvelle bataille, s'il exposerait sa femme, son armée, son Empire, & le fruit de tant de travaux, à une perte qui semblait inévitable, se retira dans sa tente, accablé de douleur, & agité de convulsions dont il était quelquefois attaqué, & que ses chagrins redoublaient. Seul, en proie à tant d'inquiétudes cruelles, ne voulant que personne fût témoin de son état, il défendit qu'on entrât dans sa tente. Il vit alors quel était son bonheur d'avoir permis à sa femme de le suivre. *Catherine* entra malgré la défense.

Une femme qui avait affronté la mort pendant tous ces combats, exposée comme un autre au feu d'artillerie des Turcs, avait le droit de parler. Elle persuada son époux de tenter la voie de la négociation.


camp des Turcs
chemin de gurguli a yassi
camp du czar
Riviere de Pruth, remontant vers yassi
camp des Tartares

C'eſt la coutume immémoriale dans tout l'Orient, quand on demande audience aux Souverains, ou à leurs repréſentans, de ne les aborder qu'avec des préſens. *Catherine* raſſembla le peu de pierreries qu'elle avait apportées dans ce voyage guerrier, dont toute magnificence & tout luxe étaient bannis; elle y ajouta deux peliſſes de renard noir; l'argent comptant qu'elle ramaſſa fut deſtiné pour le Kiaia. Elle choiſit elle-même un Officier intelligent, qui devait avec deux valets porter les préſens au grand-Viſir, & enſuite faire conduire au Kiaia en ſûreté, le préſent qui lui était réſervé. Cet Officier fut chargé d'une lettre du Maréchal *Sheremeto* à *Mehemet Baltagi*. Les mémoires de *Pierre* conviennent de la lettre; ils ne diſent rien des détails dans leſquels entra *Catherine*; mais tout eſt aſſez confirmé par la déclaration de *Pierre* lui-même donnée en 1723 quand il fit couronner *Catherine* Impératrice; *Elle nous a été*, dit-il, *d'un très grand ſecours dans tous les dangers, & particuliérement à la bataille du Pruth, où notre armée était réduite à vingt-deux mille hommes.* Si le Czar en effet n'avait plus alors que vingt-deux mille combattans, menacés de périr par la faim, ou par le fer; le ſervice rendu par *Catherine* était auſſi grand que les bienfaits dont ſon époux l'avait comblée. Le journal manuſcrit *e*) de *Pierre le Grand* dit, que le jour même du grand combat du 20 Juillet, il y avait trente-un mille cinq cent cinquante-quatre hommes d'infanterie, & ſix mille ſix cent quatre-vingt-douze de cavalerie, preſque tous démontés; il aurait donc perdu ſeize mille deux cent quarante-ſix combattans dans cette bataille. Les mêmes mémoires aſſurent que la perte des Turcs fut beaucoup plus conſidérable que la ſienne, & qu'attaquant en foule & ſans ordre, aucun des coups tirés ſur eux ne porta à faux. S'il eſt ainſi, la journée du Pruth du 20 au 21 Juillet, fut une des plus meurtrières qu'on ait vue depuis pluſieurs ſiécles.

e) Page 177 du journal de *Pierre le Grand*.

Il faut ou soupçonner *Pierre le Grand* de s'être trompé, lorsqu'en couronnant l'Impératrice, il lui témoigne sa reconnaissance, *d'avoir sauvé son armée réduite à vingt-deux mille combattans*; ou accuser de faux son journal, dans lequel il est dit que le jour de cette bataille, son armée du Pruth, indépendamment du corps qui campait sur le Sireth, *montait à trente-un mille cinq cent cinquante-quatre hommes d'infanterie, & à six mille six cent quatre-vingt-douze de cavalerie.* Suivant ce calcul la bataille aurait été plus terrible que tous les historiens, & tous *les mémoires pour & contre ne l'ont rapporté jusqu'ici.* Il y a certainement ici quelque mal-entendu; & cela est très ordinaire dans les récits de campagnes lorsqu'on entre dans les détails. Le plus sûr est de s'en tenir toûjours à l'événement principal, à la victoire & à la défaite : on sait rarement avec précision ce que l'une & l'autre ont coûté.

A quelque petit nombre que l'armée Russe fût réduite, on se flattait qu'une résistance si intrépide & si opiniâtre en imposerait au grand-Visir, qu'on obtiendrait la paix à des conditions honorables pour la Porte-Ottomane, que ce traité en rendant le Visir agréable à son Maître ne serait pas trop humiliant pour l'Empire de Russie. Le grand mérite de *Catherine* fut, ce semble, d'avoir vu cette possibilité dans un moment où les Généraux paraissaient ne voir qu'un malheur inévitable.

Norberg, dans son histoire de *Charles XII*, rapporte une lettre du Czar au grand-Visir, dans laquelle il s'exprime en ces mots : *Si contre mon attente j'ai le malheur d'avoir déplu à Sa Hautesse, je suis prêt à réparer les sujets de plainte qu'elle peut avoir contre moi. Je vous conjure, très-noble Général, d'empêcher qu'il ne soit répandu plus de sang, & je vous supplie de faire cesser dans le moment le feu excessif de votre artillerie. Recevez l'ôtage que je viens de vous envoyer.*

Cette lettre porte tous les caractéres de fausseté, ainsi que la plûpart des piéces rapportées au hazard par *Norberg :* elle est datée du 11 Juillet nouveau stile; & on n'écrivit à *Baltagi Mehemet* que le 21 nouveau stile. Ce ne fut point le Czar qui écrivit; ce fut le Maréchal *Sheremeto;* on ne se servit point, dans cette lettre, de ces expressions, *le Czar a eu le malheur de déplaire à Sa Hautesse;* ces termes ne conviennent qu'à un sujet qui demande pardon à son maître; il n'est point question d'ôtage; on n'en envoya point; la lettre fut portée par un Officier, tandis que l'artillerie tonnait des deux côtés. *Sheremeto* dans sa lettre, faisait seulement souvenir le Visir de quelques offres de paix que la Porte avait faites au commencement de la campagne par les Ministres d'Angleterre & de Hollande, lorsque le Divan demandait la cession de la citadelle & du port de Taganrok, qui étaient les vrais sujets de la guerre.

Il se passa quelques heures avant qu'on eût une réponse du grand-Visir. On craignait que le porteur n'eût été tué par le canon, ou n'eût été retenu par les Turcs. On dépêcha un second courier avec un duplicata, & on tint conseil de guerre en présence de *Catherine.* Dix Officiers-Généraux signèrent le résultat que voici :

„ Si l'ennemi ne veut pas accepter les conditions
„ qu'on lui offre, & s'il demande que nous posions les
„ armes, & que nous nous rendions à discrétion,
„ tous les Généraux & les Ministres sont unanime-
„ ment d'avis de se faire jour au travers des enne-
„ mis. "

En conséquence de cette résolution, on entoura le bagage de retranchemens, & on s'avança jusqu'à cent pas de l'armée Turque, lorsqu'enfin le grand-Visir fit publier une suspension d'armes.

Tout le parti Suédois a traité dans ses mémoires ce Visir de lâche & d'infame, qui s'était laissé corrompre. C'est ainsi que tant d'écrivains ont accusé le Comte *Piper* d'avoir reçu de l'argent du Duc de *Marlborough*, pour engager le Roi de Suède à continuer la guerre contre le Czar, & qu'on a imputé à un Ministre de France d'avoir fait à prix d'argent le traité de Seville. De telles accusations ne doivent être avancées que sur des preuves évidentes. Il est très-rare que des premiers Ministres s'abaissent à de si honteuses lâchetés, découvertes tôt ou tard par ceux qui ont donné l'argent, & par les régistres qui en font foi. Un Ministre est toûjours un homme en spectacle à l'Europe; son honneur est la base de son crédit; il est toûjours assez riche pour n'avoir pas besoin d'être un traître.

La place de Viceroi de l'Empire Ottoman est si belle, les profits en sont si immenses en tems de guerre, l'abondance & la magnificence régnaient à un si haut point dans les tentes de *Baltagi Mehemet*, la simplicité, & surtout la disette étaient si grandes dans l'armée du Czar, que c'était bien plutôt au grand-Visir à donner qu'à recevoir. Une légère attention de la part d'une femme qui envoyait des pelisses & quelques bagues, comme il est d'usage dans toutes les Cours, ou plutôt dans toutes les Portes orientales, ne pouvait être regardée comme une corruption. La conduite franche & ouverte de *Baltagi Mehemet* semble confondre les accusations dont on a souillé tant d'écrits touchant cette affaire. Le Vice-Chancelier *Shaffirof* alla dans sa tente avec un grand appareil; tout se passa publiquement, & ne pouvait se passer autrement. La négociation même fut entamée en présence d'un homme attaché au Roi de Suède, & domestique du Comte *Poniatowski*, Officier de *Charles XII*, lequel servit d'abord d'interprête; & les articles furent rédigés publiquement par le premier Secrétaire du Visiriat, nommé *Hummer Effendi*. Le Comte *Poniatowski* y était présent lui-mê-

me. Le préfent qu'on faifait au Kiaia fut offert publiquement, & en cérémonie; tout fe paffa felon l'ufage des Orientaux; on fe fit des préfens réciproques; rien ne reffemble moins à une trahifon. Ce qui détermina le Vifir à conclure, c'eft que dans ce tems-là même le corps d'armée commandé par le Général *Renne*, fur la rivière de Sireth en Moldavie, avait paffé trois rivières, & était alors vers le Danube, où *Renne* venait de prendre la ville & le château de Brahila, défendus par une garnifon nombreufe, commandée par un Pacha. Le Czar avait encor un autre corps d'armée qui avançait des frontières de la Pologne. Il eft de plus très-vraifemblable que le Vifir ne fut pas inftruit de la difette que fouffraient les Ruffes. Le compte des vivres & des munitions n'eft pas communiqué à fon ennemi; on fe vante, au contraire, devant lui d'être dans l'abondance, dans le tems qu'on fouffre le plus. Il n'y a point de transfuges entre les Turcs & les Ruffes; la différence des vêtemens, de la religion & du langage, ne le permet pas. Ils ne connaiffent point, comme nous, la défertion: auffi le grand-Vifir ne favait pas au jufte dans quel état déplorable était l'armée de *Pierre*.

Baltagi qui n'aimait pas la guerre, & qui cependant l'avait bien faite, crut que fon expédition était affez heureufe s'il remettait aux mains du Grand-Seigneur les villes & les ports pour lefquels il combattait; s'il renvoyait des bords du Danube en Ruffie, l'armée victorieufe du Général *Renne*, & s'il fermait à jamais l'entrée des Palus-Méotides, le Bofphore Cimmérien, la mer Noire, à un Prince entreprenant; enfin s'il ne mettait pas des avantages certains au rifque d'une nouvelle bataille, (qu'après tout le defefpoir pouvait gagner contre la force:) il avait vu fes janiffaires repouffés la veille, & il y avait plus d'un exemple de victoires remportées par le petit nombre contre le grand; telles furent fes raifons: ni les Officiers de *Charles* qui étaient dans fon armée, ni

le Kam des Tartares ne les approuvèrent. L'intérêt des Tartares était de pouvoir exercer leurs pillages ſur les frontières de Ruſſie & de Pologne. L'intérêt de *Charles XII* était de ſe venger du Czar ; mais le Général, le premier Miniſtre de l'Empire Ottoman, n'était animé ni par la vengeance particulière d'un Prince Chrétien, ni par l'amour du butin qui conduiſait les Tartares. Dès qu'on fut convenu d'une ſuſpenſion d'armes, les Ruſſes achetèrent des Turcs les vivres dont ils manquaient. Les articles de cette paix ne furent point rédigés comme le voyageur *La Motraye* le rapporte, & comme *Norberg* le copie d'après lui. Le Viſir, parmi les conditions qu'il exigeait, voulait d'abord que le Czar s'engageât à ne plus entrer dans les intérêts de la Pologne, & c'eſt ſur quoi *Poniatowski* inſiſtait ; mais il était au fonds convenable à l'Empire Turc que la Pologne reſtât déſunie & impuiſſante ; ainſi cet article ſe réduiſit à retirer les troupes Ruſſes des frontières. Le Kam des Tartares demandait un tribut de quarante mille ſequins : ce point fut longtems débattu, & ne paſſa point.

Le Viſir demanda longtems qu'on lui livrât *Cantemir*, comme le Roi de Suède s'était fait livrer *Patkul*. *Cantemir* ſe trouvait préciſément dans le même cas où avait été *Mazeppa*. Le Czar avait fait à *Mazeppa* ſon procès criminel, & l'avait fait exécuter en effigie. Les Turcs n'en uſèrent point ainſi ; ils ne connaiſſent ni les procès par contumace, ni les ſentences publiques. Ces condamnations affichées, & les exécutions en effigie, ſont d'autant moins en uſage chez eux, que leur loi leur défend les repréſentations humaines, de quelque genre qu'elles puiſſent être. Ils inſiſtèrent en vain ſur l'extradition de *Cantemir*. *Pierre* écrivit ces propres paroles au Vice-Chancelier *Shaffirof*.

„ J'abandonnerai plutôt aux Turcs tout le terrain
„ qui s'étend juſqu'à Cursk ; il me reſtera l'eſpérance

„ de le recouvrer : mais la perte de ma foi eſt irré-
„ parable, je ne peux la violer. Nous n'avons de
„ propre que l'honneur ; y renoncer c'eſt ceſſer d'être
„ Monarque.

Enfin le traité fut conclu & ſigné près du village nommé *Falkſen* ſur les bords du Pruth. On convint dans le traité qu'Aſoph & ſon territoire ſeraient rendus avec les munitions & l'artillerie dont il était pourvu avant que le Czar l'eût pris en 1696, que le port de Taganrok ſur la mer de Zabache ſerait démoli, ainſi que celui de Samara ſur la rivière de ce nom, & d'autres petites citadelles. On ajouta enfin un article touchant le Roi de Suède, & cet article même faiſait aſſez voir combien le Viſir était mécontent de lui. Il fut ſtipulé que ce Prince ne ſerait point inquiété par le Czar, s'il retournait dans ſes Etats, & que d'ailleurs le Czar & lui pouvaient faire la paix, s'ils en avaient envie.

Il eſt bien évident par la rédaction ſingulière de cet article, que *Baltagi Mehemet* ſe ſouvenait des hauteurs de *Charles XII.* Qui ſait même ſi ces hauteurs n'avaient pas incliné *Mehemet* du côté de la paix ? La perte du Czar était la grandeur de *Charles*, & il n'eſt pas dans le cœur humain de rendre puiſſans ceux qui nous mépriſent. Enfin ce Prince qui n'avait pas voulu venir à l'armée du Viſir, quand il avait beſoin de le ménager, accourut quand l'ouvrage, qui lui ôtait toutes ſes eſpérances, allait être conſommé. Le Viſir n'alla point à ſa rencontre, & ſe contenta de lui envoyer deux Bachas ; il ne vint au-devant de *Charles* qu'à quelque diſtance de ſa tente.

La converſation ne ſe paſſa, comme on ſait, qu'en reproches. Pluſieurs hiſtoriens ont cru que la réponſe du Viſir au Roi, quand ce Prince lui reprocha d'avoir pu prendre le Czar priſonnier, & de ne l'avoir pas fait, était la réponſe d'un imbécille ; *Si j'avais pris*

le Czar, dit-il, *qui aurait gouverné ſon Empire?* Il eſt aiſé pourtant de comprendre que c'était la réponſe d'un homme piqué; & ces mots qu'il ajouta, *Il ne faut pas que tous les Rois ſortent de chez eux*, montrent aſſez combien il voulait mortifier l'hôte de Bender.

Charles ne retira d'autre fruit de ſon voyage que celui de déchirer la robe du grand-Viſir avec l'éperon de ſes bottes. Le Viſir qui pouvait l'en faire repentir, feignit de ne s'en pas appercevoir, & en cela il était très ſupérieur à *Charles*. Si quelque choſe put faire ſentir à ce Monarque, dans ſa vie brillante & tumultueuſe, combien la fortune peut confondre la grandeur, c'eſt qu'à Pultava un pâtiſſier avait fait mettre bas les armes à toute ſon armée, & qu'au Pruth un fendeur de bois avait décidé du ſort du Czar & du ſien; car ce Viſir *Baltagi Mehemet* avait été fendeur de bois dans le Serrail, comme ſon nom le ſignifie; & loin d'en rougir, il s'en faiſait honneur, tant les mœurs orientales diffèrent des nôtres.

Le Sultan & tout Conſtantinople furent d'abord très contens de la conduite du Viſir: on fit des réjouïſſances publiques une ſemaine entière; le Kiaia de *Mehemet*, qui porta le traité au Divan, fut élevé incontinent à la dignité de Boujouk Imraour, grand-Ecuyer; ce n'eſt pas ainſi qu'on traite ceux dont on croit être mal ſervi.

Il parait que *Norberg* connaiſſait peu le Gouvernement Ottoman, puiſqu'il dit, *que le Grand-Seigneur ménageait ſon Viſir, & que Baltagi Mehemet était à craindre.* Les janiſſaires ont été ſouvent dangereux aux Sultans; mais il n'y a pas un exemple d'un ſeul Viſir qui n'ait été aiſément ſacrifié ſur un ordre de ſon Maître, & *Mehemet* n'était pas en état de ſe ſoutenir par lui-même. C'eſt de plus ſe contredire, que d'aſſurer dans la même page, que les janiſſaires étaient

irrités contre *Mehemet*, & que le Sultan craignait ſon pouvoir.

Le Roi de Suède fut réduit à la reſſource de cabaler à la Cour Ottomane. On vit un Roi qui avait fait des Rois, s'occuper à faire préſenter au Sultan des mémoires & des placets qu'on ne voulait pas recevoir. *Charles* employa toutes les intrigues, comme un ſujet qui veut décrier un Miniſtre auprès de ſon Maître. C'eſt ainſi qu'il ſe conduiſit contre le Viſir *Mehemet* & contre tous ſes ſucceſſeurs; tantôt on s'adreſſait à la Sultane *Validé* par une Juive; tantôt on employait un eunuque: il y eut enfin un homme qui ſe mêlant parmi les gardes du Grand-Seigneur, contrefit l'inſenſé, afin d'attirer ſes regards, & de pouvoir lui donner un mémoire du Roi. De toutes ces manœuvres *Charles* ne recueillit d'abord que la mortification de ſe voir retrancher ſon Thaïm, c'eſt-à-dire la ſubſiſtance que la généroſité de la Porte lui fourniſſait par jour, & qui ſe montait à quinze cent livres monnoie de France. Le grand-Viſir au-lieu de Thaïm, lui dépêcha un ordre, en forme de conſeil, de ſortir de la Turquie.

Charles s'obſtina plus que jamais à reſter, s'imaginant toujours qu'il rentrerait en Pologne, & dans l'Empire Ruſſe avec une armée Ottomane. Perſonne n'ignore quelle fut enfin en 1714 l'iſſue de ſon audace inflexible; comment il ſe battit contre une armée de janiſſaires, de ſpahis & de Tartares, avec ſes ſecrétaires, ſes valets de chambre, ſes gens de cuiſine & d'écurie; qu'il fut captif dans le pays où il avait joui de la plus généreuſe hoſpitalité; qu'il retourna enſuite déguiſé en courier dans ſes Etats, après avoir demeuré cinq années en Turquie. Il faut avouer que s'il y a eu de la raiſon dans ſa conduite, cette raiſon n'était pas faite comme celle des autres hommes.

CHAPITRE SECOND.

Suite de l'affaire du Pruth.

IL eſt utile de rappeller ici un fait déja raconté dans l'hiſtoire de *Charles XII*. Il arriva pendant la ſuſpenſion d'armes qui précéda le traité du Pruth, que deux Tartares ſurprirent deux Officiers Italiens de l'armée du Czar, & vinrent les vendre à un Officier des janiſſaires; le Viſir punit cet attentat contre la foi publique par la mort des deux Tartares. Comment accorder cette délicateſſe ſi ſévère avec la violation du droit des gens, dans la perſonne de l'Ambaſſadeur *Tolſtoy*, que le même grand-Viſir avait fait arrêter dans les ruës de Conſtantinople? Il y a toûjours une raiſon des contradictions dans la conduite des hommes. *Baltagi Mehemet* était piqué contre le Kam des Tartares, qui ne voulait pas entendre parler de paix; & il voulut lui faire ſentir qu'il était le maître.

Le Czar après la paix ſignée ſe retira par Jaſſi juſques ſur la frontière, ſuivi d'un corps de huit mille Turcs, que le Viſir envoya, non-ſeulement pour obſerver la marche de l'armée Ruſſe, mais pour empêcher que les Tartares vagabonds ne l'inquiétaſſent.

Pierre accomplit d'abord le traité, en faiſant démolir la forteresſe de Samara & de Kamienska; mais la reddition d'Aſoph & la démolition de Taganrok ſouffrit plus de difficultés: il falait aux termes du traité diſtinguer l'artillerie & les munitions d'Aſoph qui appartenaient aux Turcs, de celles que le Czar y avait miſes depuis qu'il avait conquis cette place. Le Gouverneur traîna en longueur cette négociation, & la Porte en fut juſtement irritée. Le Sultan était impatient de recevoir les clefs d'Aſoph; le Viſir les

promettait ; le Gouverneur différait toûjours. *Baltagi Mehemet* en perdit les bonnes graces de son Maître, & sa place ; le Kam des Tartares & ses autres ennemis prevalurent contre lui : il fut enveloppé dans la disgrace de plusieurs Bachas ; mais le Grand-Seigneur qui connaissait sa fidélité, ne lui ôta ni son bien ni sa vie ; il fut envoyé à Mytilène, où il commanda. Cette simple déposition, cette conservation de sa fortune, & surtout ce commandement dans Mytilène, démentent évidemment tout ce que *Norberg* avance pour faire croire que ce Visir avait été corrompu par l'argent du Czar.

Norberg dit que le Bostangi Bachi qui vint lui redemander le Bul de l'Empire, & lui signifier son arrêt, le déclara *traître & désobéissant à son Maître, vendu aux ennemis à prix d'argent, & coupable de n'avoir point veillé aux intérêts du Roi de Suède.* Premiérement ces sortes de déclarations ne sont point du tout en usage en Turquie : les ordres du Sultan sont donnés en secret & exécutés en silence. Secondement si le Visir avait été déclaré *traître, rebelle & corrompu*, de tels crimes auraient été punis par la mort, dans un pays où ils ne sont jamais pardonnés. Enfin, s'il avait été puni pour n'avoir pas assez ménagé l'intérêt de *Charles XII*, il est clair que ce Prince aurait eu en effet à la Porte-Ottomane un pouvoir qui devait faire trembler les autres Ministres ; ils devaient en ce cas implorer sa faveur & prévenir ses volontés ; mais au contraire, *Jussuf Pacha*, Aga des janissaires, qui succéda à *Mehemet Baltagi* dans le Visiriat, pensa hautement comme son prédécesseur sur la conduite de ce Prince ; loin de le servir, il ne songea qu'à se défaire d'un hôte dangereux ; & quand *Poniatowski*, le confident & le compagnon de *Charles XII*, vint complimenter ce Visir sur sa nouvelle dignité, il lui dit ; *Payen, je t'avertis qu'à la première intrigue que tu voudras tramer, je te ferai jetter dans la mer, une pierre au cou.*

Ce compliment que le Comte *Poniatowski* rapporte lui-même dans les mémoires qu'il fit à ma requisition, ne laiſſe aucun doute ſur le peu d'influence que *Charles XII* avait à la Porte. Tout ce que *Norberg* a rapporté des affaires de Turquie, parait d'un homme paſſionné, & mal informé. Il faut ranger parmi les erreurs de l'eſprit de parti, & parmi les menſonges politiques, tout ce qu'il avance ſans preuve de la prétendue corruption d'un grand-Viſir, c'eſt-à-dire, d'un homme qui diſpoſait de plus de ſoixante millions par an, ſans rendre compte. J'ai encore entre les mains la lettre que le Comte *Poniatowski* écrivit au Roi *Stanislas* immédiatement après la paix du Pruth: il reproche à *Baltagi Mehemet* ſon éloignement pour le Roi de Suède, ſon peu de goût pour la guerre, ſa facilité: mais il ſe garde bien de l'accuſer de corruption; il ſavait trop ce que c'eſt que la place d'un grand-Viſir, pour penſer que le Czar pût mettre un prix à la trahiſon du Viceroi de l'Empire Ottoman.

Shaffirof & *Sheremeto* demeurés en ôtage à Conſtantinople ne furent point traités comme ils l'auraient été s'ils avaient été convaincus d'avoir acheté la paix, & d'avoir trompé le Sultan de concert avec le Viſir; ils demeurèrent en liberté dans la ville, eſcortés de deux compagnies de janiſſaires.

L'Ambaſſadeur *Tolſtoy* étant ſorti des ſept Tours immédiatement après la paix du Pruth, les Miniſtres d'Angleterre & de Hollande s'entremirent auprès du nouveau Viſir pour l'exécution des articles.

Aſoph venait enfin d'être rendu aux Turcs; on démoliſſait les forteresſes ſtipulées dans le traité. Quoique la Porte-Ottomane n'entre guères dans les différends des Princes Chrêtiens, cependant elle était flattée alors de ſe voir arbitre entre la Ruſſie, la Pologne & le Roi de Suède: elle voulait que le Czar retirât ſes troupes de la Pologne, & délivrât la Turquie d'un

voiſinage ſi dangereux ; elle ſouhaitait que *Charles* retournât dans ſes Etats, afin que les Princes Chrêtiens fuſſent continuellement diviſés ; mais jamais elle n'eut l'intention de lui fournir une armée. Les Tartares déſiraient toûjours la guerre, comme les artiſans veulent exercer leurs profeſſions lucratives. Les janiſſaires la ſouhaitaient, mais plus par haine contre les Chrêtiens, par fierté, par amour pour la licence que par d'autres motifs. Cependant les négociations des Miniſtres Anglais & Hollandais prévalurent contre le parti oppoſé. La paix du Pruth fut confirmée ; mais on ajouta dans le nouveau traité, que le Czar retirerait dans trois mois toutes ſes troupes de la Pologne, & que l'Empereur Turc renverrait inceſſamment *Charles XII.*

On peut juger, par ce nouveau traité, ſi le Roi de Suède avait à la Porte autant de pouvoir qu'on l'a dit. Il était évidemment ſacrifié par le nouveau Viſir *Juſſuf Pacha*, ainſi que par *Baltagi Mehemet.* Ses hiſtoriens n'ont eu d'autre reſſource pour couvrir ce nouvel affront, que d'accuſer *Juſſuf* d'avoir été corrompu, ainſi que ſon prédéceſſeur. De pareilles imputations tant de fois renouvellées ſans preuve, ſont bien plutôt les cris d'une cabale impuiſſante que les témoignages de l'hiſtoire. L'eſprit de parti obligé d'avouer les faits en altère les circonſtances & les motifs ; & malheureuſement c'eſt ainſi que toutes les hiſtoires contemporaines parviennent falſifiées à la poſtérité, qui ne peut plus guères démêler la vérité du menſonge.

CHAPITRE TROISIEME.

Mariage du Czarovitz, & déclaration solemnelle du mariage de Pierre *avec* Catherine, *qui reconnait son frère.*

CEtte malheureuse campagne du Pruth fut plus funeste au Czar, que ne l'avait été la bataille de Nerva; car après Nerva il avait su tirer parti de sa défaite même, réparer toutes ses pertes, & enlever l'Ingrie à *Charles XII.* Mais après avoir perdu par le traité de Falksen avec le Sultan ses ports & ses forteresses sur les Palus-Méotides, il falut renoncer à l'empire sur la mer Noire. Il lui restait un champ assez vaste pour ses entreprises; il avait à perfectionner tous ses établissemens en Russie, ses conquêtes sur la Suède à poursuivre, le Roi *Auguste* à raffermir en Pologne, & ses alliés à ménager. Les fatigues avaient altéré sa santé; il falut qu'il allât aux eaux de Carelsbad en Bohême; mais pendant qu'il prenait les eaux, il faisait attaquer la Poméranie; Stralsund était bloqué, & cinq petites villes étaient prises.

La Poméranie est la province d'Allemagne la plus septentrionale, bornée à l'orient par la Prusse & la Pologne, à l'occident par le Brandebourg, au midi par le Meklembourg, & au nord par la mer Baltique: elle eut presque de siécle en siécle différens maîtres. *Gustave-Adolphe* s'en empara dans la fameuse guerre de trente ans, & enfin elle fut cédée solemnellement aux Suédois par le traité de Vestphalie, à la réserve de l'Evêché de Camin & de quelques petites places situées dans la Poméranie ultérieure. Toute cette province devait naturellement appartenir à l'Electeur de Brandebourg, en vertu des pactes de famille faits avec les Ducs de Poméranie. La race de ces Ducs s'était éteinte en 1637; par conséquent,

ſuivant les loix de l'Empire, la Maiſon de Brandebourg avait un droit évident ſur cette province ; mais la néceſſité, la première des loix, l'emporta dans le traité d'Oſnabruck ſur les pactes de famille, & depuis ce tems, la Poméranie preſque toute entière avait été le prix de la valeur Suédoiſe.

Le projet du Czar était de dépouiller la Couronne de Suède de toutes les provinces qu'elle poſſédait en Allemagne ; il falait pour remplir ce deſſein, s'unir avec les Electeurs de Brandebourg & d'Hanovre, & avec le Dannemarck. *Pierre* écrivit tous les articles du traité qu'il projettait avec ces Puiſſances, & tout le détail des opérations néceſſaires pour ſe rendre maître de la Poméranie.

Pendant ce tems-là même il maria dans Torgau ſon fils *Alexis*, avec la Princeſſe de *Volfembutel* ſœur de l'Impératrice d'Allemagne, épouſe de *Charles VI*; mariage qui fut depuis ſi funeſte, & qui coûta la vie aux deux époux.

Le Czarovitz était né du premier mariage de *Pierre* avec *Eudoxie Lapoukin*, mariée, comme on l'a dit, en 1689. Elle était alors confinée dans un couvent à Suſdal. Son fils *Alexis Petrovitz*, né le premier Mars 1690, était dans ſa 22e année. Ce Prince n'était pas encor connu en Europe. Un Miniſtre dont on a imprimé des mémoires ſur la Cour de Ruſſie, dit dans une lettre écrite à ſon Maître, datée du 25 Août 1711. „ que ce Prince était grand & bien fait, „ qu'il reſſemblait beaucoup à ſon père, qu'il avait „ le cœur bon, qu'il était plein de piété, qu'il avait „ lû cinq fois l'Ecriture-Sainte, qu'il ſe plaiſait fort à „ la lecture des anciennes hiſtoires Grecques : il lui „ trouve l'eſprit étendu & facile ; il dit que ce Prince „ ſait les mathématiques, qu'il entend bien la guerre, „ la navigation, la ſcience de l'hydraulique, qu'il ſait „ l'Allemand, qu'il apprend le Français ; mais que ſon

„ père n'a jamais voulu qu'il fît ce qu'on appelle ſes „ exercices.

Voilà un portrait bien différent de celui que le Czar lui-même fit quelque tems après de ce fils infortuné : nous verrons avec quelle douleur ſon père lui reprocha tous les défauts contraires aux bonnes qualités que ce Miniſtre admire en lui.

C'eſt à la poſtérité à décider entre un étranger qui peut juger légérement, ou flatter le caractère d'*Alexis*, & un père qui a cru devoir ſacrifier les ſentimens de la nature au bien de ſon Empire. Si le Miniſtre n'a pas mieux connu l'eſprit d'*Alexis* que ſa figure, ſon témoignage a peu de poids : il dit que ce Prince était grand & bien fait : les mémoires que j'ai reçus de Pétersbourg, diſent qu'il n'était ni l'un ni l'autre.

Catherine ſa belle-mère n'aſſiſta point à ce mariage ; car quoiqu'elle fût regardée comme Czarine, elle n'était point reconnuë ſolemnellement en cette qualité, & le titre d'*Alteſſe* qu'on lui donnait à la Cour du Czar lui laiſſait encor un rang trop équivoque, pour qu'elle ſignât au contrat, & pour que le cérémonial Allemand lui accordât une place convenable à ſa dignité d'épouſe du Czar *Pierre*. Elle était alors à Thorn dans la Pruſſe Polonaiſe. Le Czar envoya d'abord les deux nouveaux époux à Volfembutel, & reconduiſit bientôt la Czarine à Pétersbourg, avec cette rapidité & cette ſimplicité d'appareil qu'il mettait dans tous ſes voyages.

Ayant fait le mariage de ſon fils, il déclara plus ſolemnellement le ſien, & le célébra à Pétersbourg. La cérémonie fut auſſi auguſte qu'on peut la rendre dans un pays nouvellement créé, dans un tems où les finances étaient dérangées par la guerre ſoutenue contre les Turcs, & par celle qu'on faiſait encor au Roi

de Suède. Le Czar ordonna ſeul la fête, & y travailla lui-même ſelon ſa coutume. Ainſi *Catherine* fut reconnue publiquement Czarine, pour prix d'avoir ſauvé ſon époux & ſon armée.

Les acclamations avec leſquelles ce mariage fut reçu dans Pétersbourg étaient ſincères : mais les applaudiſſemens des ſujets aux actions d'un Prince abſolu ſont toûjours ſuſpects : ils furent confirmés par tous les eſprits ſages de l'Europe, qui virent avec plaiſir, preſque dans le même tems, d'un côté, l'héritier de cette vaſte Monarchie n'ayant de gloire que celle de ſa naiſſance, marié à une Princeſſe ; & de l'autre un Conquérant, un Légiſlateur partageant publiquement ſon lit & ſon trône avec une inconnuë, captive à Marienbourg, & qui n'avait que du mérite. L'approbation même eſt devenuë plus générale, à meſure que les eſprits ſe ſont plus éclairés par cette ſaine philoſophie qui a fait tant de progrès depuis quarante ans, philoſophie ſublime & circonſpecte, qui apprend à ne donner que des reſpects extérieurs à toute eſpèce de grandeur & de puiſſance, & à réſerver les reſpects véritables pour les talens, & pour les ſervices.

Je dois fidélement rapporter ce que je trouve, concernant ce mariage, dans les dépêches du Comte de *Baſſevitz*, Conſeiller aulique à Vienne, & longtems Miniſtre de Holſtein à la Cour de Ruſſie. C'était un homme de mérite, plein de droiture & de candeur, & qui a laiſſé en Allemagne une mémoire précieuſe. Voici ce qu'il dit dans ſes lettres. „ La Czarine avait „ été non-ſeulement néceſſaire à la gloire de *Pierre*, „ mais elle l'était à la conſervation de ſa vie. Ce „ Prince était malheureuſement ſujet à des convul- „ ſions douloureuſes, qu'on croyait être l'effet d'un „ poiſon qu'on lui avait donné dans ſa jeuneſſe. *Ca-* „ *therine* ſeule avait trouvé le ſecret d'appaiſer ſes „ douleurs par des ſoins pénibles, & des attentions

„ recher-

„ recherchées, dont elle feule était capable, & fe „ donnait toute entière à la confervation d'une fanté „ auffi précieufe à l'Etat qu'à elle-même. Ainfi le „ Czar ne pouvant vivre fans elle, la fit compagne „ de fon lit & de fon trône. " Je me borne à rapporter fes propres paroles.

La fortune, qui dans cette partie du monde avait produit tant de fcènes extraordinaires à nos yeux, & qui avait élevé l'Impératrice *Catherine* de l'abaiffement, de la calamité, au plus haut degré d'élévation, la fervit encor fingulierement quelques années après la folemnité de fon mariage.

Voici ce que je trouve dans le manufcrit curieux d'un homme qui était alors au fervice du Czar & qui parle comme témoin.

Un Envoyé du Roi *Augufte* à la Cour du Czar, retournant à Drefde par la Courlande, entendit dans un cabaret un homme qui paraiffait dans la mifère, & à qui on faifait l'accueil infultant que cet état n'infpire que trop aux autres hommes. Cet inconnu piqué, dit que l'on ne le traiterait pas ainfi s'il pouvait parvenir à être préfenté au Czar, & que peut-être il aurait dans fa Cour de plus puiffantes protections qu'on ne penfait.

L'Envoyé du Roi *Augufte* qui entendit ce difcours eut la curiofité d'interroger cet homme, & fur quelques réponfes vagues qu'il en reçut, l'ayant confidéré plus attentivement, il crut démêler dans fes traits quelques reffemblances avec l'Impératrice. Il ne put s'empêcher, quand il fut à Drefde, d'en écrire à un de fes amis à Pétersbourg. La lettre tomba dans les mains du Czar. Ce Prince envoya ordre au Prince *Repnin* Gouverneur de Riga, de tâcher de découvrir l'homme dont il était parlé dans la lettre. Le Prince *Repnin* fit partir un homme de confiance pour Mit-

tau en Courlande ; on découvrit l'homme ; il s'appellait *Charles Scavronski* ; il était fils d'un Gentilhomme de Lithuanie, mort dans les guerres de Pologne, & qui avait laiſſé deux enfans au berceau, un garçon & une fille. L'un & l'autre n'eurent d'éducation que celle qu'on peut recevoir de la nature dans l'abandon général de toutes choſes. *Scavronski* ſéparé de ſa ſœur dès la plus tendre enfance, ſavait ſeulement qu'elle avait été priſe dans Marienbourg en 1704, & il la croyait encor auprès du Prince *Menzikoff*, où il penſait qu'elle avait fait quelque fortune.

Le Prince *Repnin*, ſuivant les ordres exprès de ſon Maître, fit conduire à Riga *Scavronski*, ſous prétexte de quelque délit dont on l'accuſait ; on fit contre lui une eſpèce d'information, & on l'envoya ſous bonne garde à Pétersbourg, avec ordre de le bien traiter ſur la route.

Quand il fut arrivé à Pétersbourg, on le mena chez un maître-d'hôtel du Czar, nommé *Shepleff*. Ce maitre-d'hôtel inſtruit du rôle qu'il devait jouer, tira de cet homme beaucoup de lumières ſur ſon état, & lui dit enfin que l'accuſation qu'on avait intentée contre lui à Riga était très grave, mais qu'il obtiendrait juſtice, qu'il devait préſenter une requête à Sa Majeſté, qu'on dreſſerait cette requête en ſon nom, & qu'on ferait enſorte qu'il pût la lui donner lui-même.

Le lendemain le Czar alla diner chez *Shepleff* ; on lui préſenta *Scavronski* : ce Prince lui fit beaucoup de queſtions, & demeura convaincu par la naïveté de ſes réponſes, qu'il était le propre frère de la Czarine. Tous deux avaient été dans leur enfance en Livonie. Toutes les réponſes que fit *Scavronski* aux queſtions du Czar, ſe trouvaient conformes à ce que ſa femme lui avait dit de ſa naiſſance & des premiers malheurs de ſa vie.

Le Czar ne doutant plus de la vérité, propofa le lendemain à fa femme d'aller diner avec lui chez ce même *Shepleff*: il fit venir au fortir de table ce même homme qu'il avait interrogé la veille. Il vint vêtu des mêmes habits qu'il avait portés dans le voyage; le Czar ne voulut point qu'il parût dans un autre état que celui auquel fa mauvaife fortune l'avait accoutumé.

Il l'interrogea encore devant fa femme. Le manufcrit porte qu'à la fin il lui dit ces propres mots: *Cet homme eft ton frère: allons, Charles, baife la main de l'Impératrice, & embraffe ta fœur.*

L'auteur de la rélation ajoute que l'Impératrice tomba en défaillance, & que lorfqu'elle eut repris fes fens, le Czar lui dit: *Il n'y a là rien que de fimple; ce Gentilhomme eft mon beau-frère; s'il a du mérite, nous en ferons quelque chofe; s'il n'en a point, nous n'en ferons rien.*

Il me femble qu'un tel difcours montre autant de grandeur que de fimplicité, & que cette grandeur eft très peu commune. L'auteur dit que *Scavronski* refta longtems chez *Shepleff*, qu'on lui affigna une penfion confidérable, & qu'il vécut très retiré. Il ne pouffe pas plus loin le récit de cette avanture, qui fervit feulement à découvrir la naiffance de *Catherine*: mais on fait d'ailleurs que ce Gentilhomme fut créé Comte, qu'il époufa une fille de qualité, & qu'il eut deux filles mariées à des premiers Seigneurs de Ruffie. Je laiffe au peu de perfonnes qui peuvent être inftruites de ces détails, à démêler ce qui eft vrai dans cette avanture, & ce qui peut y avoir été ajouté. L'auteur du manufcrit ne parait pas avoir raconté ces faits dans la vuë de débiter du merveilleux à fes lecteurs, puifque fon mémoire n'était point deftiné à voir le jour. Il écrit à un ami avec naïveté ce qu'il dit avoir vu. Il fe peut qu'il fe trompe fur quelques circonftances,

mais le fonds parait très vrai ; car si ce Gentilhomme avait su qu'il était frère d'une personne si puissante, il n'aurait pas attendu tant d'années pour se faire reconnaitre. Cette reconnaissance, toute singulière qu'elle parait, n'est pas si extraordinaire que l'élévation de *Catherine :* l'une & l'autre sont une preuve frappante de la destinée, & peuvent servir à nous faire suspendre notre jugement, quand nous traitons de fables tant d'événemens de l'antiquité moins opposés peut-être à l'ordre commun des choses que toute l'histoire de cette Impératrice.

Les fêtes que *Pierre* donna pour le mariage de son fils & le sien, ne furent pas des divertissemens passagers, qui épuisent le trésor, & dont le souvenir reste à peine. Il acheva la fonderie des canons & les bâtimens de l'Amirauté ; les grands chemins furent perfectionnés ; de nouveaux vaisseaux furent construits ; il creusa des canaux ; la bourse & les magasins furent achevés, & le commerce maritime de Pétersbourg commença à être dans sa vigueur. Il ordonna que le Sénat de Moscou fût transporté à Pétersbourg ; ce qui s'exécuta au mois d'Avril 1712. Par-là cette nouvelle ville devint comme la capitale de l'Empire. Plusieurs prisonniers Suédois furent employés aux embellissemens de cette ville, dont la fondation était le fruit de leur défaite.

CHAPITRE QUATRIEME.

PRISE DE STETIN.

Descente en Finlande. Evénemens de 1712.

PIerre se voyant heureux dans sa maison, dans son gouvernement, dans ses guerres contre *Charles XII*, dans ses négociations avec tous les Princes

qui voulaient chasser les Suédois du continent, & les renfermer pour jamais dans la presqu'isle de la Scandinavie ; portait toutes ses vuës sur les côtes occidentales du nord de l'Europe, & oubliait les Palus-Méotides & la mer Noire. Les clefs d'Asoph longtems refusées au Bacha qui devait entrer dans cette place au nom du Grand-Seigneur, avaient été enfin renduës ; & malgré tous les soins de *Charles XII*, malgré toutes les intrigues de ses partisans à la Cour Ottomane, malgré même plusieurs démonstrations d'une nouvelle guerre, la Russie & la Turquie étaient en paix.

Charles XII restait toûjours obstinément à Bender, & faisait dépendre sa fortune & ses espérances du caprice d'un grand-Visir, tandis que le Czar menaçait toutes ses provinces, armait contre lui le Dannemarck & Hanovre, était prêt de faire déclarer la Prusse, & réveillait la Pologne & la Saxe.

La même fierté inflexible que *Charles* mettait dans sa conduite avec la Porte, dont il dépendait, il la déployait contre ses ennemis éloignés, réunis pour l'accabler. Il bravait du fond de sa retraite, dans les déserts de la Bessarabie, & le Czar, & les Rois de Pologne, de Dannemarck & de Prusse, & l'Electeur de Hanovre devenu bientôt après Roi d'Angleterre, & l'Empereur d'Allemagne qu'il avait tant offensé quand il traversa la Silésie en vainqueur. L'Empereur s'en vengeait en l'abandonnant à sa mauvaise fortune, & en ne donnant aucune protection aux Etats que la Suède possédait encor en Allemagne.

Il eût été aisé de dissiper la ligue qu'on formait contre lui. Il n'avait qu'à céder Stetin au premier Roi de Prusse *Fréderic*, Electeur de Brandebourg, qui avait des droits très légitimes sur cette partie de la Poméranie : mais il ne regardait pas alors la Prusse comme une Puissance prépondérante : ni *Charles*, ni

perſonne, ne pouvait prévoir que le petit Royaume de Pruſſe preſque déſert, & l'Electorat de Brandebourg, deviendraient formidables. Il ne voulut conſentir à aucun accommodement, & réſolu de rompre, plutôt que de plier, il ordonna qu'on réſiſtât de tous côtés, ſur mer & ſur terre. Ses Etats étaient preſqu'épuiſés d'hommes & d'argent; cependant on obéit: Le Sénat de Stockholm équipa une flotte de treize vaiſſeaux de ligne; on arma des milices; chaque habitant devint ſoldat. Le courage & la fierté de *Charles XII* ſemblèrent animer tous ſes ſujets, preſqu'auſſi malheureux que leur Maître.

Il eſt difficile de croire que *Charles* eût un plan réglé de conduite. Il avait encore un parti en Pologne, qui aidé des Tartares de Crimée pouvait ravager ce malheureux pays, mais non pas remettre le Roi *Stanislas* ſur le Trône; ſon eſpérance d'engager la Porte-Ottomane à ſoutenir ce parti, & de prouver au Divan qu'il devait envoyer deux cent mille hommes à ſon ſecours, ſous prétexte que le Czar défendait en Pologne ſon allié *Auguſte*, était une eſpérance chimérique.

Il attendait à Bender l'effet de tant de vaines intrigues; & les Ruſſes, les Danois, les Saxons étaient en Poméranie. *Pierre* mena ſon épouſe à cette expédition. Déja le Roi de Dannemarck s'était emparé de Stade, ville maritime du Duché de Brême; les armées Ruſſe, Saxonne, & Danoiſe étaient devant Stralſund.

Ce fut alors que le Roi *Stanislas* voyant l'état déplorable de tant de provinces, l'impoſſibilité de remonter ſur le Trône de Pologne, & tout en confuſion par l'abſence obſtinée de *Charles XII*, aſſembla les Généraux Suédois qui défendaient la Poméranie avec une armée d'environ dix à onze mille hommes, ſeule & dernière reſſource de la Suède dans ces provinces.

Il leur propofa un accommodement avec le Roi *Augufte*, & offrit d'en être la victime. Il leur parla en Français ; voici les propres paroles dont il fe fervit, & qu'il leur laiffa par un écrit que fignèrent neuf Officiers-Généraux, entre lefquels il fe trouvait un *Patkul*, coufin germain de cet infortuné *Patkul* que *Charles XII* avait fait expirer fur la rouë.

„ J'ai fervi jufqu'ici d'inftrument à la gloire des ar-
„ mes de la Suède ; je ne prétends pas être le fujet
„ funefte de leur perte. Je me déclare de facrifier
„ ma couronne *f*) & mes propres intérêts à la con-
„ fervation de la perfonne facrée du Roi, ne voyant
„ pas humainement d'autre moyen pour le retirer de
„ l'endroit où il fe trouve.

Ayant fait cette déclaration, il fe difpofa à partir pour la Turquie, dans l'efpérance de fléchir l'opiniâtreté de fon bienfaicteur, & de le toucher par ce facrifice. Sa mauvaife fortune le fit arriver en Beffarabie, précifément dans le tems même que *Charles*, après avoir promis au Sultan de quitter fon afyle, & ayant reçu l'argent & l'efcorte néceffaire pour fon retour, mais s'étant obftiné à refter & à braver les Turcs & les Tartares, foutint contre une armée entière, aidé de fes feuls domeftiques, ce combat malheureux de Bender, où les Turcs pouvant aifément le tuer, fe contentèrent de le prendre prifonnier. *Stanislas* arrivant dans cette étrange conjoncture, fut arrêté lui-même ; ainfi deux Rois Chrêtiens furent à la fois captifs en Turquie.

Dans ce tems où toute l'Europe était troublée, & où la France achevait contre une partie de l'Europe

f) On a cru devoir laiffer la déclaration du Roi *Stanislas* telle qu'il la donna, mot pour mot : il y a des fautes de langue : *je me déclare de facrifier* n'eft pas Français ; mais la piéce en eft plus autentique, & n'en eft pas moins repectable.

une guerre non moins funeste, pour mettre sur le trône d'Espagne le petit-fils de *Louis XIV*, l'Angleterre donna la paix à la France, & la victoire que le Marechal de *Villars* remporta à Denain en Flandre, sauva cet Etat de ses autres ennemis. La France était depuis un siécle l'alliée de la Suède; il importait que son alliée ne fût pas privée de ses possessions en Allemagne. *Charles* trop éloigné, ne savait pas même encor à Bender ce qui se passait en France.

La Régence de Stockholm hazarda de demander de l'argent à la France epuisée, dans un tems où *Louis XIV* n'avait pas même de quoi payer ses domestiques. Elle fit partir un Comte de *Sparre* chargé de cette négociation qui ne devait pas réussir. *Sparre* vint à Versailles, & représenta au Marquis de *Torci* l'impuissance où l'on était de payer la petite armée Suédoise qui restait à *Charles XII* en Poméranie, qu'elle était prête à se dissiper faute de payé, que le seul allié de la France allait perdre des provinces dont la conservation était nécessaire à la balance générale, qu'à la verité *Charles XII* dans ses victoires avait trop négligé le Roi de France, mais que la générosité de *Louis XIV* était aussi grande que les malheurs de *Charles*. Le Ministre Français fit voir au Suédois l'impuissance où l'on etait de secourir son Maître, & *Sparre* desespérait du succès.

Un particulier de Paris fit ce que *Sparre* desespérait d'obtenir. Il y avait à Paris un banquier nommé *Samuel Bernard*, qui avait fait une fortune prodigieuse, tant par les remises de la Cour dans les pays étrangers, que par d'autres entreprises; c'était un homme enyvré d'une espèce de gloire rarement attachée à sa profession, qui aimait passionnément toutes les choses d'éclat, & qui savait que tôt ou tard le Ministère de France rendait avec avantage ce qu'on hazardait pour lui. *Sparre* alla dîner chez lui, il le flatta, & au sortir de table le Banquier fit délivrer

au Comte de *Sparre* six cent mille livres; après quoi il alla chez le Ministre Marquis de *Torci*, & lui dit, „ J'ai donné en votre nom deux cent mille écus à „ la Suède ; vous me les ferez rendre quand vous „ pourrez.

Le Comte de *Steinbock*, Général de l'armée de *Charles*, n'attendait pas un tel secours; il voyait ses troupes sur le point de se mutiner, & n'ayant à leur donner que des promesses, voyant grossir l'orage autour de lui, craignant enfin d'être enveloppé par trois armées, de Russes, de Danois, de Saxons, il demanda un armistice, jugeant que *Stanislas* allait abdiquer, qu'il fléchirait la hauteur de *Charles XII*, qu'il falait au moins gagner du tems & sauver ses troupes par les négociations. Il envoya donc un courier à Bender, pour représenter au Roi l'état déplorable de ses finances, de ses affaires, & de ses troupes, & pour l'instruire qu'il se voyait forcé à cet armistice, qu'il serait trop heureux d'obtenir. Il n'y avait pas trois jours que ce courier était parti, & *Stanislas* ne l'était pas encore, quand *Steinbock* reçut ces deux cent mille écus du banquier de Paris; c'était alors un trésor prodigieux dans un pays ruiné. Fort de ce secours, avec lequel on remédie à tout; il encouragea son armée; il eut des munitions, des recruës; il se vit à la tête de douze mille hommes, & renonçant à toute suspension d'armes, il ne chercha plus qu'à combattre.

C'était ce même *Steinbock* qui en 1710, après la défaite de Pultava, avait vengé la Suède sur les Danois, dans une irruption qu'ils avaient faite en Scanie: il avait marché contre eux avec de simples milices, qui n'avaient que des cordes pour bandolières, & avait remporté une victoire complette. Il était comme tous les autres Généraux de *Charles XII*, actif & intrépide; mais sa valeur était souillée par la férocité. C'est lui qui après un combat contre les Ruſ-

ſes, ayant ordonné qu'on tuât tous les priſonniers, apperçut un Officier Polonais du parti du Czar qui ſe jettait à l'étrier de *Stanislas*, & que ce Prince tenait embraſſé pour lui ſauver la vie ; *Steinbock* le tua d'un coup de piſtolet entre les bras du Prince, comme il eſt rapporté dans la vie de *Charles XII*; & le Roi *Stanislas* a dit à l'auteur, qu'il aurait caſſé la tête à *Steinbock*, s'il n'avait été retenu par ſon reſpect & par ſa reconnaiſſance pour le Roi de Suède.

Le Général *Steinbock* marcha donc dans le chemin de Viſmar, aux Ruſſes, aux Saxons & aux Danois réunis. Il ſe trouva vis-à-vis l'armée Danoiſe & Saxonne, qui précédait les Ruſſes éloignés de trois lieuës. Le Czar envoye trois couriers coup ſur coup au Roi de Dannemarck, pour le prier de l'attendre & pour l'avertir du danger qu'il court, s'il combat les Suédois ſans être ſupérieur en forces. Le Roi de Dannemarck ne voulut point partager l'honneur d'une victoire qu'il croyait ſûre : il s'avança contre les Suédois, & les attaqua près d'un endroit nommé Gadebush. On vit encor à cette journée quelle était l'inimitié naturelle entre les Suédois & les Danois. Les Officiers de ces deux nations s'acharnaient les uns contre les autres, & tombaient morts percés de coups.

Steinbock remporta la victoire avant que les Ruſſes puſſent arriver à portée du champ de bataille ; il reçut quelques jours après la réponſe du Roi ſon maître qui condamnait toute idée d'armiſtice ; il diſait qu'il ne pardonnerait cette démarche honteuſe qu'en cas qu'elle fût réparée, & que fort ou faible il falait vaincre ou périr. *Steinbock* avait déja prévenu cet ordre par la victoire.

Mais cette victoire fut ſemblable à celle qui avait conſolé un moment le Roi *Auguſte*, quand dans le cours de ſes infortunes, il gagna la bataille de Ca-

lish contre les Suédois vainqueurs de tous côtés. La victoire de Calish ne fit qu'aggraver les malheurs d'*Auguste*, & celle de Gadebush recula seulement la perte de *Steinbock* & de son armée.

Le Roi de Suède en apprenant la victoire de *Steinbock* crut ses affaires rétablies : il se flatta même de faire déclarer l'Empire Ottoman, qui menaçait encor le Czar d'une nouvelle guerre ; & dans cette espérance, il ordonna à son Général *Steinbock* de se porter en Pologne, croyant toûjours, au moindre succès, que le tems de Nerva & ceux où il faisait des loix, allaient renaître. Ces idées furent bientôt après confonduës par l'affaire de Bender, & par sa captivité chez les Turcs.

Tout le fruit de la victoire de Gadebush fut d'aller réduire en cendres pendant la nuit la petite ville d'Altena, peuplée de commerçans, & de manufacturiers ; ville sans défense, qui n'ayant point pris les armes ne devait point être sacrifiée : elle fut entièrement détruite ; plusieurs habitans expirèrent dans les flammes ; d'autres échappés nuds à l'incendie, vieillards, femmes, enfans, expirèrent de froid & de fatigues aux portes de Hambourg *g*). Tel a été souvent le sort de plusieurs milliers d'hommes, pour les querelles de deux hommes. *Steinbock* ne recueillit que cet affreux avantage. Les Russes, les Danois, les Saxons le poursuivirent si vivement après sa victoire, qu'il fut obligé de demander un asyle dans Toninge, forteresse du Holstein, pour lui & pour son armée.

Le pays de Holstein était alors un des plus dévastés du Nord, & son Souverain un des plus malheureux

g) Le Chapelain Confesseur *Norberg* dit froidement dans son histoire que le Général *Steinbock* ne mit le feu à la ville, que parce qu'il n'avait pas de voitures pour emporter les meubles.

Princes. C'était le propre neveu de *Charles XII*; c'était pour son père, beau-frère de ce Monarque, que *Charles* avait porté ses armes jusques dans Copenhague avant la bataille de Nerva : c'était pour lui qu'il avait fait le traité de Travendal, par lequel les Ducs de Holstein étaient rentrés dans leurs droits.

Ce pays est en partie le berceau des Cimbres & de ces anciens Normands, qui conquirent la Neustrie en France, l'Angleterre entière, Naples, & Sicile. On ne peut aujourd'hui être moins en état de faire des conquêtes que l'est cette partie de l'ancienne Chersonèse Cimbrique : deux petits Duchés la composent; Slesvig appartenant au Roi de Dannemarck & au Duc en commun; Gottorp, au Duc de Holstein seul. Slesvig est une Principauté souveraine, Holstein est membre de l'Empire d'Allemagne qu'on appelle Empire Romain.

Le Roi de Dannemarck & le Duc de Holstein-Gottorp étaient de la même maison; mais le Duc neveu de *Charles XII* & son héritier présomptif, était né l'ennemi du Roi de Dannemarck qui accablait son enfance. Un frère de son père, Evêque de Lubeck, administrateur des Etats de cet infortuné pupille, se voyait entre l'armée Suédoise qu'il n'osait secourir, & l'armée Russe, Danoise & Saxonne qui menaçaient. Il falait pourtant tâcher de sauver les troupes de *Charles XII*, sans choquer le Roi de Dannemarck, devenu maître du pays, dont il épuisait toute la substance.

L'Evêque administrateur du Holstein était entièrement gouverné par ce fameux Baron de *Görtz*, *b*) le plus délié & le plus entreprenant des hommes, d'un esprit vaste & fécond en ressources, ne trouvant jamais rien de trop hardi, ni de trop difficile, aussi insinuant dans les négociations qu'audacieux dans les pro-

b) Nous prononçons *Gueurts.*

jets ; ſachant plaire , ſachant perſuader , & entraînant les eſprits par la chaleur de ſon génie, après les avoir gagnés par la douceur de ſes paroles. Il eut depuis ſur *Charles XII* le même aſcendant qui lui ſoumettait l'Evêque adminiſtrateur du Holſtein , & l'on ſait qu'il paya de ſa tête l'honneur qu'il eut de gouverner le plus inflexible & le plus opiniâtre Souverain qui jamais ait été ſur le Trône.

i) *Gôrtz* s'aboucha ſecrétement à Uſum avec *Steinbock*, & lui promit qu'il lui livrerait la forteresſe de Toninge , ſans compromettre l'Evêque adminiſtrateur ſon Maître ; & dans le même tems , il fit aſſurer le Roi de Dannemarck qu'on ne la livrerait pas. C'eſt ainſi que preſque toutes les négociations ſe conduiſent; les affaires d'Etat étant d'un autre ordre que celles des particuliers , l'honneur des Miniſtres conſiſtant uniquement dans le ſuccès , & l'honneur des particuliers dans l'obſervation de leurs paroles.

Steinbock ſe préſenta devant Toninge ; le Commandant de la ville refuſe de lui ouvrir les portes : ainſi on met le Roi de Dannemarck hors d'état de ſe plaindre de l'Evêque adminiſtrateur ; mais *Gôrtz* fait donner un ordre au nom du Duc mineur, de laiſſer entrer l'armée Suédoiſe dans Toninge. Le Secrétaire du Cabinet nommé *Stamke* ſigne le nom du Duc de Holſtein : par-là *Gôrtz* ne compromet qu'un enfant qui n'avait pas encor le droit de donner ſes ordres : il ſert à la fois le Roi de Suède, auprès duquel il voulait ſe faire valoir , & l'Evêque adminiſtrateur ſon Maître , qui parait ne pas conſentir à l'admiſſion de l'armée Suédoiſe. Le Commandant de Toninge aiſément gagné livra la ville aux Suédois , & *Gôrtz* ſe juſtifia comme il put auprès du Roi de Dannemarck, en proteſtant que tout avait été fait malgré lui.

i) Mémoires ſecrets de *Baſſevitz*.

k) L'armée Suédoise retirée en partie dans la ville, & en partie sous son canon, ne fut pas pour cela sauvée : le Général *Steinbock* fut obligé de se rendre prisonnier de guerre avec onze mille hommes, de même qu'environ seize mille s'étaient rendus après Pultava.

Il fut stipulé que *Steinbock*, ses Officiers & soldats, pourraient être rançonnés ou échangés ; on fixa la rançon de *Steinbock* à huit mille écus d'Empire ; c'est une bien petite somme, cependant on ne put la trouver, & *Steinbock* resta captif à Copenhague jusqu'à sa mort.

Les Etats de Holstein demeurèrent à la discrétion d'un vainqueur irrité. Le jeune Duc fut l'objet de la vengeance du Roi de Dannemarck, pour prix de l'abus que *Gôrtz* avait fait de son nom ; les malheurs de *Charles XII* retombaient sur toute sa famille.

Gôrtz voyant ses projets évanouïs, toûjours occupé de jouer un grand rôle dans cette confusion, revint à l'idée qu'il avait euë d'établir une neutralité dans les Etats de Suède en Allemagne.

Le Roi de Dannemarck était près d'entrer dans Toninge. *George* Electeur de Hanovre voulait avoir les Duchés de Brême & de Verden, avec la ville de Stade. Le nouveau Roi de Prusse *Fréderic-Guillaume* jettait la vuë sur Stetin. *Pierre I* se disposait à se rendre maître de la Finlande. Tous les Etats de *Charles XII*, hors la Suède, étaient des dépouilles qu'on cherchait à partager ; comment accorder tant d'intérêts avec une neutralité ? *Gôrtz* négocia en même tems avec tous les Princes qui avaient intérêt à ce partage : il courait jour & nuit d'une province à une autre ; il engagea le Gouverneur de Brême & de Verden à remettre ces deux Duchés à l'Electeur de Ha-

k) Mémoires de *Steinbock*.

novre en fequeftre, afin que les Danois ne les priffent pas pour eux : il fit tant qu'il obtint du Roi de Pruffe, qu'il fe chargerait conjointement avec le Holftein du fequeftre de Stetin & de Vifmar ; moyennant quoi le Roi de Dannemarck laifferait le Holftein en paix, & n'entrerait pas dans Toninge. C'était affurément un étrange fervice à rendre à *Charles XII* que de mettre fes places entre les mains de ceux qui pourraient les garder à jamais : mais *Gôrtz* en leur remettant ces villes comme en ôtage, les forçait à la neutralité, du moins pour quelque tems ; il efpérait qu'enfuite il pourrait faire déclarer Hanovre & le Brandebourg en faveur de la Suède : il faifait entrer dans fes vuës le Roi de Pologne, dont les Etats ruinés avaient befoin de la paix : enfin il voulait fe rendre néceffaire à tous les Princes. Il difpofait du bien de *Charles XII* comme un tuteur qui facrifie une partie du bien d'un pupille ruiné pour fauver l'autre, & d'un pupille qui ne peut faire fes affaires par lui-même ; tout cela fans miffion, fans autre garantie de fa conduite qu'un plein-pouvoir d'un Evêque de Lubeck, qui n'était nullement autorifé lui-même par *Charles XII.*

Tel a été ce *Gôrtz*, que jufqu'ici on n'a pas affez connu. On a vu des premiers Miniftres de grands Etats, comme un *Oxenftiern*, un *Richelieu*, un *Albéroni*, donner le mouvement à une partie de l'Europe ; mais que le Confeiller privé d'un Evêque de Lubeck en ait fait autant qu'eux, fans être avoué de perfonne, c'était une chofe inouïe.

Il réuffit d'abord : il fit un traité avec le Roi de Pruffe, par lequel ce Monarque s'engageait, en gardant Stetin en fequeftre, à conferver à *Charles XII* le refte de la Poméranie. En vertu de ce traité, *Gôrtz* fit propofer au Gouverneur de la Poméranie (*Mayerfeld*) de rendre la place de Stetin au Roi de Pruffe pour le bien de la paix, croyant que le Sué-

dois, Gouverneur de Stetin, pourrait être aussi facile que l'avait été le Holstenois, Gouverneur de Toninge: mais les Officiers de *Charles XII* n'étaient pas accoutumés à obéir à de pareils ordres. *Mayerfeld* répondit qu'on n'entrerait dans Stetin que sur son corps & sur des ruines. Il informa son Maître de cette étrange proposition. Le courier trouva *Charles XII* captif à Démirtash, après son avanture de Bender. On ne savait alors si *Charles* ne resterait pas prisonnier des Turcs toute sa vie, si on ne le reléguerait pas dans quelque isle de l'Archipel ou de l'Asie. *Charles* de sa prison manda à *Mayerfeld* ce qu'il avait mandé à *Steinbock*, qu'il falait mourir plutôt que de plier sous ses ennemis, & lui ordonna d'être aussi inflexible qu'il l'était lui-même.

Gôrtz voyant que le Gouverneur de Stetin dérangeait ses mesures, & ne voulait entendre parler ni de neutralité ni de sequestre, se mit dans la tête non-seulement de faire sequestrer cette ville de Stetin, mais encor Stralsund; & il trouva le secret de faire avec le Roi de Pologne Electeur de Saxe, le même traité pour Stralsund qu'il avait fait avec l'Electeur de Brandebourg pour Stetin. Il voyait clairement l'impuissance des Suédois, de garder ces places sans argent & sans armée, pendant que le Roi était captif en Turquie; & il comptait écarter le fléau de la guerre de tout le Nord, au moyen de ces sequestres. Le Dannemarck lui-même se prêtait enfin aux négociations de *Gôrtz*; il gagna absolument l'esprit du Prince *Menzikoff*, Général & favori du Czar: il lui persuada qu'on pourrait céder le Holstein à son Maître; il flatta le Czar de l'idée de percer un canal du Holstein dans la mer Baltique, entreprise si conforme au goût de ce fondateur, & surtout d'obtenir une puissance nouvelle, en voulant bien être un des Princes de l'Empire d'Allemagne, & en acquerant aux Diètes de Ratisbonne un droit de suffrage qui serait toûjours soutenu par le droit des armes.

On

On ne peut ni ſe plier en plus de manières, ni prendre plus de formes différentes, ni joüer plus de rôles que fit ce négociateur volontaire : il alla juſqu'à engager le Prince *Menzikoff* à ruiner cette même ville de Stetin qu'il voulait ſauver, à la bombarder, afin de forcer le Commandant *Mayerfeld* à la remettre en ſequeſtre ; & il oſait ainſi outrager le Roi de Suède, auquel il voulait plaire, & à qui en effet il ne plut que trop dans la ſuite pour ſon malheur.

Quand le Roi de Pruſſe vit qu'une armée Ruſſe bombardait Stetin, il craignit que cette ville ne fût perduë pour lui, & ne reſtât à la Ruſſie. C'était où *Görtz* l'attendait. Le Prince *Menzikoff* manquait d'argent, il lui fit prêter 400000 écus par le Roi de Pruſſe ; il fit parler enſuite au Gouverneur de la place : *Lequel aimez-vous mieux*, lui dit-on, *ou de voir Stetin en cendres ſous la domination de la Ruſſie, ou de la confier au Roi de Pruſſe qui la rendra au Roi votre Maître ?* Le Commandant ſe laiſſa enfin perſuader ; il ſe rendit ; *Menzikoff* entra dans la place, & moyennant les 400000 écus, il la remit avec tout le territoire entre les mains du Roi de Pruſſe, qui pour la forme y laiſſa entrer deux bataillons de Holſtein, & qui n'a jamais rendu depuis cette partie de la Poméranie.

Dès-lors le ſecond Roi de Pruſſe, ſucceſſeur d'un Roi faible & prodigue, jetta les fondemens de la grandeur où ſon pays parvint dans la ſuite, par la diſcipline militaire, & par l'œconomie.

Le Baron de *Görtz* qui fit mouvoir tant de reſſorts, ne put venir à bout d'obtenir que les Danois pardonnaſſent à la province de Holſtein, ni qu'ils renonçaſſent à s'emparer de Toninge : il manqua ce qui paraiſſait être ſon premier but, mais il réuſſit à tout le reſte, & ſurtout à devenir un perſonnage important dans le Nord, ce qui était en effet ſa vuë principale.

Déja l'Electeur de Hanovre s'était assuré de Brême & de Verden dont *Charles XII* était dépouillé ; les Saxons étaient devant sa ville de Vismar ; Stetin était entre les mains du Roi de Prusse ; les Russes allaient assiéger Stralsund avec les Saxons, & ceux-ci étaient déja dans l'isle de Rugen ; & le Czar au milieu de tant de négociations était descendu en Finlande, pendant qu'on disputait ailleurs sur la neutralité & sur les partages. Après avoir lui-même pointé l'artillerie devant Stralsund, abandonnant le reste à ses Alliés, & au Prince *Menzikoff*, il s'était embarqué dans le mois de May sur la mer Baltique, & montant un vaisseau de cinquante canons qu'il avait fait construire lui-même à Pétersbourg, il vogua vers la Finlande, suivi de quatre-vingt douze galères, & de cent dix demi-galères, qui portaient seize mille combattans.

La descente se fit à Elsinford, qui est dans la partie la plus méridionale de cette froide & stérile contrée, par le soixante & uniéme degré.

Cette descente réussit malgré toutes les difficultés. On feignit d'attaquer par un endroit, on descendit par un autre : on mit les troupes à terre, & l'on prit la ville. Le Czar s'empara de Borgo, d'Abo, & fut maître de toute la côte. Il ne paraissait pas que les Suédois eussent désormais aucune ressource ; car c'était dans ce tems-là même que l'armée Suédoise commandée par *Steinbock* se rendait prisonnière de guerre.

Tous ces désastres de *Charles XII* furent suivis, comme nous l'avons vu, de la perte de Brême, de Verden, de Stetin, d'une partie de la Poméranie ; & enfin le Roi *Stanislas* & *Charles* lui-même étaient prisonniers en Turquie ; cependant il n'était pas encor détrompé de l'idée de retourner en Pologne à la tête d'une armée Ottomane, de remettre *Stanislas* sur le Trône, & de faire trembler tous ses ennemis.

CHAPITRE CINQUIEME.

SUCCÈS DE PIERRE LE GRAND.

Retour de Charles XII *dans ſes Etats.*

Pierre ſuivant le cours de ſes conquêtes, perfectionnait l'établiſſement de ſa marine, faiſait venir douze mille familles à Pétersbourg, tenait tous ſes alliés attachés à ſa fortune & à ſa perſonne, quoiqu'ils euſſent tous des intérêts divers, & des vuës oppoſées. Sa flotte menaçait à la fois toutes les côtes de la Suède, ſur les golphes de Finlande & de Bothnie.

L'un de ſes Généraux de terre, le Prince *Gallitzin*, formé par lui-même, comme ils l'étaient tous, avançait d'Elſinford où le Czar avait débarqué, juſqu'au milieu des terres vers le bourg de Tavaſthus : c'était un poſte qui couvrait la Bothnie. Quelques régimens Suédois, avec huit mille hommes de milice, le défendaient. Il falut livrer une bataille; les Ruſſes la gagnèrent entiérement; ils diſſipèrent toute l'armée Suédoiſe, & pénétrèrent juſqu'à Vaſa; de ſorte qu'ils furent les maîtres de quatre-vingt lieuës de pays.

Il reſtait aux Suédois une armée navale, avec laquelle ils tenaient la mer. *Pierre* ambitionnait depuis longtems de ſignaler la marine qu'il avait créée. Il était parti de Pétersbourg, & avait raſſemblé une flotte de ſeize vaiſſeaux de ligne, cent quatre-vingt galères propres à manœuvrer à travers les rochers qui entourent l'iſle l'Aland, & les autres iſles de la mer Baltique non loin du rivage de la Suède, vers laquelle il rencontra la flotte Suédoiſe. Cette flotte était plus forte en grands vaiſſeaux que la ſienne, mais inférieure en galères, plus propre à combattre en pleine

mer qu'à travers des rochers. C'était une ſupériorité que le Czar ne devait qu'à ſon ſeul génie. Il ſervait dans ſa flotte en qualité de Contre-Amiral, & recevait les ordres de l'Amiral *Apraxin*. *Pierre* voulait s'emparer de l'iſle d'Aland, qui n'eſt éloignée de la Suède que de douze lieuës. Il falait paſſer à la vuë de la flotte des Suédois : ce deſſein hardi fut exécuté ; les galères s'ouvrirent le paſſage ſous le canon ennemi, qui ne plongeait pas aſſez. On entra dans Aland ; & comme cette côte eſt hériſſée d'écueils preſque toute entière, le Czar fit tranſporter à bras quatre-vingt petites galères par une langue de terre, & on les remit à flot dans la mer qu'on nomme de *Hango*, où étaient ſes gros vaiſſeaux. *Erenſcbild* Contre-Amiral des Suédois crut qu'il allait prendre aiſément, ou couler à fond ces quatre-vingt galères ; il avança de ce côté pour les reconnaître ; mais il fut reçu avec un feu ſi vif, qu'il vit tomber preſque tous ſes ſoldats & tous ſes matelots. On lui prit les galères & les prames qu'il avait amenées, & le vaiſſeau qu'il montait ; il ſe ſauvait dans une chaloupe, mais il y fut bleſſé ; enfin obligé de ſe rendre, on l'amena ſur la galère où le Czar manœuvrait lui-même. Le reſte de la flotte Suédoiſe regagna la Suède. On fut conſterné dans Stockholm, & on ne s'y croyait pas en ſûreté.

Pendant ce tems là-même, le Colonel *Schouvalow Neushloſ* attaquait la ſeule fortereſſe qui reſtait à prendre ſur les côtes occidentales de la Finlande, & la ſoumettait au Czar malgré la plus opiniâtre réſiſtance.

Cette journée d'Aland fut, après celle de Pultava, la plus glorieuſe de la vie de *Pierre*. Maître de la Finlande dont il laiſſa le gouvernement au Prince *Gallitzin*, vainqueur de toutes les forces navales de la Suède, & plus reſpecté que jamais de ſes alliés, il retourna dans Pétersbourg, quand la ſaiſon devenuë très orageuſe ne lui permit plus de reſter ſur les

mers de Finlande & de Bothnie. Son bonheur voulut encor qu'en arrivant dans ſa nouvelle capitale, la Czarine accoucha d'une Princeſſe, mais qui mourut un an après. Il inſtitua l'Ordre de *Ste. Catherine* en l'honneur de ſon épouſe, & célébra la naiſſance de ſa fille par une entrée triomphale. C'était de toutes les fêtes auxquelles il avait accoutumé ſes peuples, celle qui leur était devenuë la plus chère. Le commencement de cette fête fut d'amener dans le port de Cronſlot neuf galères Suédoiſes, ſept prames remplies de priſonniers, & le vaiſſeau du Contre-Amiral *Erenſchild.*

Le vaiſſeau Amiral de Ruſſie était chargé de tous les canons, des drapeaux, & des étendarts pris dans la conquête de la Finlande. On apporta toutes ces dépouilles à Pétersbourg, où l'on arriva en ordre de bataille. Un arc de triomphe que le Czar avait deſſiné ſelon ſa coutume, fut décoré des emblêmes de toutes ſes victoires : les vainqueurs paſſèrent ſous cet arc triomphal ; l'Amiral *Apraxin* marchait à leur tête, enſuite le Czar en qualité de Contre-Amiral, & tous les autres Officiers ſelon leur rang ; on les préſenta tous au Viceroi *Romadonoski*, qui dans ces cérémonies repréſentait le Maître de l'Empire. Ce Vice-Czar diſtribua à tous les Officiers des médailles d'or ; tous les ſoldats & les matelots en eurent d'argent. Les Suédois priſonniers paſſèrent ſous l'arc de triomphe, & l'Amiral *Erenſchild* ſuivait immédiatement le Czar ſon vainqueur. Quand on fut arrivé au trône où le Vice-Czar était, l'Amiral *Apraxin* lui préſenta le Contre-Amiral *Pierre*, qui demanda à être Vice-Amiral pour prix de ſes ſervices : on alla aux voix, & l'on croit bien que toutes les voix lui furent favorables.

Après cette cérémonie qui comblait de joie tous les aſſiſtans, & qui inſpirait à tout le monde l'émulation, l'amour de la patrie & celui de la gloire, le

Czar prononça ce discours, qui mérite de passer à la dernière postérité.

„ Mes fréres, est-il quelqu'un de vous qui eût
„ pensé il y a vingt ans, qu'il combattrait avec moi
„ sur la mer Baltique, dans des vaisseaux construits
„ par vous-mêmes, & que nous serions établis dans
„ ces contrées, conquises par nos fatigues & par notre
„ courage?..... On place l'ancien siége des scien-
„ ces dans la Grèce; elles s'établirent ensuite dans
„ l'Italie, d'où elles se répandirent dans toutes les
„ parties de l'Europe; c'est à présent notre tour, si
„ vous voulez seconder mes desseins, en joignant
„ l'étude à l'obéissance. Les arts circulent dans le
„ monde, comme le sang dans le corps humain; &
„ peut-être ils établiront leur empire parmi nous
„ pour retourner dans la Grèce leur ancienne patrie.
„ J'ose espérer que nous ferons un jour rougir les
„ nations les plus civilisées, par nos travaux & par
„ notre solide gloire.

C'est là le précis véritable de ce discours digne d'un fondateur. Il a été énervé dans toutes les traductions: mais le plus grand mérite de cette harangue éloquente est d'avoir été prononcée par un Monarque victorieux, fondateur & législateur de son Empire.

Les vieux Boyards écoutèrent cette harangue avec plus de regret pour leurs anciens usages, que d'admiration pour la gloire de leur Maître; mais les jeunes en furent touchés jusqu'aux larmes.

Ces tems furent encor signalés par l'arrivée des Ambassadeurs Russes, qui revinrent de Constantinople, avec la confirmation de la paix avec les Turcs. Un Ambassadeur de Perse était arrivé quelque tems auparavant de la part de *Cha-Ussin*; il avait amené au Czar un éléphant & cinq lions. Il reçut en même

tems une Ambassade du Kam des Usbecks, *Mehemet Bahadir*, qui lui demandait sa protection contre d'autres Tartares. Du fond de l'Asie & de l'Europe tout rendait hommage à sa gloire.

La Régence de Stockholm desespérée de l'état déplorable de ses affaires & de l'absence de son Roi qui abandonnait le soin de ses Etats, avait pris enfin la résolution de ne le plus consulter; & immédiatement après la victoire navale du Czar, elle avait demandé un passeport au vainqueur pour un officier chargé de propositions de paix. Le passeport fut envoyé; mais dans ce tems-là même la Princesse *Ulrique Eléonore*, sœur de *Charles XII*, reçut la nouvelle que le Roi son frère se disposait enfin à quitter la Turquie, & à revenir se défendre. On n'osa pas alors envoyer au Czar le négociateur qu'on avait nommé en secret: on supporta la mauvaise fortune, & l'on attendit que *Charles XII* se présentât pour la réparer.

En effet *Charles* après cinq années & quelques mois de séjour en Turquie, en partit sur la fin d'Octobre 1714. On sait qu'il mit dans son voyage la même singularité qui caractérisait toutes ses actions. Il arriva à Stralsund le 22 Novembre 1714. Dès qu'il y fut, le Baron de *Gôrtz* se rendit auprès de lui; il avait été l'instrument d'une partie de ses malheurs; mais il se justifia avec tant d'adresse, & lui fit concevoir de si hautes espérances, qu'il gagna sa confiance comme il avait gagné celle de tous les Ministres, & de tous les Princes avec lesquels il avait négocié; il lui fit espérer qu'il détacherait les alliés du Czar, & qu'alors on pourrait faire une paix honorable, ou du moins une guerre égale. Dès ce moment *Gôrtz* eut sur l'esprit de *Charles* beaucoup plus d'empire que n'en avait jamais eu le Comte *Piper*.

La première chose que fit *Charles* en arrivant à Stralsund fut de demander de l'argent aux bourgeois

de Stockholm. Le peu qu'ils avaient fut livré ; on ne savait rien refuser à un Prince qui ne demandait que pour donner, qui vivait aussi durement que les simples soldats, & qui exposait comme eux sa vie. Ses malheurs, sa captivité, son retour, touchaient ses sujets & les étrangers : on ne pouvait s'empêcher de le blâmer, ni de l'admirer, ni de le plaindre, ni de le secourir. Sa gloire était d'un genre tout opposé à celle de *Pierre ;* elle ne consistait ni dans l'établissement des arts, ni dans la législation, ni dans la politique, ni dans le commerce ; elle ne s'étendait pas au-delà de sa personne : son mérite était une valeur au-dessus du courage ordinaire ; il défendait ses Etats avec une grandeur d'ame égale à cette valeur intrépide ; & c'en était assez pour que les nations fussent frappées de respect pour lui. Il avait plus de partisans que d'alliés.

CHAPITRE SIXIEME.

ETAT DE L'EUROPE, AU RETOUR DE CHARLES XII.

Siége de Stralsund, &c.

LOrsque *Charles XII* revint enfin dans ses Etats à la fin de 1714, il trouva l'Europe Chrétienne dans un état bien différent de celui où il l'avait laissée. La Reine *Anne* d'Angleterre était morte, après avoir fait la paix avec la France. *Louis XIV* assurait l'Espagne à son petit-fils ; & forçait l'Empereur d'Allemagne *Charles VI* & les Hollandais à souscrire à une paix nécessaire ; ainsi toutes les affaires du Midi de l'Europe prenaient une face nouvelle.

Celles du Nord étaient encor plus changées ; *Pierre* en était devenu l'arbitre. L'Electeur de Hanovre ap-

pellé au Royaume d'Angleterre, voulait agrandir ses terres d'Allemagne aux dépens de la Suède, qui n'avait acquis des domaines Allemands que par les conquêtes du grand *Gustave*. Le Roi de Dannemarck prétendait reprendre la Scanie, la meilleure province de la Suède, qui avait autrefois appartenu aux Danois. Le Roi de Prusse, héritier des Ducs de Poméranie, prétendait rentrer au moins dans une partie de cette province. D'un autre côté la Maison de *Holstein* opprimée par le Roi de Dannemarck, & le Duc de Meklembourg en guerre presqu'ouverte avec ses sujets, imploraient la protection de *Pierre premier*. Le Roi de Pologne Electeur de Saxe désirait qu'on annexât la Courlande à la Pologne; ainsi de l'Elbe jusqu'à la mer Baltique *Pierre* était l'appui de tous les Princes, comme *Charles* en avait été la terreur.

On négocia beaucoup depuis le retour de *Charles*, & on n'avança rien. Il crut qu'il pourrait avoir assez de vaisseaux de guerre & d'armateurs pour ne point craindre la nouvelle puissance maritime du Czar. A l'égard de la guerre de terre, il comptait sur son courage; & *Görtz* devenu tout-d'un-coup son premier Ministre, lui persuada qu'il pourrait subvenir aux frais avec une monnoie de cuivre qu'on fit valoir quatre-vingt-seize fois autant que sa valeur naturelle; ce qui est un prodige dans l'histoire des Gouvernements. Mais dès le mois d'Avril 1715 les vaisseaux de *Pierre* prirent les premiers armateurs Suédois qui se mirent en mer; & une armée Russe marcha en Poméranie.

Les Prussiens, les Danois & les Saxons se joignirent devant Stralsund. *Charles XII* vit qu'il n'était revenu de sa prison de Demirtash & de Demirtoca vers la mer Noire, que pour être assiégé sur le rivage de la mer Baltique.

On a déja vu dans son histoire avec quelle valeur fière & tranquille il brava dans Stralsund tous ses

ennemis réunis. On n'y ajoutera ici qu'une petite particularité qui marque bien son caractère. Presque tous ses principaux Officiers ayant été tués ou blessés dans le siége, le Colonel Baron de *Reichel*, après un long combat, accablé de veilles & de fatigues, s'étant jetté sur un banc pour prendre une heure de repos, fut appellé pour monter la garde sur le rempart; il s'y traina en maudissant l'opiniâtreté du Roi, & tant de fatigues si intolérables & si inutiles; le Roi qui l'entendit courut à lui, & se dépouillant de son manteau qu'il étendit devant lui; „ Vous n'en „ pouvez plus, lui dit-il, mon cher *Reichel*; j'ai dormi „ une heure, je suis frais, je vais monter la garde „ pour vous; dormez, je vous eveillerai quand il en „ sera tems. " Après ces mots il l'enveloppa malgré lui, le laissa dormir, & alla monter la garde.

Ce fut pendant ce siége de Stralsund, que le nouveau Roi d'Angleterre Electeur de Hanovre acheta du Roi de Dannemarck la province de Brême & de Verden, avec la ville de Stade, que les Danois avaient prises sur *Charles XII*. Il en coûta au Roi *George* huit cent mille écus d'Allemagne. On trafiquait ainsi des Etats de *Charles*, tandis qu'il défendait Stralsund pied à pied. Enfin cette ville n'étant plus qu'un monceau de ruines, ses Officiers le forcèrent d'en sortir. Quand il fut en sûreté, son Général *Duker* rendit ces ruines au Roi de Prusse.

Quelque tems après *Duker* s'étant présenté devant *Charles XII*, ce Prince lui fit des reproches d'avoir capitulé avec ses ennemis. „ J'aimais trop votre gloi- „ re, lui répondit *Duker*, pour vous faire l'affront „ de tenir dans une ville dont votre Majesté était „ sortie. " Au reste, cette place ne demeura que jusqu'en 1721 aux Prussiens, qui la rendirent à la paix du Nord.

Pendant ce siége de Stralsund, *Charles* reçut encor une mortification, qui eût été plus douloureuse, si

ſon cœur avait été ſenſible à l'amitié autant qu'il l'était à la gloire. Son premier Miniſtre, le Comte *Piper*, homme célèbre dans l'Europe, toûjours fidèle à ſon Prince, (quoi qu'en ayent dit tant d'auteurs indiſcrets, ſur la foi d'un ſeul mal informé) *Piper*, dis-je, était ſa victime depuis la bataille de Pultava. Comme il n'y avait point de cartel entre les Ruſſes & les Suédois, il était reſté priſonnier à Moſcou; & quoiqu'il n'eût point été envoyé en Sibérie comme tant d'autres, ſon état était à plaindre. Les finances du Czar n'étaient point alors adminiſtrées auſſi fidélement qu'elles devaient l'être, & tous ſes nouveaux établiſſemens exigeaient des dépenſes auxquelles il avait peine à ſuffire; il devait une ſomme d'argent aſſez conſidérable aux Hollandais, au ſujet de deux de leurs vaiſſeaux marchands brûlés ſur les côtes de la Finlande. Le Czar prétendit que c'était aux Suédois à payer cette ſomme, & voulut engager le Comte *Piper* à ſe charger de cette dette: on le fit venir de Moſcou à Pétersbourg, on lui offrit ſa liberté en cas qu'il pût tirer ſur la Suède environ ſoixante mille écus en lettres de change. On dit qu'il tira en effet cette ſomme ſur ſa femme à Stockholm, qu'elle ne fut en état ni peut-être en volonté de donner, que le Roi de Suède ne fit aucun mouvement pour la payer. Quoi qu'il en ſoit, le Comte *Piper* fut enfermé dans la fortereſſe de Shluſſelbourg, où il mourut l'année d'après à l'âge de ſoixante & dix ans. On rendit ſon corps au Roi de Suède, qui lui fit faire des obſèques magnifiques; triſtes & vains dédommagemens de tant de malheurs & d'une fin ſi déplorable.

Pierre était ſatisfait d'avoir la Livonie, l'Eſtonie, la Carélie, l'Ingrie, qu'il regardait comme des provinces de ſes Etats, & d'y avoir ajouté encor preſque toute la Finlande, qui ſervait de gage en cas qu'on pût parvenir à la paix. Il avait marié une fille de ſon frére avec le Duc de Meklembourg *Charles-Léopold*, au mois d'Avril de la même année; de

forte que tous les Princes du Nord étaient ses alliés ou ses créatures. Il contenait en Pologne les ennemis du Roi *Auguste :* une de ses armées d'environ dix-huit mille hommes y dissipait sans effort toutes ces confédérations si souvent renaissantes dans cette patrie de la liberté & de l'anarchie. Les Turcs fidèles enfin aux traités, laissaient à sa puissance & à ses desseins toute leur étenduë.

Dans cet état florissant presque tous les jours étaient marqués par de nouveaux établissemens, pour la marine, pour les troupes, le commerce, les loix ; il composa lui-même un code militaire pour l'infanterie.

Il fondait une Académie de marine à Pétersbourg. *Lange* chargé des intérêts du commerce, partait pour la Chine, par la Sibérie. Des Ingénieurs levaient des cartes dans tout l'Empire ; on bâtissait la maison de plaisance de Pétershof ; & dans le même tems on élevait des forts sur l'Irtish ; on arrêtait les brigandages des peuples de la Boukarie ; & d'un autre côté les Tartares de Kouban étaient réprimés.

Il semblait que ce fût le comble de la prospérité que dans la même année il lui nâquit un fils de sa femme *Catherine*, & un héritier de ses Etats dans un fils du Prince *Alexis*. Mais l'enfant que lui donna la Czarine fut bientôt enlevé par la mort ; & nous verrons que le sort d'*Alexis* fut trop funeste pour que la naissance d'un fils de ce Prince pût être regardée comme un bonheur.

Les couches de la Czarine interrompirent les voyages qu'elle faisait continuellement avec son Epoux sur terre & sur mer ; & dès qu'elle fut relevée, elle l'accompagna dans des courses nouvelles.

CHAPITRE SEPTIEME.

PRISE DE VISMAR.

Nouveaux Voyages du Czar.

VIſmar était alors aſſiégée par tous les alliés du Czar. Cette ville qui devait naturellement appartenir au Duc de Meklembourg, eſt ſituée ſur la mer Baltique, à ſept lieuës de Lubeck, & pourrait lui diſputer ſon grand commerce; elle était autrefois une des plus conſidérables villes Anſéatiques, & les Ducs de Meklembourg y exerçaient le droit de protection, beaucoup plus que celui de la ſouveraineté. C'était encor un de ces domaines d'Allemagne qui étaient demeurés aux Suédois par la paix de Veſtphalie. Il falut enfin ſe rendre comme Stralſund; les alliés du Czar ſe hâtèrent de s'en rendre maîtres avant que ſes troupes fuſſent arrivées; mais *Pierre* étant venu lui-même devant la place après la capitulation qui avait été faite ſans lui, fit la garniſon priſonnière de guerre. Il fut indigné que ſes alliés laiſſaſſent au Roi de Dannemarck une ville qui devait appartenir au Prince auquel il avait donné ſa niéce; & ce refroidiſſement dont le Miniſtre *Gôrtz* profita bientôt, fut la première ſource de la paix qu'il projetta de faire entre le Czar & *Charles XII.*

Gôrtz dès ce moment fit entendre au Czar que la Suède était aſſez abaiſſée, qu'il ne falait pas trop élever le Dannemarck & la Pruſſe. Le Czar entrait dans ſes vuës; il n'avait jamais fait la guerre qu'en politique, au-lieu que *Charles XII* ne l'avait faite qu'en guerrier. Dès-lors il n'agit plus que mollement contre la Suède; & *Charles XII* malheureux partout en Allemagne, réſolut, par un de ces coups deſeſpérés

que le ſuccès ſeul peut juſtifier, d'aller porter la guerre en Norvège.

Le Czar cependant voulut faire en Europe un ſecond voyage. Il avait fait le premier en homme qui s'était voulu inſtruire des arts; il fit le ſecond en Prince, qui cherchait à pénétrer le ſecret de toutes les Cours. Il mena ſa femme à Copenhague, à Lubeck, à Schverin, à Neuſtadt; il vit le Roi de Pruſſe dans la petite ville d'Aversberg; de là ils paſſèrent à Hambourg, à cette ville d'Altena que les Suédois avaient brûlée, & qu'on rebâtiſſait. Deſcendant l'Elbe juſqu'à Stade, ils paſſèrent par Brême, où le Magiſtrat donna un feu d'artifice, & une illumination dont le deſſein formait en cent endroits ces mots: *Notre Libérateur vient nous voir.* Enfin il revit Amſterdam, & cette petite chaumière de Sardam, où il avait appris l'art de la conſtruction des vaiſſeaux, il y avait environ dix-huit années: il trouva cette chaumière changée en une maiſon agréable & commode, qui ſubſiſte encor, & qu'on nomme la *maiſon du Prince.*

On peut juger avec quelle idolatrie il fut reçu par un peuple de commerçans & de gens de mer, dont il avait été le compagnon; ils croyaient voir dans le vainqueur de Pultava, leur élève, qui avait fondé chez lui le commerce & la marine, & qui avait appris chex eux à gagner des batailles navales; ils le regardaient comme un de leurs concitoyens devenu Empereur.

Il parait dans la vie, dans les voyages, dans les actions de *Pierre le Grand*, comme dans celles de *Charles XII*, que tout eſt éloigné de nos mœurs, peut-être un peu trop efféminées; & c'eſt par cela même que l'hiſtoire de ces deux hommes célèbres excite tant notre curioſité.

L'Epouſe du Czar était demeurée à Schverin malade, fort avancée dans ſa nouvelle groſſeſſe; cepen-

dant, dès qu'elle put se mettre en route, elle voulut aller trouver le Czar en Hollande : les douleurs la surprirent à Vesel, où elle accoucha d'un Prince qui ne vécut qu'un jour. Il n'est pas dans nos usages qu'une femme malade voyage immédiatement après ses couches : la Czarine au bout de dix jours arriva dans Amsterdam : elle voulut voir cette chaumière de Sardam, dans laquelle le Czar avait travaillé de ses mains. Tous deux allèrent sans appareil, sans suite, avec deux domestiques, diner chez un riche charpentier de vaisseaux de Sardam nommé *Kalf*, qui avait le premier commercé à Pétersbourg. Le fils revenait de France où *Pierre* voulait aller. La Czarine & lui écoutèrent avec plaisir l'avanture de ce jeune homme, que je ne rapporterais pas, si elle ne faisait connaître des mœurs entièrement opposées aux nôtres.

Ce fils du charpentier *Kalf* avait été envoyé à Paris par son père, pour y apprendre le Français, & son père avait voulu qu'il y vécût honorablement. Il ordonna que le jeune homme quittât l'habit plus que simple, que tous les citoyens de Sardam portent, & qu'il fît à Paris une dépense plus convenable à sa fortune qu'à son éducation ; connaissant assez son fils pour croire que ce changement ne corromprait pas sa frugalité & la bonté de son caractère.

Kalf signifie *véau* dans toutes les langues du Nord ; le voyageur prit à Paris le nom de *du Veau* ; il vécut avec quelque magnificence ; il fit des liaisons. Rien n'est plus commun à Paris que de prodiguer les titres de Marquis & de Comte, à ceux qui n'ont pas même une terre seigneuriale, & qui sont à peine Gentilshommes. Ce ridicule a toûjours été toléré par le Gouvernement, afin que les rangs étant plus confondus, & la Noblesse plus abaissée, on fût désormais à l'abri des guerres civiles, autrefois si fréquentes. Le titre de haut & puissant Seigneur a été pris par des annoblis, par des roturiers qui avaient acheté chérement

des offices. Enfin les noms de Marquis, de Comte, ſans Marquiſat & ſans Comté, comme de Chevalier ſans Ordre, & d'Abbé ſans Abbaye, ſont ſans aucune conſéquence dans la nation.

Les amis & les domeſtiques de *Kalf* l'appellèrent toûjours *le Comte du Veau;* il ſoupa chez les Princeſſes, & joua chez la Ducheſſe de *Berri:* peu d'étrangers furent plus fêtés. Un des jeunes Marquis, qui avait été de tous ſes plaiſirs, lui promit de l'aller voir à Sardam, & tint parole. Arrivé dans ce village, il fit demander la maiſon du Comte de *Kalf*. Il trouva un attelier de conſtructeur de vaiſſeaux, & le jeune *Kalf* habillé en matelot Hollandais, la hache à la main, conduiſant les ouvrages de ſon père. *Kalf* reçut ſon hôte avec toute la ſimplicité antique, qu'il avait repriſe, & dont il ne s'écarta jamais. Un lecteur ſage peut pardonner cette petite digreſſion, qui n'eſt que la condamnation des vanités & l'éloge des mœurs.

Le Czar reſta trois mois en Hollande. Il ſe paſſa pendant ſon ſéjour des choſes plus ſérieuſes que l'avanture de *Kalf*. La Haye depuis la paix de Nimègue, de Riſvick & d'Utrecht avait conſervé la réputation d'être le centre des négociations de l'Europe: cette petite ville, ou plutôt ce village, le plus agréable du Nord, était principalement habité par des Miniſtres de toutes les Cours, & par des voyageurs qui venaient s'inſtruire à cette école. On jettait alors les fondemens d'une grande révolution dans l'Europe. Le Czar informé des commencemens de ces orages prolongea ſon ſéjour dans les Pays-Bas, pour être plus à portée de voir ce qui ſe tramait à la fois au Midi & au Nord, & pour ſe préparer au parti qu'il devait prendre.

CHA-

CHAPITRE HUITIEME.

SUITE DES VOYAGES DE PIERRE LE GRAND.

Conſpiration de Gôrtz. *Réception de* Pierre *en France.*

IL voyait combien ſes alliés étaient jaloux de ſa puiſſance, & qu'on a ſouvent plus de peine avec ſes amis qu'avec ſes ennemis.

Le Meklembourg était un des principaux ſujets de ces diviſions preſque toûjours inévitables entre des Princes voiſins qui partagent des conquêtes. *Pierre* n'avait point voulu que les Danois priſſent Viſmar pour eux, encor moins qu'ils démoliſſent les fortifications; cependant ils avaient fait l'un & l'autre.

Le Duc de Meklembourg, mari de ſa niéce, & qu'il traitait comme ſon gendre, était ouvertement protégé par lui contre la Nobleſſe du pays; & le Roi d'Angleterre protégeait la Nobleſſe. Enfin il commençait à être très mécontent du Roi de Pologne, ou plutôt de ſon premier Miniſtre le Comte *Flemming*, qui voulait ſecouer le joug de la dépendance, impoſé par les bienfaits & par la force.

Les Cours d'Angleterre, de Pologne, de Dannemarck, de Holſtein, de Meklembourg, de Brandebourg, étaient agitées d'intrigues & de cabales.

A la fin de 1716 & au commencement de 1717, *Gôrtz*, qui, comme le diſent les mémoires de *Baſſevitz*, était las de n'avoir que le titre de Conſeiller de Holſtein, & de n'être qu'un Plénipotentiaire ſecret de *Charles XII*, avait fait naître la plûpart de ces intrigues, & il réſolut d'en profiter pour ébranler

l'Europe. Son dessein était de rapprocher *Charles XII* du Czar, non-seulement de finir leur guerre, mais de les unir, de remettre *Stanislas* sur le Trône de Pologne, & d'ôter au Roi d'Angleterre *George premier* Brême & Verden, & même le Trône d'Angleterre, afin de le mettre hors d'état de s'approprier les dépouilles de *Charles*.

Il se trouvait dans le même tems un Ministre de son caractère, dont le projet était de bouleverser l'Angleterre & la France : c'était le Cardinal *Albéroni*, plus maître alors en Espagne que *Görtz* ne l'était en Suède, homme aussi audacieux, & aussi entreprenant que lui, mais beaucoup plus puissant, parce qu'il était à la tête d'un Royaume plus riche, & qu'il ne payait pas ses créatures en monnoies de cuivre.

Görtz des bords de la mer Baltique se lia bientôt avec la Cour de Madrid. *Albéroni* & lui furent également d'intelligence avec tous les Anglais errans qui tenaient pour la Maison *Stuard*. *Görtz* courut dans tous les Etats où il pouvait trouver des ennemis du Roi *George*, en Allemagne, en Hollande, en Flandre, en Lorraine, & enfin à Paris sur la fin de l'année 1716. Le Cardinal *Albéroni* commença par lui envoyer dans Paris même un million de livres de France, pour commencer à mettre le feu aux poudres ; c'était l'expression d'*Albéroni*.

Görtz voulait que *Charles* cédât beaucoup à *Pierre* pour reprendre tout le reste sur ses ennemis, & qu'il pût en liberté faire une descente en Ecosse, tandis que les partisans des *Stuards* se déclareraient efficacement en Angleterre, après s'être tant de fois montrés inutilement. Pour remplir ces vues, il était nécessaire d'ôter au Roi régnant d'Angleterre son plus grand appui, & cet appui était le Régent de France. Il était extraordinaire qu'on vît la France unie avec

un Roi d'Angleterre, contre le petit-fils de *Louis XIV* que cette même France avait mis sur le Trône d'Espagne aux prix de ses trésors & de son sang, malgré tant d'ennemis conjurés; mais tout était sorti alors de sa route naturelle; & les intérêts du Régent n'étaient pas les intérêts du Royaume. *Albéroni* ménagea dès-lors une conspiration en France, contre ce même Régent. Les fondemens de toute cette vaste entreprise furent jettés presque aussi-tôt que le plan en eut été formé. *Görtz* fut le premier dans ce secret, & devait alors aller deguisé en Italie pour s'aboucher avec le Prétendant auprès de Rome, & de là revoler à la Haye, y voir le Czar, & terminer tout auprès du Roi de Suède.

Celui qui écrit cette histoire est si instruit de ce qu'il avance, que *Görtz* lui proposa de l'accompagner dans ses voyages, & que tout jeune qu'il était alors, il fut un des premiers témoins d'une grande partie de ces intrigues.

Görtz était revenu en Hollande à la fin de 1716 muni des lettres de change d'*Albéroni*, & du plein-pouvoir de *Charles*. Il est très certain que le parti du Prétendant devait éclater, tandis que *Charles* descendrait de la Norvège dans le Nord d'Ecosse. Ce Prince qui n'avait pu conserver ses Etats dans le Continent, allait envahir & bouleverser ceux d'un autre, & de la prison de Demirtash en Turquie, & des cendres de Stralsund, on eût pu le voir couronner le fils de *Jacques second* à Londres, comme il avait couronné *Stanislas* à Varsovie.

Le Czar qui savait une partie des entreprises de *Görtz*, en attendait le développement, sans entrer dans aucun de ses plans, & sans les connaître tous; il aimait le grand & l'extraordinaire autant que *Charles XII*, *Görtz* & *Albéroni*; mais il l'aimait en fondateur d'un Etat, en Législateur, en vrai politique;

& peut - être *Albéroni*, *Görtz* & *Charles* même, étaient-ils plutôt des hommes inquiets qui tentaient de grandes avantures, que des hommes profonds qui prissent des mesures justes : peut-être après tout leurs mauvais succès les ont-ils fait accuser de témérité.

Quand *Görtz* fut à la Haye, le Czar ne le vit point ; il aurait donné trop d'ombrage aux Etats-Généraux, ses amis, attachés au Roi d'Angleterre. Ses Ministres ne virent *Görtz* qu'en secret, avec les plus grandes précautions, avec ordre d'écouter tout & de donner des espérances, sans prendre aucun engagement, & sans le compromettre. Cependant les clairvoyans s'appercevaient bien à son inaction, pendant qu'il eût pu descendre en Scanie avec sa flotte & celle de Dannemarck, à son refroidissement envers ses alliés, aux plaintes qui échappaient à leurs Cours, & enfin à son voyage même, qu'il y avait dans les affaires un grand changement qui ne tarderait pas à éclater.

Au mois de Janvier 1717, un paquebot Suédois, qui portait des lettres en Hollande, ayant été forcé par la tempête de relâcher en Norvège, les lettres furent prises. On trouva dans celles de *Görtz* & de quelques Ministres, de quoi ouvrir les yeux sur la révolution qui se tramait. La Cour de Dannemarck communiqua les lettres à celle d'Angleterre. Aussi-tôt on fait arrêter à Londres le Ministre Suédois *Gyllembourg*; on saisit ses papiers, & on y trouve une partie de sa correspondance avec les *Jacobites*.

Le Roi *George* écrit incontinent en Hollande ; il requiert que suivant les traités qui lient l'Angleterre & les Etats-Généraux à leur sûreté commune, le Baron de *Görtz* soit arrêté. Ce Ministre qui se faisait partout des créatures, fut averti de l'ordre ; il part incontinent ; il était déja dans Arnheim sur les

frontières, lorsque les officiers & les gardes qui couraient après lui, ayant fait une diligence peu commune en ce pays-là, il fut pris, ses papiers saisis, sa personne traitée durement; le Secrétaire *Stamke*, celui-là même qui avait contrefait le seing du Duc de Holstein dans l'affaire de Toninge, plus maltraité encore. Enfin le Comte de *Gyllembourg* Envoyé de Suède en Angleterre, & le Baron de *Görtz* avec des lettres de Ministre Plénipotentiaire de *Charles XII*, furent interrogés, l'un à Londres, l'autre à Arnheim, comme des criminels. Tous les Ministres des Souverains crièrent à la violation du droit des gens.

Ce droit qui est plus souvent réclamé que bien connu, & dont jamais l'étendue & les limites n'ont été fixées, a reçu dans tous les tems des atteintes. On a chassé plusieurs Ministres des Cours où ils résidaient; on a plus d'une fois arrêté leurs personnes; mais jamais encor on n'avait interrogé des Ministres étrangers comme des sujets du pays. La Cour de Londres & les Etats passèrent par-dessus toutes les règles, à la vuë du péril qui menaçait la Maison de *Hanovre:* mais enfin ce danger étant découvert, cessait d'être danger, du moins dans la conjoncture présente.

Il faut que l'historien *Norberg* ait été bien mal informé, qu'il ait bien mal connu les hommes & les affaires, ou qu'il ait été bien aveuglé par la partialité, ou du moins bien gêné par sa Cour, pour essayer de faire entendre que le Roi de Suède n'était pas entré très avant dans le complot.

L'affront fait à ses Ministres affermit en lui la résolution de tout tenter pour détrôner le Roi d'Angleterre. Cependant il falut qu'une fois en sa vie il usât de dissimulation, qu'il desavouât ses Ministres auprès du Régent de France qui lui donnait un subside, & auprès des Etats-Généraux qu'il voulait mé-

nager : il fit moins de satisfaction au Roi *George*. *Görtz* & *Gyllembourg* ses Ministres furent retenus près de six mois, & ce long outrage confirma en lui tous ses desseins de vengeance.

Pierre au milieu de tant d'allarmes & tant de jalousies, ne se commettant en rien, attendant tout du tems, & ayant mis un assez bon ordre dans ses vastes Etats, pour n'avoir rien à craindre du dedans ni du dehors, résolut enfin d'aller en France : il n'entendait pas la langue du pays, & par-là perdait le plus grand fruit de son voyage ; mais il pensait qu'il y avait beaucoup à voir, & il voulut apprendre de près, en quels termes était le Régent de France avec l'Angleterre, & si ce Prince était affermi.

Pierre le Grand fut reçu en France comme il devait l'être. On envoya d'abord le Maréchal de *Tessé* avec un grand nombre de Seigneurs, un escadron des Gardes, & les carrosses du Roi à sa rencontre. Il avait fait, selon sa coutume, une si grande diligence, qu'il était déja à Gournay lorsque les équipages arrivèrent à Elbeuf. On lui donna sur la route toutes les fêtes qu'il voulut bien recevoir. On le reçut d'abord au Louvre, où le grand appartement était préparé pour lui, & d'autres pour toute sa suite, pour les Princes *Kourakin* & *Dolgorouki*, pour le Vice-Chancelier Baron *Shaffirof*, pour l'Ambassadeur *Tolstoy*, le même qui avait essuié tant de violations du droit des gens en Turquie. Toute cette Cour devait être magnifiquement logée & servie ; mais *Pierre* étant venu pour voir ce qui pouvait lui être utile, & non pour essuier de vaines cérémonies qui gênaient sa simplicité, & qui consumaient un tems précieux, alla se loger le soir même à l'autre bout de la ville, au palais, ou hôtel de *Lesdiguière*, appartenant au Maréchal de *Villeroi*, où il fut traité, & défrayé comme au Louvre. Le lendemain, le Régent de France vint le saluer à cet hôtel : le surlendemain on lui

amena le Roi encor enfant, conduit par le Maréchal de *Villeroi* ſon Gouverneur, de qui le père avait été Gouverneur de *Louis XIV*. On épargna adroitement au Czar la gêne de rendre la viſite immédiatement après l'avoir reçue; il y eut deux jours d'intervalle; il reçut les reſpects du Corps-de-Ville, & alla le ſoir voir le Roi: la Maiſon du Roi était ſous les armes: on mena ce jeune Prince juſqu'au carroſſe du Czar. *Pierre* étonné, & inquiété de la foule qui ſe preſſait autour de ce Monarque enfant, le prit & le porta quelque tems dans ſes bras.

Des Miniſtres plus rafinés que judicieux ont écrit que le Maréchal de *Villeroi* voulant faire prendre au Roi de France la main & le pas, l'Empereur de Ruſſie ſe ſervit de ce ſtratagême pour déranger ce cérémonial par un air d'affection & de ſenſibilité: c'eſt une idée abſolument fauſſe: la politeſſe Françaiſe, & ce qu'on devait à *Pierre le Grand*, ne permettaient pas qu'on changeât en dégoût les honneurs qu'on lui rendait. Le cérémonial conſiſtait à faire pour un grand Monarque & pour un grand-homme, tout ce qu'il eût deſiré lui-même, s'il avait fait attention à ces détails. Il s'en faut beaucoup que les voyages des Empereurs *Charles IV*, *Sigiſmond* & *Charles V* en France ayent eu une célébrité comparable à celle du ſéjour qu'y fit *Pierre le Grand*: ces Empereurs n'y vinrent que par des intérêts de politique, & n'y parurent pas dans un tems où les arts perfectionnés puſſent faire de leur voyage une époque mémorable: mais quand *Pierre le Grand* alla dîner chez le Duc d'*Antin* dans le palais de Petitbourg, à trois lieuës de Paris, & qu'à la fin du repas il vit ſon portrait qu'on venait de peindre, placé tout-d'un-coup dans la ſalle, il ſentit que les Françaìs ſavaient mieux qu'aucun peuple du monde recevoir un hôte ſi digne.

Il fut encor plus ſurpris, lorſqu'allant voir frapper des médailles dans cette longue galerie du Louvre,

où tous les artiſtes du Roi ſont honorablement logés, une médaille qu'on frappait étant tombée, & le Czar s'empreſſant de la ramaſſer, il ſe vit gravé ſur cette médaille, avec une renommée ſur le revers, poſant un pied ſur le globe, & ces mots de *Virgile* ſi convenables à *Pierre le Grand*, VIRES ACQUIRIT EUNDO: alluſion également fine & noble, & également convenable à ſes voyages & à ſa gloire; on lui préſenta de ces médailles d'or, à lui, & à tous ceux qui l'accompagnaient. Allait-il chez les artiſtes? on mettait à ſes pieds tous les chefs-d'œuvre, & on le ſuppliait de daigner les recevoir. Allait-il voir les hautes-liſſes des gobelins, les tapis de la ſavonnerie, les atteliers des ſculpteurs, des peintres, des orfèvres du Roi, des fabricateurs d'inſtrumens de mathématique? tout ce qui ſemblait mériter ſon approbation lui était offert de la part du Roi.

Pierre était méchanicien, artiſte, géomètre. Il alla à l'Académie des Sciences, qui ſe para pour lui de tout ce qu'elle avait de plus rare; mais il n'y eut rien d'auſſi rare que lui-même; il corrigea de ſa main pluſieurs fautes de Géographie dans les cartes qu'on avait de ſes Etats, & ſurtout dans celles de la mer Caſpienne. Enfin il daigna être un des membres de cette Académie, & entretint depuis une correſpondance ſuivie d'expériences & de découvertes, avec ceux dont il voulait bien être le ſimple confrère. Il faut remonter aux *Pythagores*, & aux *Anacarſis*, pour trouver de tels voyageurs, & ils n'avaient pas quitté un Empire pour s'inſtruire.

On ne peut s'empêcher de remettre ici ſous les yeux du lecteur, ce tranſport, dont il fut ſaiſi, en voyant le tombeau du Cardinal de *Richelieu*; peu frappé de la beauté de ce chef-d'œuvre de ſculpture, il ne le fut que de l'image d'un Miniſtre qui s'était rendu célèbre dans l'Europe en l'agitant, & qui avait rendu à la France ſa gloire perdue après la mort de

Henri IV. On sait qu'il embrassa sa statue, & qu'il s'écria, *Grand-homme, je t'aurais donné la moitié de mes Etats, pour apprendre de toi à gouverner l'autre*. Enfin, avant de partir, il voulut voir cette célèbre Madame de *Maintenon*, qu'il savait être veuve en effet de *Louis XIV*, & qui touchait à sa fin. Cette espèce de conformité entre le mariage de *Louis XIV* & le sien, excitait vivement sa curiosité : mais il y avait entre le Roi de France & lui cette différence, qu'il avait épousé publiquement une héroïne, & que *Louis XIV* n'avait eu en secret qu'une femme aimable. La Czarine n'était pas de ce voyage : il avait trop craint les embarras du cérémonial, & la curiosité d'une Cour peu faite pour sentir le mérite d'une femme, qui des bords du Pruth à ceux de Finlande, avait affronté la mort à côté de son Epoux sur mer & sur terre.

CHAPITRE NEUVIEME.

RETOUR DU CZAR DANS SES ETATS.

Sa politique, ses occupations.

LA démarche que la Sorbonne fit auprès de lui, quand il alla voir le mausolée du Cardinal de *Richelieu*, mérite d'être traitée à part.

Quelques Docteurs de Sorbonne voulurent avoir la gloire de réunir l'Eglise Grecque avec l'Eglise Latine. Ceux qui connaissent l'antiquité savent assez que le Christianisme est venu en Occident par les Grecs d'Asie, que c'est en Orient qu'il est né, que les premiers Pères, les premiers Conciles, les premières liturgies, les premiers rites, tout est de l'Orient; qu'il n'y a pas même un seul terme de dignité & d'office qui ne soit Grec, & qui n'atteste encor aujourd'hui la source

dont tout nous est venu. L'Empire Romain ayant été divisé, il était impossible qu'il n'y eût tôt ou tard deux Religions, comme deux Empires, & qu'on ne vît entre les Chrétiens d'Orient & d'Occident le même schisme qu'entre les Osmanlis & les Persans.

C'est ce schisme que quelques Docteurs de l'Université de Paris crurent éteindre tout-d'un-coup, en donnant un mémoire à *Pierre le Grand*. Le Pape *Léon IX* & ses successeurs n'avaient pu en venir à bout avec des Légats, des Conciles, & même de l'argent. Ces Docteurs auraient dû savoir que *Pierre le Grand*, qui gouvernait son Eglise, n'était pas homme à reconnaître le Pape ; en vain ils parlèrent dans leur mémoire des libertés de l'Eglise Gallicane, dont le Czar ne se souciait guères ; en vain ils dirent que les Papes doivent être soumis aux Conciles, & que le jugement d'un Pape n'est point une règle de foi ; ils ne réussirent qu'à déplaire beaucoup à la Cour de Rome par leur écrit, sans plaire à l'Empereur de Russie ni à l'Eglise Russe.

Il y avait dans ce plan de réunion, des objets de politique qu'ils n'entendaient pas, & des points de controverse qu'ils disaient entendre, & que chaque partie explique comme il lui plait. Il s'agissait du St. Esprit qui procède du Père & du Fils selon les Latins, & qui procède aujourd'hui du Père par le Fils selon les Grecs, après n'avoir longtems procédé que du Père : ils citaient *St. Epiphane*, qui dit *que le St. Esprit n'est pas frère du Fils ni petit-fils du Père.*

Mais le Czar en partant de Paris avait d'autres affaires qu'à vérifier des passages de *St. Epiphane*. Il reçut avec bonté le mémoire des Docteurs. Ils écrivirent à quelques Evêques Russes, qui firent une réponse polie ; mais le plus grand nombre fut indigné de la proposition.

Ce fut pour dissiper les craintes de cette réunion, qu'il institua quelque tems après la fête comique du Conclave, lorsqu'il eut chassé les Jésuites de ses Etats en 1718.

Il y avait à sa Cour un vieux fou nommé *Sotof*, qui lui avait appris à écrire, & qui s'imaginait avoir mérité par ce service les plus importantes dignités. *Pierre* qui adoucissait quelquefois les chagrins du Gouvernement par des plaisanteries convenables à un peuple non encor entiérement reformé par lui, promit à son maître à écrire de lui donner une des premières dignités du monde; il le créa Knés-Papa, avec deux mille roubles d'appointement, & lui assigna une maison à Pétersbourg, dans le quartier des Tartares; des bouffons l'installèrent en cérémonie; il fut harangué par quatre bègues; il créa des Cardinaux, & marcha en procession à leur tête. Tout ce sacré Collège était yvre d'eau-de-vie. Après la mort de ce *Sotof*, un Officier nommé *Buturlin* fut créé Pape. Moscou & Pétersbourg ont vu trois fois renouveller cette cérémonie, dont le ridicule semblait être sans conséquence, mais qui en effet confirmait les peuples dans leur aversion pour une Eglise qui prétendait un pouvoir suprême, & dont le Chef avait anathématisé tant de Rois. Le Czar vengeait en riant vingt Empereurs d'Allemagne, dix Rois de France, & une foule de Souverains. C'est là tout le fruit que la Sorbonne recueillit de l'idée peu-politique de réunir les Eglises Grecque & Latine.

Le voyage du Czar en France fut plus utile par son union avec ce Royaume commerçant, & peuplé d'hommes industrieux, que par la prétenduë réunion de deux Eglises rivales, dont l'une maintiendra toûjours son antique indépendance, & l'autre sa nouvelle supériorité.

Pierre ramena à sa suite plusieurs artisans Français, ainsi qu'il en avait amené d'Angleterre; car tou-

tes les nations chez lesquelles il voyagea, se firent un honneur de le seconder dans son dessein de porter tous les arts dans une patrie nouvelle, & de concourir à cette espèce de création.

Il minuta dès-lors un traité de commerce avec la France, & le remit entre les mains de ses Ministres en Hollande, dès qu'il y fut de retour. Il ne put être signé par l'Ambassadeur de France *Châteauneuf*, que le 15 Août 1717 à la Haye. Ce traité ne concernait pas seulement le commerce, il regardait la paix du Nord. Le Roi de France, l'Electeur de Brandebourg, acceptèrent le titre de médiateurs qu'il leur donna. C'était assez faire sentir au Roi d'Angleterre qu'il n'était pas content de lui, & c'était combler les espérances de *Görtz*, qui mit dès-lors tout en œuvre pour réunir *Pierre* & *Charles*, pour susciter à *George* de nouveaux ennemis, & pour prêter la main au Cardinal *Albéroni* d'un bout de l'Europe à l'autre. Le Baron de *Görtz* vit alors publiquement à la Haye les Ministres du Czar; il leur déclara qu'il avait un plein-pouvoir de conclurre la paix de la Suède.

Le Czar laissait *Görtz* préparer toutes leurs batteries sans y toucher, prêt à faire la paix avec le Roi de Suède, mais aussi à continuer la guerre; toûjours lié avec le Dannemarck, la Pologne, la Prusse, & même en apparence avec l'Electeur de Hanovre.

Il parait évidemment qu'il n'avait d'autre dessein arrêté, que celui de profiter des conjonctures. Son principal objet était de perfectionner tous ses nouveaux établissemens. Il savait que les négociations, les intérêts des Princes, leurs ligues, leurs amitiés, leurs défiances, leurs inimitiés, éprouvent presque tous les ans des vicissitudes, & que souvent il ne reste aucune trace de tant d'efforts de politique. Une seule manufacture bien établie, fait quelquefois plus de bien à un Etat, que vingt traités.

Pierre ayant rejoint ſa femme qui l'attendait en Hollande, continua ſes voyages avec elle. Ils traverſérent enſemble la Veſtphalie, & arrivèrent à Berlin ſans aucun appareil. Le nouveau Roi de Pruſſe n'était pas moins ennemi des vanités du cérémonial & de la magnificence que le Monarque de Ruſſie. C'était un ſpectacle inſtructif pour l'étiquette de Vienne & d'Eſpagne, pour le *ponctilio* d'Italie, & pour le goût du luxe qui règne en France, qu'un Roi qui ne ſe ſervait jamais que d'un fauteuil de bois, qui n'était vêtu qu'en ſimple ſoldat, & qui s'était interdit toutes les délicateſſes de la table, & toutes les commodités de la vie.

Le Czar & la Czarine menaient une vie auſſi ſimple & auſſi dure, & ſi *Charles XII* s'était trouvé avec eux, on eût vu enſemble quatre têtes couronnées de moins de faſte qu'un Evêque Allemand, ou qu'un Cardinal de Rome. Jamais le luxe & la molleſſe n'ont été combattus par de ſi nobles exemples.

Il faut avouer qu'un de nos citoyens s'attirerait parmi nous de la conſidération, & ſerait regardé comme un homme extraordinaire, s'il avait fait une fois en ſa vie par curioſité, la cinquiéme partie des voyages que fit *Pierre* pour le bien de ſes Etats. De Berlin il va à Dantzick avec ſa femme; il protège à Mittau la Ducheſſe de Courlande ſa niéce devenue veuve: il viſite toutes ſes conquêtes, donne de nouveaux réglemens dans Pétersbourg, va dans Moſcou, y fait rebâtir des maiſons de particuliers tombées en ruine: de là il ſe tranſporte à Czariſin ſur le Volga pour arrêter les incurſions des Tartares de Cuban: il conſtruit des lignes du Volga au Tanaïs, & fait élever des forts de diſtance en diſtance d'un fleuve à l'autre. Pendant ce tems-là même, il fait imprimer le code militaire qu'il a compoſé: une chambre de Juſtice eſt établie pour examiner la conduite de ſes Miniſtres, & pour remettre de l'ordre dans les finan-

ces ; il pardonne à quelques coupables, il en punit d'autres ; le Prince *Menzikoff* même fut un de ceux qui eurent besoin de sa clémence : mais un jugement plus sévère qu'il se crut obligé de rendre contre son propre fils, remplit d'amertume une vie si glorieuse.

CHAPITRE DIXIEME.

Condamnation du Prince Alexis Petrovitz.

Pierre le Grand avait en 1689, à l'âge de dix-sept ans, épousé *Eudoxie Théodore* ou *Theodorouna Lapoukin.* Elevée dans tous les préjugés de son pays, & incapable de se mettre au-dessus d'eux comme son époux ; les plus grandes contradictions qu'il éprouva, quand il voulut créer un Empire & former des hommes, vinrent de sa femme ; elle était dominée par la superstition, si souvent attachée à son sexe. Toutes les nouveautés utiles lui semblaient des sacrilèges, & tous les étrangers dont le Czar se servait pour exécuter ses grands desseins, lui paraissaient des corrupteurs.

Ses plaintes publiques encourageaient les factieux, & les partisans des anciens usages. Sa conduite d'ailleurs ne réparait pas des fautes si graves. Enfin le Czar fut obligé de la répudier en 1696, & de l'enfermer dans un couvent à Susdal, où on lui fit prendre le voile sous le nom d'*Hélène.*

Le fils qu'elle lui avait donné en 1690 nâquit malheureusement avec le caractère de la mère, & ce caractère se fortifia par la première éducation qu'il reçut. Mes mémoires disent qu'elle fut confiée à des superstitieux qui lui gâtèrent l'esprit pour jamais. Ce fut en vain qu'on crut corriger ces premières impres-

fions en lui donnant des précepteurs étrangers ; cette qualité même d'étrangers le révolta. Il n'était pas né fans ouverture d'efprit; il parlait & écrivait bien l'Allemand; il deffinait; il apprit un peu de mathématique : mais ces mêmes mémoires qu'on m'a confiés affurent que la lecture des livres eccléfiaftiques fut ce qui le perdit. Le jeune *Alexis* crut voir dans ces livres la réprobation de tout ce que faifait fon père. Il y avait des prêtres à la tête des mécontens, & il fe laiffa gouverner par les prêtres.

Ils lui perfuadaient que toute la nation avait les entreprifes de *Pierre* en horreur, que les fréquentes maladies du Czar ne lui promettaient pas une longue vie ; que fon fils ne pouvait efpérer de plaire à la nation, qu'en marquant fon averfion pour les nouveautés. Ces murmures & ces confeils ne formaient pas une faction ouverte, une confpiration; mais tout femblait y tendre, & les efprits étaient échauffés.

Le mariage de *Pierre* avec *Catherine* en 1707 & les enfans qu'il eut d'elle, achevèrent d'aigrir l'efprit du jeune Prince. *Pierre* tenta tous les moyens de le ramener; il le mit même à la tête de la régence pendant une année; il le fit voyager; il le maria en 1711 à la fin de la campagne du Pruth, avec la Princeffe de *Brunfvick*, ainfi que nous l'avons rapporté. Ce mariage fut très malheureux. *Alexis* âgé de vingt-deux ans fe livra à toutes les débauches de la jeuneffe & à toute la groffiéreté des anciennes mœurs, qui lui étaient fi chères. Ces déréglemens l'abrutirent. Sa femme méprifée, maltraitée, manquant du néceffaire, privée de toute confolation, languit dans le chagrin, & mourut enfin de douleur, en 1715 le premier de Novembre.

Elle laiffait au Prince *Alexis* un fils, dont elle venait d'accoucher, & ce fils devait être un jour l'héritier de l'Empire, fuivant l'ordre naturel. *Pierre* fen-

tait avec douleur, qu'après lui tous ſes travaux ſeraient détruits par ſon propre ſang. Il écrivit à ſon fils après la mort de la Princeſſe, une lettre également pathétique & menaçante; elle finiſſait par ces mots: *J'attendrai encor un peu de tems, pour voir ſi vous voulez vous corriger; ſinon, ſachez que je vous priverai de la ſucceſſion, comme on retranche un membre inutile. N'imaginez pas que je ne veuille que vous intimider; ne vous repoſez pas ſur le titre de mon fils unique; car ſi je n'épargne pas ma propre vie pour ma patrie & pour le ſalut de mes peuples, comment pourrai-je vous épargner? Je préférerai de les tranſmettre plutôt à un étranger qui le mérite, qu'à mon propre fils qui s'en rend indigne.*

Cette lettre eſt d'un père, mais encor plus d'un Légiſlateur; elle fait voir d'ailleurs que l'ordre de la ſucceſſion n'était point invariablement établi en Ruſſie, comme dans d'autres Royaumes, par ces loix fondamentales qui ôtent aux pères le droit de deshériter leurs fils; & le Czar croyait ſurtout avoir la prérogative de diſpoſer d'un Empire qu'il avait fondé.

Dans ce tems-là même, l'Impératrice *Catherine* accoucha d'un Prince, qui mourut depuis en 1719. Soit que cette nouvelle abattît le courage d'*Alexis*, ſoit imprudence, ſoit mauvais conſeil, il écrivit à ſon père qu'il renonçait à la Couronne, & à toute eſpérance de régner. *Je prens Dieu à témoin*, dit-il, *& je jure ſur mon ame, que je ne prétendrai jamais à la ſucceſſion. Je mets mes enfans entre vos mains, & je ne demande que mon entretien pendant ma vie.*

Son père lui écrivit une ſeconde fois. „ Je remarque, dit-il, que vous ne parlez dans votre lettre „ que de la ſucceſſion, comme ſi j'avais beſoin de „ votre conſentement. Je vous ai remontré quelle „ douleur votre conduite m'a cauſée pendant tant „ d'années, & vous ne m'en parlez pas. Les exhor- „ tations

„ tations paternelles ne vous touchent point. Je me
„ ſuis déterminé à vous écrire encor pour la dernière
„ fois. Si vous mépriſez mes avis de mon vivant,
„ quel cas en ferez-vous après ma mort ? Quand
„ vous auriez préſentement la volonté d'être fidèle à
„ vos promeſſes, ces grandes barbes pourront vous
„ tourner à leur fantaiſie, & vous forceront à les
„ violer......... Ces gens-là ne s'appuyent que ſur
„ vous. Vous n'avez aucune reconnaiſſance pour ce-
„ lui qui vous a donné la vie. L'aſſiſtez-vous dans
„ ſes travaux, depuis que vous êtes parvenu à un
„ âge mur ? Ne blâmez-vous pas, ne déteſtez-vous
„ pas tout ce que je peux faire pour le bien de mes
„ peuples ? J'ai ſujet de croire, que ſi vous me ſur-
„ vivez, vous détruirez mon ouvrage. Corrigez-vous,
„ rendez-vous digne de la ſucceſſion, ou faites-vous
„ moine. Répondez, ſoit par écrit, ſoit de vive voix,
„ ſinon j'agirai avec vous comme avec un malfaiteur.

Cette lettre était dure; il était aiſé au Prince de répondre qu'il changerait de conduite; mais il ſe contenta de répondre en quatre lignes à ſon père, qu'il voulait ſe faire moine.

Cette réſolution ne paraiſſait pas naturelle; & il parait étrange que le Czar voulût voyager, en laiſſant dans ſes Etats un fils ſi mécontent & ſi obſtiné: mais auſſi ce voyage même prouve que le Czar ne voyait pas de conſpiration à craindre de la part de ſon fils.

Il alla le voir avant de partir pour l'Allemagne & pour la France; le Prince malade, ou feignant de l'être, le reçut au lit, & lui confirma par les plus grands ſermens, qu'il voulait ſe retirer dans un cloître. Le Czar lui donna ſix mois pour ſe conſulter, & partit avec ſon épouſe.

A peine fut-il à Copenhague, qu'il apprit (ce qu'il pouvait préſumer) qu'*Alexis* ne voyait que des mé-

contens qui flattaient ſes chagrins. Il lui écrivit qu'il eût à choiſir du couvent ou du Trône, & que s'il voulait un jour lui ſuccéder, il falait qu'il vînt le trouver à Copenhague.

Les confidens du Prince lui perſuadèrent qu'il ſerait dangereux pour lui de ſe trouver loin de tout conſeil, entre un père irrité & une marâtre. Il feignit donc d'aller trouver ſon père à Copenhague; mais il prit le chemin de Vienne, & alla ſe mettre entre les mains de l'Empereur *Charles VI* ſon beau-frère, comptant y demeurer juſqu'à la mort du Czar.

C'était à-peu-près la même avanture que celle de *Louis XI*, lorſqu'étant encor Dauphin, il quitta la Cour du Roi *Charles VII* ſon père, & ſe retira chez le Duc de Bourgogne. Le Dauphin était bien plus coupable que le Czarovitz, puiſqu'il s'était marié malgré ſon père, qu'il avait levé des troupes, qu'il ſe retirait chez un Prince naturellement ennemi de *Charles VII*, & qu'il ne revint jamais à ſa Cour, quelque inſtance que ſon père pût lui faire.

Alexis au contraire ne s'était marié que par ordre du Czar, ne s'était point révolté, n'avait point levé de troupes, ne ſe retirait point chez un Prince ennemi, & retourna aux pieds de ſon père ſur la première lettre qu'il reçut de lui. Car dès que *Pierre* ſut que ſon fils avait été à Vienne, qu'il s'était retiré dans le Tyrol, & enſuite à Naples, qui appartenait alors à l'Empereur *Charles VI*, il dépêcha le Capitaine aux Gardes *Romanzoff* & le Conſeiller privé *Tolſtoy*, chargés d'une lettre écrite de ſa main, datée de Spa du 21 Juillet n. ſt. 1717. Ils trouvèrent le Prince à Naples dans le château St. Elme, & lui remirent la lettre: elle était conçue en ces termes:

.... „ Je vous écris pour la dernière „ fois, pour vous dire que vous ayez à exécuter ma

„ volonté, que *Tolstoy* & *Romanzoff* vous annonce-
„ ront de ma part. Si vous m'obéïssez, je vous assure
„ & je promets à Dieu que je ne vous punirai pas,
„ & que si vous revenez, je vous aimerai plus que
„ jamais; mais que si vous ne le faites pas, je vous
„ donne comme père, en vertu du pouvoir que j'ai
„ reçu de Dieu, ma malédiction éternelle; & comme
„ votre Souverain, je vous assure que je trouverai
„ bien les moyens de vous punir; en quoi j'espère
„ que Dieu m'assistera, & qu'il prendra ma juste cause
„ en main.

„ Au reste, souvenez - vous que je ne vous ai
„ violenté en rien. Avais - je besoin de vous laisser
„ le libre choix du parti que vous voudriez prendre.
„ Si j'avais voulu vous forcer, n'avais - je pas en
„ main la puissance? Je n'avais qu'à commander, &
„ j'aurais été obéi.

Le Viceroi de Naples persuada aisément *Alexis* de retourner auprès de son père. C'était une preuve incontestable que l'Empereur d'Allemagne ne voulait prendre avec ce jeune Prince aucun engagement, dont le Czar eût à se plaindre. *Alexis* avait voyagé avec sa maîtresse *Aphrosine*; il revint avec elle.

On pouvait le considérer comme un jeune homme mal conseillé, qui était allé à Vienne & à Naples, au-lieu d'aller à Copenhague. S'il n'avait fait que cette seule faute, commune à tant de jeunes gens, elle était bien pardonnable. Son père prenait Dieu à témoin, que non - seulement il lui pardonnerait, mais qu'il l'aimerait plus que jamais. *Alexis* partit sur cette assurance; mais par l'instruction des deux envoyés qui le ramenèrent, & par la lettre même du Czar, il parait que le père exigea que le fils déclarât ceux qui l'avaient conseillé, & qu'il exécutât son serment de renoncer à la succession.

Il semblait difficile de concilier cette exhérédation avec l'autre serment que le Czar avait fait dans sa lettre d'aimer son fils plus que jamais. Peut-être que le père combattu entre l'amour paternel & la raison du Souverain, se bornait à aimer son fils retiré dans un cloître; peut-être espérait-il encor le ramener à son devoir, & le rendre digne de cette succession même, en lui faisant sentir la perte d'une Couronne. Dans des conjonctures si rares, si difficiles, si douloureuses, il est aisé de croire que ni le cœur du père, ni celui du fils, également agités, n'étaient d'abord bien d'accord avec eux-mêmes.

Le Prince arrive le 13 Fevrier 1718. n. st. à Moscou, où le Czar était alors. Il se jette le jour même aux genoux de son père; il a un très long entretien avec lui: le bruit se répand aussi-tôt dans la ville, que le père & le fils sont réconciliés, que tout est oublié; mais le lendemain on fait prendre les armes aux régimens des Gardes, à la pointe du jour; on fait sonner la grosse cloche de Moscou. Les Boyards, les Conseillers privés sont mandés dans le château; les Evêques, les Archimandrites & deux Religieux de *St. Basile*, professeurs en Théologie, s'assemblent dans l'Eglise cathédrale. *Alexis* est conduit sans épée & comme prisonnier dans le château, devant son père. Il se prosterne en sa présence, & lui remet en pleurant un écrit par lequel il avoue ses fautes, se déclare indigne de lui succéder, & pour toute grace lui demande la vie.

Le Czar après l'avoir relevé, le conduisit dans un cabinet, où il lui fit plusieurs questions. Il lui déclara que s'il célait quelque chose touchant son évasion, il y allait de sa tête. Ensuite on ramena le Prince dans la salle où le Conseil était assemblé; là on lut publiquement la déclaration du Czar déja dressée.

Le père, dans cette piéce, reproche à son fils tout ce que nous avons détaillé, son peu d'application à s'instruire, ses liaisons avec les partisans des anciennes mœurs, sa mauvaise conduite avec sa femme. *Il a violé*, dit-il, *la foi conjugale, en s'attachant à une fille de la plus basse extraction, du vivant de son épouse.* Il est vrai que *Pierre* avait répudié sa femme en faveur d'une captive; mais cette captive était d'un mérite supérieur, & il était justement mécontent de sa femme qui était sa sujette. *Alexis* au contraire avait négligé sa femme pour une jeune inconnue qui n'avait de mérite que sa beauté. Jusques-là on ne voit que des fautes de jeune homme qu'un père doit reprendre & qu'il peut pardonner.

Il lui reproche ensuite d'être allé à Vienne, se mettre sous la protection de l'Empereur. Il dit qu'*Alexis a calomnié son père*, en faisant entendre à l'Empereur *Charles VI* qu'il était persécuté, qu'on le forçait à renoncer à son héritage; qu'enfin il a prié l'Empereur de le protéger à main armée.

On ne voit pas d'abord comment l'Empereur aurait pu faire la guerre au Czar pour un tel sujet, & comment il eût pu interposer autre chose que des bons offices entre le père irrité & le fils désobéissant. Aussi *Charles VI* s'était contenté de donner une retraite au Prince, & on l'avait renvoyé, quand le Czar instruit de sa retraite l'avait redemandé.

Pierre ajoute dans cette piéce terrible, qu'*Alexis* avait persuadé à l'Empereur, *qu'il n'était pas en sûreté de sa vie*, s'il revenait en Russie. C'était en quelque façon justifier les plaintes d'*Alexis*, que de le faire condamner à mort après son retour, & surtout après avoir promis de lui pardonner: mais nous verrons pour quelle cause le Czar fit ensuite porter ce jugement mémorable. Enfin on voyait dans cette grande assemblée un Souverain absolu plaider contre son fils.

„ Voilà, dit-il, de quelle manière notre fils eſt
„ revenu ; & quoiqu'il ait mérité la mort par ſon
„ évaſion, & par ſes calomnies, cependant notre
„ tendreſſe paternelle lui pardonne ſes crimes : mais
„ conſidérant ſon indignité & ſa conduite déréglée,
„ nous ne pouvons en conſcience lui laiſſer la ſuc-
„ ceſſion au Trône, prévoyant trop qu'après nous ſa
„ conduite dépravée détruirait la gloire de la nation,
„ & ferait perdre tant d'Etats reconquis par nos ar-
„ mes. Nous plaindrions ſurtout nos ſujets, ſi nous
„ les rejettions par un tel ſucceſſeur dans un état
„ beaucoup plus mauvais qu'ils n'ont été.

„ Ainſi par le pouvoir paternel, en vertu duquel,
„ ſelon les droits de notre Empire, chacun même de
„ nos ſujets peut desheriter un fils comme il lui plait,
„ & en vertu de la qualité de Prince Souverain, &
„ en conſidération du ſalut de nos Etats, nous pri-
„ vons notre dit fils *Alexis* de la ſucceſſion après nous
„ à notre Trône de Ruſſie, à cauſe de ſes crimes &
„ de ſon indignité, quand même il ne ſubſiſterait
„ pas une ſeule perſonne de notre famille après
„ nous.

„ Et nous conſtituons & déclarons ſucceſſeur au-
„ dit Trône après nous, notre ſecond fils *l*) *Pierre*,
„ quoiqu'encor jeune, n'ayant pas de ſucceſſeur plus
„ âgé.

„ Donnons à notre ſuſdit fils *Alexis* notre malé-
„ diction paternelle, ſi jamais, en quelque tems que
„ ce ſoit, il prétend à la dite ſucceſſion, ou la re-
„ cherche.

„ Déſirons auſſi de nos fidèles ſujets de l'Etat ecclé-
„ ſiaſtique & ſéculier, & de tout autre état, & de la

l) C'eſt ce même fils de l'Impératrice *Catherine* qui mourut
en 1719 le 15 Avril.

„ nation entière, que selon cette constitution, &
„ suivant notre volonté, ils reconnaissent & considè-
„ rent notre dit fils *Pierre*, désigné par nous à la
„ succession, pour légitime successeur, & qu'en con-
„ formité de cette présente constitution, ils confir-
„ ment le tout par serment devant le saint Autel, sur
„ les Sts. Evangiles, en baisant la Croix.

„ Et tous ceux qui s'opposeront jamais, en quel-
„ que tems que ce soit, à notre volonté, & qui dès
„ aujourd'hui oseront considérer notre fils *Alexis* com-
„ me successeur, ou l'assister à cet effet, nous les
„ déclarons traîtres envers nous & la patrie; & avons
„ ordonné que la présente soit partout publiée, afin
„ que personne n'en prétende cause d'ignorance. Fait
„ à Moscou le 14 Fevrier 1718. n. st. Signé de notre
„ main & scellé de notre sceau.

Il parait que ces actes étaient préparés, ou qu'ils furent dressés avec une extrême célérité, puisque le Prince *Alexis* était revenu le 13, & que son exhérédation en faveur du fils de *Catherine* est du 14.

Le Prince de son côté signa qu'il renonçait à la succession. „ Je reconnais, dit-il, cette exclusion
„ pour juste; je l'ai méritée par mon indignité, &
„ je jure, au Dieu tout-puissant en Trinité, de me
„ soumettre en tout à la volonté paternelle, &c.

Ces actes étant signés, le Czar marcha à la cathédrale; on les y lut une seconde fois, & tous les Ecclésiastiques mirent leurs approbations & leurs signatures au bas d'une autre copie. Jamais Prince ne fut deshérité d'une manière si autentique. Il y a beaucoup d'Etats où un tel acte ne serait d'aucune valeur; mais en Russie, comme chez les anciens Romains, tout père avait le droit de priver son fils de sa succession, & ce droit était plus fort dans un Souverain que dans un sujet, & surtout dans un Souverain tel que *Pierre*.

Cependant il était à craindre qu'un jour ceux mêmes qui avaient animé le Prince contre son père, & conseillé son évasion, ne tâchassent d'anéantir une renonciation imposée par la force, & de rendre au fils aîné la Couronne transférée au cadet d'un second lit. On prévoyait en ce cas une guerre civile, & la destruction inévitable de tout ce que *Pierre* avait fait de grand & d'utile. Il falait décider entre les intérêts de près de dix-huit millions d'hommes que contenait alors la Russie, & un seul homme qui n'était pas capable de les gouverner. Il était donc important de connaître les mal-intentionnés; & le Czar menaça encor une fois son fils de mort, s'il lui cachait quelque chose. En conséquence le Prince fut donc interrogé juridiquement par son père, & ensuite par des commissaires.

Une des charges qui servirent à sa condamnation fut une lettre d'un Résident de l'Empereur nommé *Beyer*, écrite de Pétersbourg après l'évasion du Prince; cette lettre portait qu'il y avait de la mutinerie dans l'armée Russe, assemblée dans le Meklembourg, que plusieurs Officiers parlaient d'envoyer la nouvelle Czarine *Catherine* & son fils, dans la prison où était la Czarine répudiée, & de mettre *Alexis* sur le Trône quand on l'aurait retrouvé. Il y avait en effet alors une sédition dans cette armée du Czar, mais elle fut bientôt réprimée. Ces propos vagues n'eurent aucune suite. *Alexis* ne pouvait les avoir encouragés; un étranger en parlait comme d'une nouvelle: La lettre n'était point adressée au Prince *Alexis*, & il n'en avait qu'une copie qu'on lui avait envoyée de Vienne.

Une accusation plus grave fut une minute de sa propre main d'une lettre écrite de Vienne aux Sénateurs & aux Archevêques de Russie: les termes en étaient forts: *Les mauvais traitemens continuels que*

j'ai essuyés sans les avoir mérités, m'ont obligé de fuir : peu s'en est falu qu'on ne m'ait mis dans un couvent. Ceux qui ont enfermé ma mère ont voulu me traiter de même. Je suis sous la protection d'un grand Prince. Je vous prie de ne me point abandonner à présent. Ce mot d'*à présent*, qui pouvait être regardé comme séditieux, était rayé, & ensuite remis de sa main, & puis rayé encore; ce qui marquait un jeune homme troublé, se livrant à son ressentiment, & s'en repentant au moment même. On ne trouva que la minute de ces lettres; elles n'étaient jamais parvenues à leur destination, & la Cour de Vienne les retint; preuve assez forte que cette Cour ne voulait pas se brouiller avec celle de Russie, & soutenir à main armée le fils contre le père.

On confronta au Prince plusieurs témoins; l'un d'eux nommé *Afanassief* soutint qu'il lui avait entendu dire autrefois, *Je dirai quelque chose aux Evêques, qui le rediront aux Curés, les Curés aux paroissiens, & on me fera régner, fût-ce malgré moi.*

Sa propre maîtresse *Aphrosine* déposa contre lui. Toutes les accusations n'étaient pas bien précises; nul projet digéré, nulle intrigue suivie, nulle conspiration, aucune association, encor moins de préparatifs. C'était un fils de famille mécontent & dépravé, qui se plaignait de son père, qui le fuyait, & qui espérait sa mort; mais ce fils de famille était l'héritier de la plus vaste Monarchie de notre hémisphère, & dans sa situation & dans sa place, il n'y avait point de petite faute.

Accusé par sa maîtresse, il le fut encor au sujet de l'ancienne Czarine sa mère, & de *Marie* sa sœur. On le chargea d'avoir consulté sa mère sur son évasion, & d'en avoir parlé à la Princesse *Marie*. Un Evêque de Rostou, confident de tous trois, fut arrêté, & déposa que ces deux Princesses prisonnières dans un

couvent, avaient espéré un changement qui les mettrait en liberté, & avaient par leurs conseils engagé le Prince à la fuite. Plus leurs ressentimens étaient naturels, plus ils étaient dangereux. On verra à la fin de ce chapitre quel était cet Evêque, & quelle avait été sa conduite.

Alexis nia d'abord plusieurs faits de cette nature, & par cela même il s'exposait à la mort, dont son père l'avait menacé, en cas qu'il ne fît pas un aveu général & sincère.

Enfin il avoua quelques discours peu respectueux qu'on lui imputait contre son père, & il s'excusa sur la colère & sur l'yvresse.

Le Czar dressa lui-même de nouveaux articles d'interrogatoire. Le quatriéme était ainsi conçu.

Quand vous avez vu par la lettre de Beyer, qu'il y avait une révolte à l'armée du Meklembourg, vous en avez eu de la joie; je crois que vous aviez quelque vue, & que vous vous seriez déclaré pour les rebelles même de mon vivant.

C'était interroger le Prince sur le fond de ses sentimens secrets. On peut les avouer à un père dont les conseils les corrigent, & les cacher à un juge qui ne prononce que sur les faits avérés. Les sentimens cachés du cœur ne sont pas l'objet d'un procès criminel. *Alexis* pouvait les nier, les déguiser aisément; il n'était pas obligé d'ouvrir son ame; cependant il répondit par écrit: *Si les rebelles m'avaient appellé de votre vivant, j'y serais apparemment allé, supposé qu'ils eussent été assez forts.*

Il est inconcevable qu'il ait fait cette réponse de lui-même, & il serait aussi extraordinaire, du moins suivant les mœurs de l'Europe, qu'on l'eût condamné

ſur l'aveu d'une idée qu'il aurait pu avoir un jour dans un cas qui n'eſt point arrivé.

A cet étrange aveu de ſes plus ſecrettes penſées qui ne s'étaient point échappées au-delà du fond de ſon ame, on joignit des preuves, qui en plus d'un pays ne ſont pas admiſes au tribunal de la juſtice humaine.

Le Prince accablé, hors de ſes ſens, recherchant dans lui-même, avec l'ingénuité de la crainte, tout ce qui pouvait ſervir à le perdre, avoua enfin que dans la confeſſion il s'était accuſé devant Dieu, à l'Archiprêtre *Jacques*, d'avoir ſouhaité la mort de ſon père, & que le confeſſeur *Jacques* lui avait répondu, *Dieu vous le pardonnera, nous lui en ſouhaitons autant.*

Toutes les preuves qui peuvent ſe tirer de la confeſſion, ſont inadmiſſibles par les canons de notre Egliſe; ce ſont des ſecrets entre Dieu & le pénitent. L'Egliſe Grecque ne croit pas, non plus que la Latine, que cette correſpondance intime & ſacrée entre un pécheur & la Divinité ſoit du reſſort de la juſtice humaine: mais il s'agiſſait de l'Etat & d'un Souverain. Le prêtre *Jacques* fut appliqué à la queſtion, & avoua ce que le Prince avait révélé. C'était une choſe rare dans ce procès de voir le confeſſeur accuſé par ſon pénitent, & le pénitent par ſa maîtreſſe. On peut encor ajouter à la ſingularité de cette avanture, que l'Archevêque de Rézan ayant été impliqué dans les accuſations, ayant autrefois, dans les premiers éclats des reſſentimens du Czar contre ſon fils, prononcé un ſermon trop favorable au jeune Czarovitz, ce Prince avoua dans ſes interrogatoires, qu'il comptait ſur ce Prélat; & ce même Archevêque de Rézan fut à la tête des Juges Eccléſiaſtiques, conſultés par le Czar ſur ce procès criminel, comme nous l'allons voir bientôt.

Il y a une remarque eſſentielle à faire dans cet étrange procès, très mal digéré dans la groſſière hiſtoire de *Pierre premier* par le prétendu Boyard *Neſteſuranoy*; & cette remarque la voici.

Dans les réponſes que fit *Alexis* au premier interrogatoire de ſon père, il avoue que quand il fut à Vienne, où il ne vit point l'Empereur, il s'adreſſa au Comte de *Schonborn*, Chambellan; que ce Chambellan lui dit : *L'Empereur ne vous abandonnera pas; & quand il en ſera tems, après la mort de votre père, il vous aidera à monter ſur le trône à main armée. Je lui répondis*, ajoute l'accuſé, *Je ne demande pas cela; que l'Empereur m'accorde ſa protection, je n'en veux pas davantage.* Cette dépoſition eſt ſimple, naturelle, porte un grand caractère de vérité: car c'eût été le comble de la folie de demander des troupes à l'Empereur pour aller tenter de détrôner ſon père; & perſonne n'eût oſé faire ni au Prince *Eugène*, ni au Conſeil, ni à l'Empereur une propoſition ſi abſurde. Cette dépoſition eſt du mois de Fevrier; & quatre mois après au 1er Juillet, dans le cours & ſur la fin de ces procédures, on fait dire au Czarovitz, dans ſes dernières réponſes par écrit:

» Ne voulant imiter mon père en rien, je cherchais à parvenir à la ſucceſſion de quelque autre manière que ce fût, *excepté de la bonne façon.* Je la voulais avoir par une aſſiſtance étrangère; & ſi j'y étais parvenu, & que l'Empereur eût mis en exécution *ce qu'il m'avait promis*, de me procurer la Couronne de Ruſſie, même à main armée, je n'aurais rien épargné pour me mettre en poſſeſſion de la ſucceſſion. Par exemple, ſi l'Empereur avait demandé en échange des troupes de mon pays pour ſon ſervice, contre qui que ce fût de ſes ennemis, ou de groſſes ſommes d'argent, j'aurais fait tout ce qu'il aurait voulu, & j'aurais donné de grands préſens à ſes Miniſtres & à ſes Généraux.

„ J'aurais entretenu à mes dépens les troupes auxi-
„ liaires qu'il m'aurait données pour me mettre en
„ possession de la Couronne de Russie ; & en un mot
„ rien ne m'aurait coûté pour accomplir en cela ma
„ volonté.

Cette dernière déposition du Prince parait bien forcée ; il semble qu'il fasse des efforts pour se faire croire coupable : ce qu'il dit est même contraire à la vérité dans un point capital. Il dit que l'Empereur lui avait promis de lui *procurer la Couronne à main armée :* cela était faux. Le Comte de *Schonborn* lui avait fait espérer qu'un jour après la mort du Czar, l'Empereur l'aiderait à soutenir le droit de sa naissance ; mais l'Empereur ne lui avait rien promis. Enfin il ne s'agissait pas de se révolter contre son père, mais de lui succéder après sa mort.

Il dit dans ce dernier interrogatoire, ce qu'il crut qu'il eût fait, s'il avait eu à disputer son héritage ; héritage auquel il n'avait point juridiquement renoncé avant son voyage à Vienne & à Naples. Le voilà donc qui dépose une seconde fois, non pas ce qu'il a fait, & ce qui peut être soumis à la rigueur des loix, mais ce qu'il imagine qu'il eût pu faire un jour, & qui par conséquent ne semble soumis à aucun tribunal ; le voilà qui s'accuse deux fois des pensées secrettes qu'il a pu concevoir pour l'avenir. On n'avait jamais vu auparavant dans le monde entier un seul homme jugé & condamné sur les idées inutiles qui lui sont venues dans l'esprit, & qu'il n'a communiquées à personne. Il n'est aucun tribunal en Europe où l'on écoute un homme qui s'accuse d'une pensée criminelle, & l'on prétend même que Dieu ne les punit que quand elles sont accompagnées d'une volonté déterminée.

On peut répondre à ces considérations si naturelles, qu'*Alexis* avait mis son père en droit de le pu-

nir, par sa réticence sur plusieurs complices de son évasion; sa grace était attachée à un aveu général, & il ne le fit que quand il n'était plus tems. Enfin après un tel éclat, il ne paraissait pas dans la nature humaine, qu'il fût possible qu'*Alexis* pardonnât un jour au frère en faveur duquel il était déshérité; & il valait mieux, disait-on, punir un coupable que d'exposer tout l'Empire. La rigueur de la justice s'accordait avec la raison d'Etat.

Il ne faut pas juger des mœurs & des loix d'une nation par celles des autres; le Czar avait le droit fatal, mais réel, de punir de mort son fils pour sa seule évasion; il s'en explique ainsi dans sa déclaration aux Juges & aux Evêques.

„ Quoique selon toutes les loix divines & humai-
„ nes, & surtout suivant celles de Russie, qui ex-
„ cluent toute jurisdiction entre un père & un en-
„ fant parmi les particuliers, nous ayons un pouvoir
„ assez abondant & absolu de juger notre fils, sui-
„ vant ses crimes, selon notre volonté, sans en de-
„ mander avis à personne; cependant comme on n'est
„ point aussi clair-voyant dans ses propres affaires que
„ dans celles des autres, & comme les médecins
„ même les plus experts ne risquent point de se trai-
„ ter eux-mêmes, & qu'ils en appellent d'autres dans
„ leurs maladies; craignant de charger ma conscience
„ de quelque péché, je vous expose mon état, & je
„ demande du remède; car j'appréhende la mort éter-
„ nelle, si ne connaissant peut-être point la qualité
„ de mon mal, je voulais m'en guérir seul, vu prin-
„ cipalement, que j'ai juré sur les jugemens de Dieu,
„ & que j'ai promis par écrit le pardon de mon fils,
„ & je l'ai ensuite confirmé de bouche, au cas qu'il
„ me dît la vérité.

„ Quoique mon fils ait violé sa promesse, toute-
„ fois pour ne m'écarter en rien de mes obligations,

„ je vous prie de penser à cette affaire & de l'exa-
„ miner avec la plus grande attention, pour voir ce
„ qu'il a mérité. Ne me flattez point; n'appréhen-
„ dez pas, que s'il ne mérite qu'une légère puni-
„ tion, & que vous le jugiez ainsi, cela me soit dé-
„ sagréable; car je vous jure par le grand Dieu &
„ par ses jugemens, que vous n'avez absolument rien
„ à en craindre.

„ N'ayez point d'inquiétude sur ce que vous de-
„ vez juger le fils de votre Souverain: mais sans
„ avoir égard à la personne, rendez justice, & ne
„ perdez pas votre ame & la mienne. Enfin, que
„ notre conscience ne nous reproche rien au jour
„ terrible du jugement, & que notre patrie ne soit
„ point lézée.

Le Czar fit au Clergé une déclaration à-peu-près semblable; ainsi tout se passa avec la plus grande autenticité, & *Pierre* mit dans toutes ses démarches une publicité qui montrait la persuasion intime de sa justice.

Ce procès criminel de l'héritier d'un si grand Empire, dura depuis la fin de Fevrier jusqu'au 5 Juillet n. st. Le Prince fut interrogé plusieurs fois; il fit les aveux qu'on exigeait: nous avons rapporté ceux qui sont essentiels.

Le premier Juillet le Clergé donna son sentiment par écrit. Le Czar en effet ne lui demandait que son sentiment, & non pas une sentence. Le début mérite l'attention de l'Europe.

„ Cette affaire, disent les Evêques & les Archi-
„ mandrites, n'est point du tout du ressort de la ju-
„ risdiction ecclésiastique, & le pouvoir absolu établi
„ dans l'Empire de Russie n'est point soumis au ju-
„ gement des sujets; mais le Souverain y a l'auto-

„ rité d'agir ſuivant ſon bon plaiſir, ſans qu'aucun
„ inférieur y intervienne.

Après ce préambule, on cite le Lévitique, où il eſt dit que celui qui aura maudit ſon père ou ſa mère, ſera puni de mort; & l'Evangile de *St. Matthieu*, qui rapporte cette loi ſévère du Lévitique. On finit, après pluſieurs autres citations, par ces paroles très remarquables.

„ Si Sa Majeſté veut punir celui qui eſt tombé,
„ ſelon ſes actions, & ſuivant la meſure de ſes cri-
„ mes, il a devant lui des exemples de l'ancien Teſ-
„ tament; s'il veut faire miſéricorde, il a l'exemple
„ de JESUS-CHRIST même, qui reçoit le fils égaré
„ revenant à la repentance; qui laiſſe libre la femme
„ ſurpriſe en adultère, laquelle a mérité la lapidation
„ ſelon la Loi; qui préfère la miſéricorde au ſacri-
„ fice; il a l'exemple de *David*, qui veut épargner
„ *Abſalon* ſon fils & ſon perſécuteur; car il dit à ſes
„ Capitaines qui voulaient l'aller combattre, *Epar-*
„ *gnez mon fils Abſalon:* le père le voulut épargner
„ lui-même, mais la juſtice divine ne l'épargna point.

„ Le cœur du Czar eſt entre les mains de Dieu;
„ qu'il choiſiſſe le parti auquel la main de Dieu le
„ tournera.

Ce ſentiment fut ſigné par huit Evêques, quatre Archimandrites, & deux Profeſſeurs; & comme nous l'avons déja dit, le Métropolite de Rézan, avec qui le Prince avait été en intelligence, ſigna le premier.

Cet avis du Clergé fut incontinent préſenté au Czar. On voit aiſément que le Clergé voulait le porter à la clémence, & rien n'eſt plus beau peut-être que cette oppoſition de la douceur de JESUS-CHRIST à la rigueur de la loi Judaique, miſe ſous les yeux d'un père qui faiſait le procès à ſon fils.

Le

Le jour même, on interrogea encor *Alexis* pour la dernière fois ; & il mit par écrit son dernier aveu ; c'est dans cette confession qu'il s'accuse, „ d'avoir „ été bigot dans sa jeunesse, d'avoir fréquenté les „ prêtres & les moines, d'avoir bu avec eux, d'avoir „ reçu d'eux les impressions qui lui donnèrent de „ l'horreur pour les devoirs de son état, & même „ pour la personne de son père. "

S'il fit cet aveu de son propre mouvement, cela prouve qu'il ignorait le conseil de clémence que venait de donner ce même Clergé qu'il accusait ; & cela prouve encor davantage combien le Czar avait changé les mœurs des prêtres de son pays, qui de la grossiéreté & de l'ignorance étaient parvenus en si peu de tems, à pouvoir rédiger un écrit, dont les plus illustres Pères de l'Eglise n'auraient desavoué ni la sagesse ni l'éloquence.

C'est dans ces derniers aveux qu'*Alexis* déclare ce qu'on a déja rapporté, qu'il voulait arriver à la succession, *de quelque manière que ce fût, excepté de la bonne.*

Il semblait par cette dernière confession, qu'il craignît de ne s'être pas assez chargé, assez rendu criminel dans les premières, & qu'en se donnant à lui-même les noms de *mauvais caractère*, de *méchant esprit*, en imaginant ce qu'il aurait fait s'il avait été le maître, il cherchait avec un soin pénible à justifier l'arrêt de mort qu'on allait prononcer contre lui. En effet cet arrêt fut porté le 5 Juillet. Il se trouvera dans toute son étendue à la fin de cette histoire. On se contentera d'observer ici, qu'il commence, comme l'avis du Clergé, par déclarer qu'un tel jugement n'a jamais appartenu à des sujets, mais au seul Souverain, dont le pouvoir ne dépend que de Dieu seul. Ensuite après avoir exposé toutes les charges contre le Prince, les Juges s'expriment ainsi : *Que penser de son dessein*

de rébellion, tel qu'il n'y en eut jamais de ſemblable dans le monde, joint à celui d'un horrible double parricide contre ſon Souverain, comme père de la patrie, & père ſelon la nature?

Peut-être ces mots furent mal traduits d'après le procès criminel imprimé par ordre du Czar; car aſſurément il y a de plus grandes rébellions dans le monde, & on ne voit point par les actes, que jamais le Czarovitz eût conçu le deſſein de tuer ſon père. Peut-être entendait-on par ce mot de *parricide* l'aveu que ce Prince venait de faire, de s'être confeſſé un jour, d'avoir ſouhaité la mort à ſon père & à ſon Souverain. Mais l'aveu ſecret, dans la confeſſion, d'une penſée ſecrette, n'eſt pas un double parricide.

Quoi qu'il en ſoit, il fut jugé à mort unanimement, ſans que l'arrêt prononçât le genre du ſupplice. De cent quarante-quatre Juges, il n'y en eut pas un ſeul qui imaginât ſeulement une peine moindre que la mort. Un écrit Anglais, qui fit beaucoup de bruit dans ce tems-là, porte, que ſi un tel procès avait été jugé au Parlement d'Angleterre, il ne ſe ſerait pas trouvé parmi cent quarante-quatre Juges, un ſeul qui eût prononcé la plus légère peine.

Rien ne fait mieux connaître la différence des tems & des lieux. *Manlius* aurait pu être condamné lui-même à mort, par les loix d'Angleterre, pour avoir fait périr ſon fils, & il fut reſpecté par les Romains ſévères. Les loix ne puniſſent point en Angleterre l'évaſion d'un Prince de Galles, qui comme Pair du Royaume eſt maître d'aller où il veut. Les loix de la Ruſſie ne permettent pas au fils du Souverain de ſortir du Royaume malgré ſon père. Une penſée criminelle ſans aucun effet, ne peut être punie ni en Angleterre, ni en France, elle peut l'être en Ruſſie. Une déſobéiſſance longue, formelle, & réitérée, n'eſt parmi nous qu'une mauvaiſe conduite qu'il faut réprimer; mais c'était

un crime capital, dans l'héritier d'un vaste Empire, dont cette désobéissance même eût produit la ruine. Enfin le Czarovitz était coupable envers toute la nation, de vouloir la replonger dans les ténèbres dont son père l'avait tirée.

Tel était le pouvoir reconnu du Czar, qu'il pouvait faire mourir son fils coupable de désobéissance, sans consulter personne; cependant il s'en remit au jugement de tous ceux qui représentaient la nation; ainsi ce fut la nation elle-même qui condamna ce Prince, & *Pierre* eut tant de confiance dans l'équité de sa conduite, qu'en faisant imprimer & traduire le procès, il se soumit lui-même au jugement de tous les peuples de la Terre.

La loi de l'histoire ne nous a permis de rien déguiser, ni de rien affaiblir dans le récit de cette tragique avanture. On ne savait dans l'Europe qui on devait plaindre davantage, ou un jeune Prince accusé par son père, & condamné à la mort par ceux qui devaient être un jour ses sujets, ou un père qui se croyait obligé de sacrifier son propre fils au salut de son Empire.

On publia dans plusieurs livres que le Czar avait fait venir d'Espagne le procès de *Don Carlos*, condamné à mort par *Philippe II.* Mais il est faux qu'on eût jamais fait le procès à *Don Carlos.* La conduite de *Pierre I* fut entiérement différente de celle de *Philippe.* L'Espagnol ne fit jamais connaître ni pour quelle raison il avait fait arrêter son fils, ni comment ce Prince était mort. Il écrivit à ce sujet des lettres au Pape & à l'Impératrice, absolument contradictoires. Le Prince d'Orange, *Guillaume*, accusa publiquement *Philippe* d'avoir sacrifié son fils & sa femme à sa jalousie, & d'avoir moins été un juge sévère qu'un mari jaloux & cruel, & un père dénaturé & parricide. *Philippe* se laissa accuser, & garda le si-

lence. *Pierre* au contraire ne fit rien qu'au grand jour, publia hautement qu'il préférait sa nation à son propre fils, s'en remit au jugement du Clergé & des Grands, & rendit le monde entier juge des uns & des autres & de lui-même.

Ce qu'il y eut encore d'extraordinaire dans cette fatalité, c'est que la Czarine *Catherine*, haïe du Czarovitz, & menacée ouvertement du sort le plus triste si jamais ce Prince régnait, ne contribua pourtant en rien à son malheur, & ne fut ni accusée ni même soupçonnée par aucun Ministre étranger résidant à cette Cour, d'avoir fait la plus légère démarche contre un beau-fils dont elle avait tout à craindre. Il est vrai qu'on ne dit point qu'elle ait demandé grace pour lui : mais tous les mémoires de ce tems-là, & surtout ceux du Comte de *Bassevitz*, assurent unanimement qu'elle plaignit son infortune.

J'ai en main les mémoires d'un Ministre public, où je trouve ces propres mots : „ J'étais présent „ quand le Czar dit au Duc de Holstein, que *Catherine* l'avait prié d'empêcher qu'on ne prononçât „ au Czarovitz sa condamnation. *Contentez-vous*, „ me dit-elle, *de lui faire prendre le froc, parce que* „ *cet opprobre d'un arrêt de mort signifié, rejaillira* „ *sur votre petit-fils.*

Le Czar ne se rendit point aux prières de sa femme ; il crut qu'il était important que la sentence fût prononcée publiquement au Prince, afin qu'après cet acte solemnel il ne pût jamais revenir contre un arrêt auquel il avait acquiescé lui-même, & qui le rendant mort civilement le mettrait pour jamais hors d'état de réclamer la Couronne.

Cependant après la mort de *Pierre*, si un parti puissant se fût élevé en faveur d'*Alexis*, cette mort civile, l'aurait-elle empêché de régner ?

L'arrêt fut prononcé au Prince. Les mêmes mémoires m'apprennent qu'il tomba en convulsion à ces mots; *Les loix divines & eccléſiaſtiques, civiles & militaires, condamnent à mort ſans miſéricorde ceux dont les attentats contre leur père & leur Souverain ſont manifeſtes.* Ses convulſions ſe tournèrent, dit-on, en apoplexie; on eut peine à le faire revenir. Il reprit un peu ſes ſens, & dans cet intervalle de vie & de mort, il fit prier ſon père de venir le voir. Le Czar vint; les larmes coulèrent des yeux du père & du fils infortuné; le condamné demanda pardon, le père pardonna publiquement. L'extrême-onction fut adminiſtrée ſolemnellement au malade agonizant. Il mourut en préſence de toute la Cour, le lendemain de cet arrêt funeſte. Son corps fut porté d'abord à la cathédrale, & dépoſé dans un cercueil ouvert. Il y reſta quatre jours expoſé à tous les regards, & enfin il fut inhumé dans l'Egliſe de la citadelle, à côté de ſon épouſe. Le Czar & la Czarine aſſiſtèrent à la cérémonie.

On eſt indiſpenſablement obligé ici d'imiter, ſi on oſe le dire, la conduite du Czar, c'eſt-à-dire, de ſoumettre au jugement du public tous les faits qu'on vient de raconter avec la fidélité la plus ſcrupuleuſe, & non-ſeulement ces faits, mais les bruits qui coururent, & ce qui fut imprimé ſur ce triſte ſujet par les auteurs les plus accrédités. *Lamberti* le plus impartial de tous, & le plus exact, qui s'eſt borné à rapporter les piéces originales & autentiques concernant les affaires de l'Europe, ſemble s'éloigner ici de cette impartialité & de ce diſcernement qui fait ſon caractère; il s'exprime en ces termes: „ La Czarine „ craignant toûjours pour ſon fils, n'eut point de re„ lâche qu'elle n'eût porté le Czar à faire au fils aîné „ le procès, & à le faire condamner à mort; ce qui „ eſt étrange, c'eſt que le Czar après lui avoir donné „ lui-même le knout, qui eſt une queſtion, lui coupa „ auſſi lui-même la tête. Le corps du Czarovitz fut

„ expofé en public, & la tête tellement adaptée au
„ corps, que l'on ne pouvait pas difcerner qu'elle
„ en avait été féparée. Il arriva quelque tems après,
„ que le fils de la Czarine vint à décéder, à fon
„ grand regret, & à celui du Czar. Ce dernier qui
„ avait décollé de fa propre main fon fils aîné, réflé-
„ chiffant qu'il n'avait point de fucceffeur, devint
„ de mauvaife humeur. Il fut informé dans ce tems-
„ là, que la Czarine avait des intrigues fecrettes &
„ illégitimes avec le Prince *Menzikoff*. Cela joint
„ aux réflexions que la Czarine était la caufe qu'il
„ avait facrifié lui-même fon fils aîné, il médita de
„ faire rafer la Czarine, & de l'enfermer dans un
„ couvent, ainfi qu'il avait fait fa première femme,
„ qui y était encore. Le Czar avait accoutumé de
„ mettre fes penfées journalières fur des tablettes;
„ il y avait mis fon dit deffein fur la Czarine. Elle
„ avait gagné des Pages qui entraient dans la cham-
„ bre du Czar. Un de ceux-ci qui était accoutumé
„ à prendre les tablettes fous la toilette, pour les
„ faire voir à la Czarine, prit celles où il y avait le
„ deffein du Czar. Dès que cette Princeffe l'eut par-
„ couru, elle en fit part à *Menzikoff*; & un jour ou
„ deux après le Czar fut pris d'une maladie incon-
„ nuë & violente, qui le fit mourir. Cette maladie
„ fut attribuée au poifon, puifqu'on vit manifefte-
„ ment qu'elle était fi violente & fubite, qu'elle ne
„ pouvait venir que d'une telle fource qu'on dit être
„ affez ufitée en Mofcovie.

Ces accufations confignées dans les mémoires de *Lamberti*, fe répandirent dans toute l'Europe. Il refte encor un grand nombre d'imprimés & de manufcrits qui pourraient faire paffer ces opinions à la dernière poftérité.

Je crois qu'il eft de mon devoir de dire ici ce qui eft parvenu à ma connaiffance. Je certifie d'abord que celui qui dit à *Lamberti* l'étrange anecdote qu'il

rapporte, était à la vérité né en Ruſſie, mais non d'une famille du pays, qu'il ne réſidait point dans cet Empire, au tems de la cataſtrophe du Czarovitz; il en était abſent depuis pluſieurs années. Je l'ai connu autrefois; il avait vu *Lamberti* dans la petite ville de Nyon, où cet écrivain était retiré, & où j'ai été ſouvent. Ce même homme m'a avoué qu'il n'avait parlé à *Lamberti* que *des bruits qui couraient alors*.

Qu'on voye par cet exemple combien il était plus aiſé autrefois à un ſeul homme d'en flétrir un autre dans la mémoire des nations, lorſqu'avant l'imprimerie, les hiſtoires manuſcrites, conſervées dans peu de mains, n'étaient ni expoſées au grand jour, ni contredites par les contemporains, ni à la portée de la critique univerſelle, comme elles ſont aujourd'hui. Il ſuffiſait d'une ligne dans *Tacite* ou dans *Suétone*, & même dans les auteurs des légendes, pour rendre un Prince odieux au monde, & pour perpétuer ſon opprobre de ſiécle en ſiécle.

Comment ſe ſerait-il pu faire que le Czar eût tranché de ſa main la tête de ſon fils, à qui on donna l'extrême-onction, en préſence de toute la Cour? était-il ſans tête quand on répandit l'huile ſur ſa tête même. En quel tems put-on recoudre cette tête à ſon corps? Le Prince ne fut pas laiſſé ſeul un moment, depuis la lecture de ſon arrêt juſqu'à ſa mort.

Cette anecdote, que ſon père ſe ſervit du fer, détruit celle qu'il ſe ſervit du poiſon. Il eſt vrai qu'il eſt très rare qu'un jeune homme expire d'une révolution ſubite cauſée par la lecture d'un arrêt de mort, & ſurtout d'un arrêt auquel il s'attendait; mais enfin les Médecins avouent que la choſe eſt poſſible.

Si le Czar avait empoiſonné ſon fils, comme tant d'écrivains l'ont débité, il perdait par-là le fruit de

tout ce qu'il avait fait pendant le cours de ce procès fatal, pour convaincre l'Europe du droit qu'il avait de punir : tous les motifs de la condamnation devenaient suspects, & le Czar se condamnait lui-même : s'il eût voulu la mort d'*Alexis*, il eût fait exécuter l'arrêt, n'en était-il pas le maître absolu ? Un homme prudent, un Monarque, sur qui la terre a les yeux, se résoud-il à faire empoisonner lâchement celui qu'il peut faire périr par le glaive de la justice ? Veut-on se noircir dans la postérité par le titre d'empoisonneur & de parricide, quand on peut si aisément ne se donner que celui d'un Juge sévère ?

Il paraît qu'il résulte de tout ce que j'ai rapporté, que *Pierre* fut plus Roi que père, & qu'il sacrifia son propre fils aux intérêts d'un fondateur & d'un législateur, & à ceux de sa nation, qui retombait dans l'état dont il l'avait tirée, sans cette sévérité malheureuse. Il est évident qu'il n'immola point son fils à une marâtre, & à l'enfant mâle qu'il avait d'elle, puisqu'il le menaça souvent de le deshériter, avant que *Catherine* lui eût donné ce fils, dont l'enfance infirme était menacée d'une mort prochaine, & qui mourut en effet bientôt après. Si *Pierre* avait fait un si grand éclat, uniquement pour complaire à sa femme, il eût été faible, insensé & lâche, & certes il ne l'était pas. Il prévoyait ce qui arriverait à ses fondations & à sa nation, si l'on suivait après lui ses vues. Toutes ses entreprises ont été perfectionnées selon ses prédictions ; sa nation est devenue célèbre & respectée dans l'Europe, dont elle était auparavant séparée ; & si *Alexis* eût régné, tout aurait été détruit. Enfin quand on considère cette catastrophe, les cœurs sensibles frémissent, & les sévères approuvent.

Ce grand & terrible événement est encor si frais dans la mémoire des hommes, on en parle si souvent avec étonnement, qu'il est absolument nécessaire d'examiner ce qu'en ont dit les auteurs comtemporains. Un

de ces écrivains faméliques, qui prennent hardiment le titre d'hiſtorien, parle ainſi dans ſon livre, dédié au Comte de *Bruhl*, premier Miniſtre du Roi de Pologne, dont le nom peut donner du poids à ce qu'il avance : *Toute la Ruſſie eſt perſuadée que le* Czarovitz *ne mourut que du poiſon préparé par la main d'une marâtre.* Cette accuſation eſt détruite par l'aveu que fit le Czar au Duc de Holſtein, que la Czarine *Catherine* lui avait conſeillé d'enfermer dans un cloître ſon fils condamné.

A l'égard du poiſon donné depuis par cette Impératrice même à *Pierre* ſon époux, ce conte ſe détruit lui-même par le ſeul récit de l'avanture du page & des tablettes. Un homme s'aviſe-t-il d'écrire ſur ſes tablettes, *Il faut que je me reſſouvienne de faire enfermer ma femme ?* Sont-ce là de ces détails qu'on puiſſe oublier, & dont on ſoit obligé de tenir regiſtre ? Si *Catherine* avait empoiſonné ſon beau-fils & ſon mari, elle eût fait d'autres crimes : non-ſeulement on ne lui a jamais reproché aucune cruauté, mais elle ne fut connue que par ſa douceur & par ſon indulgence.

Il eſt néceſſaire à préſent de faire voir ce qui fut la première cauſe de la conduite d'*Alexis*, de ſon évaſion, de ſa mort & de celle des complices qui périrent par la main du bourreau. Ce fut l'abus de la Religion, ce furent des prêtres & des moines ; & cette ſource de tant de malheurs eſt aſſez indiquée dans quelques aveux d'*Alexis*, que nous avons rapportés, & ſurtout dans cette expreſſion de l'Empereur *Pierre* dans une lettre à ſon fils : *Ces longues barbes pourront vous tourner à leur fantaiſie.*

Voici preſque mot-à-mot comment les mémoires d'un Ambaſſadeur à Pétersbourg expliquent ces paroles. Pluſieurs Eccléſiaſtiques, dit-il, attachés à leur

ancienne barbarie, & plus encor à leur autorité qu'ils perdaient à mesure que la nation s'éclairait, languissaient après le régne d'*Alexis*, qui leur promettait de les replonger dans cette barbarie si chère. De ce nombre était *Dozithée*, Evêque de Rostou. Il supposa une révélation de *St. Démétrius*. Ce Saint lui était apparu, & l'avait assuré de la part de Dieu, que *Pierre* n'avait pas trois mois à vivre : qu'*Eudoxie* renfermée dans le couvent de Susdal & religieuse sous le nom d'*Hélène*, ainsi que la Princesse *Marie*, sœur du Czar, devait monter sur le Trône, & régner conjointement avec son fils *Alexis*. *Eudoxie* & *Marie* eurent la faiblesse de croire cette imposture; elles en furent si persuadées, qu'*Hélène* quitta dans son couvent l'habit de religieuse, reprit le nom d'*Eudoxie*, se fit traiter de Majesté, & fit effacer des prières publiques le nom de sa rivale *Catherine*; elle ne parut plus que revêtue des anciens habits de cérémonie, que portaient les Czarines. La trésorière du couvent se déclara contre cette entreprise. *Eudoxie* répondit hautement : „ *Pierre* a puni „ les strélitz, qui avaient outragé sa mère, mon fils „ *Alexis* punira quiconque aura insulté la sienne. " Elle fit renfermer la trésorière dans sa cellule. Un Officier nommé *Etienne Glebo* fut introduit dans le couvent. *Eudoxie* en fit l'instrument de ses desseins, & l'attacha à elle par ses faveurs. *Glebo* répand dans la petite ville de Susdal & dans les environs la prédiction de *Dozithée*. Cependant les trois mois s'écoulèrent. *Eudoxie* reproche à l'Evêque que le Czar est encor en vie. „ Les péchés de mon père en sont „ cause, dit *Dozithée*; il est en purgatoire, & il m'en „ a averti. " Aussi-tôt *Eudoxie* fait dire *mille messes des morts*; Dozithée l'assure qu'elles opèrent; il vient au bout d'un mois lui dire, que son père a déja la tête hors du purgatoire; un mois après le défunt n'en a plus que jusqu'à la ceinture; enfin il ne tient plus au purgatoire que par les pieds; & quand les pieds seront dégagés, ce qui est le plus difficile, le Czar *Pierre* mourra infailliblement.

La Princeſſe *Marie*, perſuadée par *Dozithée*, ſe livra à lui, à condition que le père du prophête ſortirait inceſſamment du purgatoire, & que la prédiction s'accomplirait; & *Glebo* continua ſon commerce avec l'ancienne Czarine.

Ce fut principalement ſur la foi de ces prédictions, que le Czarovitz s'évada, & alla attendre la mort de ſon père, dans les pays étrangers. Tout cela fut bientôt découvert. *Dozithée* & *Glebo* furent arrêtés; les lettres de la Princeſſe *Marie* à *Dozithée*, & d'*Hélène* à *Glebo*, furent lues en plein Sénat. La Princeſſe *Marie* fut enfermée à Shluſſelbourg; l'ancienne Czarine transférée dans un autre couvent, où elle fut priſonnière. *Dozithée* & *Glebo*, tous les complices de cette vaine & ſuperſtitieuſe intrigue, furent appliqués à la queſtion, ainſi que les confidens de l'évaſion d'*Alexis*. Son Confeſſeur, ſon Gouverneur, ſon Maréchal de Cour moururent tous dans les ſupplices.

On voit donc à quel prix cher & funeſte *Pierre le Grand* acheta le bonheur qu'il procura à ſes peuples; combien d'obſtacles publics & ſecrets il eut à ſurmonter, au milieu d'une guerre longue & difficile, des ennemis au-dehors, des rebelles au-dedans, la moitié de ſa famille animée contre lui, la plûpart des prêtres obſtinément déclarés contre ſes entrepriſes, preſque toute la nation irritée longtems contre ſa propre félicité, qui ne lui était pas encor ſenſible; des préjugés à détruire dans les têtes, le mécontentement à calmer dans les cœurs. Il falait qu'une génération nouvelle, formée par ſes ſoins, embraſſât enfin les idées de bonheur & de gloire, que n'avaient pu ſupporter leurs pères.

CHAPITRE ONZIEME.

Travaux & établissemens vers l'an 1718 *& suivans.*

PEndant cette horrible catastrophe il parut bien que *Pierre* n'était que le père de sa patrie, & qu'il considérait sa nation comme sa famille. Les supplices dont il avait été obligé de punir la partie de la nation qui voulait empêcher l'autre d'être heureuse, étaient des sacrifices faits au public par une nécessité douloureuse.

Ce fut dans cette année 1718, époque de l'exhérédation & de la mort de son fils aîné, qu'il procura le plus d'avantages à ses sujets, par la police générale auparavant inconnue, par les manufactures & les fabriques en tout genre, ou établies ou perfectionnées, par les branches nouvelles d'un commerce qui commençait à fleurir, & par ces canaux qui joignent les fleuves, les mers & les peuples que la nature a séparés. Ce ne sont pas là de ces événemens frappans qui charment le commun des lecteurs, de ces intrigues de Cour qui amusent la malignité, de ces grandes révolutions qui intéressent la curiosité ordinaire des hommes; mais ce sont les ressorts véritables de la félicité publique, que les yeux philosophiques aiment à considérer.

Il y eut donc un Lieutenant-Général de la police de tout l'Empire, établi à Pétersbourg à la tête d'un tribunal, qui veillait au maintien de l'ordre d'un bout de la Russie à l'autre. Le luxe dans les habits, & les jeux de hazard, plus dangereux que le luxe, furent sévérement défendus. On établit des écoles d'Arithmétique déja ordonnées en 1716 dans toutes les villes de l'Empire. Les maisons pour les orphelins & pour les enfans trouvés déja commencées, furent achevées, dotées & remplies.

Nous joindrons ici tous les établiſſemens utiles, auparavant projettés, & finis quelques années après. Toutes les grandes villes furent délivrées de la foule odieuſe de ces mendians, qui ne veulent avoir d'autre métier que celui d'importuner ceux qui en ont, & de traîner, aux dépens des autres hommes, une vie miſérable & honteuſe; abus trop ſouffert dans d'autres Etats.

Les riches furent obligés de bâtir à Pétersbourg des maiſons régulières, ſuivant leur fortune. Ce fut une excellente police, de faire venir ſans frais tous les matériaux à Pétersbourg, par toutes les barques & chariots qui revenaient à vuide des provinces voiſines.

Les poids & les meſures furent fixés & rendus uniformes, ainſi que les loix. Cette uniformité tant déſirée & ſi inutilement dans des Etats dès longtems policés, fut établie en Ruſſie ſans difficulté & ſans murmure; & nous penſons que parmi nous cet établiſſement ſalutaire ſerait impraticable. Le prix des denrées néceſſaires fut réglé; ces fanaux que *Louis XIV* établit le premier dans Paris, qui ne ſont pas même encor connus à Rome, éclairèrent pendant la nuit la ville de Pétersbourg: les pompes pour les incendies, les barrières dans les rues ſolidement pavées; tout ce qui regarde la ſûreté, la propreté & le bon ordre, les facilités pour le commerce intérieur, les privilèges donnés à des étrangers, & les réglemens qui empêchaient l'abus de ces privilèges; tout fit prendre à Pétersbourg & à Moſcou une face nouvelle.

On perfectionna plus que jamais les fabriques des armes, ſurtout celle que le Czar avait formée à dix milles environ de Pétersbourg; il en était le premier Intendant; mille ouvriers y travaillaient ſouvent ſous ſes yeux. Il allait donner ſes ordres lui-même à tous

les entrepreneurs des moulins à grains, à poudre, à ſcie; aux directeurs des fabriques de corderies & de voiles, des briqueteries, des ardoiſes, des manufactures de toiles; beaucoup d'ouvriers de toute eſpèce lui arrivèrent de France : c'était le fruit de ſon voyage.

Il établit un tribunal de commerce dont les membres étaient mi-partie nationaux & étrangers, afin que la faveur fût égale pour tous les fabriquans & pour tous les Artiſtes. Un Français forma une manufacture de très belles glaces à Pétersbourg, avec les ſecours du Prince *Menzikoff*. Un autre fit travailler à des tapiſſeries de haute-liſſe ſur le modèle de celles des *Gobelins*; & cette manufacture eſt encor aujourd'hui très encouragée. Un troiſiéme fit réuſſir les fileries d'or & d'argent, & le Czar ordonna qu'il ne ſerait employé par année dans cette manufacture que quatre mille marcs, ſoit d'argent, ſoit d'or, afin de n'en point diminuer la maſſe dans ſes Etats.

Il donna trente mille roubles, c'eſt-à-dire cent cinquante mille livres de France, avec tous les matériaux, & tous les inſtrumens néceſſaires à ceux qui entreprirent les manufactures de draperies & des autres étoffes de laine. Cette libéralité utile le mit en état d'habiller ſes troupes de draps faits dans ſon pays : auparavant on tirait ces draps de Berlin & d'autres pays étrangers.

On fit à Moſcou d'auſſi belles toiles qu'en Hollande, & à ſa mort il y avait déja à Moſcou & à Jaroſlau quatorze fabriques de toiles de lin & de chanvre.

On n'aurait certainement pas imaginé autrefois, lorſque la ſoie était venduë en Europe au poids de l'or, qu'un jour au-delà du lac Ladoga, ſous un climat glacé, & dans des marais inconnus, il s'éléverait

une ville opulente & magnifique, dans laquelle la soie de Perse se manufacturerait aussi-bien que dans Ispahan. *Pierre* l'entreprit & y réussit. Les mines de fer furent exploitées mieux que jamais; on découvrit quelques mines d'or & d'argent; & un Conseil des mines fut établi pour constater si les exploitations donneraient plus de profit qu'elles ne coûteraient de dépense.

Pour faire fleurir tant de manufactures, tant d'arts différens, tant d'entreprises, ce n'était pas assez de signer des patentes & de nommer des inspecteurs; il falait dans ces commencemens qu'il vît tout par ses yeux, & qu'il travaillât même de ses mains, comme on l'avait vu auparavant construire des vaisseaux, les appareiller & les conduire. Quand il s'agissait de creuser des canaux dans des terres fangeuses & presque impraticables, on le voyait quelquefois se mettre à la tête des travailleurs, fouiller la terre & la transporter lui-même.

Il fit cette année 1718 le plan du canal & des écluses de Ladoga. Il s'agissait de faire communiquer la Néva à une autre rivière navigable, pour amener facilement les marchandises à Pétersbourg, sans faire un grand détour par le lac Ladoga, trop sujet aux tempêtes, & souvent impraticable pour les barques; il nivela lui-même le terrain; on conserve encor les instrumens dont il se servit pour ouvrir la terre, & la voiturer; cet exemple fut suivi de toute sa Cour, & hâta un ouvrage qu'on regardait comme impossible: il a été achevé après sa mort, car aucune de ses entreprises reconnuës possibles n'a été abandonnée.

Le grand canal de Cronstadt, qu'on met aisément à sec, & dans lequel on carène & on radoube les vaisseaux de guerre, fut aussi commencé dans le tems même des procédures contre son fils.

Il bâtit cette même année la ville neuve de Ladoga. Bientôt après il tira ce canal qui joint la mer Caſpienne au golfe de Finlande & à l'Océan; d'abord les eaux de deux rivières qu'il fit communiquer, reçoivent les barques qui ont remonté le Volga : de ces rivières on paſſe par un autre canal dans le lac d'Ilmen; on entre enſuite dans le canal de Ladoga, d'où les marchandiſes peuvent être tranſportées par la grande mer dans toutes les parties du monde.

Occupé de ces travaux qui s'exécutaient ſous ſes yeux, il portait ſes ſoins juſqu'au Kamshatka à l'extrémité de l'Orient, & il fit bâtir deux forts dans ce pays, ſi longtems inconnu au reſte du monde. Cependant des Ingénieurs de ſon Académie de marine établie en 1715 marchaient déja dans tout l'Empire pour lever des cartes exactes, & pour mettre ſous les yeux de tous les hommes cette vaſte étenduë des contrées qu'il avait policées & enrichies.

CHAPITRE DOUZIEME.

Du Commerce.

LE commerce extérieur était preſque tombé entiérement avant lui, il le fit renaître. On ſait aſſez que le commerce a changé pluſieurs fois ſon cours dans le monde. La Ruſſie Méridionale était avant *Tamerlan* l'entrepôt de la Grèce, & même des Indes; les Génois étaient les principaux facteurs. Le Tanaïs & le Boriſthène étaient chargés des productions de l'Aſie. Mais lorſque *Tamerlan* eut conquis, ſur la fin du quatorziéme ſiécle, la Cherſonèſe Taurique, appellée depuis la Crimée, lorſque les Turcs furent maîtres d'Aſoph, cette grande branche du commerce du monde fut anéantie. *Pierre* avait voulu la faire revivre en ſe rendant maître d'Aſoph. La malheureuſe cam-

campagne du Pruth lui fit perdre cette ville, & avec elle toutes les vuës du commerce par la mer Noire; il restait à s'ouvrir la voie d'un négoce non moins étendu par la mer Caspienne. Déja dans le seiziéme siécle & au commencement du dix-septiéme, les Anglais qui avaient fait naître le commerce à Arcangel, l'avaient tenté sur la mer Caspienne; mais toutes ces épreuves furent inutiles.

Nous avons déja dit que le père de *Pierre le Grand* avait fait bâtir un vaisseau par un Hollandais, pour aller trafiquer d'Astracan sur les côtes de la Perse: le vaisseau fut brûlé par le rebelle *Stenko-Rasin.* Alors toutes les espérances de négocier en droiture avec les Persans s'évanouïrent. Les Arméniens qui sont les facteurs de cette partie de l'Asie, furent reçus par *Pierre le Grand* dans Astracan; on fut obligé de passer par leurs mains, & de leur laisser tout l'avantage du commerce; c'est ainsi que dans l'Inde on en use avec les Banians, & que les Turcs, ainsi que beaucoup d'Etats Chrêtiens, en usent encor avec les Juifs; car ceux qui n'ont qu'une ressource, se rendent toûjours très savans dans l'art qui leur est nécessaire: les autres peuples deviennent volontairement tributaires d'un savoir-faire qui leur manque.

Pierre avait déja remédié à cet inconvénient, en faisant un traité avec l'Empereur de Perse, par lequel toute la soie qui ne serait pas destinée aux manufactures Persanes, serait livrée aux Arméniens d'Astracan, pour être par eux transportée en Russie.

Les troubles de la Perse détruisirent bientôt cet arrangement. Nous verrons comment le Sha, ou Empereur Persan, *Hussein*, persécuté par des rebelles, implora l'assistance de *Pierre*, & comment *Pierre* après avoir soutenu des guerres si difficiles contre les Turcs & contre les Suédois, alla conquérir trois provinces de Perse; mais il n'est ici question que du commerce.

Du Commerce avec la Chine.

L'entreprise de négocier avec la Chine semblait devoir être la plus avantageuse. Deux Etats immenses qui se touchent, & dont l'un possède réciproquement ce qui manque à l'autre, paraissaient être tous deux dans l'heureuse nécessité de lier une correspondance utile, surtout depuis la paix jurée solemnellement entre l'Empire Russe & l'Empire Chinois, en l'an 1689, selon notre manière de compter.

Les premiers fondemens de ce commerce avaient été jettés dès l'année 1653. Il se forma dans Tobol des Compagnies de Sibériens & de familles de Boukarie établies en Sibérie. Ces caravanes passèrent par les plaines des Kalmouks, traversèrent ensuite les déserts, jusqu'à la Tartarie Chinoise, & firent des profits considérables : mais les troubles survenus dans le pays des Kalmouks, & les querelles des Russes & des Chinois pour les frontières, dérangèrent ces entreprises.

Après la paix de 1689, il était naturel que les deux nations convinssent d'un lieu neutre, où les marchandises seraient portées. Les Sibériens, ainsi que tous les autres peuples, avaient plus besoin des Chinois, que les Chinois n'en avaient d'eux : ainsi on demanda la permission à l'Empereur de la Chine d'envoyer des caravanes à Pékin, & on l'obtint aisément au commencement du siècle où nous sommes.

Il est très remarquable que l'Empereur *Cam-hi* avait permis qu'il y eût déja dans un fauxbourg de Pékin une église Russe, desservie par quelques prêtres de Sibérie, aux dépens mêmes du trésor impérial. *Cam-hi* avait eu l'indulgence de bâtir cette église en faveur de plusieurs familles de la Sibérie Orientale, dont les unes avaient été faites prisonnières avant la paix de 1680, & les autres étaient des transfuges. Aucune

d'elles après la paix de Niptchou, n'avait voulu retourner dans sa patrie : le climat de Pékin, la douceur des mœurs Chinoises, la facilité de se procurer une vie commode par un peu de travail, les avaient toutes fixées à la Chine. Leur petite église Grecque n'était point dangereuse au repos de l'Empire, comme l'ont été les établissemens des Jésuites. L'Empereur *Cam-hi* favorisait d'ailleurs la liberté de conscience : cette tolérance fut établie de tout tems dans toute l'Asie, ainsi qu'elle le fut autrefois dans la terre entière jusqu'au tems de l'Empereur Romain *Théodose premier*. Ces familles Russes s'étant mêlées depuis aux familles Chinoises, ont abandonné leur Christianisme, mais leur église subsiste encore.

Il fut établi que les caravanes de Sibérie jouïraient toûjours de cette église quand elles viendraient apporter des fourrures, & d'autres objets de commerce à Pékin : le voyage, le séjour & le retour se faisaient en trois années. Le Prince *Gagarin*, Gouverneur de la Sibérie, fut vingt ans à la tête de ce commerce. Les caravanes étaient quelquefois très nombreuses, & il était difficile de contenir la populace qui composait le plus grand nombre.

On passait sur les terres d'un prêtre Lama, espèce de Souverain, qui réside sur la rivière d'Orkon, & qu'on appelle le *Koutoukas* : c'est un Vicaire du grand Lama, qui s'est rendu indépendant, en changeant quelque chose à la Religion du pays, dans laquelle l'ancienne opinion Indienne de la métempsycose est l'opinion dominante : on ne peut mieux comparer ce prêtre qu'aux Evêques Luthériens de Lubeck & d'Osnabruck, qui ont secoué le joug de l'Evêque de Rome. Ce Prélat Tartare fut insulté par les caravanes ; les Chinois le furent aussi. Le commerce fut encor dérangé par cette mauvaise conduite ; & les Chinois menacèrent de fermer l'entrée de leur Empire à ces caravanes, si on n'arrêtait pas ces désordres. Le com-

merce avec la Chine était alors très avantageux aux Russes ; ils rapportaient de l'or, de l'argent, & des pierreries. Le plus gros rubis qu'on connaisse dans le monde, fut apporté de la Chine au Prince *Gagarin*, passa depuis dans les mains de *Menzikoff*, & est actuellement un des ornemens de la Couronne Impériale.

Les vexations du Prince *Gagarin* nuisirent beaucoup au commerce qui l'avait enrichi : mais enfin elles le perdirent lui-même : il fut accusé devant la Chambre de justice établie par le Czar, & on lui trancha la tête une année après que le Czarovitz fut condamné, & que la plûpart de ceux qui avaient eu des liaisons avec ce Prince furent exécutés à mort.

En ce tems-là même, l'Empereur *Cam-hi* se sentant affaiblir, & ayant l'expérience que les mathématiciens d'Europe étaient plus savans que les mathématiciens de la Chine, crut que les médecins d'Europe valaient aussi mieux que les siens ; il fit prier le Czar, par les Ambassadeurs qui revenaient de Pékin à Pétersbourg, de lui envoyer un médecin. Il se trouva un chirurgien Anglais à Pétersbourg, qui s'offrit à faire ce personnage ; il partit avec un nouvel Ambassadeur, & avec *Laurent Lange*, qui a laissé une description de ce voyage. Cette ambassade fut reçue & défrayée avec magnificence. Le chirurgien Anglais trouva l'Empereur en bonne santé, & passa pour un médecin très habile. La caravane qui suivit cette ambassade, gagna beaucoup ; mais de nouveaux excès commis par cette caravane même, indisposérent tellement les Chinois, qu'on renvoya *Lange*, alors Résident du Czar auprès de l'Empereur de la Chine, & qu'on renvoya avec lui tous les marchands de Russie.

L'Empereur *Cam-hi* mourut ; son fils *Yontchin*, aussi sage, & plus ferme que son père, celui-là même qui chassa les Jésuites de son Empire, comme le Czar les

en avait chassés en 1718, conclut avec *Pierre* un traité, par lequel les caravanes Russes ne commerceraient plus que sur les frontières des deux Empires. Il n'y a que les facteurs dépêchés au nom du Souverain, ou de la Souveraine de la Russie, qui ayent la permission d'entrer dans Pékin; ils y sont logés dans une vaste maison que l'Empereur *Cam-hi* avait assignée autrefois aux Envoyés de la Corée. Il y a longtems qu'on n'a fait partir ni de caravanes ni de facteurs de la Couronne pour la ville de Pékin. Ce commerce est languissant, mais prêt à se ranimer.

Du Commerce de Pétersbourg & des autres ports de l'Empire.

On voyait dès-lors plus de deux cent vaisseaux étrangers aborder chaque année à la nouvelle ville Impériale. Ce commerce s'est accru de jour en jour, & a valu plus d'une fois cinq millions (argent de France) à la Couronne. C'était beaucoup plus que l'intérêt des fonds que cet établissement avait coûté. Ce commerce diminua beaucoup celui d'Arcangel: & c'est ce que voulait le fondateur, parce qu'Arcangel est trop impraticable, trop éloigné de toutes les nations, & que le commerce qui se fait sous les yeux d'un Souverain appliqué est toûjours plus avantageux. Celui de la Livonie resta toûjours sur le même pied. La Russie en général a trafiqué avec succès; mille à douze cent vaisseaux tous les ans sont entrés dans ses ports, & *Pierre* a su joindre l'utilité à la gloire.

CHAPITRE TREIZIEME.

Des Loix.

ON sait que les bonnes loix sont rares, mais que leur exécution l'est encor davantage. Plus un Etat est vaste, & composé de nations diverses, plus

il eſt difficile de les réunir par une même juriſprudence. Le père du Czar *Pierre* avait fait rédiger un Code ſous le titre d'*Oulogénie*; il était même imprimé, mais il s'en falait beaucoup qu'il pût ſuffire.

Pierre avait, dans ſes voyages, amaſſé des matériaux pour rebâtir ce grand édifice qui croulait de toutes parts : il tira des inſtructions du Dannemarck, de la Suède, de l'Angleterre, de l'Allemagne, de la France, & prit de ces différentes nations ce qu'il crut qui convenait à la ſienne.

Il y avait une Cour de Boyards, qui décidait en dernier reſſort des affaires contentieuſes : le rang & la naiſſance y donnaient ſéance, il falait que la ſcience la donnât : cette Cour fut caſſée.

Il créa un Procureur-général, auquel il joignit quatre Aſſeſſeurs, dans chacun des Gouvernemens de l'Empire : ils furent chargés de veiller à la conduite des Juges, dont les ſentences reſſortirent au Sénat qu'il établit : chacun de ces Juges fut pourvu d'un exemplaire de l'*Oulogénie*, avec les additions & les changemens néceſſaires, en attendant qu'on pût rédiger un corps complet de loix.

Il défendit à tous ces Juges, ſous peine de mort, de recevoir ce que nous appellons *des épices* : elles ſont médiocres chez nous, mais il ſerait bon qu'il n'y en eût point. Les grands frais de notre juſtice ſont les ſalaires des ſubalternes, la multiplicité des écritures, & ſurtout cet uſage onéreux dans les procédures de compoſer les lignes de trois mots, & d'accabler ainſi ſous un tas immenſe de papiers les fortunes des citoyens. Le Czar eut ſoin que les frais fuſſent médiocres, & la juſtice prompte. Les juges, les greffiers eurent des appointemens du tréſor public, & n'achetèrent point leurs charges.

Ce fut principalement dans l'année 1718, pendant qu'il inftruifait folemnellement le procès de fon fils, qu'il fit ces réglemens. La plûpart des loix qu'il porta, furent tirées de celles de la Suède, & il ne fit point de difficulté d'admettre dans les tribunaux les prifonniers Suédois inftruits de la jurifprudence de leur pays, & qui ayant appris la langue de l'Empire voulurent refter en Ruffie.

Les caufes des particuliers reffortirent au Gouverneur de la province, & à fes Affeffeurs ; enfuite on pouvait en appeller au Sénat ; & fi quelqu'un après avoir été condamné par le Sénat en appellait au Czar même, il était déclaré digne de mort, en cas que fon appel fût injufte : mais pour tempérer la rigueur de cette loi, il créa un Maître-général des requêtes, qui recevait les placets de tous ceux qui avaient au Sénat, ou dans les Cours inférieures, des affaires fur lefquelles la loi ne s'était pas encor expliquée.

Enfin il acheva en 1722 fon nouveau Code, & il défendit fous peine de mort, à tous les Juges de s'en écarter, & de fubftituer leur opinion particulière à la loi générale. Cette ordonnance terrible fut affichée, & l'eft encor dans tous les Tribunaux de l'Empire.

Il créait tout. Il n'y avait pas jufqu'à la fociété qui ne fût fon ouvrage. Il régla les rangs entre les hommes fuivant leurs emplois, depuis l'Amiral & le Maréchal jufqu'à l'Enfeigne, fans aucun égard pour la naiffance.

Ayant toûjours dans l'efprit, & voulant apprendre à fa nation que des fervices étaient préférables à des ayeux, les rangs furent auffi fixés pour les femmes, & quiconque dans une affemblée prenait une place qui ne lui était pas affignée, payait une amende.

Par un réglement plus utile, tout ſoldat qui devenait Officier devenait Gentilhomme, & tout Boyard flétri par la Juſtice devenait roturier.

Après la rédaction de ces loix & de ces réglemens, il arriva que l'augmentation du commerce, l'accroiſſement des villes & des richeſſes, la population de l'Empire, les nouvelles entrepriſes, la création de nouveaux emplois, amenèrent néceſſairement une multitude d'affaires nouvelles, & de cas imprévus, qui tous étaient la ſuite des ſuccès mêmes de *Pierre* dans la réforme générale de ſes Etats.

L'Impératrice *Elizabeth* acheva le Corps des loix que ſon père avait commencé, & ces loix ſe ſont reſſenties de la douceur de ſon règne.

CHAPITRE QUATORZIEME.

De la Religion.

DAns ce tems-là même, *Pierre* travaillait plus que jamais à la réforme du Clergé. Il avait aboli le Patriarchat, & cet acte d'autorité ne lui avait pas gagné le cœur des eccléſiaſtiques. Il voulait que l'adminiſtration Impériale fût toute-puiſſante, & que l'adminiſtration Eccléſiaſtique fût reſpectée & obéiſſante. Son deſſein était d'établir un Conſeil de Religion toujours ſubſiſtant, qui dépendît du Souverain, & qui ne donnât de loix à l'Egliſe, que celles qui feraient approuvées par le Maître de tout l'Etat, dont l'Egliſe fait partie. Il fut aidé dans cette entrepriſe par un Archevêque de Novogorod, nommé *Théophane Procop*, ou *Procopvitz*, c'eſt-à-dire, fils de *Procop*.

Ce Prélat était ſavant & ſage; ſes voyages en diverſes parties de l'Europe l'avaient inſtruit des abus

qui y régnent : le Czar qui en avait été témoin lui-même, avait dans tous ses établissemens ce grand avantage, de pouvoir, sans contradiction, choisir l'utile, & éviter le dangereux. Il travailla lui-même en 1718 & 1719 avec cet Archevêque. Un Synode perpétuel fut établi, composé de douze membres, soit Evêques, soit Archimandrites, tous choisis par le Souverain. Ce Collège fut augmenté depuis jusqu'à quatorze.

Les motifs de cet établissement furent expliqués par le Czar dans un discours préliminaire : le plus remarquable, & le plus grand de ces motifs, est „ qu'on „ n'a point à craindre, sous l'administration d'un Col- „ lège de Prêtres, les troubles & les soulévemens „ qui pourraient arriver sous le gouvernement d'un „ seul Chef ecclésiastique ; que le peuple, toûjours „ enclin à la superstition, pourrait, en voyant d'un „ côté un Chef de l'Etat, & de l'autre un Chef de „ l'Eglise, imaginer qu'il y a en effet deux puissan- „ ces. " Il cite sur ce point important l'exemple des longues divisions entre l'Empire & le Sacerdoce qui ont ensanglanté tant de Royaumes.

Il pensait & il disait publiquement que l'idée des deux puissances fondée sur l'allégorie de deux épées qui se trouvèrent chez les Apôtres, était une idée absurde.

Le Czar attribua à ce Tribunal le droit ecclésiastique de régler toute la discipline, l'examen des mœurs & de la capacité de ceux qui sont nommés aux Evêchés par le Souverain, le jugement définitif des causes religieuses dans lesquelles on appellait autrefois au Patriarche, la connaissance des revenus des monastères & des distributions des aumônes.

Cette assemblée eut le titre de *très saint Synode*, titre qu'avaient pris les Patriarches. Ainsi le Czar

rétablit en effet la dignité Patriarchale, partagée en quatorze membres, mais tous dépendans du Souverain, & tous faisans serment de lui obéir, serment que les Patriarches ne faisaient pas. Les membres de ce sacré Synode assemblés avaient le même rang que les Sénateurs ; mais aussi ils dépendaient du Prince, ainsi que le Sénat.

Cette nouvelle administration, & le nouveau Code ecclésiastique, ne furent en vigueur, & ne reçurent une forme constante, que quatre ans après, en l'année 1722. *Pierre* voulut d'abord que le Synode lui présentât ceux qu'il jugerait les plus dignes des Prélatures. L'Empereur choisissait un Evêque, & le Synode le sacrait. *Pierre* présidait souvent à cette assemblée. Un jour qu'il s'agissait de présenter un Evêque, le Synode remarqua qu'il n'avait encor que des ignorans à présenter au Czar ; *Eh bien*, dit-il, *il n'y a qu'à choisir le plus honnête homme, cela vaudra bien un savant.*

Il est à remarquer que dans l'Eglise Grecque il n'y a point de ce que nous appellons *Abbés séculiers* : le petit collet n'y est connu que par son ridicule ; mais par un autre abus, (puisqu'il faut que tout soit abus dans le monde) les Prélats sont tirés de l'ordre monastique. Les premiers moines n'étaient que des séculiers, les uns dévots, les autres fanatiques, qui se retiraient dans des déserts : ils furent rassemblés enfin par *St. Basile*, reçurent de lui une règle, firent des vœux, & furent comptés pour le dernier Ordre de la Hiérarchie, par lequel il faut commencer pour monter aux dignités. C'est ce qui remplit de moines la Grèce & l'Asie. La Russie en était inondée ; ils étaient riches, puissans ; & quoique très ignorans, ils étaient, à l'avénement de *Pierre*, presque les seuls qui sussent écrire : ils en avaient abusé dans les premiers tems, où ils furent si étonnés, & si scandalisés des innovations que faisait *Pierre* en tout genre. Il

avait été obligé en 1703 de défendre l'encre & les plumes aux moines : il falait une permiſſion expreſſe de l'Archimandrite, qui répondait de ceux à qui il la donnait.

Pierre voulut que cette ordonnance ſubſiſtât. Il avait voulu d'abord qu'on n'entrât dans l'ordre monaſtique qu'à l'âge de cinquante ans ; mais c'était trop tard ; la vie de l'homme eſt trop courte, on n'avait pas le tems de former des Evêques ; il régla avec ſon Synode, qu'il ſerait permis de ſe faire moine à trente ans paſſés, mais jamais au-deſſous : défenſe aux militaires & aux cultivateurs d'entrer jamais dans un couvent, à moins d'un ordre exprès de l'Empereur, ou du Synode : jamais un homme marié ne peut être reçu dans un monaſtère, même après le divorce, à moins que ſa femme ne ſe faſſe auſſi religieuſe de ſon plein conſentement, & qu'ils n'ayent point d'enfans. Quiconque eſt au ſervice de l'Etat ne peut ſe faire moine, à moins d'une permiſſion expreſſe. Tout moine doit travailler de ſes mains à quelque métier. Les Religieuſes ne doivent jamais ſortir de leur monaſtère ; on leur donne la tonſure à l'âge de cinquante ans, comme aux Diaconeſſes de la primitive Egliſe ; & ſi avant d'avoir reçu la tonſure, elles veulent ſe marier, non-ſeulement elles le peuvent, mais on les y exhorte : réglement admirable, dans un pays où la population eſt beaucoup plus néceſſaire que les monaſtères.

Pierre voulut que ces malheureuſes filles, que Dieu a fait naître pour peupler l'Etat, & qui par une dévotion mal entendue enſeveliſſent dans les cloîtres la race dont elles devaient être mères, fuſſent du moins de quelque utilité à la ſociété qu'elles trahiſſent : il ordonna qu'elles fuſſent toutes employées à des ouvrages de la main, convenables à leur ſexe. L'Impératrice *Catherine* ſe chargea de faire venir des ouvrières du Brabant & de la Hollande ; elle les diſtri-

bua dans les monaſtères, & on y fit bientôt des ouvrages dont *Catherine* & les Dames de ſa Cour ſe parèrent.

Il n'y a peut-être rien au monde de plus ſage que toutes ces inſtitutions ; mais ce qui mérite l'attention de tous les ſiécles, c'eſt le réglement que *Pierre* porta lui-même, & qu'il adreſſa au Synode en 1724. Il fut aidé en cela par *Théophane Procopvitz.* L'ancienne inſtitution eccléſiaſtique eſt très ſavamment expliquée dans cet écrit ; l'oiſiveté monachale y eſt combattue avec force ; le travail non-ſeulement recommandé, mais ordonné ; & la principale occupation doit être de ſervir les pauvres : il ordonne, que les ſoldats invalides ſoient repartis dans les couvens ; qu'il y ait des Religieux prépoſés pour avoir ſoin d'eux ; que les plus robuſtes cultivent les terres appartenantes aux couvens : Il ordonne la même choſe dans les monaſtères des filles ; les plus fortes doivent avoir ſoin des jardins ; les autres doivent ſervir les femmes & les filles malades, qu'on amène du voiſinage dans le couvent. Il entre dans les plus petits détails de ces différens ſervices. Il deſtine quelques monaſtères de l'un & de l'autre ſexe, à recevoir les orphelins, & à les élever.

Il ſemble en liſant cette ordonnance de *Pierre le Grand* du 31 Janvier 1724, qu'elle ſoit compoſée à la fois par un Miniſtre d'Etat, & par un Père de l'Egliſe.

Preſque tous les uſages de cette Egliſe ſont différens des nôtres. Dès qu'un homme eſt ſous-diacre parmi nous, le mariage lui eſt interdit ; & c'eſt un ſacrilège pour lui de ſervir à peupler ſa patrie. Au contraire, ſi-tôt qu'un homme eſt ordonné ſous-diacre en Ruſſie, on l'oblige de prendre une femme : il devient Prêtre, Archiprêtre : mais pour devenir Evêque, il faut qu'il ſoit veuf & moine.

Pierre défendit à tous les Curés d'employer plus d'un de leurs enfans au fervice de leur Eglife, de peur qu'une famille trop nombreufe ne tyrannifât la paroiffe ; & il ne leur fut permis d'employer plus d'un de leurs enfans, que quand la paroiffe le demandait elle-même. On voit que dans les plus petits détails de ces ordonnances eccléfiaftiques, tout eft dirigé au bien de l'Etat, & qu'on prend toutes les mefures poffibles pour que les prêtres foient confidérés, fans être dangereux, & qu'ils ne foient ni avilis, ni puiffans.

Je trouve dans des mémoires curieux compofés par un Officier fort aimé de *Pierre le Grand*, qu'un jour on lifait à ce Prince le chapitre du *Spectateur Anglais* qui contient un parallèle entre lui & *Louis XIV* : il dit, après l'avoir écouté, „ Je ne crois pas mériter „ la préférence qu'on me donne fur ce Monarque : „ mais j'ai été affez heureux pour lui être fupérieur „ dans un point effentiel ; j'ai forcé mon Clergé à „ l'obéiffance & à la paix, & *Louis XIV* s'eft laiffé „ fubjuguer par le fien.

Un Prince qui paffait les jours au milieu des fatigues de la guerre, & les nuits à rédiger tant de loix, à policer un fi vafte Empire, à conduire tant d'immenfes travaux dans l'efpace de deux mille lieuës, avait befoin de délaffemens. Les plaifirs ne pouvaient être alors ni auffi nobles, ni auffi délicats qu'ils le font devenus depuis. Il ne faut pas s'étonner fi *Pierre* s'amufait à fa fête des Cardinaux, dont nous avons déja parlé, & à quelques autres divertiffemens de cette efpèce ; ils furent quelquefois aux dépens de l'Eglife Romaine, pour laquelle il avait une averfion, très pardonnable à un Prince du rite Grec, qui veut être le maître chez lui. Il donna auffi de pareils fpectacles aux dépens des moines de fa patrie, mais des anciens moines, qu'il voulait rendre ridicules, tandis qu'il réformait les nouveaux.

Nous avons déja vu qu'avant qu'il promulguât ses loix ecclésiastiques, il avait créé Pape un de ses fous, & qu'il avait célébré la fête du Conclave. Ce fou, nommé *Sotof*, était âgé de quatre-vingt-quatre ans. Le Czar imagina de lui faire épouser une veuve de son âge, & de célébrer solemnellement cette noce; il fit faire l'invitation par quatre bégues; des vieillards décrépits conduisaient la mariée; quatre des plus gros hommes de Russie servaient de coureurs: la musique était sur un char conduit par des ours, qu'on piquait avec des pointes de fer, & qui par leurs mugissemens formaient une basse digne des airs qu'on jouait sur le chariot. Les mariés furent bénis dans la cathédrale par un prêtre aveugle & sourd, à qui on avait mis des lunettes. La procession, le mariage, le repas des noces, le déshabillé des mariés, la cérémonie de les mettre au lit, tout fut également convenable à la bouffonnerie de ce divertissement.

Une telle fête nous parait bien bizarre; mais l'est-elle plus que nos divertissemens du Carnaval? est-il plus beau de voir cinq cent personnes portant sur le visage des masques hideux, & sur le corps des habits ridicules, sauter toute une nuit dans une salle sans se parler?

Nos anciennes fêtes des fous & de l'âne & de l'Abbé des cornards dans nos églises, étaient-elles plus majestueuses? & nos comédies de la *Mère sotte* montraient-elles plus de génie?

CHAPITRE QUINZIEME.

Des Négociations d'Aland. De la mort de Charles XII, &c. *De la paix de Neuſtadt.*

CEs travaux immenſes du Czar, ce détail de tout l'Empire Ruſſe, & le malheureux procés du Prince *Alexis* n'étaient pas les ſeules affaires qui l'occupaſſent : il falait ſe couvrir au dehors, en réglant l'intérieur de ſes Etats. La guerre continuait toûjours avec la Suède, mais mollement, & raſentie par les eſpérances d'une paix prochaine.

Il eſt conſtant que dans l'année 1717 le Cardinal *Albéroni*, premier Miniſtre de *Philippe V* Roi d'Eſpagne, & le Baron de *Görtz*, devenu maître de l'eſprit de *Charles XII*, avaient voulu changer la face de l'Europe, en réuniſſant *Pierre* avec *Charles*, en détrônant le Roi d'Angleterre *George premier*, en rétabliſſant *Stanislas* en Pologne, tandis qu'*Albéroni* donnerait à *Philippe* ſon Maître la régence de la France. *Görtz* s'était, comme on a vu, ouvert au Czar même. *Albéroni* avait entamé une négociation avec le Prince *Kourakin*, Ambaſſadeur du Czar à la Haye, par l'Ambaſſadeur d'Eſpagne *Baretti Landi*, Mantouan, tranſplanté en Eſpagne ainſi que le Cardinal.

C'étaient des étrangers qui voulaient tout bouleverſer pour des maîtres dont ils n'étaient pas nés ſujets, ou plutôt pour eux-mêmes. *Charles XII* donna dans tous ces projets, & le Czar ſe contenta de les examiner. Il n'avait fait dès l'année 1716 que de faibles efforts contre la Suède, plutôt pour la forcer à acheter la paix par la ceſſion des provinces qu'il avait conquiſes, que pour achever de l'accabler.

Déja l'activité du Baron de *Görtz* avait obtenu du Czar qu'il envoyât des Plénipotentiaires dans l'isle d'Aland, pour traiter de cette paix. L'Ecossais *Bruce*, Grand-Maître d'artillerie en Russie, & le célèbre *Osterman*, qui depuis fut à la tête des affaires, arrivèrent au congrès, précisément dans le tems qu'on arrêtait le Czarovitz dans Moscou. *Görtz* & *Gyllembourg* étaient déja au congrès de la part de *Charles XII*; tous deux impatiens d'unir ce Prince avec *Pierre*, & de se venger du Roi d'Angleterre. Ce qui était étrange, c'est qu'il y avait un congrès, & point d'armistice. La flotte du Czar croisait toûjours sur les côtes de Suède, & faisait des prises : il prétendait par ces hostilités accélérer la conclusion d'une paix si nécessaire à la Suède, & qui devait être si glorieuse à son vainqueur.

Déja, malgré les petites hostilités qui duraient encore, toutes les apparences d'une paix prochaine étaient manifestes. Les préliminaires étaient des actions de générosité, qui font plus d'effet que des signatures. Le Czar renvoya sans rançon le Maréchal *Renschild*, que lui-même avait fait prisonnier, & le Roi de Suède rendit de même les Géneraux *Trubetskoy* & *Gollovin*, prisonniers en Suède depuis la journée de Nerva.

Les négociations avançaient ; tout allait changer dans le Nord. *Görtz* proposait au Czar l'acquisition du Meklembourg. Le Duc *Charles* qui possedait ce Duché, avait épousé une fille du Czar *Ivan*, frère aîné de *Pierre*. La Noblesse de son pays était soulevée contre lui. *Pierre* avait une armee dans le Meklembourg, & prenait le parti du Prince qu'il regardait comme son gendre. Le Roi d'Angleterre Electeur de Hanovre se déclarait pour la Noblesse : c'était encor une manière de mortifier le Roi d'Angleterre, en assurant le Meklembourg à *Pierre*, déja maître de la Livonie, & qui allait devenir plus puissant en Allemagne qu'aucun

Elec-

Electeur. On donnait en équivalent au Duc de Meklembourg, le Duché de Courlande, & une partie de la Prusse, aux dépens de la Pologne, à laquelle on rendait le Roi *Stanislas*. Brême & Verden devaient revenir à la Suède; mais on ne pouvait en dépouiller le Roi *George premier* que par la force des armes. Le projet de *Görtz* était donc, comme on l'a déja dit, que *Pierre* & *Charles XII*, unis non-seulement par la paix, mais par une alliance offensive, envoyassent en Ecosse une armée. *Charles XII*, après avoir conquis la Norvège, devait descendre en personne dans la Grande-Bretagne, & se flattait d'y faire un nouveau Roi, après en avoir fait un en Pologne. Le Cardinal *Albéroni* promettait des subsides à *Pierre* & à *Charles*. Le Roi *George*, en tombant, entraînait probablement dans sa chûte le Régent de France son allié, qui demeurant sans support était livré à l'Espagne triomphante, & à la France soulevée.

Albéroni & *Görtz* se croyaient sur le point de bouleverser l'Europe d'un bout à l'autre. Une balle de coulevrine, lancée au hazard des bastions de Frederichshall en Norvège, confondit tous ces projets; *Charles XII* fut tué; la flotte d'Espagne fut battue par les Anglais, la conjuration fomentée en France découverte & dissipée; *Albéroni* chassé d'Espagne, *Görtz* décapité à Stockholm; & de toute cette ligue terrible, à peine commencée, il ne resta de puissant que le Czar, qui ne s'étant compromis avec personne, donna la loi à tous ses voisins.

Toutes les mesures furent changées en Suède après la mort de *Charles XII*: il avait été despotique; & on n'élut sa sœur *Ulrique* Reine, qu'à condition qu'elle renoncerait au despotisme. Il avait voulu s'unir avec le Czar contre l'Angleterre & ses alliés, & le nouveau Gouvernement Suédois s'unit à ces alliés contre le Czar.

Le congrès d'Aland ne fut pas à la vérité rompu; mais la Suède liguée avec l'Angleterre, espéra que des

flottes Anglaiſes envoyées dans la Baltique, lui procureraient une paix plus avantageuſe. Les troupes Hanovriennes entrèrent dans les États du Duc de Meklembourg ; mais les troupes du Czar les en chaſſèrent.

Il entretenait auſſi un corps de troupes en Pologne, qui en impoſait à la fois aux partiſans d'*Auguſte*, & à ceux de *Stanislas* ; & à l'égard de la Suède, il tenait une flotte prête, qui devait ou faire une deſcente ſur les côtes, ou forcer le Gouvernement Suédois à ne pas faire languir le congrès d'Aland. Cette flotte fut compoſée de douze grands vaiſſeaux de ligne, de pluſieurs du ſecond rang, de frégates, & de galères : le Czar en était le Vice-Amiral, commandant toûjours ſous l'Amiral *Apraxin*.

Une eſcadre de cette flotte ſe ſignala d'abord contre une eſcadre Suédoiſe, & après un combat opiniâtre, prit un vaiſſeau & deux frégates. *Pierre* qui encourageait par tous les moyens poſſibles la marine qu'il avait créée, donna ſoixante mille livres de notre monnoie aux Officiers de l'eſcadre, des médailles d'or, & ſurtout des marques d'honneur.

Dans ce tems-là même, la flotte Anglaiſe, ſous le commandement de l'Amiral *Norris*, entra dans la mer Baltique, pour favoriſer les Suédois. *Pierre* eut aſſez de confiance dans ſa nouvelle marine, pour ne ſe pas laiſſer impoſer par les Anglais ; il tint hardiment la mer, & envoya demander à l'Amiral Anglais, s'il venait ſimplement comme ami des Suédois, ou comme ennemi de la Ruſſie. L'Amiral répondit qu'il n'avait point encor d'ordre poſitif. *Pierre* malgré cette réponſe équivoque, ne laiſſa pas de tenir la mer.

Les Anglais en effet n'étaient venus que dans l'intention de ſe montrer, & d'engager le Czar par ces démonſtrations, à faire aux Suédois des conditions de paix acceptables. L'Amiral *Norris* alla à Copenhague,

& les Ruſſes firent quelques deſcentes en Suède dans le voiſinage même de Stockholm ; ils ruinèrent des forges de cuivre ; ils brûlèrent près de quinze mille maiſons, & cauſèrent aſſez de mal pour faire ſouhaiter aux Suédois que la paix fût inceſſamment concluë.

En effet, la nouvelle Reine de Suède preſſa le renouvellement des négociations ; *Oſterman* même fut envoyé à Stockholm ; les choſes reſtèrent dans cet état pendant toute l'année 1719.

L'année ſuivante, le Prince de Heſſe, mari de la Reine de Suède, devenu Roi de ſon chef, par la ceſſion de ſa femme, commença ſon règne par l'envoi d'un Miniſtre à Pétersbourg, pour hâter cette paix tant déſirée : mais au milieu de ces négociations la guerre durait toûjours.

La flotte Anglaiſe ſe joignit à la Suédoiſe, mais ſans commettre encor d'hoſtilités ; il n'y avait point de rupture déclarée entre la Ruſſie & l'Angleterre ; l'Amiral *Norris* offrait la médiation de ſon Maître, mais il l'offrait à main armée ; & cela même arrêtait les négociations. Telle eſt la ſituation des côtes de la Suède, & de celles des nouvelles provinces de Ruſſie ſur la mer Baltique, que l'on peut aiſément inſulter celles de Suède, & que les autres ſont d'un abord très difficile. Il y parut bien, lorſque l'Amiral *Norris* ayant levé le maſque, fit enfin une deſcente, conjointement avec les Suédois, dans une petite iſle de l'Eſtonie nommée Narguen, appartenante au Czar : ils brûlèrent une cabane ; mais les Ruſſes dans le même tems deſcendirent vers Vaſa, brûlèrent quarante & un villages & plus de mille maiſons, & cauſèrent dans tout le pays un dommage inexprimable. Le Prince *Gallitzin* prit quatre frégates Suédoiſes à l'abordage ; il ſemblait que l'Amiral Anglais ne fût venu que pour voir de ſes yeux à quel point le Czar avait rendu ſa marine redoutable. *Norris* ne fit preſ-

que que se montrer à ces mêmes mers sur lesquelles on menait les quatre frégates Suédoises en triomphe au port de Cronslot devant Pétersbourg. Il parait que les Anglais en firent trop s'ils n'etaient que médiateurs, & trop peu s'ils étaient ennemis.

Enfin, le nouveau Roi de Suède demanda une suspension d'armes; & n'ayant pu réussir jusqu'alors par les menaces de l'Angleterre, il employa la médiation du Duc d'*Orléans*, Régent de France: ce Prince allié de la Russie & de la Suède, eut l'honneur de la conciliation: il envoya *Campredon* Plénipotentiaire à Pétersbourg, & de là à Stockholm. Le Congrès s'assembla dans Neustadt, petite ville de Finlande; mais le Czar ne voulut accorder l'armistice que quand on fut sur le point de conclurre, & de signer. Il avait une armée en Finlande, prête à subjuguer le reste de cette province; ses escadres menaçaient continuellement la Suède; il falait que la paix ne se fit que suivant ses volontés. On souscrivit enfin à tout ce qu'il voulut: on lui céda à perpétuité tout ce qu'il avait conquis, depuis les frontières de la Courlande jusqu'au fond du Golfe de Finlande, & par-delà encore, le long du pays de Kexholm, & cette lisière de la Finlande même, qui se prolonge des environs de Kexholm au Nord: ainsi il resta Souverain reconnu de la Livonie, de l'Estonie, de l'Ingrie, de la Carélie, du pays de Vibourg, & des isles voisines, qui lui assuraient encor la domination de la mer, comme les isles d'Oesel, de Dago, de Mône, & beaucoup d'autres. Le tout formait une étendue de trois cent lieuës communes, sur des largeurs inégales, & composait un grand Royaume, qui etait le prix de vingt années de peines.

Cette paix de Neustadt fut signée le 10 Septembre 1721. n. st. par son Ministre *Osterman*, & le Général *Bruce*.

Pierre eut d'autant plus de joie, que se voyant délivré de la nécessité d'entretenir de grandes armées

vers la Suède, libre d'inquiétude avec l'Angleterre & avec ſes voiſins, il ſe voyait en état de ſe livrer tout entier à la réforme de ſon Empire, déja ſi bien commencée, & à faire fleurir en paix les Arts & le Commerce, introduits par ſes ſoins avec tant de travaux.

Dans les premiers tranſports de ſa joie, il écrivit à ſes Plénipotentiaires : „ Vous avez dreſſe le traité „ comme ſi nous l'avions rédigé nous-mêmes, & ſi „ nous vous l'avions envoyé pour le faire ſigner aux „ Suédois ; ce glorieux événement ſera toûjours pré- „ ſent à notre mémoire.

Des fêtes de toute eſpèce ſignalèrent la ſatisfaction des peuples dans tout l'Empire, & ſurtout à Péters-bourg. Les pompes triomphales que le Czar avait étalées pendant la guerre n'approchaient pas des réjouiſſances paiſibles, au-devant deſquelles tous les citoyens allaient avec tranſport : cette paix était le plus beau de ſes triomphes ; & ce qui plut bien plus encor que toutes ces fêtes éclatantes, ce fut une rémiſſion entière pour tous les coupables détenus dans les priſons, & l'abolition de tout ce qu'on devait d'impôts au tréſor du Czar dans toute l'étendue de l'Empire, juſqu'au jour de la publication de la paix. On briſa les chaînes d'une foule de malheureux : les voleurs publics, les aſſaſſins, les criminels de Léſe-Majeſté furent ſeuls exceptés.

Ce fut alors que le Sénat & le Synode décernèrent à *Pierre* les titres de *Grand*, d'*Empereur*, & de *Père de la patrie*. Le Chancelier *Goloſkin* porta la parole au nom de tous les ordres de l'Etat dans l'Egliſe Cathédrale : les Sénateurs crièrent enſuite trois fois, *Vive notre Empereur, & notre Père* ; & ces acclamations furent ſuivies de celles du peuple. Les Miniſtres de France, d'Allemagne, de Pologne, de Dannemarck, de Hollande, le félicitèrent le même jour,

le nommèrent de ces titres qu'on venait de lui donner, & reconnurent Empereur celui qu'on avait déja désigné publiquement par ce titre en Hollande, après la bataille de Pultava. Les noms de *Père*, & de *Grand*, étaient des noms glorieux, que personne ne pouvait lui disputer dans l'Europe; celui d'*Empereur* n'était qu'un titre honorifique, décerné par l'usage à l'Empereur d'Allemagne, comme Roi titulaire des Romains; & ces appellations demandent du tems pour être formellement usitées dans les Chancelleries des Cours, où l'étiquette est différente de la gloire. Bientôt après *Pierre* fut reconnu Empereur par toute l'Europe, excepté par la Pologne, que la discorde divisait toûjours, & par le Pape, dont le suffrage est devenu fort inutile, depuis que la Cour Romaine a perdu son crédit à mesure que les nations se sont éclairées.

CHAPITRE SEIZIEME.

Des conquêtes en Perse.

LA situation de la Russie est telle, qu'elle a nécessairement des intérêts à ménager avec tous les peuples qui habitent vers le cinquantiéme degré de latitude. Quand elle fut mal gouvernée, elle fut en proie tour-à-tour aux Tartares, aux Suédois, aux Polonais; & sous un Gouvernement ferme & vigoureux, elle fut redoutable à toutes les nations. *Pierre* avait commencé son régne par un traité avantageux avec la Chine. Il avait à la fois combattu les Suédois & les Turcs: il finit par conduire des armées en Perse.

La Perse commençait à tomber dans cet état déplorable où elle est encor de nos jours. Qu'on se figure la guerre de trente ans dans l'Allemagne, les tems de

la Fronde, les tems de la St. Barthelemi, de *Charles VI*, & du Roi *Jean* en France, les guerres civiles d'Angleterre, la longue dévaſtation de la Ruſſie entière par les Tartares, ou ces mêmes Tartares envahiſſant la Chine; on aura quelque idée des fléaux qui ont déſolé la Perſe.

Il ſuffit d'un Prince faible & inappliqué, & d'un ſujet puiſſant & entreprenant, pour plonger un Royaume entier dans cet abîme de déſaſtres. Le Sha, ou Shac, ou Sophi de Perſe *Huſſein*, deſcendant du grand Sha *Abas*, était alors ſur le trône: il ſe livrait à la molleſſe; ſon premier Miniſtre commit des injuſtices & des cruautés que la faibleſſe d'*Huſſein* toléra: voilà la ſource de quarante ans de carnage.

La Perſe, de même que la Turquie, a des provinces différemment gouvernées; elle a des ſujets immédiats, des vaſſaux, des Princes tributaires, des peuples mêmes à qui la Cour payait un tribut ſous le nom de penſion ou de ſubſide; tels étaient, par exemple, les peuples du Dagueſtan, qui habitent les branches du Mont Caucaſe, à l'occident de la mer Caſpienne: ils faiſaient autrefois partie de l'ancienne Albanie; car tous les peuples ont changé leurs noms & leurs limites; ces peuples s'appellent aujourd'hui les Leſguis; ce ſont des montagnards plutôt ſous la protection que ſous la domination de la Perſe: on leur payait des ſubſides pour défendre ces frontières.

A l'autre extrémité de l'Empire vers les Indes, était le Prince de Candahar, qui commandait à la milice des Aguans. Ce Prince était un vaſſal de la Perſe, comme les Hoſpodars de Valachie & de Moldavie ſont vaſſaux de l'Empire Turc: ce vaſſelage n'eſt point héréditaire; il reſſemble parfaitement aux anciens Fiefs établis dans l'Europe par les eſpèces de Tartares qui bouleverſèrent l'Empire Romain. La milice des Aguans gouvernée par le Prince de Candahar, était celle de

ces mêmes Albanois des côtes de la mer Caſpienne, voiſins du Dagueſtan, mêlés de Circaſſes & de Géorgiens, pareils aux anciens Mammelucs qui ſubjuguèrent l'Egypte : on les appella les Aguans par corruption. *Timur*, que nous nommons *Tamerlan*, avait mené cette milice dans l'Inde, & elle reſta établie dans cette province de Candahar, qui tantôt appartint à l'Inde, tantôt à la Perſe. C'eſt par ces Aguans & par ces Leſguis que la révolution commença.

Myr Veitz, ou *Mirivitz*, Intendant de la province, prépoſé uniquement à la levée des tributs, aſſaſſina le Prince de Candahar, ſouleva la milice, & fut maître du Candahar, juſqu'à ſa mort arrivée en 1717. Son frère lui ſuccéda paiſiblement, en payant un léger tribut à la Porte-Perſane. Mais le fils de *Mirivitz*, né avec la même ambition que ſon père, aſſaſſina ſon oncle, & voulut devenir un Conquérant. Ce jeune homme s'appellait *Myr Mahmoud*; mais il ne fut connu en Europe que ſous le nom de ſon père qui avait commencé la rébellion. *Mahmoud* joignit à ſes Aguans ce qu'il put ramaſſer de Guèbres, anciens Perſes diſperſés autrefois par le Calife *Omar*, toûjours attachés à la Religion des Mages, ſi floriſſante autrefois ſous *Cyrus*, & toûjours ennemis ſecrets des nouveaux Perſans. Enfin il marcha dans le cœur de la Perſe, à la tête de cent mille combattans.

Dans le même tems les Leſguis ou Albanois, à qui le malheur des tems n'avait pas permis qu'on payât leurs ſubſides, deſcendirent en armes de leurs montagnes, de ſorte que l'incendie s'alluma des deux bouts de l'Empire juſqu'à la capitale.

Ces Leſguis ravagèrent tout le pays qui s'étend le long du bord occidental de la mer Caſpienne juſqu'à Derbent, ou la porte de fer. Dans cette contrée qu'ils dévaſtèrent, eſt la ville de Shamachie, à quinze lieues communes de la mer : on prétend que c'eſt

l'ancienne demeure de *Cyrus*, à laquelle les Grecs donnèrent le nom de *Cyropolis*; car nous ne connaissons que par les Grecs la position & les noms de ce pays : & de même que les Persans n'eurent jamais de Prince qu'ils appellassent *Cyrus*, ils eurent encor moins de ville qui s'appellât *Cyropolis*. C'est ainsi que les Juifs, qui se mêlèrent d'écrire quand ils furent établis dans Alexandrie, imaginèrent une ville de Scythopolis, bâtie, disaient-ils, par les Scythes auprès de la Judée; comme si les Scythes & les anciens Juifs avaient pu donner des noms Grecs à des villes.

Cette ville de Shamachie était opulente. Les Arméniens voisins de cette partie de la Perse y faisaient un commerce immense, & *Pierre* venait d'y établir à ses frais une Compagnie de marchands Russes, qui commençait à être florissante. Les Lesguis surprirent la ville, la saccagèrent, égorgèrent tous les Russes qui trafiquaient sous la protection de Sha *Hussein*, & pillèrent leurs magasins, dont on fit monter la perte à près de quatre millions de roubles.

Pierre envoya demander satisfaction à l'Empereur *Hussein*, qui disputait encor sa Couronne, & au Tyran *Mahmoud* qui l'usurpait. *Hussein* ne put lui rendre justice, & *Mahmoud* ne le voulut pas. *Pierre* résolut de se faire justice lui-même, & de profiter des désordres de la Perse.

Myr Mahmoud poursuivait toûjours en Perse le cours de ses conquêtes. Le Sophi apprenant que l'Empereur de Russie se préparait à entrer dans la mer Caspienne, pour venger le meurtre de ses sujets égorgés dans Shamachie, le pria secrétement, par la voie d'un Arménien, de venir en même tems au secours de la Perse.

Pierre méditait depuis longtems le projet de dominer sur la mer Caspienne par une puissante marine,

& de faire passer par ses Etats le commerce de la Perse & d'une partie de l'Inde. Il avait fait sonder les profondeurs de cette mer, examiner les côtes & dresser des cartes exactes. Il partit donc pour la Perse le 15 May 1722. Son épouse l'accompagna dans ce voyage comme dans les autres. On descendit le Volga jusqu'à la ville d'Astracan. De là il courut faire retablir les canaux qui devaient joindre la mer Caspienne, la mer Baltique & la mer Blanche; ouvrage qui a été achevé en partie sous le régne de son petit-fils.

Pendant qu'il dirigeait ses ouvrages, son infanterie, ses munitions etaient deja sur la mer Caspienne. Il avait vingt-deux mille hommes d'infanterie, neuf mille dragons, quinze mille Cosaques: trois mille matelots manœuvraient & pouvaient servir de soldats dans les descentes. La cavalerie prit le chemin de terre par des deserts où l'eau manque souvent; & quand on a passé ces déserts, il faut franchir les montagnes du Caucase, où trois cent hommes pourraient arrêter une armée; mais dans l'anarchie où était la Perse, on pouvait tout tenter.

Le Czar vogua environ cent lieuës au midi d'Astracan, jusqu'à la petite ville d'Andréhof. On est étonné de voir le nom d'*André* sur le rivage de la mer d'Hircanie; mais quelques Géorgiens, autrefois espèce de Chrétiens, avaient bâti cette ville, & les Persans l'avaient fortifiée; elle fut aisément prise. De là on s'avança toûjours par terre dans le Daguestan; on répandit des manifestes en Persan & en Turc: il était nécessaire de ménager la Porte-Ottomane, qui comptait parmi ses sujets, non-seulement les Circasses & les Georgiens voisins de ce pays, mais encor quelques grands vassaux, rangés depuis peu sous la protection de la Turquie.

Entre autres il y en avait un fort puissant nommé *Mahmoud d'Utmich*, qui prenait le titre de Sultan,

& qui osa attaquer les troupes de l'Empereur Russe; il fut défait entiérement, & la rélation porte qu'on fit de son pays *un feu de joie.*

Bientôt *Pierre* arriva à Derbent, que les Persans & les Turcs appellent *Demir-capi*, la porte de fer: elle est ainsi nommée, parce qu'en effet il y avait une porte de fer du côté du Midi. C'est une ville longue & étroite, qui se joint par en-haut à une branche escarpée du Caucase, & dont les murs sont baignés à l'autre bout par les vagues de la mer qui s'élèvent souvent au-dessus d'eux dans les tempêtes. Ces murs pourraient passer pour une merveille de l'antiquité, hauts de quarante pieds & larges de six, flanqués de tours quarrées, à cinquante pieds l'une de l'autre: tout cet ouvrage parait d'une seule piéce; il est bâti de grès & de coquillages broyés qui ont servi de mortier, & le tout forme une masse plus dure que le marbre; on peut y entrer par mer, mais la ville du côté de terre parait inexpugnable. Il reste encor les débris d'une ancienne muraille, semblable à celle de la Chine, qu'on avait bâtie dans le tems de la plus haute antiquité; elle était prolongée des bords de la mer Caspienne à ceux de la mer Noire, & c'était probablement un rempart élevé par les anciens Rois de Perse, contre cette foule de hordes barbares qui habitaient entre ces deux mers.

La tradition Persane porte, que la ville de Derbent fut en partie réparée & fortifiée par *Alexandre. Arrien*, *Quinte-Curce* disent qu'en effet *Alexandre* fit relever cette ville: ils prétendent à la vérité, que ce fut sur les bords du Tanaïs, mais c'est que de leur tems les Grecs donnaient le nom de Tanaïs au fleuve Cyrus, qui passe auprès de la ville. Il serait contradictoire qu'*Alexandre* eût bâti la porte Caspienne sur un fleuve dont l'embouchure est dans le Pont-Euxin.

Il y avait autrefois trois ou quatre autres portes Caspiennes en différens passages, toutes vraisembla-

blement conſtruites dans la même vue : car tous les peuples qui habitent l'Occident, l'Orient & le Septentrion de cette mer, ont toûjours été des barbares ; redoutables au reſte du Monde ; & c'eſt de là principalement que ſont partis tous ces eſſains de Conquérans qui ont ſubjugué l'Aſie & l'Europe.

Qu'il me ſoit permis de remarquer ici combien les auteurs ſe ſont plû dans tous les tems à tromper les hommes, & combien ils ont préféré une vaine éloquence à la vérité. *Quinte-Curce* met dans la bouche de je ne ſais quels Scythes un diſcours admirable, plein de modération & de philoſophie, comme ſi les Tartares de ces climats euſſent été autant de ſages, & comme ſi *Alexandre* n'avait pas été le Général nommé par les Grecs, contre le Roi de Perſe, Seigneur d'une grande partie de la Scythie méridionale & des Indes. Les rhéteurs qui ont cru imiter *Quinte-Curce*, ſe ſont efforcés de nous faire regarder ces ſauvages du Caucaſe & des déſerts, affamés de rapine & de carnage, comme les hommes du monde les plus juſtes ; & ils ont peint *Alexandre* vengeur de la Grèce, & vainqueur de celui qui voulait l'aſſervir, comme un brigand qui courait le Monde ſans raiſon & ſans juſtice.

On ne ſonge pas que ces Tartares ne furent jamais que des deſtructeurs, & qu'*Alexandre* bâtit des villes dans leur propre pays ; c'eſt en quoi j'oſerais comparer *Pierre le Grand* à *Alexandre* ; auſſi actif, auſſi ami des arts utiles, plus appliqué à la légiſlation, il voulut changer comme lui le commerce du Monde, & bâtit ou répara autant de villes qu'*Alexandre*.

Le Gouverneur de Derbent à l'approche de l'armée Ruſſe ne voulut point ſoutenir de ſiége, ſoit qu'il crût ne pouvoir ſe défendre, ſoit qu'il préférât la protection de l'Empereur *Pierre* à celle du Tyran

Mahmoud : il apporta les clefs d'argent de la ville & du château : l'armée entra paisiblement dans Derbent, & alla camper sur le bord de la mer.

L'usurpateur *Mahmoud*, déja maître d'une grande partie de la Perse, voulut en vain prévenir le Czar & l'empêcher d'entrer dans Derbent. Il excita les Tartares voisins ; il accourut lui-même ; mais Derbent était déja rendu.

Pierre ne put alors pousser plus loin ses conquêtes. Les bâtimens qui apportaient de nouvelles provisions, des chevaux, des recrues, avaient péri vers Astracan, & la saison s'avançait ; il retourna à Moscou & y entra en triomphe : là selon sa coutume, il rendit solemnellement compte de son expédition au Vice-Czar *Romadonoski*, continuant jusqu'au bout cette singulière comédie, qui selon ce qui est dit dans son éloge prononcé à Paris à l'Académie des Sciences, aurait dû être jouée devant tous les Monarques de la Terre.

La Perse était encor partagée entre *Hussein* & l'usurpateur *Mahmoud*. Le premier cherchait à se faire un appui de l'Empereur de Russie ; le second craignait en lui un vengeur, qui lui arracherait le fruit de sa rébellion. *Mahmoud* fit ce qu'il put pour soulever la Porte-Ottomane contre *Pierre :* il envoya une Ambassade à Constantinople ; les Princes du Daguestan, sous la protection du Grand-Seigneur, dépouillés par les armes de la Russie, demandèrent vengeance. Le Divan craignit pour la Georgie que les Turcs comptaient au nombre de leurs Etats.

Le Grand-Seigneur fut près de déclarer la guerre. La Cour de Vienne & celle de Paris l'en empêchèrent. L'Empereur d'Allemagne notifia, que si les Turcs attaquaient la Russie, il serait obligé de la défendre. Le Marquis de *Bonac*, Ambassadeur de

France à Conſtantinople, appuya habilement par ſes repréſentations les menaces des Allemands : il fit ſentir que c'était même l'intérêt de la Porte, de ne pas ſouffrir qu'un rebelle uſurpateur de la Perſe, enſeignât à détrôner les Souverains ; que l'Empereur Ruſſe n'avait fait que ce que le Grand-Seigneur aurait dû faire.

Pendant ces négociations délicates, le rebelle *Myr Mahmoud* s'était avancé aux portes de Derbent : il ravagea les pays voiſins, afin que les Ruſſes n'euſſent pas de quoi ſubſiſter. La partie de l'ancienne Hircanie, aujourd'hui Guilan, fut ſaccagée, & ces peuples deſeſpérés ſe mirent d'eux-mêmes ſous la protection des Ruſſes qu'ils regardèrent comme leurs libérateurs.

Ils ſuivaient en cela l'exemple du Sophi même. Ce malheureux Monarque avait envoyé un Ambaſſadeur à *Pierre le Grand*, pour implorer ſolemnellement ſon ſecours. A peine cet Ambaſſadeur fut-il en route, que le rebelle *Myr Mahmoud* ſe ſaiſit d'Iſpahan & de la perſonne de ſon Maître.

Le fils du Sophi détrôné, & priſonnier, nommé *Thamaſeb*, échappa au Tyran, raſſembla quelques troupes, & combattit l'uſurpateur. Il ne fut pas moins ardent que ſon père à preſſer *Pierre le Grand* de le protéger, & envoya à l'Ambaſſadeur les mêmes inſtructions que Sha *Huſſein* avait données.

Cet Ambaſſadeur Perſan, nommé *Iſmaël-beg*, n'était pas encor arrivé, & ſa négociation avait déja réuſſi. Il ſut en abordant à Aſtracan que le Général *Matuſkin* allait partir avec de nouvelles troupes pour renforcer l'armée du Dagueſtan. On n'avait point encor pris la ville de Baku ou Bachu, qui donne à la mer Caſpienne le nom de mer de *Bachu* chez les Perſans. Il donna au Général Ruſſe une lettre pour les habi-

tans, par laquelle il les exhortait au nom de ſon Maître à ſe ſoumettre à l'Empereur de Ruſſie. L'Ambaſſadeur continua ſa route pour Pétersbourg, & le Général *Matuſkin* alla mettre le ſiége devant la ville de Bachu. L'Ambaſſadeur Perſan arriva à ſa Cour en même tems que la nouvelle de la priſe de la ville.

Cette ville eſt près de Shamachie, où les facteurs Ruſſes avaient été égorgés; elle n'eſt pas ſi peuplée ni ſi opulente que Shamachie, mais elle eſt renommée pour le Naphte qu'elle fournit à toute la Perſe. Jamais traité ne fut plus tôt conclu que celui d'*Iſmaël-beg*. L'Empereur *Pierre* pour venger la mort de ſes ſujets, & pour ſecourir le Sophi *Thamaſeb* contre l'uſurpateur, promettait de marcher en Perſe avec des armées; & le nouveau Sophi lui cédait non-ſeulement les villes de Bachu & de Derbent, mais les provinces de Guilan, de Mazanderan, & d'Aſterabath.

Le Guilan eſt, comme nous l'avons déja dit, l'Hircanie meridionale; le Mazanderan qui la touche, eſt le pays des Mardes; Aſterabath joint le Mazanderan; & c'etaient les trois provinces principales des anciens Rois Mèdes; de ſorte que *Pierre* ſe voyait maître, par ſes armes & par les traités, du premier Royaume de *Cyrus*.

Il n'eſt pas inutile de dire que dans les articles de cette convention, on régla le prix des denrées qu'on devait fournir à l'armée. Un chameau ne devait coûter que ſoixante francs de notre monnoie (douze roubles:) la livre de pain ne revenait pas à cinq liards, la livre de bœuf à-peu-près à ſix: ce prix était une preuve évidente de l'abondance qu'on voyait en ces pays, des vrais biens qui ſont ceux de la terre, & de la diſette de l'argent qui n'eſt qu'un bien de convention.

Tel était le ſort miſérable de la Perſe, que le malheureux Sophi *Thamaſeb*, errant dans ſon Royaume,

pourſuivi par le rebelle *Mahmoud* aſſaſſin de ſon père & de ſes frères, était obligé de conjurer à la fois la Ruſſie & la Turquie, de vouloir bien prendre une partie de ſes Etats, pour lui conſerver l'autre.

L'Empereur *Pierre*, le Sultan *Achmet III*, & le Sophi *Thamaſeb*, convinrent donc que la Ruſſie garderait les trois provinces dont nous venons de parler, & que la Porte-Ottomane aurait Casbin, Tauris, Erivan, outre ce qu'elle prenait alors ſur l'uſurpateur de la Perſe. Ainſi ce beau Royaume était à la fois démembré par les Ruſſes, par les Turcs, & par les Perſans mêmes.

L'Empereur *Pierre* régna ainſi juſqu'à ſa mort du fond de la mer Baltique par-delà les bornes méridionales de la mer Caſpienne. La Perſe continua d'être la proie des révolutions & des ravages. Les Perſans auparavant riches & polis furent plongés dans la miſère & dans la barbarie, tandis que la Ruſſie parvint de la pauvreté & de la groſſiéreté à l'opulence & à la politeſſe. Un ſeul homme, parce qu'il avait un génie actif & ferme, éleva ſa patrie; & un ſeul homme, parce qu'il était faible & indolent, fit tomber la ſienne.

Nous ſommes encor très mal informés du détail de toutes les calamités qui ont déſolé la Perſe ſi longtems; on a prétendu que le malheureux Sha *Huſſein* fut aſſez lâche pour mettre lui-même ſa mitre Perſane, ce que nous appellons la Couronne, ſur la tête de l'uſurpateur *Mahmoud*. On dit que ce *Mahmoud* tomba enſuite en démence; ainſi un imbécille & un fou décidèrent du ſort de tant de milliers d'hommes. On ajoute que *Mahmoud* tua de ſa main dans un accès de folie, tous les fils & les neveux du Sha *Huſſein*, au nombre de cent, qu'il ſe fit réciter l'Evangile de *St. Jean* ſur la tête, pour ſe purifier & pour ſe guérir. Ces contes Perſans ont été débités par nos moines, & imprimés à Paris.

Ce

Ce Tyran, qui avait aſſaſſiné ſon oncle, fut enfin aſſaſſiné à ſon tour par ſon neveu *Esbreff*, qui fut auſſi cruel & auſſi tyran que *Mahmoud.*

Le Sha *Thamaſeb* implora toûjours l'aſſiſtance de la Ruſſie. C'eſt ce même *Thamaſeb*, ou *Thamas*, ſecouru depuis, & rétabli par le célèbre *Kouli-Kan*, & enſuite détrôné par *Kouli-Kan* même.

Ces révolutions & les guerres que la Ruſſie eut enſuite à ſoutenir contre les Turcs dont elle fut victorieuſe, l'évacuation des trois provinces de Perſe, qui coûtaient à la Ruſſie beaucoup plus qu'elles ne rendaient, ne ſont pas des événemens qui concernent *Pierre le Grand*; ils n'arrivèrent que pluſieurs années après ſa mort; il ſuffit de dire qu'il finit ſa carrière militaire par ajouter trois provinces à ſon Empire du côté de la Perſe, lorſqu'il venait d'en ajouter trois autres vers les frontières de la Suède.

CHAPITRE DIX-SEPTIEME.

Couronnement & Sacre de l'Impératrice Catherine première. *Mort de* Pierre le Grand.

PIerre, au retour de ſon expédition de Perſe, ſe vit plus que jamais l'arbitre du Nord. Il ſe déclara le protecteur de la famille de ce même *Charles XII* dont il avait été dix-huit ans l'ennemi. Il fit venir à la Cour le Duc de Holſtein, neveu de ce Monarque; il lui deſtina ſa fille aînée, & ſe prépara dès-lors à ſoutenir ſes droits ſur le Duché de Holſtein-Sleſvik; il s'y engagea même dans un traité d'alliance qu'il conclut avec la Suède.

Il continuait les travaux commencés dans toute l'étendue de ſes Etats, juſqu'au fond du Kamshatka; &

pour mieux diriger ces travaux, il établiſſait à Pétersbourg ſon Académie des Sciences. Les arts floriſſaient de tous côtés ; les manufactures étaient encouragées, la marine augmentée, les armées bien entretenues, les loix obſervées : il jouïſſait en paix de ſa gloire ; il voulut la partager d'une manière nouvelle, avec celle qui en réparant le malheur de la campagne du Pruth, avait, diſait-il, contribué à cette gloire même.

Ce fut à Moſcou qu'il fit couronner & ſacrer ſa femme *Catherine*, en préſence de la Ducheſſe de Courlande fille de ſon frère aîné, & du Duc de Holſtein qu'il allait faire ſon gendre. La déclaration qu'il publia mérite attention ; on y rappelle l'uſage de pluſieurs Rois Chrêtiens de faire couronner leurs épouſes ; on y rappelle les exemples des Empereurs *Baſilide*, *Juſtinien*, *Héraclius*, & *Léon* le Philoſophe. L'Empereur y ſpécifie les ſervices rendus à l'Etat par *Catherine*, & ſurtout dans la guerre contre les Turcs, lorſque ſon armée réduite, dit-il, à vingt-deux mille hommes, en avait plus de deux cent mille à combattre. Il n'était point dit dans cette ordonnance que l'Impératrice dût régner après lui ; mais il y préparait les eſprits par cette cérémonie inuſitée dans ſes Etats.

Ce qui pouvait peut-être encor faire regarder *Catherine* comme deſtinée à poſſéder le Trône après ſon époux, c'eſt que lui-même marcha devant elle à pied le jour du couronnement, en qualité de Capitaine d'une nouvelle compagnie qu'il créa, ſous le nom de *Chevaliers de l'Impératrice*.

Quand on fut arrivé à l'égliſe, *Pierre* lui poſa la couronne ſur la tête ; elle voulut lui embraſſer les genoux ; il l'en empêcha ; & au ſortir de la cathédrale, il fit porter le ſceptre & le globe devant elle. La fête fut digne en tout d'un Empereur. *Pierre* étalait dans les occaſions d'éclat autant de magnificence qu'il mettait de ſimplicité dans ſa vie privée.

Ayant couronné ſa femme, il ſe réſolut enfin à donner ſa fille aînée *Anne Petrona* au Duc de Holſtein. Cette Princeſſe avait beaucoup de traits de ſon père; elle était d'une taille majeſtueuſe & d'une grande beauté. On la fiança au Duc de Holſtein, mais ſans grand appareil. *Pierre* ſentait déja ſa ſanté très altérée, & un chagrin domeſtique, qui peut-être aigrit encor le mal dont il mourut, rendit ces derniers tems de ſa vie peu convenables à la pompe des fêtes.

Catherine avait un jeune Chambellan, *m*) nommé *Moens de la Croix*, né en Ruſſie, d'une famille Flamande: il était d'une figure diſtinguée; ſa ſœur, Madame de *Balc*, était Dame d'atours de l'Impératrice; tous deux gouvernaient ſa maiſon. On les accuſa l'un & l'autre auprès de l'Empereur: ils furent mis en priſon, & on leur fit leur procès pour avoir reçu des préſens. Il avait été défendu dès l'an 1714 à tout homme en place d'en recevoir, ſous peine d'infamie & de mort; & cette défenſe avait été pluſieurs fois renouvellée.

Le frère & la ſœur furent convaincus: tous ceux qui avaient ou acheté, ou récompenſé leurs ſervices, furent nommés dans la ſentence, excepté le Duc de Holſtein, & ſon Miniſtre le Comte de *Baſſevitz*; il eſt vraiſemblable même, que des préſens faits par ce Prince à ceux qui avaient contribué à faire réuſſir ſon mariage, ne furent pas regardés comme une choſe criminelle.

Moens fut condamné à perdre la tête, & ſa ſœur, favorite de l'Impératrice, à recevoir onze coups de knout. Les deux fils de cette Dame, l'un Chambellan, & l'autre Page, furent dégradés & envoyés en qualité de ſimples ſoldats dans l'armée de Perſe.

m) Mémoires du Comte de *Baſſevitz*.

Ces févérités qui révoltent nos mœurs étaient peut-être néceffaires dans un pays où le maintien des loix femblait exiger une rigueur effrayante. L'Impératrice demanda la grace de fa Dame d'atours, & fon mari irrité la refufa. Il caffa dans fa colère une glace de Venife, & dit à fa femme : „ Tu vois qu'il ne faut „ qu'un coup de ma main pour faire rentrer cette „ glace dans la pouffière dont elle eft fortie. " *Catherine* le regarda avec une douleur attendriffante, & lui dit : „ Hé bien, vous avez caffé ce qui faifait „ l'ornement de votre palais, croyez-vous qu'il en „ devienne plus beau ? " Ces paroles appaifèrent l'Empereur ; mais toute la grace que fa femme put obtenir de lui, fut que fa Dame d'atours ne recevrait que cinq coups de knout au-lieu de onze.

Je ne rapporterais pas ce fait s'il n'était attefté par un Miniftre, témoin oculaire, qui lui-même ayant fait des préfens au frère & à la fœur, fut peut-être une des principales caufes de leur malheur. Ce fut cette avanture qui enhardit ceux qui jugent de tout avec malignité, à débiter que *Catherine* hâta les jours d'un mari qui lui infpirait plus de crainte par fa colère, que de reconnaiffance par fes bienfaits.

On fe confirma dans ces foupçons cruels par l'empreffement qu'eut *Catherine* de rappeller fa Dame d'atours immédiatement après la mort de fon époux, & de lui donner toute fa faveur. Le devoir d'un Hiftorien eft de rapporter ces bruits publics qui ont éclaté dans tous les tems & dans tous les Etats à la mort des Princes enlevés par une mort prématurée, comme fi la nature ne fuffifait pas à nous détruire ; mais le même devoir exige qu'on faffe voir combien ces bruits étaient téméraires & injuftes.

Il y a une diftance immenfe entre le mécontentement paffager que peut caufer un mari févère, & la réfolution defefpérée d'empoifonner un époux & un

maître, auquel on doit tout. Le danger d'une telle entreprise eût été aussi grand que le crime. Il y avait alors un grand parti contre *Catherine*, en faveur du fils de l'infortuné Czarovitz. Cependant, ni cette faction, ni aucun homme de la Cour ne soupçonnèrent *Catherine*, & les bruits vagues qui coururent ne furent que l'opinion de quelques étrangers mal instruits, qui se livrèrent sans aucune raison à ce plaisir malheureux de supposer de grands crimes à ceux qu'on croit intéressés à les commettre. Cet intérêt même était fort douteux dans *Catherine*; il n'était pas sûr qu'elle dût succéder; elle avait été couronnée, mais seulement en qualité d'épouse du Souverain, & non comme devant être Souveraine après lui.

La déclaration de *Pierre* n'avait ordonné cet appareil que comme une cérémonie, & non comme un droit de régner : elle rappellait les exemples des Empereurs Romains qui avaient fait couronner leurs épouses, & aucune d'elles ne fut maîtresse de l'Empire. Enfin, dans le tems même de la maladie de *Pierre*, plusieurs crurent que la Princesse *Anne Petrona* lui succéderait, conjointement avec le Duc de Holstein son époux, ou que l'Empereur nommerait son petit-fils pour son successeur : ainsi, bien loin que *Catherine* eût intérêt à la mort de l'Empereur, elle avait besoin de sa conservation.

Il était constant que *Pierre* était attaqué depuis longtems d'un abscès & d'une retention d'urine, qui lui causait des douleurs aiguës. Les eaux minérales d'Olonitz, & d'autres qu'il mit en usage, ne furent que d'inutiles secours : on le vit s'affaiblir sensiblement depuis le commencement de l'année 1724. Ses travaux, dont il ne se relâcha jamais, augmentèrent son mal, & hâtèrent sa fin : son état parut bientôt mortel; il ressentit des chaleurs brûlantes qui le jettaient dans un délire presque continuel : il voulut écrire dans un moment d'intervalle que lui laissèrent

ſes douleurs, *n*) mais ſa main ne forma que des caractères inliſibles, dont on ne put déchiffrer que ces mots en Ruſſe, *Rendez tout à*...

Il cria qu'on fît venir la Princeſſe *Anne Petrona*, à laquelle il voulait dicter; mais lorſqu'elle parut devant ſon lit, il avait déja perdu la parole, & il tomba dans une agonie qui dura ſeize heures. L'Impératrice *Catherine* n'avait pas quitté ſon chevet depuis trois nuits: il mourut enfin entre ſes bras le 28 Janvier, vers les quatre heures du matin.

On porta ſon corps dans la grande ſalle du palais, ſuivi de toute la famille Impériale, du Sénat, de toutes les perſonnes de la première diſtinction & d'une foule de peuple: il fut expoſé ſur un lit de parade, & tout le monde eut la liberté de l'approcher & de lui baiſer la main, juſqu'au jour de ſon enterrement qui ſe fit le $\frac{10}{21}$ Mars 1725.

On a cru, on a imprimé qu'il avait nommé ſon épouſe *Catherine* héritière de l'Empire par ſon teſtament; mais la vérité eſt qu'il n'avait point fait de teſtament, ou que du moins il n'en a jamais paru; négligence bien étonnante dans un légiſlateur, & qui prouve qu'il n'avait pas cru ſa maladie mortelle.

On ne ſavait point à l'heure de ſa mort qui remplirait ſon trône; il laiſſait *Pierre* ſon petit-fils, né de l'infortuné *Alexis*; il laiſſait ſa fille aînée la Ducheſſe de Holſtein. Il y avait une faction conſidérable en faveur du jeune *Pierre*. Le Prince *Menzikoff* lié avec l'Impératrice *Catherine* dans tous les tems, prévint tous les partis & tous les deſſeins. *Pierre* était prêt d'expirer, quand *Menzikoff* fit paſſer l'Impératrice dans une ſalle où leurs amis étaient déja aſſemblés; on fait tranſporter le tréſor à la fortereſſe,

n) Mémoires mſſ. du Comte de *Baſſevitz*.

on s'assure des gardes ; le Prince *Menzikoff* gagna l'Archevêque de Novogorod ; *Catherine* tint avec eux, & avec un secrétaire de confiance nommé *Macarof*, un Conseil secret, où assista le Ministre du Duc de Holstein.

L'Impératrice, au sortir de ce Conseil, revint auprès de son époux mourant, qui rendit les derniers soupirs entre ses bras. Aussi-tôt les Sénateurs, les Officiers-Généraux accoururent au palais ; l'Impératrice les harangua ; *Menzikoff* répondit en leur nom ; on délibéra pour la forme hors de la présence de l'Impératrice. L'Archevêque de Plescou *Théophane* déclara que l'Empereur avait dit la veille du Couronnement de *Catherine*, qu'il ne la couronnait que pour la faire régner après lui ; toute l'assemblée signa la proclamation, & *Catherine* succéda à son époux le jour même de sa mort.

Pierre le Grand fut regretté en Russie de tous ceux qu'il avait formés, & la génération qui suivit celle des partisans des anciennes mœurs, le regarda bientôt comme son père. Quand les étrangers ont vu que tous ses établissemens étaient durables, ils ont eu pour lui une admiration constante, & ils ont avoué qu'il avait été inspiré plutôt par une sagesse extraordinaire, que par l'envie de faire des choses étonnantes. L'Europe a reconnu qu'il avait aimé la gloire, mais qu'il l'avait mise à faire du bien, que ses défauts n'avaient jamais affaibli ses grandes qualités, qu'en lui l'homme eut ses taches, & que le Monarque fut toûjours grand ; il a forcé la nature en tout, dans ses sujets, dans lui-même, & sur la terre & sur les eaux : mais il l'a forcée pour l'embellir. Les arts qu'il a transplantés de ses mains dans des pays dont plusieurs alors étaient sauvages, ont en fructifiant rendu témoignage à son génie, & éternisé sa mémoire ; ils paraissent aujourd'hui originaires des pays mêmes où il les a portés. Loix, police,

politique, difcipline militaire, marine, commerce, manufactures, fciences, beaux-arts, tout s'eft perfectionné felon fes vues; & par une fingularité dont il n'eft point d'exemple, ce font quatre femmes montées après lui fucceffivement fur le Trône, qui ont maintenu tout ce qu'il acheva, & ont perfectionné tout ce qu'il entreprit.

Le Palais a eu des révolutions après fa mort, l'Etat n'en a éprouvé aucune. La fplendeur de cet Empire s'eft augmentée fous *Catherine première*; il a triomphé des Turcs & des Suédois fous *Anne Petrona*; il a conquis fous *Elizabeth* la Pruffe, & une partie de la Poméranie; il a joui d'abord de la paix, & il a vu fleurir les arts fous *Catherine feconde.*

C'eft aux hiftoriens nationaux d'entrer dans tous les détails des fondations, des loix, des guerres & des entreprifes de *Pierre le Grand*; ils encourageront leurs compatriotes en célébrant tous ceux qui ont aidé ce Monarque dans fes travaux guerriers & politiques. Il fuffit à un étranger, amateur défintéreffé du mérite, d'avoir effayé de montrer ce que fut le grand-homme qui apprit de *Charles XII* à le vaincre, qui fortit deux fois de fes Etats pour les mieux gouverner, qui travailla de fes mains à prefque tous les arts néceffaires pour en donner l'exemple à fon peuple, & qui fut le fondateur & le père de fon Empire.

Les Souverains des Etats depuis longtems policés fe diront à eux-mêmes, „ Si dans les climats glacés „ de l'ancienne Scythie, un homme aidé de fon feul „ génie a fait de fi grandes chofes, que devons-nous „ faire dans des Royaumes où les travaux accumu„ lés de plufieurs fiécles nous ont rendu tout facile ?

Fin de l'Hiftoire de PIERRE LE GRAND.

PIÉCES ORIGINALES

Selon les traductions faites alors par l'ordre de PIERRE PREMIER.

CONDAMNATION D'ALEXIS.

Le 24 Juin 1718.

EN vertu de l'ordonnance expresse émanée de Sa Majesté Czarienne, & signée de sa propre main le 13 Juin dernier, pour le jugement du Czarevitz Alexis Petrovitz, *sur ses transgressions, & ses crimes contre son père & son Seigneur, les soussignés* Ministres, Sénateurs, États militaire & civil, *après s'être assemblés plusieurs fois dans la chambre de la Régence du Sénat à* Pétersbourg, *ayant ouï plus d'une fois la lecture qui a été faite des originaux & des extraits des témoignages qui ont été rendus contre lui, comme aussi des lettres d'exhortation de Sa Majesté Czarienne au Czarevitz, & des réponses qu'il y a faites, écrites de sa propre main, & des autres actes appartenans au procès, de même que des informations criminelles, & des confessions & des déclarations du Czarevitz, tant écrites de sa propre main, que faites de bouche à son Seigneur & père, & devant les soussignés établis par l'autorité de Sa Majesté Czarienne, à l'effet du présent jugement : ils ont déclaré & reconnu, que, quoique selon les droits de l'Empire Russien, il n'ait jamais appartenu à eux, étant sujets naturels de la domination souveraine de Sa Majesté Czarienne, de prendre connaissance d'une affaire de cette nature, qui selon son importance, dépend uniquement de la volonté ab-*

solue du Souverain, dont le pouvoir ne dépend que de Dieu seul, & n'est point limité par aucune loi : se soumettant pourtant à ladite ordonnance de Sa Majesté Czarienne leur Souverain, qui leur donne cette liberté, & après de mûres réflexions, & en conscience chrétienne, sans crainte, ni flatterie, & sans avoir égard à la personne, n'ayant devant les yeux que les loix divines applicables au cas présent, tant de l'ancien que du nouveau Testament, les saintes Écritures de l'Évangile & des Apôtres, comme aussi les canons & les règles des Conciles, l'autorité des saints Pères, & des Docteurs de l'Eglise; prenant aussi des lumières des considérations des Archevêques & du Clergé assemblés à Pétersbourg par ordre de Sa Majesté Czarienne, lesquelles sont transcrites ci-dessus, & se conformant aux loix de toute la Russie, & en particulier aux constitutions de cet Empire, aux loix militaires, & aux statuts qui sont conformes aux loix de beaucoup d'autres Etats, surtout à celles des anciens Empereurs Romains & Grecs, & d'autres Princes Chrétiens. Les soussignés ayant été aux avis sont convenus unanimement, sans contradiction, & ils ont prononcé que le Czarevitz Alexis Petrovitz est digne de mort *pour ses crimes susdits, & pour ses transgressions capitales contre son Souverain & son père, étant fils & sujet de Sa Majesté Czarienne; ensorte que, quoique Sa Majesté Czarienne ait promis au Czarevitz, par la lettre qu'il lui a envoyée par Monsieur* Tolstoy *Conseiller privé, & par le Capitaine* Romanzoff, *datée de* Spaa *le* 10 *Juillet* 1717, *de lui pardonner son évasion, s'il retournait de son bon gré & volontairement, ainsi que le Czarevitz même l'a avoué avec remerciment dans sa réponse à cette lettre, écrite de Naples le* 4 *Octobre* 1717, *où il a marqué qu'il remerciait Sa Majesté Czarienne pour le pardon qui lui était donné seulement pour son évasion volontaire, il s'en est rendu indigne depuis par ses oppositions aux volontés de son père &, par ses autres transgressions qu'il a renouvellées & continuées, comme il est amplement déduit dans le*

manifeste, publié par Sa Majesté Czarienne, le 3 Février de la présente année, & parce qu'entr'autres choses il n'est pas retourné de son bon gré.

Et quoique Sa Majesté Czarienne à l'arrivée du Czarevitz à Moscou, avec son écrit de confession de ses crimes, & où il en demandait pardon, eût pitié de lui, comme il est naturel à un père d'en avoir de son fils, & qu'à l'audience qu'elle lui donna dans la salle du château le même jour 3 de Février, elle lui promît le pardon de toutes ses transgressions; Sa Majesté Czarienne ne lui fit cette promesse qu'avec cette condition expresse qu'elle exprima en présence de tout le monde, savoir que lui Czarevitz déclarerait sans aucune restriction ni réserve tout ce qu'il avait commis & tramé jusqu'à ce jour-là contre Sa Majesté Czarienne, & qu'il découvrirait toutes les personnes qui lui ont donné des conseils, ses complices & généralement tous ceux qui ont su quelques choses de ses desseins & de ses menées; mais que s'il célait quelqu'un, ou quelque chose, le pardon promis serait nul & demeurerait révoqué; ce que le Czarevitz reçut alors & accepta, au moins en apparence, avec des larmes de reconnaissance, & il promit par serment de déclarer tout sans réserve. En confirmation de quoi il baisa la sainte Croix & les saintes Ecritures dans l'église cathédrale.

Sa Majesté Czarienne lui confirma aussi la même chose de sa propre main le lendemain, dans les articles d'interrogatoire insérés ci-dessus, qu'elle lui fit donner, ayant écrit à leur tête ce qui suit.

Comme vous avez reçu hier votre pardon, à condition que vous déclareriez toutes les circonstances de votre évasion & ce qui y a du rapport; mais que si vous céliez quelques choses, vous seriez privé de la vie; & comme vous avez déja fait de bouche quelques déclarations, vous devez pour une plus ample satisfaction, & pour votre décharge, les mettre par écrit selon les points marqués ci-dessous.

Et à la conclusion, il était encor écrit de la main de Sa Majesté Czarienne dans le septième article.

Déclarez tout ce qui a du rapport à cette affaire, quand même cela ne serait point spécifié ici, & purgez-vous comme dans la sainte confession ; mais si vous cachez ou célez quelque chose qui se découvre dans la suite, ne m'imputez rien. Car il vous a été déclaré hier devant tout le monde, qu'en ce cas-là le pardon que vous avez reçu serait nul & révoqué.

Nonobstant cela, le Czarevitz a parlé dans ses réponses & dans ses confessions, sans aucune sincérité ; il a célé & caché non-seulement beaucoup de personnes, mais aussi des affaires capitales, & ses transgressions, & en particulier ses desseins de rébellion contre son père & son Seigneur, & ses mauvaises pratiques qu'il a tramées & entretenues longtems pour tâcher d'usurper le Trône de son père, même de son vivant, par différentes mauvaises voies, & sous de méchans prétextes, fondant son espérance & les souhaits qu'il faisait de la mort de son père & son Seigneur, sur la déclaration dont il se flattait du petit peuple en sa faveur.

Tout cela a été découvert ensuite par les informations criminelles, après qu'il a refusé de le déclarer lui-même, comme il a paru ci-dessus.

Ainsi il est évident par toutes ces démarches du Czarevitz, & par les déclarations qu'il a données par écrit & de bouche, & en dernier lieu par celle du 22 Juin de la présente année, qu'il n'a point voulu que la succession à la couronne lui vînt après la mort de son père de la manière que son père aurait voulu la lui laisser, selon l'ordre de l'équité & par les voies & les moyens que Dieu a prescrits : mais qu'il l'a desirée, & qu'il a eu dessein d'y parvenir, même du vivant de son père & son Seigneur, contre la volonté de Sa Majesté Czarienne, & en s'opposant à tout ce

que son père voulait, & non-seulement par des soulèvemens de rebelles qu'il espérait, mais encor par l'assistance de l'Empereur, & avec une armée étrangère qu'il s'était flatté d'avoir à sa disposition, au prix même du renversement de l'État, & de l'aliénation de tout ce qu'on aurait pu lui demander de l'Etat pour cette assistance.

L'exposé qu'on vient de faire, fait donc voir que le Czarevitz en cachant tous ses pernicieux desseins, & en célant beaucoup de personnes qui ont été d'intelligence avec lui, comme il a fait jusqu'au dernier examen, & jusques à ce qu'il a été pleinement convaincu de toutes ses machinations, a eu en vue de se réserver des moyens pour l'avenir, quand l'occasion se présenterait favorable, de reprendre ses desseins, & de pousser à bout l'exécution de cette horrible entreprise contre son père & son Seigneur, & contre tout cet Empire.

Il s'est rendu par-là indigne de la clémence & du pardon qui lui a été promis par son Seigneur & son père; il l'a aussi avoué lui-même, tant devant Sa Majesté Czarienne, qu'en présence de tous les Etats ecclésiastiques & séculiers, & publiquement devant toute l'assemblée: & il a aussi déclaré verbalement & par écrit devant les Juges soussignés, établis par Sa Majesté Czarienne, que tout ce que dessus était véritable & manifeste par les effets qui en avaient paru.

Ainsi puisque les susdites loix divines & ecclésiastiques, les civiles & militaires, & particuliérement les deux dernières, condamnent à mort sans miséricorde, non-seulement ceux dont les attentats contre leur père & Seigneur ont été manifestés par des évidences, ou prouvés par des écrits, mais même ceux dont les attentats n'ont été que dans l'intention de se rebeller, ou d'avoir formé de simples desseins de tuer leur Souverain ou d'usurper l'Empire; Que penser d'un dessein

de rébellion, tel qu'on n'a guères oüi parler de semblable dans le monde, joint à celui d'un horrible double parricide contre son Souverain, premiérement comme son père de la patrie, & encore comme son père selon la nature; (un père très-clément qui a fait élever le Czarevitz depuis le berceau avec des soins plus que paternels, avec une tendresse & une bonté qui ont paru en toutes rencontres, qui a tâché de le former pour le Gouvernement, & de l'instruire avec des peines incroyables & une application infatigable dans l'art militaire, pour le rendre capable & digne de la succession d'un si grand Empire) à combien plus forte raison un tel dessein a-t-il mérité une punition de mort?

C'est avec un cœur affligé & des yeux pleins de larmes, que nous, comme serviteurs & sujets, prononçons cette sentence, considérant qu'il ne nous appartient point en cette qualité d'entrer en jugement de si grande importance, & particuliérement de prononcer une sentence contre le fils du très-souverain & très-clément Czar notre Seigneur. Cependant sa volonté étant que nous jugions, nous déclarons par la présente notre véritable opinion, & nous prononçons cette condamnation avec une conscience si pure & si chrêtienne, que nous croyons pouvoir la soutenir devant le terrible, le juste & l'impartial jugement du grand Dieu.

Soumettant au reste cette sentence que nous rendons, & cette condamnation que nous faisons, à la souveraine puissance, à la volonté, & à la clémente revision de Sa Majesté Czarienne notre très-clément Monarque.

PAIX DE NEUSTADT.

AU NOM DE LA TRÈS-SAINTE ET INDIVISIBLE TRINITÉ.

Soit notoire par les présentes, que comme il s'est élevé il y a plusieurs années une guerre sanglante, longue & onéreuse entre Sa Majesté le feu Roi Charles XII *de glorieuse mémoire, Roi de Suède, des Goths & des Vandales, &c. ses Successeurs au Trône de Suède, Madame* Ulrique, *Reine de Suède, des Goths & des Vandales, &c. & le Royaume de Suède, d'une part; & entre Sa Majesté Czarienne* Pierre premier, *Empereur de toute la Russie, &c. & l'Empire de Russie, de l'autre part : les deux Parties ont trouvé à propos de travailler aux moyens de mettre fin à ces troubles, & par conséquent à l'effusion de tant de sang innocent; & il a plû à la Providence Divine de disposer les esprits des deux parties à faire assembler leurs Ministres Plénipotentiaires, pour traiter & conclurre une paix ferme, sincère & stable, & une amitié éternelle entre les deux Etats, provinces, pays, vassaux, sujets & habitans; savoir,* Mr. Jean Lilienfted, *Conseiller de Sa Majesté le Roi de Suède, de son Royaume & de sa Chancellerie, & Mr. le Baron* Otto-Reinhol Stroemfeld, *Intendant des mines de cuivre & des fiefs des Dalders, de la part de sadite Majesté; & de la part de Sa Majesté Czarienne, Mr. le Comte* Jacob-Daniel Bruce, *son Aide-de-Camp Général, Président des Collèges des mineraux & des manufactures, & Chevalier des Ordres de St. André & de l'Aigle Blanc, & Mr.* Henri-Jean-Frederic Osterman, *Conseiller privé de la Chancellerie de Sa Majesté Czarienne : lesquels Ministres Plénipotentiaires s'étant assemblés à Neustadt,*

ont fait l'échange de leurs pouvoirs; & après avoir imploré l'assistance divine, ils ont mis la main à cet important & très-salutaire ouvrage, & ont conclu, par la grace & la bénédiction de Dieu, la Paix suivante, entre la Couronne de Suède & Sa Majesté Czarienne.

ART. I. *Il y aura dès-à-présent, & jusqu'à perpétuité, une Paix inviolable par terre & par mer, de même qu'une sincère union & une amitié indissoluble, entre Sa Majesté le Roi* Fréderic Premier, *Roi de Suède, des Goths & des Vandales, ses Successeurs à la Couronne & au Royaume de Suède, ses domaines, provinces, pays, villes, vassaux, sujets & habitans, tant dans l'Empire Romain, que hors dudit Empire, d'une part; & Sa Majesté Czarienne* Pierre Premier, *Empereur de toute la Russie, &c. ses Successeurs au Trône de Russie, & tous ses pays, villes, vassaux, sujets & habitans, d'autre part: De sorte qu'à l'avenir, les deux parties pacifiantes ne commettront ni ne permettront qu'il se commette aucune hostilité, secrétement ou publiquement, directement ou indirectement, soit par les leurs ou par les autres: elles ne donneront non plus aucun secours aux ennemis d'une des deux parties pacifiantes, sous quelque prétexte que ce soit, & ne feront avec eux aucune alliance qui soit contraire à cette paix: mais elles entretiendront toûjours entre elles une amitié sincère, & tâcheront de maintenir l'honneur, l'avantage & la sûreté mutuelle; comme aussi de détourner, autant qu'il leur sera possible, les dommages & les troubles dont l'une des deux parties pourrait être menacée par quelque autre Puissance.*

II. *Il y a de plus, de part & d'autre, une Amnistie générale des hostilités commises pendant la guerre, soit par les armes ou par d'autres voies, de sorte qu'on ne s'en ressouviendra ni s'en vengera jamais; particuliérement à l'égard de toutes les personnes d'Etat*

tat & des sujets, de quelque nation que ce soit, qui sont entrés au service de l'une des deux Parties pendant la guerre, & qui par cette démarche se sont rendus ennemis de l'autre partie; excepté les Cosaques Russiens qui ont passé au service du Roi de Suède, Sa Majesté Czarienne n'a pas voulu accorder qu'ils fussent compris dans cette Amnistie générale, nonobstant toutes les instances qui ont été faites de la part du Roi de Suède en leur faveur.

III. *Toutes les hostilités, tant par mer que par terre, cesseront ici & dans le grand Duché de Finlande, dans quinze jours, ou plus tôt, s'il est possible, après la signature de cette Paix; mais dans les autres endroits, dans trois semaines, ou plus tôt, s'il est possible, après qu'on aura fait l'échange de part & d'autre: pour cet effet, on publiera d'abord la conclusion de la paix. Et au cas qu'après l'expiration de ce terme, on vînt à commettre quelque hostilité par mer ou par terre, de l'un ou de l'autre côté, de quelque nom que ce soit, par ignorance de la paix conclue, cela ne portera aucun préjudice à la conclusion de cette Paix; mais on sera obligé de restituer & les hommes & les effets, pris & enlevés après ce tems-là.*

IV. *Sa Majesté le Roi de Suède cède par les présentes, tant pour soi-même que pour ses successeurs au Trône & au Royaume de Suède, à Sa Majesté Czarienne & ses successeurs à l'Empire de Russie, en pleine, irrévocable & éternelle possession, les provinces qui ont été conquises & prises par les armes de Sa Majesté Czarienne dans cette guerre, sur la Couronne de Suède; savoir, la Livonie, l'Estonie, l'Ingermanie, & une partie de la Carélie; de même que le district du fief de Wybourg, spécifié ci-dessous dans l'article du réglement des limites; les villes & forteresses de Riga, Dunamunde, Pernau, Revel, Dorpt, Nerva, Wybourg, Kexholm, & les autres villes, forteresses, ports, places, districts, rivages, & côtes appartenans auxdites*

provinces, comme aussi les isles d'Oesel, Dagoe, Moen, & toutes les autres isles depuis la frontière de Courlande, sur les côtes de Livonie, Estonie & Ingermanie, & du côté oriental de Revel, sur la mer qui va à Wybourg, vers le Midi & l'Orient; avec tous les habitans qui se trouvent dans ces isles, & dans les susdites provinces, villes & places; & généralement toutes leurs appartenances, dépendances, prérogatives, droits & émolumens, sans aucune expédition, ainsi que la Couronne de Suède les a possédés.

Pour cet effet, Sa Majesté le Roi de Suède renonce à jamais de la manière la plus solemnelle, tant pour soi, que pour ses successeurs & pour tout le Royaume de Suède, à toutes les prétentions qu'ils ont eues jusques ici, ou peuvent avoir sur lesdites provinces, isles, pays & places, dont tous les habitans seront, en vertu des présentes, déchargés du serment qu'ils ont prêté à la Couronne de Suède; de sorte que Sa Majesté & le Royaume de Suède ne pourront plus se les attribuer dès-à-présent, ni les redemander à jamais, sous quelque prétexte que ce soit, mais ils seront & resteront incorporés à perpétuité à l'Empire de Russie; & Sa Majesté & le Royaume de Suède s'engagent par les présentes, de laisser & maintenir toujours Sa Majesté Czarienne & ses successeurs à l'Empire de Russie dans la paisible possession desdites provinces, isles, pays & places; & l'on cherchera, & remettra à ceux qui seront autorisés de Sa Majesté Czarienne, toutes les archives & papiers qui concernent principalement ces pays, lesquels ont été enlevés & portés en Suède pendant cette guerre.

V. Sa Majesté Czarienne s'engage en échange, & promet de restituer & d'évacuer à Sa Majesté & à la Couronne de Suède, dans le terme de quatre semaines après l'échange de la ratification de ce Traité de paix, ou plus tôt, s'il est possible, le grand Duché de Finlande; excepté la partie qui en a été réservée ci-dessous dans le réglement des limites, laquelle appartiendra à

Sa Majesté Czarienne ; de sorte que Sa Majesté Czarienne, & ses successeurs n'auront ni ne feront jamais aucune prétention sur ledit Duché, sous quelque prétexte que ce soit. Outre cela, Sa Majesté Czarienne s'engage & promet de faire payer promtement, infailliblement, & sans rabais, la somme de deux millions d'écus, aux autorisés du Roi de Suède, pourvu qu'ils produisent & donnent les quittances valables, dans les termes fixés, & en telles sortes de monnoie, dont on est convenu par un article séparé, lequel est de la même force, comme s'il était inséré ici de mot à mot.

VI. *Sa Majesté le Roi de Suède s'est aussi réservée à l'égard du commerce, la permission pour toujours, de faire acheter annuellement des grains à Riga, Revel & Arensbourg, pour cinquante mille roubles : lesquels grains sortiront desdites places, sans qu'on en paye aucun droit ou autres impôts, pour être transportés en Suède, moyennant une attestation, par laquelle il paraisse qu'ils ont été achetés pour le compte de Sa Majesté Suédoise, ou par des sujets qui sont chargés de cet achat de la part de Sa Majesté le Roi de Suède : ce qui ne se doit pas entendre des années, dans lesquelles Sa Majesté Czarienne se trouverait obligée par manque de recolte, ou par d'autres raisons importantes, de défendre la sortie des grains généralement à toutes les nations.*

VII. *Sa Majesté Czarienne promet aussi de la manière la plus solemnelle, qu'elle ne se mêlera point des affaires domestiques du Royaume de Suède, ni de la forme de Régence qui a été réglée & établie sous serment, & unanimement par les Etats dudit Royaume ; Qu'elle n'assistera personne, en aucune manière, qui que ce puisse être, ni directement ni indirectement ; mais qu'elle tâchera d'empêcher & de prévenir tout ce qui y est contraire, pourvu que cela vienne à la connaissance de Sa Majesté Czarienne ; afin de donner*



par-là des marques évidentes d'une amitié sincère & d'un véritable voisin.

VIII. *Et comme on a, de part & d'autre, l'intention de faire une paix ferme, sincère & durable, & qu'ainsi il est très-nécessaire de régler tellement les limites, qu'aucune des deux Parties ne se puisse donner aucun ombrage, mais que chacune possède paisiblement ce qui lui a été cédé par ce Traité de paix, elles ont bien voulu déclarer, que les deux Empires auront dès-à-présent & à jamais les limites suivantes, qui commencent sur la côte Septentrionale de Sinus Finicus près de Wickolax: d'où elles s'étendent à une demi-lieuë du rivage de la mer jusques vis-à-vis de Willayoki, & de-là plus avant dans le pays; ensorte que du côté de la mer & vis-à-vis de Robel, il y aura une distance de trois quarts de lieuë dans une ligne diamétrale jusqu'au chemin qui va de Wybourg à Lapstrand, à la distance de trois lieuës de Wybourg, & qui va dans la même distance de trois lieuës vers le Nord par Wybourg dans une ligne diamétrale jusqu'aux anciennes limites qui ont été ci-devant entre la Russie & la Suède, & même avant la réduction du fief de Kexholm sous la domination du Roi de Suède. Ces anciennes limites s'étendent du côté du Nord à huit lieuës; de là elles vont dans une ligne diamétrale au travers du fief de Kexholm jusqu'à l'endroit où la mer de Porojeroi, qui commence près du village de Kudumagube, touche les anciennes limites qui ont été entre la Russie & la Suède; tellement que Sa Majesté le Roi & le Royaume de Suède posséderont toujours tout ce qui est situé vers l'Ouest & le Nord au-delà des limites spécifiées, & Sa Majesté Czarienne & l'Empire de Russie posséderont à jamais ce qui est situé en-deçà, du côté d'Orient & du Sud. Et comme Sa Majesté Czarienne cède ainsi à perpétuité à Sa Majesté le Roi & au Royaume de Suède une partie du fief de Kexholm, qui appartenait ci-devant à l'Empire de Russie, elle promet de la manière la plus solemnelle, pour soi &*

ses successeurs au Trône de Russie, qu'elle ne redemandera ni ne pourra redemander jamais cette partie du fief de Kexholm, sous quelque prétexte que ce soit; mais ladite partie sera & restera toûjours incorporée au Royaume de Suède. A l'égard des limites dans les pays des Lapmarques, elles resteront sur le même pié qu'elles étaient avant le commencement de cette guerre entre les deux Empires. On est convenu de plus, de nommer des Commissaires de part & d'autre, immédiatement après la ratification du Traité principal, pour régler les limites de la manière susdite.

IX. *Sa Majesté Czarienne promet en outre, de maintenir tous les habitans des provinces de Livonie, d'Estonie & d'Oesel, nobles & roturiers, les villes, Magistrats & les corps des métiers, dans l'entière jouïssance des privilèges, coutumes & prérogatives, dont ils ont joui sous la domination du Roi de Suède.*

X. *On n'introduira pas non plus la contrainte des consciences, dans les pays qui ont été cédés; mais on y laissera & maintiendra la Religion Evangelique, de même que les Eglises, les écoles & ce qui en dépend, sur le même pié qu'elles étaient du tems de la dernière Régence du Roi de Suède, à condition que l'on y puisse aussi exercer librement la Religion Grecque.*

XI. *Quant à la réduction & liquidation qui se firent du tems de la Régence précédente du Roi de Suède en Livonie, Estonie, & Oesel, au grand préjudice des sujets & des habitans de ce pays-là, (ce qui a porté, de même que l'équité de l'affaire même, le feu Roi de Suède de glorieuse mémoire à donner l'assurance par une patente qui fut publiée le 13 Avril* 1700, que si quelques-uns de ses sujets pouvaient prouver loyalement que les biens qui ont été confisqués étaient les leurs, on leur rendrait justice à cet égard; & *alors plusieurs sujets desdits pays furent remis dans la possession de leurs biens confisqués;) Sa Majesté*

Czarienne s'engage & promet de faire rendre justice à un chacun, soit qu'il demeure dans le terroir ou hors du terroir, qui a une juste prétention sur des terres en Livonie, Estonie, ou dans la province d'Oesel, & la peut vérifier duement; de sorte qu'ils rentreront alors dans la possession de leurs biens ou terres.

XII. *On restituera aussi incessamment, en conformité de l'Amnistie qui a été accordée & réglée ci-dessus dans l'article second, à ceux de Livonie, d'Estonie, & de l'isle d'Oesel, qui ont tenu pendant cette guerre le parti du Roi de Suède, les biens, terres & maisons qui ont été confisqués & donnés à d'autres, tant dans les villes de ces provinces, que dans celles de Nerva & Wybourg, soit qu'ils leur soient dévolus pendant la guerre par héritage ou par d'autres voies, sans aucune exception & restriction; soit que les propriétaires se trouvent à présent en Suède, ou en prison, ou quelque autre part, après que chacun se sera auparavant légitimé auprès du Gouvernement général, en produisant ses documens touchant son droit; mais ces propriétaires ne pourront rien prétendre des revenus qui ont été levés par d'autres pendant cette guerre & après la confiscation, ni aucun dédommagement de ce qu'ils ont souffert par la guerre ou autrement. Ceux qui rentrent de cette manière dans la possession de leurs biens ou terres, seront obligés de rendre hommage à Sa Majesté Czarienne, leur Souverain d'à présent, & de se comporter au reste comme de fidèles vassaux & sujets: Après qu'ils auront prêté le serment accoutumé, il leur sera permis de sortir du pays, d'aller demeurer ailleurs dans le pays de ceux qui sont alliés & amis de l'Empire de Russie, & de s'engager au service des Puissances neutres, ou d'y continuer, s'ils s'y sont déja engagés, suivant qu'ils le jugeront à propos. Mais à l'égard de ceux qui ne veulent pas rendre hommage à Sa Majesté Czarienne, on fixe & on leur accorde le terme de trois ans après la publication de la Paix, pour vendre dans ce tems-là leurs biens, terres,*

& ce qui leur appartient, le mieux qu'ils pourront, sans en payer davantage que ce que chacun doit payer en conformité des ordonnances & statuts du pays. En cas qu'il arrivât à l'avenir, qu'un héritage fût dévolu suivant les droits du pays à quelqu'un, & que celui-ci n'eût pas prêté le serment de fidélité à Sa Majesté Czarienne, il sera obligé de le faire à l'entrée de son héritage, ou de vendre ces biens dans l'espace d'une année.

De la même manière, ceux qui ont avancé de l'argent sur des terres situées en Livonie, Estonie, & dans l'isle d'Oesel, & qui en ont reçu des contrats légitimes, jouïront paisiblement de leurs hypothèques, jusqu'à ce qu'on leur en paye & le capital & l'intérêt; mais ces hypothéquaires ne pourront rien prétendre des intérêts qui sont échus pendant la guerre, & qui ne sont pas peut-être levés; mais ceux qui dans l'un ou l'autre cas ont l'administration des biens susdits, seront obligés de rendre hommage à Sa Majesté Czarienne. Tout ceci s'entend aussi de ceux qui restent sous la domination de Sa Majesté Czarienne, lesquels auront la même liberté de disposer des biens qu'ils ont en Suède & dans les pays qui ont été cédés à la Couronne de Suède par cette paix. D'ailleurs, on maintiendra aussi réciproquement les sujets des Parties pacifiantes qui ont de justes prétentions dans les pays des deux Puissances, soit au public, ou à des personnes particulières, & on leur rendra une promte justice, afin qu'un chacun soit ainsi mis & remis dans la possession de ce qui lui appartient de droit.

XIII. *Toutes les contributions en argent cesseront dans le grand Duché de Finlande, que Sa Majesté Czarienne restitue, suivant l'article V. à Sa Majesté le Roi & au Royaume de Suède, à compter depuis la date de la signature de ce Traité; mais on y fournira pourtant gratis les vivres & les fourages nécessaires aux troupes de Sa Majesté Czarienne, jusqu'à ce que*

ledit Duché soit entiérement évacué, sur le même pié que cela s'est pratiqué jusqu'ici; & l'on défendra & inhibera sous des peines très-rigoureuses, d'enlever à leur délogement aucuns Ministres ni paysans de la nation Finlandoise, malgré eux, ni de leur faire aucun tort. Outre cela, on laissera toutes les forteresses & châteaux de Finlande dans le même état où ils sont à présent; mais il sera permis à Sa Majesté Czarienne de faire emporter, en évacuant ledit pays & places, tout le gros & petit canon, leurs attirails, magasins, & autres munitions de guerre que Sa Majesté Czarienne y a fait transporter, de quelque nom que ce soit. Pour cette fin & pour le transport du bagage de l'armée, les habitans fourniront gratis les chevaux & les chariots nécessaires jusqu'aux frontières. Même, si l'on ne pouvait pas exécuter tout cela dans le terme stipulé, & qu'on fût obligé d'en laisser une partie en arrière, elle sera bien gardée, & remise ensuite à ceux qui sont autorisés de Sa Majesté Czarienne, dans quelque tems qu'elle le souhaite, & on fera aussi transporter ladite partie jusqu'aux frontières. En cas que les troupes de Sa Majesté Czarienne ayent trouvé & envoyé hors du pays quelques archives & papiers, touchant le grand Duché de Finlande, elle en fera faire une exacte recherche, & fera rendre de bonne foi ce qui s'en trouvera, à ceux qui sont autorisés de Sa Majesté le Roi de Suède.

XIV. *Tous les prisonniers de part & d'autre, de quelque nation, condition & état qu'ils soient, seront élargis immédiatement après la ratification de ce Traité de paix, sans payer aucune rançon; mais il faut qu'un chacun ait auparavant acquitté les dettes qu'il a contractées, ou qu'il donne caution suffisante pour le payement d'icelles. On leur fournira gratis de part & d'autre, les chevaux & les chariots nécessaires dans le tems fixé pour leur départ, à proportion de la distance des places où ils se trouvent actuellement, jusqu'aux frontières. Touchant les prisonniers qui ont embrassé*

le parti de l'un ou de l'autre, ou qui ont dessein de rester dans les Etats de l'une ou de l'autre Partie, ils auront indifféremment cette permission-là. Ceci s'entend aussi de tous ceux qui ont été enlevés de part & d'autre pendant cette guerre, lesquels pourront aussi ou rester où ils sont, ou retourner chez eux; excepté ceux qui ont de leur propre mouvement embrassé la Religion Grecque, Sa Majesté Czarienne le voulant ainsi; pour laquelle fin les deux Parties pacifiantes feront publier & afficher des Edits dans leurs Etats.

XV. *Sa Majesté le Roi & la République de Pologne, comme Alliés de Sa Majesté Czarienne, sont compris expressément dans cette Paix, & on leur réserve l'accès, tout de même, comme si le Traité de paix à renouveller entr'eux & la Couronne de Suède eût été inséré ici de mot à mot. Pour cette fin, cesseront toutes les hostilités de quelque nom qu'elles soient, partout & dans tous les Royaumes, pays, & domaines qui appartiennent aux deux Parties pacifiantes, & qui sont situés tant dans l'Empire Romain que hors de l'Empire Romain, & il y aura une paix stable & durable entre les susdites deux Couronnes. Et comme aucun Ministre Plénipotentiaire de la part de S. M. & la République de Pologne n'a assisté au Congrès de paix qui s'est tenu à Neustadt, & qu'ainsi on n'a pu renouveller à la fois la paix entre S. M. le Roi de Pologne & la Couronne de Suède par un Traité solemnel, S. M. le Roi de Suède s'engage & promet d'envoyer au Congrès de paix ses Plénipotentiaires, pour entamer les conférences, dès qu'on aura concerté le lieu du Congrès, afin de conclurre sous la médiation de S. M. Czarienne une paix durable entre ces deux Rois, à condition que rien n'y soit contenu qui puisse porter du préjudice à ce Traité de paix perpétuelle fait avec S. M. Czarienne.*

XVI. *On réglera & on confirmera la liberté du commerce qu'il y aura par mer & par terre, entre*

les deux Puissances, leurs Etats, Sujets & Habitans, dès qu'il sera possible, par le moyen d'un Traité à part sur ce sujet, à l'avantage des Etats de part & d'autre : mais en attendant, il sera permis aux Sujets Russiens & Suédois de trafiquer librement dans l'Empire de Russie & dans le Royaume de Suède, dès qu'on aura ratifié ce Traité de paix, en payant les droits ordinaires de toutes sortes de marchandises ; de sorte que les Sujets de Russie & de Suède jouiront réciproquement des mêmes privilèges & prérogatives qu'on accorde aux plus grands amis des susdits Etats.

XVII. *La paix étant conclue, on restituera de part & d'autre aux Sujets de Russie & de Suède, non-seulement les magasins qu'ils avaient avant la naissance de la guerre dans certaines villes marchandes de ces deux Puissances, mais on leur permettra aussi d'établir des magasins dans les villes, ports & autres places qui sont sous la domination de S. M. Czarienne & du Roi de Suède.*

XVIII. *En cas que des vaisseaux de guerre ou marchands Suédois viennent à échouer ou périr par tempête ou par d'autres accidens sur les côtes & rivages de Russie, les sujets de S. M. Czarienne seront obligés de leur donner toute sorte de secours & d'assistance, de sauver l'équipage & les effets, autant qu'il leur sera possible, & de rendre fidèlement ce qui a été poussé à terre, s'ils le réclament, moyennant une récompense convenable. Les sujets de S. M. le Roi de Suède en feront autant à l'égard des vaisseaux & des effets Russiens qui ont le malheur d'échouer ou de périr sur les côtes de Suède. Pour laquelle fin, & pour prévenir toute insolence, vol & pillage, qui se commettent ordinairement à l'occasion de ces fâcheux accidens, S. M. Czarienne & le Roi de Suède feront émaner une très-rigoureuse inhibition à cet égard, & feront punir arbitrairement les infracteurs.*

XIX. *Et pour prévenir aussi par mer toute occasion qui pourrait faire naître quelque mésintelligence entre les deux Parties pacifiantes, autant qu'il est possible, on a conclu & résolu, que si les vaisseaux de guerre Suédois, un ou plusieurs, soit qu'ils soient petits ou grands, passent doresnavant une des forteresses de S. M. Czarienne, ils feront la salve de leur canon, & ils seront d'abord resalués de celui de la forteresse Russienne; &* vice versâ, *si les vaisseaux de guerre Russiens, un ou plusieurs, soit qu'ils soient petits ou grands, passent doresnavant une des forteresses de Sa Majesté le Roi de Suède, ils feront la salve de leur canon, & ils seront d'abord resalués de celui de la forteresse Suédoise. En cas que les vaisseaux Suédois & Russiens se rencontrent en mer, ou en quelque port où autre endroit, ils se salueront les uns les autres de la salve ordinaire, de la même manière que cela se pratique en pareil cas entre la Suède & le Dannemarck.*

XX. *On est convenu de part & d'autre, de ne plus défrayer les Ministres des deux Puissances comme auparavant; leurs Ministres, Plénipotentiaires & Envoyés, sans ou avec caractère, devant s'entretenir à l'avenir eux-mêmes & toute leur suite, tant en voyage qu'à la Cour, & dans la place où ils ont ordre d'aller résider; mais si l'une ou l'autre des deux Parties reçoit à tems la nouvelle de la venue d'un Envoyé, Elles ordonneront à leurs sujets de lui donner toute l'assistance dont il aura besoin, afin qu'il puisse continuer sûrement sa route.*

XXI. *De la part de Sa Majesté le Roi de Suède, on comprend aussi dans ce Traité de paix Sa Majesté le Roi de la* Grande-Bretagne, *à la réserve des griefs qu'il y a entre Sa Majesté Czarienne & ledit Roi, dont on traitera directement, & l'on tâchera de les terminer amiablement. Il sera permis aussi à d'autres Puissances, qui seront nommées par les deux Parties*

pacifiantes dans l'espace de trois mois, d'accéder à ce Traité de paix.

XXII. *En cas qu'il survienne à l'avenir quelque différend entre les Etats & les Sujets de* Suède *&* de Russie, *cela ne dérogera pas à ce Traité de paix éternelle; mais il aura & tiendra sa force & son effet, & on nommera incessamment des Commissaires de part & d'autre, pour examiner & vuider équitablement le différend.*

XXIII. *On rendra aussi dès-à-présent tous ceux qui sont coupables de trahisons, meurtres, vols & autres crimes, & qui passent de la* Suède *en* Russie, *& de la* Russie *en* Suède, *seuls ou avec femmes & enfans; en cas que la partie lésée du pays d'où ils se sont évadés, les réclame, de quelque nation qu'ils soient, & dans le même état où ils étaient à leur arrivée, avec femmes & enfans, de même qu'avec tout ce qu'ils ont enlevé, volé ou pillé.*

XXIV. *L'échange des Ratifications de cet instrument de paix se fera à* Neustadt *dans l'espace de trois semaines, à compter de la signature, ou plus tôt s'il est possible. En foi de tout ceci, on a dressé deux exemplaires de la même teneur de ce Traité de paix, lesquels ont été confirmés par les Ministres Plénipotentiaires de part & d'autre, en vertu des pouvoirs qu'ils avaient de leurs Maîtres, qui les avaient signés de leurs mains propres, & y avaient fait apposer leurs sceaux.* Fait à *Neustadt* le 30 Août 1721. V. St., depuis la Naissance de notre Sauveur.

JEAN LILIENSTED.

OTTO-REINHOLD STROEMFELD.

JACOB-DANIEL BRUCE.

HENRI-JEAN-FRÉDERIC OSTERMAN.

ORDONNANCE

DE L'EMPEREUR PIERRE PREMIER,

pour le couronnement de l'Impératrice CATHERINE.

NOus *Pierre premier* Empereur & Autocrateur de toute la Ruſſie, &c. : Savoir faiſons à tous les Ecléſiaſtiques, Officiers civils & militaires, & autres de la nation Ruſſienne, nos fidèles ſujets. Perſonne n'ignore l'uſage conſtant & perpétuel établi dans les Royaumes de la Chrêtienté, ſuivant lequel les Potentats font couronner leurs épouſes, ainſi que cela ſe pratique actuellement, & l'a été diverſes fois dans les tems reculés par les Empereurs de la véritable croyance Grecque ; ſavoir l'Empereur *Baſilide*, qui a fait couronner ſon épouſe *Zénobie* ; l'Empereur *Juſtinien*, ſon épouſe *Lupicine* ; l'Empereur *Héraclius*, ſon épouſe *Martine* ; l'Empereur *Léon le Philoſophe*, ſon épouſe *Marie* ; & pluſieurs autres qui ont pareillement fait mettre la couronne Impériale ſur la tête de leurs épouſes, mais dont Nous ne ferons point mention ici, à cauſe que cela Nous ménerait trop loin.

Il eſt auſſi connu juſqu'à quel point Nous avons expoſé notre propre perſonne, & affronté les dangers les plus éminens, en faveur de notre patrie, pendant le cours de la dernière guerre de vingt-un ans conſécutifs ; laquelle Nous avons terminée, par le ſecours de Dieu, d'une manière ſi honorable & ſi avantageuſe, que la Ruſſie n'a jamais vu de pareille paix, ni acquis la gloire qu'on a remportée par cette guerre : L'Impératrice *Catherine*, notre très-chère épouſe, Nous a été d'un grand ſecours dans tous ces dangers, non-ſeulement dans ladite guerre, mais encore dans quelques autres expéditions, où Elle nous a accompagné

volontairement, & Nous a ſervi de conſeil autant qu'il a été poſſible, nonobſtant la faibleſſe du ſexe; particuliérement à la bataille contre les Turcs ſur la rivière de *Pruth*, où notre armée était réduite à vingt-deux mille hommes, & celle des Turcs compoſée de deux cent ſoixante & dix mille hommes : Ce fut dans cette circonſtance deſeſpérée, qu'Elle ſignala ſurtout ſon zèle par un courage ſupérieur à ſon ſexe, ainſi que cela eſt connu à toute l'armée & dans tout notre Empire. *A ces cauſes*, & en vertu du pouvoir que Dieu Nous a donné, Nous avons réſolu d'honorer notre épouſe de la couronne Impériale, en reconnaiſſance de toutes ſes peines; ce qui, s'il plait à Dieu, ſera accompli cet hyver à Moſcou; & nous donnons avis de cette réſolution à tous nos fidèles ſujets, en faveur deſquels notre affection Impériale eſt inaltérable.

TABLE
DES MATIÈRES,
contenues dans l'Histoire de PIERRE LE GRAND.

A.

Fin de la Table des Matières.

TABLE DES CHAPITRES

contenus dans l'Histoire de PIERRE LE GRAND.

PREMIERE PARTIE.

SECONDE PARTIE.






Digitized by Google